This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIII.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME SEPTIEME.

A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIII.

PQ
2
.A6
1773
v.7-8

Gottschalk
10,8,54
89303
2 v. in 1

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Tableau du Miniſtère de Colbert; in-8°. de 162 pages; à Paris chez le Jay Libraire rue Saint Jacques, J. F. Baſtien Libraire rue du Petit Lion Fauxbourg Saint Germain, & Angot Libraire rue du Mail.

QUOIQUE cet ouvrage ne porte pas le titre d'*Eloge de Colbert*, c'en eſt un, Monſieur, qui paroît avoir été compoſé à l'occaſion du concours pour le prix de l'Académie Françoiſe. Tout ce qu'il y avoit à dire ſur ce grand Miniſtre me ſembloit épuiſé dans les diſcours dont je vous ai rendu compte : cependant l'auteur

de celui-ci a suivi une méthode qui présente plusieurs objets échappés à ses concurrens. Personne peut-être n'a offert plus en détail les différentes opérations de *Colbert*; il s'arrête sur chaque édit, sur chaque établissement, sur chaque partie de son système de finance. Il en développe l'esprit & les motifs. Dans l'encouragement que ce grand Ministre donna au commerce, à l'industrie, aux manufactures, il découvre la profondeur de ses vues politiques; il montre que *Colbert* a tiré par là le peuple de l'avilissement où il étoit, & qu'il a rapproché davantage sa condition de celle des Grands, en ouvrant de nouvelles voies aux honneurs & aux distinctions. » Aussi-» tôt, dit l'auteur, qu'il eut semé les » germes de l'industrie dans le royau-» me & qu'il les eut, pour ainsi dire, » forcé d'éclorre par les faveurs qu'il » répandit sur eux, aussitôt ce qu'il » avoit prévu commence à s'exécuter: » la population s'accroît, la fortune » des Grands se distribue dans le sein » d'un peuple qui fournit à toutes » leurs jouissances; elle sert même à

» l'élever à côté d'eux, & à le faire » marcher preſque leur égal ; toutes » les conditions prennent une ſorte » de conſiſtance nouvelle ; la raiſon » de leur utilité s'établit : du choc de » leurs intérêts particuliers, il ſe » forme une foule d'opinions diffé- » rentes qui ſe balancent les unes » les autres ; en même-temps les lu- » mières qui ſe répandent, concou- » rent à compoſer un nouvel eſprit » général, qui, rétabliſſant les droits » de l'homme, ainſi que les privilèges » du citoyen, ne laiſſe qu'un foible » empire à l'opinion conſtitutive de » la ſociété ; & telle eſt enfin l'heu- » reuſe influence de cette nouvelle » adminiſtration, que la vanité des » titres tombe, & qu'on ne connoît » plus que l'honneur d'être utile à a » patrie ».

L'auteur s'éleve enſuite contre le ſyſtême de *Colbert* ſur l'exportation ; il ſe déclare pour l'entiere liberté des grains. On ne peut nier néanmoins que cette liberté n'ait de grands inconvéniens ; une funeſte expérience ne l'a que trop démontré. L'auteur ſe

retranche dans ſes *Notes* à deſirer la liberté ſeulement pour l'intérieur du royaume, & c'eſt peut-être à cette reſtriction qu'il faudroit s'en tenir. Au moins eſt-il ſûr que c'eſt par là qu'il auroit toujours été à propos de commencer cette dangereuſe opération.

Un des objets bien développés dans ce diſcours, eſt le deſſein marqué qu'avoit le grand *Colbert* de rendre ſa patrie la première des Nations. La création ſubite d'une Marine puiſſante excite la ſurpriſe de l'Orateur & ſon admiration. » Quels ſont, s'écrie-t-il, » ces vaiſſeaux qui cinglent vers la » mer Baltique ? Ils ſortent des ports » de la France ; c'eſt le Nord qui les » appelle. D'où part ce nombre infini » de navires qui paroiſſent tout à coup » ſur l'Océan ? Saint-Malo vient de » les armer pour le Banc de Terre-» Neuve ; c'eſt la pêche qui les attire : » mais ſous quelles loix coule la Médi-» terranée ? Sous celles de Gènes, de » Veniſe, de la Hollande, de l'Angle-» terre. Quoi donc, la France dont » elle baigne les rivages laiſſera-t-elle » à d'autres Nations le commerce du

» Levant ? Qui la retient ? Des abus » infinis qui ſemblent fermer le port » de cette ville autrefois fameuſe, de » Marſeille, qui s'indigne des chaînes » qui la captivent : *Colbert* les briſe ; » il commence par anéantir ce droit » d'aubaine né dans des temps bar- » bares ; bientôt, renverſant tous les » obſtacles qui s'oppoſoient à ſa popu- » lation, il a même le courage d'y » rappeller tous les étrangers par des » privilèges qui les invitent à s'y » fixer ».

Vous trouverez auſſi dans ce diſcours, Monſieur, des particularités qui ne ſont point dans les autres Eloges de *Colbert* au ſujet des encouragemens ſinguliers qu'il donnoit aux négocians & des ſecours de toute eſpèce qu'il leur procuroit. Il veilloit ſur eux juſqu'au ſein de l'Eſpagne & du Portugal. » *Je vous prie*, écrivoit-il à l'Ambaſſa- » deur de France à Madrid, *d'exa-* » *miner s'il ne ſe pourroit rien faire qui* » *fût agréable aux Marchands pour faci-* » *liter leur commerce, ou l'augmenter. Il* » *faut*, (diſoit-il dans les inſtructions » qu'il donnoit à M. *de Seignelay*), *il*

» *faut, mon fils, que vous ſentiez leurs* » *pertes, comme ſi elles vous étoient per-* » *ſonnelles.* Enfin ſa vigilance s'étend » même juſqu'à réparer tous les échecs » qu'ils peuvent eſſuyer. Apprend-il » qu'un bâtiment François vient d'être » pris ſur les côtes de Barbarie ? Il en » cherche par-tout l'infortuné propriétaire qui ſe trouve prévenu, conſolé, avant même qu'il ait ſongé à » le réclamer. Auſſi quel effet ne ré- » ſulta-t-il pas de tant de ſoins pour le » commerce ? Par-tout on vit les Pa- » villons François ſe montrer ſur » toutes les mers, animer tous les » ports, enfanter des matelots; tranſ- » porter dans toutes les parties du » monde leurs manufactures, leurs » arts, leurs denrées, & s'élancer aux » extrêmités du globe ».

Après avoir parlé de la reſtauration des arts & de cette foule de monumens dignes d'immortaliſer à jamais ce Miniſtère, l'auteur obſerve que tous ces ſuperbes édifices, en occupant une multitude immenſe d'artiſtes attirés de tous côtés dans le royaume, ſervoient à reproduire des manufactures qui

devoient y répandre de nouvelles richeſſes. » Il ſe pouvoit ſans doute, » pourſuit-il, qu'on fît les mêmes » choſes avec moins de magnificence; » mais *Colbert* avoit à ſatisfaire à la » grandeur de *Louis XIV*; il ſçavoit » que, pour lui faire adopter ſes vues, » il falloit les lui annoncer ſous des » apparences faſtueuſes; il falloit les » élever juſqu'à la hauteur d'une ame » ambitieuſe, qui ne les enviſageoit » ſouvent que par le côté de l'éclat » qu'elles pouvoient avoir; d'ailleurs » *Colbert* ſçavoit encore que les mo- » numens ſont néceſſaires dans une » Monarchie, comme pour donner à » la Nation une grande idée d'elle- » même; que cet orgueil que lui » inſpire la ſomptuoſité de ſes édi- » fices, réfléchit en quelque ſorte ſur le » caractère national, le renforce & » lui communique un élan qui le porte » à la gloire. Qui peut douter que ces » cauſes n'influent en ſecret ſur l'eſprit » des peuples? Ne vit-on pas jadis les » Romains, dans le temps de leur » ſplendeur, s'enflammer à l'aſpect » du Capitole; & ne voit-on pas en-

» core aujourd'hui ſur les ruines de » l'Amérique, ces Péruviens dégé- » nérés qui déteſtent le ſéjour des » villes, venir ſe fixer à *Cuſco*, & ſe » retrouver, pour ainſi dire, leur an- » cienne fierté, à la vue des lieux » reſpectables d'où partoient les ſaintes » loix qui rendoient heureux leurs » ancêtres ».

L'auteur fait voir quelles ont été les reſſources de la France pour élever en ſi peu de temps une marine ſi formidable. Ces reſſources, dit-il, elle les a trouvées dans le génie de *Colbert*; » elle les a trouvées dans les arſenaux » qu'il a fait bâtir, & dans cette ma- » rine marchande, qui, multipliant » les matelots, raſſemble toutes les » munitions navales qui ſont néceſ- » ſaires dans tous les ports qu'il a » rouverts; elle les a trouvées dans » ces Conſeils de conſtruction qu'il a » par-tout établis pour donner aux » vaiſſeaux la forme la plus avanta- » geuſe; dans cette attention toujours » ſuivie, qui lui fait chercher dans » l'obſcurité les hommes de génie » qui peuvent le ſeconder; dans cette

» émulation de gloire qu'il ſçait entre-
» tenir & qui produit les *d'Eſtrées*, les
» *Duqueſnes*, les *Tourvilles*, les *Duguay-*
» *Trouins*; enfin dans cette prévoyance
» qui lui fait embraſſer tous les dé-
» tails, & dans cette économie avec
» laquelle il exécute toutes ſes entre-
» priſes ».

La ſeconde Partie de ce Diſcours eſt conſacrée à célébrer les opérations de finance de *Colbert*. L'auteur montre comment ce grand homme a fait ſervir l'impôt ſur les conſommations à remettre dans une ſorte d'égalité toutes les claſſes des citoyens, & les différens droits à balancer les intérêts du commerce de la France avec les autres peuples de l'Europe. Il fait enſuite cette importante obſervation.
» Qu'on ne ſe fût point encore élevé,
» dit-il, à cette hauteur de vues d'où
» l'on embraſſe tous les rapports du
» ſyſtême politique, on ne s'en
» étonne pas: tous les eſprits étoient
» alors dans une ignorance profonde;
» il n'appartenoit qu'à un génie ſupé-
» rieur de franchir les routes vulgaires
» & ténébreuſes, où la foule des Mi-

» nistres rampoit sur les traces les
» uns des autres ; mais qui le croiroit !
» ils n'avoient pas même sçu comparer
» les objets le plus à la portée de leurs
» yeux ; ils n'avoient pas imaginé qu'il
» pût exister une mesure proportion-
» nelle entre les droits & la consom-
» mation ; &, toujours errans au gré
» des circonstances, ils n'avoient fait
» que les accroître selon les besoins
» momentanées qui l'exigeoient. *Col-*
» *bert* ne tarda pas à pressentir cette
» proportion, non plus qu'à supprimer
» tous les accroissemens de tous ces
» droits entassés au hasard ; &, ce qui
» prouve jusqu'à quel point l'excès
» des impôts les anéantit, ce qui
» prouve comment une certaine mo-
» dération les rétablit & les étend,
» c'est qu'aussitôt les revenus de l'Etat
» augmentèrent. Ce trait de lumière
» répandit un nouveau jour sur les
» finances ; on apprit enfin qu'il étoit
» un terme où l'on devoit s'arrêter ;
» on apprit que toute production qui
» n'est pas essentielle à la vie des
» hommes, reste & périt tôt ou tard
» dans les mains qui la cultivent, dès

» que le droit impoſé ſur elle ſurpaſſe » les facultés du plus grand nombre » qui pourroit la conſommer, & c'eſt » ainſi que *Colbert* dévoile à l'oppreſ- » ſion, à la tyrannie, leur impuiſſance ; » c'eſt ainſi qu'il montre à tous les » Souverains les limites qu'ils doivent » ſe preſcrire, & qu'il leur enſeigne » à devenir juſtes par l'intérêt même » qu'ils ont à l'être ».

L'auteur développe avec beaucoup de ſagacité tous les travaux & toutes les loix de *Colbert*, ſes Ordonnances ſur les Gabelles, la recherche de tous les domaines engagés, le tarif de 1667, le traité de commerce avec l'Angleterre en 1669, les établiſſemens des entrepôts dans différentes villes, la Déclaration pour l'étape générale dans les villes maritimes, la recherche des péages, les réglemens ſur la forme des enchères & des adjudications des fermes ; l'établiſſement d'un comité de trois négocians & de trois fermiers pour juger les diſcuſſions qui pouvoient ſurvenir dans les provinces entre les commis & les marchands, &c. &c. &c.

Mais le plus beau morceau de ſon diſcours eſt ſans contredit celui où il nous peint les repréſentations généreuſes faites par ce Miniſtre à l'impérieux *Louis XIV* ſur la néceſſité de la paix après tant de guerres ruineuſes : repréſentations qui déterminèrent le Traité de Nimègue. » A la fin, dit-il, » voyant que tous ſes efforts pou» voient à peine ſuffire aux dépenſes de » la guerre qui duroit encore ; voyant » ſon Maître entouré d'hommes inté» reſſés à flatter ſon ambition, il ſe » crut obligé de diſſiper ce preſtige » trompeur : déja ſur ſon viſage paroiſ» ſoit l'empreinte des malheurs pu» blics ; *Louis XIV* qui y liſoit ſa con» damnation craignoit de l'entendre ; » mais en vain cherche-t-il à s'abuſer : » il l'entendra, ce cri de la misère qui » s'élève du ſein des campagnes, & » qui parvient ſi rarement juſques dans » ce ſéjour d'où partent les calamités » qui les affligent ; il les entendra ces » gémiſſemens ſourds qui démentent » les flatteurs qui l'environnent : on lui » montrera les ravages de la guerre, » on lui fera voir les chaumières aban-

» données, les villages déserts, le » commerce interrompu, l'industrie » étouffée & les chemins couverts de » malheureux qui fuient l'oppression » & vont chercher une patrie qui les » nourrisse. Et quand est-ce que *Colbert* » ose lui présenter un si triste spectacle? » Dans le moment où le Monarque, » énivré de sa grandeur, se repaît de » l'image de ses triomphes; dans le » moment où toute sa Cour retentit » du bruit de ses conquêtes. A l'aspect » de la vérité *Louis XIV* paroît sombre » & garde le silence; l'homme de bien » se croit disgracié: n'importe; il ne » veut pas devenir l'instrument dont » on se sert pour accabler les peuples; » ce sentiment ranime son courage & » redouble ses représentations. La » grande ame de *Louis XIV* s'ouvre » enfin aux instances de *Colbert*; il le » charge même de nommer un Pléni- » potentiaire aux conférences de Ni- » mègue, & le Traité se conclut.

La cause qui hâta la mort de ce grand Ministre n'est pas la circonstance la moins honorable pour lui: ce fut la douleur de voir le prompt retour

de la guerre & la ruine prochaine de la félicité publique. Le chagrin qu'il en conçut accéléra les progrés de ſa maladie. Il mourut en faiſant des vœux pour le peuple. On ſçait comment il en fut récompenſé ; on ſçait que ce même peuple eut l'injuſtice & la barbarie d'inſulter à la cendre de ſon bienfaiteur. Ce fait donne occaſion à l'auteur de finir ſon diſcours par une figure brillante. » Au milieu de leurs » cris, dit-il, s'élève la poſtérité qui » s'aſſied ſur ſa tombe, & c'eſt de là » qu'à meſure que les générations s'é- » coulent & s'entaſſent dans la pouſ- » ſiére, elle s'écrie : Peuples qu'avez- » vous fait ? Serez-vous toujours » aveugles dans votre haine comme » dans votre amour ? Sçavez-vous qui » vous avez outragé ? Sçavez-vous qui » vous avez proſcrit ? C'eſt ce Mi- » niſtre bienfaiſant qui n'eut d'autre » penſée que la félicité publique ; c'eſt » ce génie tutélaire qui veilloit nuit » & jour au ſalut de l'Empire. Peuples, » il vous aimoit : le commerce, la » navigation, les colonies qu'il vous » ouvrit ; tout l'atteſte encore à vos

» yeux. C'eſt pour vous qu'il éleva
» ces arts, ces manufactures, comme
» des aſyles où vous puſſiez en tout
» temps trouver un abri contre l'indi-
» gence. Si vous êtes tranquilles &
» protégés, à qui le devez-vous, ſi
» ce n'eſt à celui qui fit regner la loi
» par-tout à la place de l'homme? Si
» vous êtes délivrés de la tyrannie
» obſcure ſous laquelle vous gémiſ-
» ſiez, à qui le devez-vous, ſi ce
» n'eſt à celui qui vous rétablit dans
» tous les droits de citoyens que vous
» aviez perdus? D'où viennent donc
» les clameurs qui retentiſſent juſqu'à
» moi? Laboureurs, vous ſçaviez com-
» bien il avoit allégé ſur vous la charge
» des impoſitions publiques: artiſtes,
» négocians, hommes de tous les
» états, vous ne pouviez non plus
» ignorer tout ce que vous lui deviez:
» cette ingratitude étoit réſervée à
» cette multitude ignorante, à cette
» tourbe ſtupide, qui ne voit pas d'où
» partent les malheurs qui l'accablent.
» Infortunés, qu'allez-vous devenir?
» Qui veillera ſur vous? Qui portera
» comme lui vos plaintes au pied du

» trône ? Peuples, vous avez perdu
» votre appui : puiſſiez-vous, par vos
» larmes & vos regrets, reproduire
» encore des Miniſtres qui ſoient tentés
» de ſe rendre vos protecteurs ! »

On lit à la ſuite de cet Eloge des *Notes* très-bien faites & qui peuvent être utiles à l'hiſtoire de ce fameux Miniſtre. On y trouve entr'autres la lettre ſuivante qui prouve avec quelle attention il conſultoit la voix publique avant que de nommer aux emplois qu'il avoit à donner, ſans attendre qu'on vînt le ſolliciter.

» *Dépêche du 3 Mai 1669 au ſieur* » *Fermanel, Négociant à Rouen.*
» Comme l'on a propoſé au Roi le
» ſieur *Catelan* pour remplir le Con-
» ſulat de Cadix, & que Sa Majeſté
» ne veut pas diſpoſer de ces charges,
» ſi ce n'eſt en faveur de ceux qui ſe
» trouveront capables d'en faire exac-
» tement toutes les fonctions, je vous
» écris par ſon ordre pour vous dire
» que ſon intention eſt que vous vous
» informiez ſoigneuſement, de tous les
» marchands de Rouen qui ont leur
» commerce en Eſpagne, ſi le dit *Ca-*

» *telan* eſt capable de bien exercer » le dit Conſulat de Cadix, & s'il a » toutes les qualités requiſes pour les » ſatisfaire & les bien protéger dans » les différentes occurrences de leur » commerce ; qu'enſuite vous m'en » mandiez votre ſentiment. Il ſera bon » qu'en même-temps vous me mar- » quiez à quoi montent les droits que » le Conſul de Cadix a ordinairement » à prendre ſur tous les vaiſſeaux pour » ſa ſubſiſtance, afin que j'en puiſſe » faire mention dans les lettres de » proviſions que j'expédierai ci-après, » & empêcher par ce moyen que » celui qui ſera pourvu de ce Con- » ſulat ne puiſſe faire aucune véxa- » tion ».

Je ſuis, &c.

Ce qu'il y a ſans doute de plus étonnant dans le Miniſtère de *Colbert*, c'eſt que le même homme qui avoit des vues ſi étendues pût ſe plier en même-temps à tant de petits détails néceſſaires pour leur exécution. On a des projets écrits de ſa main qui montrent avec quelle juſteſſe il parcouroit toute la chaîne des rapports qu'il enviſa-

geoit, & l'auteur de ce *Tableau* cite ſouvent un *Mémorial* où il faiſoit des obſervations ſur ſes propres fautes, afin de pouvoir s'en corriger ſuivant les circonſtances.

L'Eloge dont je viens de vous rendre compte, Monſieur, a beaucoup de mérite, & je vous conſeille de le joindre à tous les écrits que le concours Académique nous a procurés ſur *Colbert*. Le ſtyle en général a de la nobleſſe ; on eſt cependant fâché d'y rencontrer quelquefois des expreſſions peu convenables dans un diſcours d'éloquence ; telles que *coordonner toutes les parties de l'adminiſtration ; la ſurface de la misère des peuples*, *demeurer ferme à regarder le bien public*, &c, &c. Mais, dans un écrit auſſi bien penſé, ce ſont là des misères. Ce Diſcours a encore l'avantage de préſenter tous les titres des réglemens de *Colbert* dans les différens départemens qu'il a réunis ; & les lecteurs, qui aiment à juger des opérations d'un Miniſtre ſur les loix qu'il a faites, ne peuvent manquer d'en ſçavoir beaucoup de gré à l'auteur.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 8 Novembre 1773.

LETTRE II.

Abrégé de l'Hiſtoire de la Milice Françoiſe du P. Daniel. On y a ajouté un précis de ſon état actuel; ouvrage curieux & inſtructif pour les Militaires, avec figures en taille-douce; deux Volumes in-12 de 500 pages chacun; à Paris, Hôtel de Thou rue des Poitevins, Quartier Saint André-des-Arcs.

NOUS n'avons rien, Monſieur, de plus profond ni de plus exact ſur la Milice Françoiſe que l'Hiſtoire qu'en a tracée le P. *Daniel;* ſes recherches en ce genre ont été auſſi laborieuſes que ſçavantes. Mais le grand nombre de pièces juſtificatives dont il appuie les faits qu'il cite, les actes, les titres, les chartres, les relations de batailles, enfin les lambeaux de nos anciennes Chroniques qu'il rapporte en entier, rendoient ſon ou-

vrage diffus & volumineux, &, par là même, d'un uſage peu commode pour les Militaires, claſſe de lecteurs auxquels il étoit naturellement deſtiné. En dégageant le texte du Père *Daniel* de ce luxe d'érudition, il en eſt réſulté, Monſieur, l'Abrégé intéreſſant dont je vais vous rendre compte. Malgré le grand nombre de retranchemens qu'on y a faits, on n'a rien omis d'eſſentiel touchant la formation, les accroiſſemens & les révolutions ſucceſſives qu'a eſſuyées la Milice Françoiſe. On a obſervé, dans la diſtribution des matières, le même plan & le même ordre qu'a ſuivi le Père *Daniel*, &, comme le dit le Rédacteur, on n'a fait qu'imiter la conduite d'un cultivateur intelligent, qui, dans un arbre touffu, élague les rameaux ſurabondans.

On peut rapporter à cinq ou ſix articles tous les objets traités dans l'ouvrage du Père *Daniel*. Dans le premier, on voit la manière dont les armées ſe ſont formées en divers temps, & les différentes eſpèces de troupes dont elles étoient compoſées;

dans le ſecond, les diverſes manières dont on les rangeoit en bataille & dont elles combattoient ; dans le troiſième, l'attaque & la défenſe des Places ; dans le quatrième, l'hiſtoire de tous les grades & de toutes les charges militaires ; dans le cinquième, les différentes eſpèces d'armes offenſives & défenſives dont on s'eſt ſervi en divers temps ; dans le ſixième enfin, un grand nombre d'uſages relatifs à la Guerre, qui ont été obſervés dans la Monarchie, & qui s'obſervoient encore en 1721, qui eſt l'année de la publication de l'ouvrage du Père *Daniel*.

On ne ſçauroit prendre une idée plus exacte de l'équipage militaire des François ſous nos premiers Rois, que par la deſcription que *Sidoine Apollinaire* en a faite à l'occaſion de la journée où *Aëtius*, Général des Romains, défit *Clodion* biſayeul de *Clovis*. » Ce ſont, dit-il, des hommes » de haute taille, vêtus d'habits fort » étroits : ils ont une eſpèce de bau- » drier ou de ceinturon qui les ſerre » par le milieu du corps : ils jettent

» leurs haches, & lancent, avec une » force merveilleuſe, leurs javelots, » & ne manquent jamais leur coup. » Ils manient leurs boucliers avec » beaucoup d'adreſſe, & s'élancent » avec tant d'agilité qu'ils ſemblent » aller plus vîte que leurs javelots. » Ils s'adonnent à la guerre dès leur » enfance. Si le nombre des ennemis » les accable, ils affrontent la mort » ſans faire paroître la moindre épou- » vante : ils tiennent ferme, & leur » valeur paroît peinte ſur leur viſage, » même après leur mort. » On voit que *Sidoine Apollinaire* fait mention de trois ſortes d'armes, d'une hache, *bipennis*, d'une lance ou d'un javelot, *haſta*, d'un bouclier, *clipeus*, & outre cela d'un ceinturon où leur épée étoit attachée. On trouve de ſemblables détails dans l'Hiſtorien *Procope*. » Ce Roi, dit-il, en parlant de » *Theodebert I*, parmi les cent mille » hommes qu'il conduiſoit en Italie, » avoit fort peu de Cavaliers ; ils » étoient tous autour de ſa perſonne, » & ils portoient ſeuls des javelots ; » tout le reſte étoit Infanterie. Ces

» piétons

» piétons n'avoient ni arcs ni javelots ; » toutes leurs armes étoient une épée, » une hache & un bouclier. Le fer » de la hache étoit gros & à deux » tranchans ; le manche étoit de bois » & fort court. Au moment qu'ils » entendent le signal, ils s'avancent ; » &, au premier assaut, dès qu'ils » sont à portée, ils lancent leur hache » contre le bouclier, le cassent, & » puis sautant l'épée à la main sur » leur homme, ils le tuent. » Il faut observer que ces deux Historiens étoient contemporains de nos premiers Rois.

Lorsqu'il étoit question de s'assembler pour entrer en campagne, l'ordre de se tenir prêt se donnoit dans la revue qui se faisoit le premier du mois de Mars ; mais sous *Pepin* elle se fit le premier de Mai. Les Rois marchoient presque toujours à l'armée, quelque jeunes qu'ils fussent, & cet usage s'est conservé jusqu'au temps où les Maires du Palais se rendirent maîtres du Gouvernement : les Régentes elles-mêmes, comme *Frédegonde* & *Brunehaut*, alloient à la

guerre, & y menoient leurs fils dès l'âge de huit ou dix ans.

A l'égard de la manière dont on faiſoit alors les Siéges, on en trouve un exemple dans celui de *Cominges*, fait par *Leudegeſile*, Général de l'armée de *Gontran* Roi de Bourgogne. *Grégoire de Tours* dit que, la Place ayant été inveſtie, le Général employa quinze jours à préparer les machines pour l'attaquer. On ſe ſervit, pour faire les approches, de chariots mis bout à bout, & on les lia les uns contre les autres ſur deux files. Ces chariots formoient les deux côtés d'une galerie couverte de claies & de planches; à la faveur de cette galerie on conduiſit le bélier. Ce bélier étoit une groſſe poutre ferrée par le bout en forme de tête de bélier, dont on ſe ſervoit pour battre les murailles, en la pouſſant à force de bras, par le moyen des cables auxquels elle étoit ſuſpendue. On faiſoit jouer le bélier ſous une galerie, à laquelle on donnoit le nom de *tortue*, & qu'on faiſoit approcher de la muraille. On ſe ſervoit de cette galerie pour mettre à

couvert la machine & ceux qui la pouſſoient : le toît en étoit très-fort pour réſiſter aux pierres & à tout ce qu'on pouvoit jetter deſſus pour la crever. Les aſſiégés ſe ſervoient quelquefois d'une groſſe corde terminée en anneau par en bas, pour tâcher d'engager la tête du bélier & en empêcher le mouvement en l'élevant en l'air. Ainſi l'on voit que les François, dans les Siéges, uſoient des mêmes machines que les Romains.

La diſcipline militaire fut à peu-près la même ſous la ſeconde Race que ſous la première. Voici l'ordre qu'on obſervoit dans la convocation du ban & de l'arrière-ban : tout homme de condition libre, & qui avoit quatre métairies garnies (par ce mot de *métairies* on entendoit une maiſon avec une certaine étendue de terre, fournie de beſtiaux, de Serfs, &c.) étoit obligé d'aller à la guerre. Celui qui n'avoit qu'une métairie ſe joignoit à un autre qui en avoit trois : celui-ci lui donnoit de quoi faire ſon équipage, &, en le lui donnant, il étoit exempt d'aller faire le ſervice en

perſonne. Celui qui n'avoit que deux métairies ſe joignoit à un autre qui en avoit auſſi deux; l'un des deux marchoit, & l'autre demeuroit. Celui qui demeuroit fourniſſoit l'équipage à l'autre. Celui qui avoit douze métairies étoit obligé de ſervir avec une cuiraſſe, &, s'il y manquoit, il perdoit ſon bénéfice & le droit de porter la cuiraſſe.

Les machines de guerre dont on ſe ſervoit dans les Siéges, étoient plus multipliées ſous la ſeconde Race que ſous la première. Le Moine *Abbon*, dans ſa relation du Siège de Paris par les Normands en 886, nous en a conſervé les noms: les voici, *muſculi*, *baliſta*, *pluteus*, *catapulta*, *falarica*, *terebra*, *malleoli*, &c. La plupart de ces machines, comme leurs noms Latins l'annoncent, étoient en uſage parmi les Romains.

Muſculi. Cette machine étoit ainſi nommée du mot latin *mus*, qui ſignifie un *rat*, parce que les Soldats y étoient cachés comme dans un trou pour travailler à couvert: elle avoit neuf pieds en quarré; elle étoit bâtie ſur

quatre poutres couchées, sur les quatre angles desquelles on élevoit quatre autres poutres qui soutenoient le toît, lequel étoit en dos d'âne, & d'une forte charpente couverte de briques. On mettoit des cuirs par-dessus. Cette machine avoit deux usages : d'abord après qu'on avoit comblé le fossé, & que, par le moyen des rouleaux, elle avoit été poussée jusqu'au bord, les travailleurs qui étoient dessous commençoient une espèce de chaussée avec des pierres, battoient la terre pour l'affermir, &, poussant en avant la machine, ils continuoient la chaussée jusqu'au pied de la muraille, & faisoient un chemin solide pour les tours de bois qu'on y amenoit & qu'on rempliſſoit de Soldats, lesquels sautoient sur la muraille. L'autre usage de cette machine étoit pour sapper la muraille au pied de laquelle on l'amenoit.

Balista. C'est un mot Grec qui signifie *jetter*, parce qu'on se servoit de ces machines pour lancer des pierres. On leur donne encore, dans les monumens de ce temps-là, le nom de

pierriers, *petraria*. On jettoit avec ces *baliſtes* des pierres du poids de trois à quatre cens livres, même des boulets de plomb pour crever les toîts, fracaſſer les murailles, démonter les machines de l'ennemi. Elles emportoient des files entières de Soldats, & leur portée étoit de deux cens cinquante pas.

Pluteus. On s'en ſervoit dans les eſcalades. Chacune de ces machines pouvoit mettre à l'abri ſept à huit Soldats; elles étoient converties de cuirs; on les approchoit du mur, & les Soldats tiroient de-là des flèches contre les aſſiégés, afin de faciliter l'application des échelles aux murailles.

Catapulta. Son uſage étoit de lancer des traits. Les plus grandes catapultes lançoient des dards de trois coudées de long & dont le corps étoit fort gros: leur portée étoit d'une ſtade ou cent vingt pas. Rien ne réſiſtoit à leur coup; pluſieurs files de Soldats en étoient quelquefois percées. Ces machines étoient très-compoſées. Ce qui pouſſoit le dard étoit un arbre,

ou pièce de bois faite exprès & courbée de force, qui, en se redressant avec une extrême violence, le faisoit partir. On peut aisément s'en former une idée. On se servoit d'une autre sorte de catapulte, qui étoit mise en mouvement par des roues & des tourniquets qu'on enployoit pour tendre les cordes, & qu'on lâchoit pour faire partir le dard avec la plus grande vîtesse : ces cordes étoient faites, non de chanvre, mais de nerfs tors ou de cordes de boyaux jointes ensemble, ou de crins de cheval, pour pouvoir résister à sa grande tension.

Terebra, en François *tarière*. C'étoit une grosse poutre que l'on poussoit en avant, non pas suspendue comme le bélier, mais en la faisant couler dans une espèce de canal garni de rouleaux, & que l'on retiroit par le moyen d'un moulinet.

Malleoli. On appelloit ainsi des dards enflammés dont les Anciens se servoient pour mettre le feu dans la ville assiégée. Selon *Ammien Marcellen*, ils avoient la figure d'une que-

nouille. On y attachoit le feu d'artifice & on lançoit la machine avec un arc tendu.

Falarica. La *falarique*, qui étoit un autre feu d'artifice, étoit plus groſſe que le *malleolus.* On l'appelloit ainſi, parce qu'on la jettoit contre les tours de bois qui s'appelloient *falæ.*

Le Pere *Daniel* obſerve que les François ont été long-temps dans l'uſage du *Cri d'armes.* C'étoit autrefois la coutume dans preſque toutes les Nations d'aborder les ennemis dans le combat avec de grands cris; mais ces cris n'étoient pas toujours des voix confuſes & des huées; c'étoient certains mots, différens ſelon les Nations. Dans la première Croiſade, le cri de guerre de l'armée Chrétienne étoit *Dieu le veut.* Le cri de guerre propre des Rois de France, ſur-tout quand on commença à porter l'oriflamme dans les armées, étoit *Montjoie Saint Denis.* Ce fut là le cri ordinaire depuis les guerres de *Philipe-Auguſte* juſqu'au regne de *Charles VII.* Le mot *Montjoie*, ſelon l'opinion la plus commune, ſignifie *ma joie*, comme

ſi nos Rois euſſent voulu dire, *Saint Denis, ma joie, mon eſpoir! Oderic Vitalis*, qui vivoit ſous le regne de *Louis-le-Gros*, & qui a écrit en latin, le rend par *meum gaudium*, ajoutant que c'étoit le cri des François, *quod Francorum ſignum eſt.*

Outre ce cri, commun à toute la Nation, les Seigneurs des grandes familles en avoient auſſi de particuliers. Par exemple, le mot des *Montmorencis* étoit *Dieu aide au premier Chrétien.* Celui des *Bauſremonts* étoit le même.

Ajoutons que, quoique dans les combats le cri du Prince fût celui de toute la Nation, cependant chaque Banneret avoit le ſien, qui devenoit le cri commun de tout le corps & de toutes les bannières qu'ils commandoient. Ces cris ſe faiſoient non-ſeulement ſur le point de donner, mais encore pour le ralliement. Il paroît que depuis *Charles VII* les cris d'armes particuliers furent abolis, & que ceux mêmes de nos Rois ceſsèrent d'être en uſage depuis le regne de *Henri III.*

Les armures de fer, dont la prin-

cipale étoit la cuiraſſe, durèrent long-temps en France; elles y étoient même en uſage ſous le regne de *Louis XIII*, ſur-tout pour la Cavalerie. On voit au Garde-meuble du Roi l'armure complette de *Louis XIV*, & en particulier ſon caſque, ou pot de fer, qu'il mettoit lorſqu'il alloit à la tranchée. Il eſt d'une grande peſanteur, mais d'une ſi bonne trempe, qu'ayant été mis à l'épreuve d'une carabine rayée, la balle ne fit que l'effleurer, & n'y laiſſa qu'une légère marque qu'on y voit encore.

L'uſage des armes à feu commença ſous le regne de *Philippe de Valois*. *Froiſſart*, ſous l'an 1340, en parlant d'une courſe que les François firent juſqu'aux portes d'une ville, dit que les aſſiégés *décliquèrent contre eux canons & bombardes qui jettoient grands quarreaux*. On donna d'abord le nom de *bombardes* aux armes à feu, à cauſe du bruit de leur exploſion, & le nom de *canon* fut donné à toutes les groſſes pièces d'artillerie. Comme les Anciens impoſoient à leurs machines de guerre des noms terribles, par exemple, à

certaines eſpèces de baliſtes celui de *Scorpion*, de même on a donné de pareils noms à nos canons, comme ceux de *Couleuvrine*, qui vient de *couleuvre*, de *ſerpentine*, de *baſilic*, &c. Les Eſpagnols leur donnoient quelquefois par dévotion des noms de Saints, témoins les douze Apôtres que l'Empereur *Charles-quint* fit fondre à *Malaga* pour ſon expédition de Tunis.

Le plus gros canon, dont il ſoit fait mention dans notre Hiſtoire, & qui n'eut jamais ſon pareil en France ni ailleurs, fut fondu à Tours ſous *Louis XI*. Il étoit de 500 livres de balles. Ayant été tranſporté à Paris, il portoit depuis la Baſtille juſqu'à Charenton. L'ouvrier qui l'avoit fondu fut tué à la ſeconde épreuve, le feu ayant pris à la poudre au moment où il mettoit le boulet dans le canon. Comme il étoit d'un trop difficile tranſport, il paroît qu'on n'en fit plus d'uſage; car il n'en eſt plus parlé dans l'hiſtoire.

Uſano, Capitaine d'Artillerie, à Anvers, parle d'un ſerpentin de *Malaga*, dont le grand bruit faiſoit avorter les femmes enceintes, & qui étoit

de 80 livres de balles ; d'un autre de 70 livres de balles ; de la *Pimentelle*, couleuvrine qui étoit à Milan, & qui, dans ſa plus haute élévation, avoit une portée de neuf mille pas, & au niveau, de trois cens trente-neuf ; de la *Diableſſe*, couleuvrine de *Boldüc*, qui portoit de là juſqu'à la ville de *Bommel*.

Dans l'hiſtoire de *Charles VII*, il eſt fait mention d'un canon d'une ſi grande peſanteur, qu'il falloit cinquante chevaux pour le traîner ſur ſon affut.

Le ſieur *Mallet*, Sergent Major d'Artillerie en Portugal, dit dans ſes *Travaux de Mars*, avoir vu au Château de Saint-Giao de la barre de Lisbonne, un canon qui avoit en longueur vingt-deux pieds géométriques, & qui tiroit des boulets de 90 : ſa charge étoit de ſoixante livres de poudre, &, par l'eſſai qu'on en fit, il ſe trouva qu'il portoit, en mire commune, ſeize cens pas.

Dans les nouvelles publiques du 20 Novembre 1717, il eſt dit, à l'article de Bude, qu'il y étoit arrivé

une barque portant un canon pris sur les Turcs dans le camp de Belgrade, lequel avoit près de vingt-cinq pieds de long, tiroit des boulets de 110 livres, & dont la charge étoit de cinquante-deux livres de poudre.

La plus longue pièce que nous ayons en France, est la couleuvrine de Nancy. Elle a vingt-un pieds onze pouces, depuis la bouche jusqu'au bouton de la culasse; elle fut fondue en 1598. Mais on a remarqué par l'expérience qu'elle ne porte pas plus loin qu'une pièce de même calibre, & on la conserve plutôt pour sa rareté que pour son utilité.

La bombe fut inventée en 1588 par un habitant de *Venlo* qui se mêloit de faire des feux d'artifice. *Ernest*, Comte *de Mansfeld*, en fit usage la même année, pour la première fois, au siége de Valtendone, ville de Gueldre. M. *Blondel* dit qu'on ne commença à s'en servir en France que l'an 1634, au siége de *la Mothe*, & qu'on s'en servit avec succès au siége de Colioure l'an 1642; mais que les Espagnols & les Hollandois s'en étoient servis

auparavant dans les longues guerres qu'ils avoient eues ensemble. Il ajoute qu'il n'est pas vrai qu'on en ait jettées au siège de la Rochelle.

Vers l'an 1688 on fit en France une bombe d'une construction extraordinaire, destinée contre Alger. On l'a vue long-temps dans le port de Toulon; cette fameuse bombe avoit été embarquée sur une flute : elle étoit de la figure d'un œuf, remplie de sept à huit milliers de poudre; plusieurs grosses poutres la maintenoient de tous côtés en équilibre; elle étoit appuyée de neuf gros canons, & de dix pièces de moindre grosseur, avec plusieurs petites bombes. Une maçonnerie à chaux & à ciment couvroit & environnoit le tout. Elle devoit embraser tout le port de la ville d'Alger; mais on n'en fit point usage, sans doute sur les réfléxions que fit naître l'incertitude du succès.

On rapporte au regne de *François I* l'invention des grenades & des pots à feu. On lit dans les Mémoires de *Langey*, que, l'an 1521, la foudre étant tombée sur la tour du Château

de Milan, elle la fit ſauter avec un fracas horrible, parce qu'on avoit renfermé dans cette tour deux cens cinquante milliers de poudre, douze cens pots à feu, & ſix cens lances à feu. Quant aux carcaſſes, elles furent inventées vers l'an 1672 par un Ingénieur de l'Evêque de Munſter. Les François s'en ſervirent contre les Hollandois vers le même temps.

Le Chapître, où le P. *Daniel* traite des drapeaux & des étendards, renferme pluſieurs détails intéreſſans. Ils ont été de tout temps en uſage dans nos armées. Il eſt dit, dans les Capitulaires de la ſeconde Race de nos Rois, que les Comtes qui conduiſoient leurs troupes à l'armée, devoient avoir chacun leur *Gonfanon* ou *Gonfalon*, c'eſt-à-dire, leur étendard. Le nom de *Gonfalonier* eſt encore aujourd'hui en uſage en Italie; on le donne même à celui qui, dans la Milice, porte l'étendard du Saint-Siège.

Outre ces *Gonfanons*, on portoit un étendard royal: c'étoit celui du corps où le Roi ſe trouvoit en perſonne. Sous la troiſième Race, les

étendards furent nommés *Bannières* & *Pennons*. Il y avoit la bannière des Paroiſſes, c'eſt-à-dire, celle des habitant des villes & des villages, depuis qu'on eut inſtitué la milice des Communes ſous *Philippe I*, & les bannières des Chevaliers, qu'on appella *Bannerets*; elles étoient attachées au bout d'une lance, comme les drapeaux de notre temps, & elles étoient quarrées.

L'*Oriflamme* étoit l'étendard le plus célèbre qu'on portât autrefois dans les armées Françoiſes. Il avoit la forme d'une de ces bannières modernes qu'on porte aujourd'hui dans les proceſſions. Il étoit, dit la chronique de Flandres, *à guiſe de gonfanon à trois queues*, c'eſt-à-dire qu'il étoit fendu en trois par le bas, & attaché en travers, & non à côté à une lame dorée. Il étoit d'un tafetas rouge, ou couleur de feu, & ſans aucunes figures. C'eſt de là ſans doute qu'eſt venu ſon nom d'*Oriflamme*.

Cet étendard étoit ordinairement la bannière de l'Abbaye de Saint-Denis, que l'on portoit, non dans les proceſſions, mais dans les guerres que l'Abbé

étoit quelquefois obligé de soutenir contre les Seigneurs voisins. Il n'est fait mention de l'*Oriflamme* dans aucun de nos bons historiens avant *Louis-le-Gros*. Ainsi, c'est sous le regne de *Philippe I* son père, que l'on commença à porter cette bannière à la guerre. Comme nos Rois avoient une grande vénération pour saint Denis, ils voulurent que cet étendard précédât tous les autres dans le combat. C'étoit toujours un homme de qualité qui le portoit, & c'étoit toujours avec beaucoup de cérémonie que le Roi alloit le chercher lui-même à Saint-Denis. Le Roi se prosternoit devant la chasse du saint, sans chaperon & sans ceinture. La bannière étoit détachée de sa lance, on la suspendoit au cou du Chevalier qui devoit la porter, & qui, la repliant devant son estomac, la tenoit ainsi jusqu'au moment marqué pour le départ de l'armée.

On a souvent fait mention d'un autre étendard fameux, appellé *la Chappe de Saint Martin*. Comme nos Rois avoient aussi une dévotion particulière à ce Saint Evêque de Tours,

on a cru qu'ils faiſoient porter ſa chappe à l'armée, en guiſe d'étendard, & qu'ils regardoient cette eſpèce de relique comme un gage aſſuré de la victoire. Mais le P. *Daniel* combat fortement cette opinion. Il ſoutient que cette chappe ne fut jamais un étendard dans les armées Françoiſes, parce qu'il n'en eſt point parlé dans nos hiſtoires, ni dans nos anciens romanciers, qui ne font mention que de l'Oriflamme. Il prétend que la *Chappe de ſaint Martin*, ni ſon manteau ou ſon rochet, n'étoient point un étendard, mais qu'on entendoit par cette expreſſion une eſpèce de pavillon portatif, ſous lequel étoient les reliques des ſaints que nos Rois faiſoient porter à l'armée pour s'attirer par leur interceſſion la protection de Dieu; & comme, parmi les reliques, il y en avoit de ſaint Martin, qui étoit un des patrons de la France, on donna à cette tente le nom de *Chappe de ſaint Martin*; car, en ce temps là, on donnoit ce nom aux habits qui couvroient le corps. Ainſi, parce que ce pavillon couvroit les reliques de ſaint *Martin*,

on l'appella *la Chappe de saint Martin*, & de là est venu le nom de *Chapelle*, c'est-à-dire *petite chappe*; en effet, on appelloit ainsi la chasse qui contenoit les reliques de ce saint. Le Moine *Marculfe* se sert de ce terme dans le sens que nous lui supposons; car, parlant de deux hommes, qui, étant en procès, devoient, faute de preuve, faire serment sur la chasse de saint *Martin*, il lui donne le nom de *chapelle*: *tunc in palatio nostro super capellam Domini Martini debent conjurare.* On voit clairement que cet Ecrivain par le mot *Capella* entendoit *la chasse*.

Le P. *Daniel* remonte à l'origine des quatre premiers régimens d'Infanterie, qui sont *Picardie*, *Navarre*, *Champagne* & *Piémont*. Ces quatre vieux Corps furent composés de vieilles bandes sous *Henri II.* Il est fait mention de celui de *Picardie* dans l'histoire dès l'an 1562. On trouve celui de *Piémont* commandé par le Comte *de Brissac*, dans l'Extraordinaire des guerres de la même année. On trouve aussi celui de *Navarre*, dans le même-temps. Celui de *Champagne* n'est

appellé de ce nom que cinq ans après dans l'hiſtoire, parce qu'on ne l'y a déſigné que par le nom de Sous-Meſtre-de-Camp; mais il n'en étoit pas moins ancien que les autres. Il y eut pendant long-temps des diſputes entre ces quatre vieux corps, touchant le rang & la préſéance dans les armées, dans les campemens, dans les marches, dans les aſſauts & dans les batailles. *Picardie* s'étant trouvé au ſiège de Paris en 1589 avec *Navarre*, *Henri III* donna le poſte d'honneur à celui-ci; mais, en 1581, au ſiège de Chartres, le régiment de *Picardie* ayant repréſenté ſon droit avec reſpect, le Roi ordonna aux deux régimens de tirer au ſort, & le ſort ayant été favorable à celui de *Picardie*, il eut le rang après les Gardes. Le Roi promit en même-temps que *Navarre* auroit rang après *Picardie* : mais ce règlement ne mit pas fin aux différends. Un vieil Officier du régiment de *Champagne*, dit, dans un Mémoire manuſcrit, que, ſous *Louis XIII*, dans le temps des guerres civiles en 1615, le Maréchal de *Bois-Dauphin*, qui commandoit les troupes

ales contre les rebelles, ſe ſervoit
ıs toutes les actions du régiment de
varre préférablement à celui de
ardie. Cependant, dit le même
eur, en 1616, M. le Duc *de Guiſe*,
commandoit une des trois armées
: le Roi avoit ſur pied, convint
:c les autres Généraux que les vieux
rps, excepté *Picardie* qui garderoit
ı rang, tireroient au ſort pour la
:ſéance, que *Navarre* l'emporta ſur
deux autres, & *Champagne* ſur
mont. Néanmoins il y eut de temps
temps des remontrances de la part
Champagne & de *Piémont* pour ſe
ındre du ſort qui avoit injuſtement
:idé contr'eux. En 1666, *Louis XIV*
t fin à toutes ces diſputes, en éta-
ſſant un ſémeſtre entre ces trois
gimens; c'eſt-à-dire, qu'ils ſe précé-
roient tour à tour les uns les autres,
r ſémeſtres; mais, comme les cam-
gnes du Roi duroient quelquefois
ıs de ſix mois, il fut réglé qu'ils
uleroient d'année en année. Au
ſte, ces quatre vieux Corps ont la
éſéance ſur toute l'Infanterie, ex-
pté ſur le régiment des Gardes,

Le régiment de *Picardie*, depuis ſon inſtitution, a toujours dignement ſoutenu l'honneur qu'il a d'être le premier de tous les régimens de France qui ne ſont point de la Maiſon du Roi. Le drapeau de ce régiment a le fond rouge, & la croix blanche au milieu.

Celui de *Champagne* s'eſt ſignalé en bien des occaſions, & particuliérement lors de l'entrepriſe des Anglois ſur l'Iſle de Ré. Son drapeau a le fond verd, & la croix blanche au milieu.

D'Aubigné, dans ſon Hiſtoire, remarque une choſe ſingulière du régiment de *Navarre*; c'eſt qu'au ſiège d'Amiens par *Henri IV*, *Porto-Carrero* qui en étoit Gouverneur pour les Eſpagnols, ne faiſoit jamais de ſortie lorſque ce régiment étoit de jour à la tranchée, tant il étoit redouté. A la bataille de *Fleurus*, à la journée de Saint-Denis, & à celle de *Spierbac*, ce même régiment ſe diſtingua par une valeur extraordinaire. Son drapeau a le fond feuille-morte, la croix blanche au milieu, & au centre de la croix les armes de Navarre. Le régiment de *Piémont* a fait éclater très-ſouvent

zèle pour la Patrie. Le fond de drapeau eſt tout noir, avec la ix blanche. On donnoit autrefois corps le nom de *Bandes Noires*.

Le P. *Daniel*, en faiſant la comaiſon des armes offenſives mones avec les anciennes, prétend celles-ci, telles que les arcs, les alêtes, les frondes, les javelots, ient beaucoup plus meurtrières celles dont nous nous ſervons. On regardera ſans doute comme un aradoxe de faire entrer en compaaiſon les frondes avec nos fuſils; nais ne nous préoccupons point en ette matière, & voyons ce que ious diſent les anciens : les Fronleurs ſe ſervoient tantôt de pierres, antôt de boulettes de plomb, *balearica plumbum funda jacit*, dit *Ovide*. Ils jettoient ces boulettes avec une telle violence, qu'au rapport de *Sénèque*, le mouvement amoliſſoit le plomb en l'air : *volat illud, & incandeſcit eundo*. *Diodore de Sicile*; en parlant des habitans des iſles Baléares, qui étoient les plus fameux Frondeurs de l'Europe, dit qu'il n'y

» avoit ni casque, ni bouclier, ni
» cuirasse, qui fussent à l'épreuve des
» pierres & des balles de plomb que
» jettoient ces Frondeurs. La portée
» de la fronde alloit jusqu'à cinq ou six
» cens pas, & par conséquent étoit
» beaucoup plus longue que celle de
» nos fusils. Ajoutons que les Fron-
» deurs avoient encore l'adresse de
» donner juste dans le but; nous en
» pouvons citer deux exemples tirés
» de l'Ecriture Sainte: le premier est
» celui de *David* combattant *Goliath*.
» L'autre est pris du livre des *Juges*,
» où il est écrit que, dans la ville de
» *Gabaa*, il y avoit six cens Frondeurs
» qui tiroient si juste, qu'ils auroient
» pu toucher un cheveu, sans jamais
» le manquer. La portée de la fronde
» suppose des gens très-forts qu'on
» choisissoit pour s'en servir, & la
» justesse venoit de l'exercice conti-
» nuel qu'ils en faisoient. La vérité de
» tous ces faits étant supposée, la com-
» paraison de la fronde avec nos fusils
» ne doit paroître absurde ni chimé-
» rique. Supposons cent Frondeurs
» rangés en plate campagne, & oppo-
» sons-les

» ſons-les à cent fuſiliers. Les premiers » auront un avantage, c'eſt que la » fronde portant plus loin que le fuſil, » ils pourront faire une première dé- » charge avant que les Fuſiliers puiſ- » ſent faire la leur, & en abattront » d'abord pluſieurs. Un autre avan- » tage, c'eſt qu'après avoir eſſuyé le » premier feu, ils peuvent faire deux » ou trois nouvelles déchargés, avant » que les Fuſiliers aient rechargé leurs » fuſils: car il faut du temps pour re- » charger le fuſil, & il ne faut qu'un » moment à un Frondeur pour prendre » la boulette de plomb & la lancer. » Si les cent Fuſiliers ſe mettoient en » bataillon, les Frondeurs les enve- » lopperoient de loin, & hors de la » portée du fuſil, en ſe partageant, » par exemple, en quatre troupes, & » les maſſacreroient avec leurs bou- » lettes; d'où il s'enſuit évidemment » que les cent Frondeurs déferoient les » cent Fuſiliers.

Je ne m'étendrai pas davantage, Monſieur, ſur ce Livre, qui, par la profondeur des recherches, par l'intérêt & l'agrément des détails, mérite

d'occuper les loiſirs, & de fixer l'attention de nos guerriers. On y trace l'hiſtoire de leur état, le tableau de leurs devoirs, & le code des loix qui les gouvernent; ils y trouveront une expoſition nette & préciſe des uſages militaires de la Nation, depuis le commencement de la Monarchie juſqu'au-delà du regne de *Louis XIV*; des réfléxions ſur ces uſages, & les époques de leur abrogation; enfin, tous les changemens conſidérables arrivés dans les différentes parties de la milice Françoiſe, & la raiſon de ces changemens. Pour completter cette hiſtoire & la conduire juſqu'à nos jours, le Rédacteur du P. *Daniel* a eu ſoin d'ajouter à ſon texte pluſieurs *additions*, dans leſquelles il indique les innovations faites depuis 1721, & où il expoſe l'état actuel de tous les corps qui compoſent notre milice, ſoit de terre, ſoit de mer.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 10 Novembre 1773.

LETTRE III.

Apollonii Sophiſtæ Lexicon Græcum, Iliadis & Odyſſeæ : primus ex Codice Manuſcripto Sangermanenſi in lucem vindicavit, innumeris repurgavit mendis, allegata Homeri, & aliorum Poëtarum, loca diſtinxit, indicavit, notis atque animadverſionibus perpetuis illuſtravit, & verſionem Latinam adjecit Joannes-Baptiſta-Caſparus d'Anſſe de Villoiſon, Regiæ Inſcriptionum atque Humaniorum Litterarum Academiæ Parienſis Socius, &c. duobus Tomis ; C'eſt-à-dire, *le Léxique Grec de l'Iliade & de l'Odyſſée, par Apollonius le Sophiſte : mis au jour pour la première fois, d'après un Manuſcrit de la Bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, purgé d'une infinité de fautes, enrichi de Notes*

& d'Obſervations ; avec l'indication de tous les endroits d'Homère & des autres Poëtes, cités dans cet ouvrage ; on y a joint une traduction Latine ; par Jean-Baptiſte-Gaſpard d'Anſſe de Villoiſon, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris ; deux Volumes in-4°.

Je vous annonce, Monſieur, un nouveau phénomène Littéraire, M. *d'Anſſe de Villoiſon*, dans la fleur de ſa jeuneſſe, vient de publier ce *Vocabulaire d'Apollonius*, qui applanit les difficultés d'*Homère*, en expliquant les mots employés, par ce grand Poëte, dans l'*Iliade* & dans l'*Odyſſée*. Le manuſcrit ſe trouvoit dans la Bibliothèque de M. *de Coislin* *, d'où il a paſſé dans celle des Bénédictins de

* *Henri-Charles du Cambout, Duc de Coislin, Pair de France*, après la mort de ſon frère aîné *Pierre du Cambout, Duc de Coislin*, qui ne laiſſa point de poſtérité. *Henri-Charles* fut Evêque de Metz, Commandeur de l'Ordre du Saint-Eſprit & Premier Aumônier

Saint-Germain-des-Près. Le célèbre Père *Montfaucon*, dans sa *Bibliothèque Coisline*, dit que ce Manuscrit est si précieux, qu'il suffit seul pour donner à cette Bibliothèque une très-grande supériorité sur toutes les autres de l'Europe. Quoi qu'il en soit, plusieurs Sçavans ont parlé avec les plus grands éloges de cet ouvrage, & en ont desiré la publication. Il est curieux, en effet, de voir comment les Grecs, sûrement beaucoup plus instruits que nous dans leur propre langue, entendoient les ouvrages d'*Homère*. *Apollonius* rapporte tout ce que les Anciens ont dit de plus intéressant & de plus utile sur les vers & les expressions les plus difficiles de l'*Iliade* & de l'*Odyssée*. Il discute les sentimens des plus fameux Critiques, pèse leurs

du Roi. Il mourut le 28 Novembre 1732. La Maison *du Cambout* est une des plus anciennes & des plus illustres de Bretagne. *Coislin* est une petite ville de la même Province qui avoit le titre de Marquisat, & qui, en 1663 fut érigée en Duché en faveur d'*Armand du Cambout*, *Marquis de Coislin*, père de *Pierre* & de l'Evêque de Metz.

raiſons, conſerve les morceaux les plus importans de leurs ouvrages, & relève leurs fautes. On retrouve dans ſon Livre les déciſions de toute l'Ecole d'Aléxandrie, & de plus de quinze Grammairiens célèbres qui avoient travaillé ſur *Homère*, & dont nous avons perdu les Commentaires. Tels ſont *Antigène*, un autre *Apollonius* fils de *Chæris*, *Archias*, *Ariſtarche*, ſon rival *Cratès Mallotès*, le Philoſophe *Cleanthe*, *Comane*, *Demetrius Ixion*, *Demetrius Pugil*, *Denis le Thrace*, *Heliodore*, *Herodore*, *Sidonius*, *Timogène*, *Zenodote*, &c, & ſur-tout le célèbre *Apion*, ce fameux Interprète d'*Homère*. Les Commentaires de ce dernier, ſuivant *Sénèque* & *Fabricius*, étoient préférés à ceux de tous les autres; ils lui avoient mérité les applaudiſſemens de toute la Grèce, & même le nom d'un *autre Homère*. Il s'étoit vanté, au rapport de *Pline*, de donner l'immortalité à tous ceux auxquels il dédioit des Livres, & maintenant tous ces beaux Livres ſont perdus. Il n'en reſte plus que ce que nous en a conſervé *Apollonius*

dont il avoit été le disciple. *Apollonius* rapporte aussi des fragmens d'*Æsope* & des Poëtes *Euphorion*, *Cratès*, *Hésiode*, *Callimaque*, *Anaeréon*, *Archiloche*, *Euripide*, *Sophocle*, des deux *Simonides*, & un très-beau d'*Alcman* qui a été imité par *Virgile*. Comme ces fragmens des anciens Auteurs sont extrêmement précieux, M. *de Villoison* a mis à la fin de son second Volume une Table des Auteurs cités par *Apollonius*; cette Table nous met à portée de les retrouver sur le champ & de les réunir sous le même point de vue.

Apollonius, non content de nous rapporter les différentes explications que les anciens Critiques nous ont données d'une foule de vers d'*Homère*, nous conserve encore la manière dont ils les lisoient, les divers changemens & les corrections qu'ils proposoient, les disputes qu'ils avoient entr'eux à ce sujet. De plus, il cite dans son Léxique un nombre prodigieux de vers écrits d'une manière toute différente de la leçon généralement reçue; ce qui nous donne

d'excellentes variantes. En un mot, ſon Dictionnaire ſervira tout-à-la-fois à nous procurer un traduction plus fidelle & plus parfaite & une édition plus exacte & plus correcte des ouvrages de ce grand Poëte.

Un autre avantage que les Sçavans retireront de la lecture d'*Apollonius*, c'eſt qu'il ſert à reſtituer tous les anciens Léxiques & Gloſſaires Grecs de *Suidas*, d'*Heſychius*, & ſur-tout de l'*Etymologus Magnus*. Ce dernier avoue, dans ſon Epître dédicatoire à *Eulogius*, qu'il a beaucoup profité de l'ouvrage d'*Apollonius*, & qu'il en a tiré tout ce qui regarde *Homère*. Nous n'avons plus à préſent que l'Abrégé d'*Heſychius* : une main inconnue en a enlevé toutes les citations, tous les exemples. *Apollonius* reſtituera donc tout ce qui eſt omis dans *Heſychius*, corrigera tout ce qui eſt corrompu & altéré, & nous expliquera ce que nous y trouvons d'obſcur.

Ce qui a retardé juſqu'ici la publication d'un Manuſcrit auſſi important, c'eſt qu'il étoit preſqu'indéchiffrable.

Il a été copié dans le dixième siècle en lettres minuscules, & dont la plupart sont presqu'effacées. Chaque mot est une abbréviation, & n'est figuré que par une ou deux lettres. La connoissance des choses a mené M. *de Villoison* à celle des mots; il est venu à bout de lire le Manuscrit; &, pour épargner aux autres la peine qu'il s'est donnée, il a pris encore celle de calquer sur le Manuscrit même, & de graver à l'eau-forte neuf Planches qu'il a mises à la fin de ses *Prolégomènes* avant le *Léxique d'Apollonius*. La première contient l'alphabet du Manuscrit & toutes les formes de lettres qui s'y trouvent; les suivantes renferment les abbréviations & les terminaisons les plus bisarres & les plus indéchiffrables, avec leur explication à côté. La huitième & la neuvième sont remplies par un ample *Specimen Lectionis*, calqué pareillement sur le Manuscrit, & qui, joint aux Planches précédentes, peut servir à lire facilement tous les Manuscrits du neuvième & du dixième siècle.

M. *de Villoison* a joint à son édition

une verſion latine, & des notes où il corrige tous les paſſages corrompus de l'*Apollonius*, pluſieurs de *Suidas* & de l'*Etymologus Magnus*, du petit Scoliaſte d'*Homère*, &c. Il ſupplée aux omiſſions d'*Apollonius* ou de ſon copiſte, éclaircit les difficultés, apporte les exemples néceſſaires, ſépare ce que les copiſtes avoient mal à-propos confondu, & rejoint ce qu'ils avoient eu tort de ſéparer. Il donne dans ſes notes des règles générales de critique, &, non content de corriger les fautes, il remonte encore à la ſource d'où elles découlent. Il fait obſerver toutes les variantes, toutes les différentes leçons d'*Homère* qu'on trouve dans ce *Léxique*, les examine, les diſcute, diſtingue les véritables d'avec celles qui ne viennent que de la faute des copiſtes. Comme il y a un grand nombre de vers d'*Homère* cités ſur chaque mot par *Apollonius*, ſans que jamais il ait ſpécifié s'ils ſont de l'*Iliade* ou de l'*Odyſſée*, & encore moins dans quel livre ils ſe trouvent, M. *de Villoiſon* a ſoin de marquer exactement le Poëme, le Livre, le nombre du vers, &c, &

l'on sent que c'est un travail immense. Ce qu'on trouvera encore de curieux dans ses notes, c'est qu'il a toujours soin d'indiquer les mots Grecs, les idiotismes Grecs qui ont rapport avec les tours & les expressions Hébraïques, Chaldaïques, Syriaques, Arabes & même Ethiopiennes. M. *de Villoison* a mis à contribution plusieurs Lexiques manuscrits de la Bibliothèque de Saint-Germain, dont il a tiré parti dans ses notes. Il s'est principalement servi du *Lexique* d'un certain *Philémon* Grammairien, fort différent du Poëte comique, qui se trouve dans la Bibliothèque du Roi, & dans lequel il a puisé plusieurs observations importantes. Avec le secours de ces ouvrages qui n'avoient jamais vu le jour, M. *de Villoison* peut se flatter d'avoir reculé les bornes de la langue Grecque, & d'avoir perfectionné & augmenté nos connoissances sur cet objet.

A la fin de ce *Lexique d'Apollonius*, M. *de Villoison* a ajouté un morceau très-curieux & très-intéressant : c'est la traduction en prose Grecque du troisième Livre de l'*Iliade*. Cette version,

qui eſt tirée de deux Manuſcrits de la Bibliothèque du Roi, eſt fort exacte & fort littérale. Chaque mot poëtique d'*Homère* y eſt rendu par le mot proſaïque qui y répond. Rien n'eſt plus propre à nous donner une idée juſte & préciſe de la valeur de chaque expreſſion, & à nous montrer la grande différence qui ſe trouve dans le Grec entre la langue poëtique & la langue proſaïque : différence ſi totale que *Cicéron* fait dire à *Antoine* dans le ſecond livre de l'*Orateur*, que, quoiqu'il entendît fort bien les auteurs de proſe, il n'avoit jamais oſé toucher aux Poëtes, parce qu'ils parlent une langue toute différente, *Poetas quaſi alienâ linguâ locutos.* Un autre avantage de cette traduction, c'eſt qu'elle eſt faite par des Grecs qui entendoient mieux que nous leur langue, & en proſe Grecque qui ſe prête davantage à rendre la Poëſie Grecque, & qui par conſéquent repréſente plus fidélement ſon original que toute autre traduction Latine ou Françoiſe.

A la tête de ſon ouvrage, M. *de Villoiſon* a mis des *Prolégomènes* fort

amples & pleins de recherches. Ils sont divisés en neuf Sections. La première nous apprend qui étoit *Apollonius*; on y voit qu'il étoit Sophiste, fils du Grammairien *Archibius* qui vivoit sous *Auguste*; qu'il a eu pour disciple le fameux *Apion* que *Joseph* a réfuté; qu'enfin il étoit sorti de l'école d'Alexandrie, & contemporain de *Denis le Thrace*. Dans la seconde section, on trouve un morceau neuf: c'est la vie des Grammairiens cités par *Apollonius*. M. *de Villoison* a rassemblé ce qui étoit épars dans tous les auteurs Grecs & Latins, dans tous les Scholiastes, pour faire connoître ces auteurs presqu'inconnus jusqu'à présent. Les principaux de ceux qui ont excité ses recherches, sont *Héliodore*, *Aristarche*, *Cratès Mallotès*, les deux *Cratès* comiques, *Zénodote*, *Timogène*, *Timagène*, *Apollonius* fils de *Chæris*, *Archias*, *Antigène*, *Comane*, *Sidonius*, *Apollodore*, *Herodore*, *Cléanthe*, *Demetrius Ixion* & *Demetrius Pugil*. M. *de Villoison* a recueilli ce qu'il y a de plus curieux sur leur vie, leur âge, leurs écrits, &c.

Comme *Apollonius* cite auſſi les Lexicographes, en général, ſans les nommer, M. *de Villoiſon* montre à cette occaſion que dans le temps où la langue Grecque étoit le plus floriſſante, il y avoit déja pluſieurs Gloſſaires pour l'intelligence de ce même *Homère* qu'on trouve aujourd'hui ſi aiſé à entendre, & qui donnoit alors tant de peine aux Grecs les plus habiles dans leur langue. Parmi ces Lexicographes il compte *Philetas*, *Philoxène*, *Ælius Serenus*, le fameux *Longin*, *Baſilide*, *Cratinus*, & le *Lexicon* de l'*Iliade* cité par l'*Etymologus Magnus*; il donne des détails ſur ces différens ouvrages, & ne laiſſe rien à deſirer à cet égard. Dans la troiſième ſection, il parle de tous les anciens & modernes qui ont connu *Apollonius*. Tels ſont parmi les anciens, l'auteur des *Scholies ſur Homère* attribuées fauſſement à *Didyme*, le Scholiaſte d'*Apollonius de Rhode*, *Héſychius*, *Suidas*, *Photius* dans ſon Lexique manuſcrit, *Denis le Thrace* cité par l'*Etymologus Magnus*; parmi les modernes, *Mauſſac*, *Jonſius*, *Fabricius*, *Kuſter*, *Montfaucon* & *Alberti*

qui en ont fait les plus grands éloges, *Hemſterhuſius*, & de nos jours les fameux *Toup*, *Kuhnkene* & *Valckenære*. Dans la quatrième ſection, il fait l'hiſtoire du Manuſcrit, d'après lequel il a publié *Apollonius*; il fixe ſon âge dans le dixième ſiècle, obſerve qu'il a été copié par des Moines, donne une notice des autres ouvrages qui y ſont contenus, parle de ceux qui les ont publiés, & qui ont connu ce Manuſcrit. Dans les ſections ſuivantes, il rend compte de ſon travail ſur le texte, la verſion, les notes, les planches d'abbréviation, les tables, & la traduction en proſe Grecque du troiſième Livre de l'Iliade.

Rien de plus beau que cette édition pour la partie typographique, pour la netteté des caractères, pour le papier & pour l'exactitude. L'auteur a revu ſeul toutes les épreuves avec une attention & un ſcrupule incroyables, ce qui lui a coûté beaucoup de peines, & n'a pas cependant pu épargner toutes les fautes; mais il en reſte très-peu. Il m'a, par exemple, averti que les Imprimeurs avoient mis dans la

Préface *meo appendici* pour *meæ*, & dans la verſion latine *crebo* pour *crebro*. Rien de plus rare & de plus aiſé à corriger. Comme dans le *Lexique d'Apollonius*, c'eſt du Grec exprimé par du Grec, l'auteur a voulu qu'on mît le premier mot expliqué en lettres majuſcules, pour le diſtinguer d'avec les autres mots qui ſont l'explication; attention néceſſaire qu'on n'a pas eue dans les belles éditions d'*Heſychius*, &c. Mais comme ordinairement on ne met pas d'accent ſur les lettres majuſcules, ou, comme on les place à côté, ce qui eſt fort déſagréable aux yeux, & que néanmoins les accens ſont abſolument néceſſaires dans cet ouvrage qui demande toute l'exactitude & la préciſion grammaticale, M. *de Villoiſon* a fait fondre de nouvelles majuſcules, qui portent leur accent. Enfin, le jeune & ſçavant Académicien a terminé ſon ouvrage par un index fort exact de tous les mots expliqués dans l'*Apollonius*; il les a rangés ſuivant l'ordre alphabétique, afin qu'il fût plus aiſé de les trouver. Celui qu'*Apollonius* avoit ſuivi n'étoit pas aſſez commode.

Le développement étendu que je viens de vous faire, Monsieur, du travail de M. *de Villoison* doit vous donner de cet Ecrivain l'idée la plus étonnante & la plus avantageuse. Il ne falloit rien moins que son érudition, ses talens & son ardeur pour entreprendre & pour exécuter avec autant de succès un ouvrage aussi pénible. La traduction latine de son auteur est exacte; ses remarques sont courtes, précises & assez souvent enrichies d'observations judicieuses, qui expliquent plusieurs endroits difficiles des anciens auteurs Grecs. Il y a peut-être un peu trop d'étymologies Orientales; c'est un luxe de jeunesse. A la vue des peines que M. *de Villoison* s'est données, on regrette qu'*Apollonius* ne soit pas plus intéressant. Ce Sophiste n'est qu'un Grammairien qui n'a rien du génie d'*Homère*. Il ne parle ni du Poëte, ni de l'objet de ses Poëmes. Vous n'y trouverez rien sur les vers, sur l'harmonie, ces parties brillantes, qui font d'*Homère* le premier & le plus grand des Poëtes; il y a même très-peu de choses sur les

mœurs antiques & point de détails ſur la Fable & ſur l'Hiſtoire. Servilement appliqué à la ſignification des mots employés par *Homère*, *Apollonius* ne ſe donne de liberté, que pour produire quelques étymologies Grecques qui n'ont pas toutes le même degré de vraiſemblance. Ce Vocabulaire ſera cependant utile, parce qu'il cite quelques anciens Ecrivains dont il ne reſtoit rien, ou très-peu de choſes. On y trouve auſſi des détails de Grammaire, qui fixent la propriété des termes, & donnent le ſens précis de l'auteur. Tous ces travaux joints à beaucoup de modeſtie, font concevoir les plus grandes eſpérances des talens de M. *de Villoiſon*, lorſqu'ils ſe porteront ſur des objets plus intéreſſans.

Cet ouvrage ſe trouve à Paris chez *Molini*, Libraire Italien, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue de la Parcheminerie. Les deux Volumes *in*-4° ont en tout 965 pages, ſans compter les *Prolégomènes* qui en ont 88; ils ſe vendent brochés 30 livres. Le Libraire en a fait tirer, pour les Curieux,

un petit nombre d'exemplaires, petit *in-folio*, prix 42 livres, & quelques autres grand *in-folio* ſuperbe, 60 livres, pour être joint au bel *Homère* de *Glaſcow*, dont ce *Léxique* eſt une ſuite inſéparable.

Elémens d'Algèbre, par M. Léonard Euler, traduits de l'Allemand, avec des Notes & des Additions; à Lyon chez Jean-Marie Bruyſet père & fils, & à Paris chez la veuve Deſſaint; deux Volumes in-8° d'environ 650 pages chacun.

M. *Euler*, privé de la vue, forma le projet d'un cours élémentaire d'Algèbre; il choiſit, pour l'exécuter, un jeune homme auquel il dictoit chaque jour en Allemand ce qu'il devoit apprendre; ce ſont ces leçons rédigées par l'Elève qui forment l'ouvrage que je vous annonce, Monſieur. Que ceux qui jugent légérement, ne s'imaginent pas que cet ouvrage eſt moins parfait, parce qu'il n'eſt pas écrit de la main même de M. *Euler*.

Le jeune homme qui en a recueilli les parties & développé les calculs, eſt devenu lui-même un très-grand Mathématicien ; il n'a d'ailleurs écrit que ſous la dictée de ſon illuſtre maître. Mais ce qui prouve la ſupériorité de cet ouvrage, c'eſt que M. *Bernoulli*, ſi capable de compoſer d'excellens Livres élémentaires dans ce genre, s'eſt donné la peine de traduire en François celui de M. *Euler*. Il a fait plus ; il l'a enrichi de notes & d'additions conſidérables, ainſi que le célèbre M. *de la Grange*, Profeſſeur de Mathématiques à Berlin. Les noms de l'auteur & des éditeurs répondent également, comme vous voyez, Monſieur, du mérite de l'ouvrage pour le fond. On n'aura pas de peine à croire que des Elémens d'Algèbre, dictés par M. *Euler* & traduits par M. *Bernoulli*, ſont exacts & ſçavants. Mais ce qu'on ſe perſuadera difficilement, c'eſt qu'un auſſi profond Géomètre que M. *Euler* ait pu ſe rendre auſſi clair, & deſcendre, pour ainſi dire, au niveau des commençants. Il eſt naturel de penſer que ce qu'on conçoit aiſément, doit être

saisi avec la même facilité de tout le monde. C'est ce qui fait que souvent les compositeurs d'Elémens négligent d'entrer dans des détails nécessaires, & donnent des Traités au lieu d'Elémens. C'est ce qu'on reproche aux Elémens de M. *Clairault*, d'ailleurs si recommandables. M. *Euler* a sçu éviter ce défaut ; il part des notions les plus claires, va toujours du plus simple au plus composé ; c'est une série de principes lumineux qui se tiennent ; il n'y a qu'à suivre la chaîne pour être sûr de ne pas s'égarer. J'ose assurer qu'il n'est personne qui ne puisse, avec ce seul livre, sans le secours d'aucun maître, sonder toutes les profondeurs de l'algèbre. Ce n'est pas qu'il ne traite quelquefois de matières très-compliquées ; mais tout ce qui précède répand un si grand jour sur tout ce qui vient après, l'auteur a tellement applani les routes qui mènent au sommet de l'Algèbre, qu'on est tout étonné d'y être parvenu presque sans travail.

La difficulté de l'Algèbre est passée en proverbe. Les Elémens de M. *Euler* ne contribueront pas peu à faire revenir de ce préjugé. Le calcul

de l'intérêt composé, partie intéressante & négligée dans la plupart de nos Elémens, le calcul des décimales, les logarithmes, les méthodes différentes de transformer les quantités sourdes & irrationnelles en quantité commensurables ; les équations des différens degrés, soit déterminées, soit indéterminées, y sont mises à la portée des esprits les moins pénétrans. On y trouvera sur-tout un grand nombre de problêmes curieux résolus de la manière la plus simple ; car M. *Euler* manie le calcul avec une facilité & une adresse singulières.

On pourroit peut-être desirer de plus grands détails sur les différentes méthodes, soit directes, soit approchées, de résoudre les équations des degrés supérieurs au second ; mais cette partie est du ressort de la plus haute Algèbre & n'est guères à la portée des commençans pour lesquels seuls M. *Euler* a composé ses Elémens. Ceux qui voudroient approfondir davantage cette question, peuvent consulter le *Cours de Mathématiques à l'usage de la Marine*, par M. *Bésout*, qui a traité cette partie, comme toutes

les autres, avec autant de clarté que de profondeur. M. *Bernoulli* renvoie lui-même ſes lecteurs à cet excellent ouvrage de M. *Béſout*. Il n'eſt pas poſſible d'entrer dans de plus grands détails ſur cet ouvrage de M. *Euler*; mais je ne puis aſſez en recommander la lecture aux jeunes Mathématiciens.

Les Libraires de Lyon ont cru devoir dédier cet ouvrage *au Philoſophe qui honore ſon ſiècle*. Le connoiſſez-vous, Monſieur, ce grand Philoſophe, l'honneur du dix-huitième ſiècle? c'eſt M. *d'Alembert*. Heureux, trois & quatre fois heureux le ſiècle qui a produit un ſi grand homme!

Almanach Encyclopédique de l'Hiſtoire de France, où les principaux Evènemens de notre Hiſtoire ſe trouvent rangés ſur chacun des jours de l'Année, Année 1774; à Paris chez Vincent Imprimeur-Libraire rue des Mathurins Hôtel de Clugny.

ON commence à diſtribuer ce petit ouvrage, dont je vous ai parlé,

Monſieur, les années précédentes ; il ne faut pas le ranger dans la claſſe de ces Opuſcules frivoles qui portent le titre d'*Almanach ;* celui-ci eſt ſolide, inſtructif, curieux & fait avec ſoin. On y trouve les époques des événemens les plus remarquables de notre Hiſtoire, & des monumens qui font le plus d'honneur à la Nation, l'inſtitution de tous les Parlemens de France, la fondation du Louvre, des Invalides, de l'Ecole-Militaire, de la Sorbonne, des Boulevards, des Places publiques, &c., les batailles, les ſièges, les Loix, les Ordonnances, les fêtes, les cérémonies publiques ; en un mot, tout ce qu'il n'eſt pas permis à un François d'ignorer. Je ſuis perſuadé que l'homme le plus ignorant, qui poſſéderoit ce petit Mémorial, brilleroit dans les converſations, & ſeroit regardé comme très-ſçavant dans notre Hiſtoire.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 12 Novembre 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Oraiſon Funèbre de CHARLES-EMMANUEL III ROI DE SARDAIGNE; *prononcée dans l'Egliſe de Paris le 25 Mai 1773, par Meſſire Céſar-Guillaume de la Luzerne, Evêque-Duc de Langres, Pair de France; in-4° de 37 pages, de l'Imprimerie de Guillaume Deſprez, Imprimeur Ordinaire du Roi & du Clergé de France, rue Saint-Jacques.*

IL faut l'avouer, Monſieur, il y a dans le monde des gens bien indiſcrets. Un homme, que je connois à peine, vient me voir; il viſite ſans

façon tous les Livres nouveaux entaſſés dans mon cabinet, &, s'il en rencontre un dont le titre lui plaiſe ou qu'il n'ait pas encore lu, il me prie de le lui prêter, avec proteſtation de me le rendre ſous peu de jours ; je n'ai pas la force de le lui refuſer ; il l'emporte, & ſouvent je n'en entends plus parler, ou, s'il me revient, ce n'eſt que long-temps après qu'il a diſparu de chez moi. C'eſt ce qui m'eſt arrivé par rapport à l'Eloge que je vous annonce. La perſonne qui me l'avoit emprunté l'a gardé cinq mois à la campagne; je ne l'ai reçu qu'hier, & j'ai été bien ſurpris de ne vous en avoir pas encore parlé. J'avois totalement oublié cet ouvrage, qui ne ſe trouvoit plus ſous ma main ; oubli bien pardonnable dans ma poſition. Je le répare aujourd'hui avec d'autant plus de plaiſir, que cette Oraiſon funèbre eſt une des plus belles qu'on nous ait données depuis vingt ans ; elle m'intéreſſa ſingulièrement lorſque je l'entendis à Notre-Dame, & la lecture a confirmé le ſuffrage de l'oreille.

Le texte choisi par l'Orateur est digne d'un Ministre de l'Evangile, plein de zèle & de courage, qui ne craint point d'annoncer aux Rois des vérités qu'on leur dissimule ou qu'on leur mitige. *Præbete aures vos qui continetis multitudines..... judicium durissimum his qui præsunt, fiet. Sapient. Cap. 6:* c'est-à-dire, *Prêtez l'oreille, ô vous qui contenez les Nations..... un jugement très-rigoureux sera rendu sur ceux qui gouvernent. Livre de la Sagesse, Chapitre 6.* Ce texte est d'autant plus heureux qu'il fournit à M. *de la Luzerne* un exorde noble & une très-belle division. Il établit que sur le tombeau des Souverains s'élève un Tribunal où leurs Sujets pèsent d'une main impartiale leur administration publique & leur vie privée, & prononcent l'irrévocable sentence qui les dévoue à la haine ou leur assûre l'amour public; qu'au-delà des bornes de leurs Etats, les Nations étrangères décernent à leur nom le mépris ou l'admiration de leur siècle & de la Postérité; que Dieu lui-même, au haut de son Trône, attend les

Rois, & leur demandera ce qu'ils ont fait pour ſon ſervice & pour ſa gloire. » Je ne viens, ajoute l'éloquent » Prélat, ni excuſer des foibleſſes, » ni donner à des vertus fauſſes ou » légères des louanges trompeuſes ou » exagérées ..... A qui vêcut ſans » reproche, le jugement le plus ſé- » vère eſt le plus favorable. Je viens » vous redire par quels bienfaits, par » quelles vertus *Charles-Emmanuel* a » mérité l'amour de ſa Nation; par » quelles qualités militaires & politi- » ques il a enlevé l'admiration de tous » les Peuples; enfin, nous oſerons ſon- » der les arrêts de l'Eternel; &, trem- » blans à la vue de ſa juſtice, nous trou- » verons des motifs d'eſpérer en ſa » miſéricorde. Le jugement de ſon » Peuple, le jugement de l'Europe, le » jugement de Dieu : » tels ſont les objets de ce Panégyrique du feu Roi de Sardaigne.

M. *de la Luzerne*, à la fin de ſon exorde, remet ſous nos yeux les rapports touchans, anciens & nouveaux, qui nous uniſſent à la Maiſon de Savoie. La mère du Roi qui gouverne

aujourd'hui la France, étoit sœur de *Charles-Emmanuel*, dont une des petites-filles a épousé MONSEIGNEUR LE COMTE DE PROVENCE. Le mariage d'une autre petite-fille du feu Roi de Sardaigne avec MONSEIGNEUR LE COMTE D'ARTOIS sera célébré incessamment. Ce jeune Prince assistoit à la pompe funèbre de l'ayeul de sa future épouse, & l'Orateur lui adressa un éloge sans flatterie, mêlé de conseils & de vœux pour le bonheur de ses jours.

La première Partie commence en ces termes : » N'attendez pas de moi, » Messieurs, que je déploie à vos yeux » la gloire de l'auguste Maison qui, » depuis huit siècles, regne sur la » Savoie, & qui compte autant de » grands hommes que de Souverains. » Est-ce dans une cérémonie, où tout » rappelle la mort, est-ce entre un » autel & un tombeau que l'on doit » encenser les vanités humaines ? » Ce dernier trait, *entre un autel & un tombeau*, me paroît sublime. M. *de la Luzerne* s'attache à louer dans *Charles-Emmanuel* les vertus qui ont ajouté

un nouvel éclat à celui de ſa naiſſance. » On a vû ſouvent, dit-il, & pendant » des années entières, des Départemens ſans Miniſtres, & le cours des » affaires n'a jamais été ralenti. En» vain, dans un moment où il voit » ſon Prince prêt à ſuccomber ſous » une maladie lente, un ſerviteur fidèle » lui repréſente que ſa conſervation » eſt le bien le plus précieux de ſon » Peuple ; envain il le conjure, au » nom de tout l'Etat, de donner quelque relâche à ſes travaux accoutumés. Ecoutez, Chrétiens de tout » état, & vous ſur-tout que la Providence a placés dans des rangs » plus élevés, & à qui elle a impoſé » des obligations plus importantes, » écoutez, & ſoyez inſtruits : *apprenez* » *de moi*, répond le Prince, *que, tant* » *que Dieu nous laiſſe un reſte de force,* » *il nous ordonne de l'employer à nos* » *devoirs.* »

Voici un morceau d'un tour neuf & vraîment éloquent : » *vous me voyez*, » diſoit le feu Roi de Sardaigne à un » de nos concitoyens, *dans le plus beau* » *jour de ma vie.* Eh, quel fut-il donc ce-

» jour, le plus beau de tous ceux de » *Charles-Emmanuel*? Fut-ce le jour où » la Couronne brilla pour la première » fois sur sa tête? le jour où le Milanez » acheva de tomber sous l'effort de » ses armes? le jour où sa valeur fixa » la victoire dans le champ de Guas- » talle? le jour où de nouvelles Pro- » vinces aggrandirent sa domination? » le jour où il vit naître au pied du » Trône l'héritier destiné à en soute- » nir la splendeur? le jour où il con- » somma cette union * aussi chère à » son cœur qu'au cœur du fils d'*Adé-* » *laïde* **? Apprenez, Chrétiens, on » ne sçauroit trop le répéter devant » les Princes, apprenez quel est le » jour le plus heureux d'un bon Roi: » *je viens*, ajoutoit-il, *de délivrer mon* » *peuple des derniers impôts que la néces-* » *sité des guerres m'avoit forcé d'établir.* »

Le tableau de l'abdication de *Victor-Amédée* en faveur de *Charles-Emmanuel* son fils, vous intéressera particulière-

* Le mariage de MADAME LA COMTESSE DE PROVENCE.

** *Adélaïde de Savoie* mère du ROI.

ment, Monſieur, dans cette première Partie ; vous admirerez ſur-tout l'adreſſe oratoire avec laquelle M. *de la Luzerne* parle de la réſiſtance indiſpenſable du fils, lorſque le père, dans un moment de foibleſſe & d'erreur, voulut remonter ſur le Trône.

Pour vous donner une idée juſte du feu Roi de Sardaigne, écoutez-le lui-même, Monſieur, au lit de la mort, dans ce lit où la vérité exerce le plus ſévèrement tous ſes droits : *Comme homme*, dit-il, *j'ai eu beaucoup de foibleſſes, & je n'ai d'eſpoir que dans la miſéricorde de Dieu ; comme Roi, j'ai pû tomber dans des fautes, mais je n'ai aucun reproche à me faire.* » Aucun re-
» proche, s'écrie l'Orateur ! Ah ;
» Prince, la Nation qui vous a perdu
» vous rend le même témoignage. Elle
» ſe glorifie, devant les Nations étran-
» gères, de vous compter entre ſes
» Souverains. Elle préſentera à tous
» vos ſucceſſeurs, comme un modèle,
» ce gouvernement ſage, qui ne ſe
» propoſa d'autre objet que ſon bon-
» heur & ſa gloire. Sa reconnoiſſance
» tranſmettra à tous les âges cette affa-

» bilité bienfaiſante qui vous rendit » toujours acceſſible à vos peuples..... » Les portes de ſon Palais étoient » continuellement ouvertes à tous ſes » Sujets, & le dernier des Citoyens » portoit librement ſa voix au pied » du Trône. On voyoit ce bon Prince » environné de ſon peuple, comme » d'une famille nombreuſe. Il enten- » doit leurs repréſentations, écoutoit » leurs plaintes, ſoutenoit le foible, » encourageoit le timide, conſoloit » l'affligé, ſoulageoit le malheureux. » Sa bonté deſcendoit avec eux aux » détails les plus obſcurs de leurs » affaires domeſtiques; &, tandis que » tous ceux qui l'approchoient n'é- » toient occupés qu'à lui plaire, il ne » s'occupoit lui-même que de leur » bonheur. »

Les exploits du Guerrier & les talens du Négociateur qui diſtinguèrent *Charles-Emmanuel* ſont l'objet de la ſeconde Partie, que vous trouverez, Monſieur, rapidement & noblement écrite. Vous applaudirez ſur-tout à l'endroit où l'Orateur fait, en quelque ſorte, l'hiſtoire de la Politique,

de cet art, inconnu à nos ayeux, de balancer les forces des Empires, de les comprimer les uns par les autres, & de les tenir dans un juſte équilibre. La bonne foi de *Charles-Emmanuel* dans ſes engagemens eſt bien digne de remarque. » L'illuſtre Impératrice, » fille & mère des *Céſars*, qui, réſer- » vée aux circonſtances les plus diffi- » ciles où ſe ſoit trouvée ſa Maiſon, » donne à l'Allemagne le regne le » plus glorieux qu'elle ait vû depuis » *Charles-Quint*, ſe rappelle ſans doute » ce Traité, dont les ſiècles anciens » ne préſentent point d'exemple : & » puiſſe-t-il, pour l'honneur des Sou- » verains, ſervir ſouvent de modèle » à la Poſtérité ! Lorſque le Roi de » Sardaigne lui garantit ſes Etats d'Ita- » lie, ſur leſquels il avoit des préten- » tions, il lui offrit de ſe rendre ſon » défenſeur, en ſe réſervant de deve- » nir ſon ennemi, & lui promit que, » s'il ſe déterminoit à la combattre, » il lui donneroit le temps néceſſaire » pour préparer ſa défenſe. Quelle » idée, Meſſieurs, nous inſpire de » lui un Roi qui oſe faire une telle

» propoſition ? Quelle idée avoit-il » donc lui-même de la réputation de » ſa franchiſe & de ſa généroſité ? S'il » étoit digne d'inſpirer la confiance, » *Marie-Thérèſe* étoit digne de la reſ- » ſentir : elle ſçut juger *Charles-* » *Emmanuel*, & oſa ſe confier à lui. »

La troiſième Partie de ce Diſcours n'eſt pas moins pleine, moins intéreſſante ni moins inſtructive que les deux premières. Je vous citerai ce trait de l'inébranlable fidélité du feu Roi de Sardaigne à remplir ſes devoirs de Chrétien. » Dans la fameuſe » journée de Guaſtalle, au milieu de » la célébration des Saints Myſtères, » des cris tumultueux ſe font entendre. Déja ſe ſont avancés les enne- » mis, déja s'obſervent & ſe menacent les deux armées. Impatiens de » combattre, ſes Guerriers accourent » aux pieds des Autels, & le preſſent » de venir leur donner le ſignal de » la victoire. Non, vous n'arracherez » point ce Prince religieux aux pieux » devoirs qu'il s'eſt impoſés : un coup » d'œil plus ſûr lui a fait voir qu'il » reſte aſſez de temps pour prier &

» pour vaincre ; & ce ne ſera qu'après » avoir mérité, par ſa piété, la pro- » tection du Dieu des armées, qu'il » ira la juſtifier par ſa valeur. »

L'Oraiſon funèbre eſt terminée par un précis éloquent des vertus de *Charles-Emmanuel.* » L'Hiſtoire ra- » conte les faits Militaires d'un grand » nombre de Héros. On a vû pluſieurs » fois des Princes aggrandir leurs » Etats par des Traités. Toutes les » Nations ont leurs Légiſlateurs. » D'autres Rois habiles ont pû aug- » menter la ſplendeur & la félicité de » leurs Empires. Il n'eſt aucun de » vous qui ne connoiſſe des ames ſen- » ſibles & bienfaiſantes. Des perſon- » nages vertueux ſe ſont ſanctifiés » dans tous les états. Mais le Prince » qui fit toujours la guerre avec gloire, » & qui toujours aima & chercha la » paix ; qui ajouta de nouvelles Pro- » vinces à ſa domination, en inſpirant » la confiance à tous les Souverains ; » qui fit les Loix de ſon païs *, &

* *Loix & Conſtitutions de Sa Majeſté le Roi de Sardaigne*, 1771 ; deux Volumes *in-12*.

» les respecta ; qui, ferme défenseur
» de son autorité, n'en abusa jamais,
» & qui sçut allier à la magnificence
» qui annonce la splendeur des Na-
» tions, l'économie qui les rend
» heureuses & redoutées ; qui, dans
» cette haute élévation où tant de
» cœurs s'endurcissent, ressentit les
» tendresses du sang, les douceurs de
» l'amitié, le bonheur de l'affabilité &
» de la bienfaisance ; dont la piété
» vive fut éclairée ; dont le zèle actif
» fut prudent, & qui ne cessa jamais
» de travailler à sa sanctification, sans
» perdre un seul des momens destinés
» aux soins de la Royauté ; qui réunit
» tous les gens de mérite, & ne les
» dut qu'à lui-même : parlez, siècle
» présent ; car vous êtes déja pour lui
» la postérité : parlez, dictez aux gé-
» nérations futures le jugement qu'el-
» les doivent répéter. Nation qu'il a
» régie, ouvrez vos annales ; écrivez-y
» le jugement qu'a prononcé votre
» reconnoissance. Dieu, qui l'avez
» jugé, s'il a porté au pied de votre
» Tribunal quelque malheureux reste

chez *le Jay* rue Saint Jacques ; j'en ai rendu compte dans le temps.

» de la fragilité humaine, que les » vœux de deux grandes Nations, que » le Sang de votre Fils achève de » fléchir votre juſtice, &c. »

Les tendreſſes du ſang dont parle ici M. l'Evêque de Langres, me rappellent qu'il y a dans ſon Diſcours un bel éloge de *Victor-Amédée-Marie*, fils de *Charles-Emmanuel*, aujourd'hui Roi de Sardaigne. Son illuſtre père n'avoit point confié ſon éducation à des mains étrangères; il l'avoit formé lui-même au grand art de regner. Il acquit la ſcience de commander, en donnant l'exemple d'obéïr. *Charles-Emmanuel* lui en a rendu lui-même le glorieux témoignage: *il me reſte*, a-t-il dit, dans ſes derniers jours, à ſon petit-fils, *une inſtruction à vous donner: conduiſez-vous envers votre père comme vous apprendrez qu'il s'eſt toujours comporté envers moi.* » Le fils de *Charles-*» *Emmanuel* n'a point encore jugé les » Peuples, éclairé les Conſeils, dirigé » les efforts des armées; & déja ſa » réputation a rempli l'Europe. Il ſçau-» ra conſerver à ſa Maiſon la conſidé-» ration & l'influence que lui ont ac-» quiſes ſon père & ſon ayeul. Fran-

» çois, il nous eſt permis de ſuſpendre » nos regrets par ces heureux préſages ; » notre Nation retrouvera dans le » cœur du nouveau Monarque de la » Sardaigne, les ſentimens de ſon » auguſte père. Sa bonté naturelle, » l'accueil flatteur dont ſe glorifient » nos concitoyens, l'attachement qui » l'uniſſoit au DAUPHIN que nous » pleurons encore : tout garantit à la » France la conſtance de ſon amitié & » la fidélité de ſon alliance. »

Si la Savoie, l'Europe & la Religion ont avantageuſement prononcé ſur le mérite réel du feu Roi de Sardaigne, elles ne porteront pas un jugement moins favorable de cette Pièce d'Eloquence, & reconnoîtront dans M. *de la Luzerne* les qualités qui font l'Orateur.

Deſcription du Mauſolée de Charles-Emmanuel III, Roi de Sardaigne, &c : in-4° de 16 pages, avec quatre Planches gravées ; de l'Imprimerie de Ballard rue des Mathurins.

JE n'entrerai, Monſieur, dans aucun détail ſur ce Mauſolée ; il faut voir

ces ſortes de Pompes funèbres pour en bien concevoir la magnificence & l'effet. Qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir que le Catafalque du feu Roi de Sardaigne, & toute la décoration extérieure & intérieure de la nef de Notre-Dame, avoient été exécutés d'après les Deſſins du célèbre M. *Michel-Ange Challe*, Chevalier de l'Ordre du Roi, Profeſſeur de l'Académie de Peinture, & Deſſinateur Ordinaire de ſa Chambre & de ſon Cabinet. Depuis qu'il eſt chargé de cette partie, on admire la fécondité de ſon talent, qui ſçait varier les ſpectacles de ce genre & réunir les ſuffrages des Connoiſſeurs & du Public.

Cours de Phyſique Expérimentale.

M. *Sigaud de la Fond*, ancien Profeſſeur de Mathématiques de l'Académie, Démonſtrateur de Phyſique Expérimentale en l'Univerſité, Membre de pluſieurs Académies, ouvrira, le lundi 10 Janvier prochain à midi, un *Cours de Phyſique Expérimentale*. Il

le continuera les lundi, mercredi & vendredi de chaque semaine à la même heure.

Ce ſçavant Démonſtrateur commencera un autre Cours le lendemain mardi 11 du même mois, à ſix heures du ſoir, pour le continuer les mardi, jeudi & ſamedi à la même heure. Il prie les perſonnes qui deſireroient de ſuivre un de ces Cours, de vouloir bien ſe faire inſcrire, pour l'un ou pour l'autre, d'ici à leur ouverture, *rue Saint Jacques près de Saint-Yves, maiſon de l'Univerſité.* Les talens connus de M. *de la Fond*, ſon zèle infatigable pour la Science qu'il profeſſe, les progrès dont elle lui eſt redevable parmi nous, le nombre d'habiles Elèves qu'il a faits, doivent lui attirer un grand concours d'Auditeurs.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 14 Novembre 1773.

LETTRE V.

Dissertation Critique sur la Vision de Constantin, par M. l'Abbé du Voisin, Docteur de la Maison & Société de Sorbonne, Professeur Royal de Théologie, & Censeur Royal; un Volume in-12 de 330 pages; à Paris: chez Dupuis Libraire rue Saint Jacques.

L'APPARITION miraculeuse d'une Croix dans les airs, qu'on dit avoir précédé la victoire de *Constantin* sur *Maxence*, est un des faits les plus célèbres de l'Histoire Ecclésiastique, & l'un des plus intéressans pour la Religion. Ce prodige, attesté par *Eusèbe de Césarée* & par la plupart des Historiens qui sont venus après lui, ne paroît pas avoir trouvé de contradicteurs avant le dernier siècle, &, jusqu'à cette époque, les Protestans, comme les Catholiques, avoient respecté sur ce point l'ancienne tradition de toutes

les Egliſes. *Jacques Godefroy*, Magiſtrat de Genève, grand Juriſconſulte & habile Critique, *Hoornbeeck*, *Jacques Oiſel* & *Jacques Tollius*, furent les premiers qui commencèrent à élever des nuages ſur l'authenticité de ce fait. Leur exemple fut bientôt ſuivi par une foule d'autres Ecrivains, tels que *Baſnage de Flottemanville*, le ſçavant Abbé *Moshem*, *Chriſtian*, *Thomaſius*, *Zimmermann*, M. *de Chauffepié*, M. *de Voltaire*, &c. M. *de Chauffepié*, auteur du *Supplément au Dictionnaire de Bayle*, eſt celui de tous les Critiques qui paroît avoir combattu avec le plus de ſuccès le fait de cette apparition: non ſeulement il expoſe dans tout leur jour les difficultés qui ſemblent prouver la ſuppoſition de ce prodige; il répond encore aux écrits qu'ont publiés le célèbre *Abbadie* & le P. *de Grainville*, Jéſuite, pour en établir l'authenticité. Sa diſſertation, compoſée, dit-il, d'après les matériaux que lui avoit communiqués M. *Dumont*, Profeſſeur à *Rotterdam*, ſe trouve inſérée toute entière, & preſque mot pour mot, à l'Article

Vision de Conſtantin, dans l'indigeſte & volumineux fatras de l'*Encyclopédie*. Un fait purement hiſtorique, tel que celui-ci, ne paroiſſoit cependant pas devoir appartenir à un *Dictionnaire Raiſonné des Sciences & des Arts*.

Le docte *Albert Fabricius* eſt auteur d'une opinion mitoyenne entre celle qui rejette la viſion miraculeuſe de *Conſtantin*, & celle qui l'admet. En ne révoquant point en doute la vérité du récit d'*Euſèbe* & des autres Ecrivains Eccléſiaſtiques, il prétend que cette apparition d'une Croix lumineuſe qui précéda la défaite de *Maxence*, n'étoit qu'un phénomène purement naturel, une *Parhélie*, ou météore, que l'ignorance où l'on étoit alors de la Phyſique & de l'Aſtronomie fit prendre pour un miracle. » Cette » diverſité d'opinions, dit M. l'Abbé » *du Voiſin*, ſur un des événemens » les plus célèbres de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, m'a fait naître l'idée d'exa» miner les preuves & les monumens » de ce prodige. J'ai tâché d'apporter à » cet examen la plus grande impartia» lité; je me ſuis défié de mon zèle

» pour la Religion ; j'ai oublié qu'il » s'agiſſoit ici d'un prodige dont elle » pouvoit tirer un grand avantage » contre ſes ennemis : je dirai même » que ſi, dans la diſcuſſion que j'en- » treprenois, il m'étoit reſté quelque » préjugé, c'eut été cette défiance » ſecrette qui prévient naturellement » tout homme raiſonnable contre les » faits merveilleux. Enfin, après avoir » peſé les témoignages des auteurs » anciens & les difficultés des Cri- » tiques modernes, il m'a ſemblé » que la *Viſion de Conſtantin*, telle » qu'*Euſèbe* la raconte, étoit un des » faits les mieux atteſtés de l'Hiſtoire » Eccléſiaſtique ».

L'auteur diviſe ſon ouvrage en deux Parties. Dans la première, il rapporte les témoignages des anciens Ecrivains & les monumens hiſtoriques qui dépoſent en faveur de l'apparition miraculeuſe ; dans la ſeconde, il expoſe, ſur ces témoignages & ſur ces monumens, une ſuite de réfléxions propres à fixer le degré de foi qu'ils paroiſſent mériter. Il rapporte en propres termes, & diſcute les différentes objections de

M. *de Chauffepié*; il finit par l'examen de l'opinion ſingulière de *Fabricius*. Tel eſt le plan de cette intéreſſante production.

Les Hiſtoriens, qui ont conſacré dans leurs écrits le ſouvenir de la viſion dont il s'agit, ſont en très-grand nombre, ont preſque tous été contemporains, ou peu éloignés du ſiècle de *Conſtantin*. Les monumens hiſtoriques que M. l'Abbé *du Voiſin* cite pour établir l'authenticité de ce fait, ſont des images de *Jéſus-Chriſt*, des croix, des bas-reliefs, des ſtatues, des arcs de triomphe, des inſcriptions, des médailles, des fêtes ſolemnelles inſtituées par l'Egliſe Grecque pour conſerver la mémoire de cet événement. Il apporte également en preuve l'exiſtence, atteſtée par tous les Hiſtoriens, du *Labarum* ou enſeigne militaire dont *Conſtantin* avoit déterminé la forme, & ſur laquelle il avoit fait repréſenter, en or & en pierreries, le ſigne qu'il avoit vu dans les cieux. C'eſt à ce célèbre étendard qu'étoit attachée la promeſſe de la victoire. On voit le *Labarum*, non ſeulement

ſur les médailles de *Conſtantin* & de ſes fils, mais encore ſur celles de *Gratien*, de *Valens*, de *Théodoſe le Grand*, du Tyran *Magnence* & d'*Honorius*. *S. Gregoire de Nazianze* reprochoit à l'Empereur *Julien* d'avoir voulu abolir l'uſage de le porter dans les armées Romaines. *S. Ambroiſe*, dans une de ſes lettres, en parle comme d'une enſeigne toujours victorieuſe. *Eusèbe* dit que, par-tout où paroiſſoit le *Labarum*, les ennemis fuyoient, & que ſa préſence raſſuroit les troupes ébranlées. Cinquante hommes, choiſis entre les *Protecteurs* ou Gardes-du-corps de l'Empereur, étoient deſtinés à la garde de cette enſeigne, & ils la portoient tour à tour ſur leurs épaules. Un d'eux, épouvanté dans le combat, la remit entre les mains d'un autre pour fuir plus librement, & auſſi-tôt il fut atteint & percé d'un trait mortel. On tira pluſieurs coups ſur celui qui avoit pris le *Labarum*; mais il ne fut bleſſé d'aucun; ils portèrent tous ſur le bois de l'enſeigne. L'Evêque de *Céſarée* aſſure avoir appris ce fait de *Conſ-*

tantin lui-même. Long-temps après le règne de ce Prince, on trouve encore cette fonction de *Gardes de Labarum* marquée dans l'hiſtoire; ils jouiſſoient même de privilèges conſidérables, ainſi qu'on le prouve par deux Loix, l'une du *Code Théodoſien*, l'autre du *Code Juſtinien*. *Socrate*, *Théophane*, & *Cédrène* marquent que de leur temps on montroit encore cette enſeigne miraculeuſe dans le Palais de Conſtantinople. Le dernier de ces hiſtoriens écrivoit dans le onzième ſiècle.

L'auteur examine d'abord, dans la ſeconde Partie de ſon ouvrage, le degré d'autorité que doit obtenir le témoignage que *Conſtantin* lui-même a rendu de ſa propre viſion. Si ce Prince a raconté cette apparition comme un fait public, il a dû en parler peu de temps après la défaite de *Maxence*, ou il n'en a parlé que vers les dernières années de ſon regne. Or, M. l'Abbé *du Voiſin* démontre que, dans la première ſuppoſition, le récit de ce Prince forme une preuve inconteſtable; que la ſeconde ſuppoſition

eſt

eſt deſtituée de toute vraiſemblance; mais que, dans cette dernière ſuppoſition même, le témoignage de *Conſtantin* conſerve toute ſa force. » Dans les temps voiſins de la bataille » qui rendit *Conſtantin* ſeul maître de » l'Empire, la plupart de ceux qui » l'avoient accompagné à la guerre, » étoient encore pleins de vie. Par la » nature de la choſe, & par le récit » même de ce Prince, ils étoient tous » autant de témoins de la vérité ou de » la fauſſeté de l'apparition miracu- » leuſe. *Conſtantin* n'avoit pu leur en » impoſer ſur un fait tel que celui-là : » on ne perſuade point à toute une » armée qu'elle a vu ce qu'elle n'a » point vu, ce qu'elle n'a pu voir, ce » qui n'a jamais été; il n'avoit pu les » engager à ſe rendre complices de la » fraude qu'il méditoit : un tel concert » eſt impoſſible dans une multitude. » D'ailleurs, ce Prince par la ſeule » propoſition qu'il leur en eut faite » auroit manqué le but de ſon ſtrata- » gême, qui ne pouvoit être que d'en- » courager ſes troupes par l'eſpérance » d'un ſecours ſurnaturel. Tous les

» ſoldats qui le ſuivoient alors n'étoient » pas Chrétiens ; ſi même ceux-ci » euſſent été capables d'entrer dans un » pareil complot, bientôt ils auroient » été confondus par la réclamation » unanime des ſoldats idolâtres qui » compoſoient alors la plus grande » partie des Légions Romaines. L'ap- » parition d'une croix lumineuſe, un » prodige qu'on diſoit avoir décidé du » ſort de l'Empire, étoit quelque » choſe de trop extraordinaire & de » trop important, pour n'avoir pas » excité l'attention publique. Mais ſi » cette apparition n'avoit rien de réel, » comment les Chrétiens auroient-ils » eu le front de la publier ? Comment » les Payens ne ſeroient-ils pas venus » à bout de la réfuter, dans un temps, » où, pour confondre les auteurs de » cette fable, il ſuffiſoit d'en appeller » à la notoriété publique ? *Conſtantin* » pouvoit-il donc eſpérer que l'évi- » dence du fait & la jalouſie des payens » céderoient à l'autorité de ſon témoi- » gnage ? S'il croyoit devoir perſua- » der aux peuples que le Ciel avoit » combattu pour lui, que ne ſe hor-

» noit-il à la ſuppoſition d'un ſonge,
» d'une apparition ſecrette, dont à la
» vérité l'on eut penſé ce qu'on eut
» voulu, mais qui du moins n'eut pas
» été démentie par une foule de té-
» moignages contradictoires? On pou-
» voit ſe promettre quelque ſuccès
» d'un pareil artifice; mais ſuppoſer
» un fait éclatant, le publier ſous les
» yeux de ceux mêmes qui devoient
» néceſſairement en avoir été les té-
» moins, ce ſeroit une impoſture trop
» mal concertée, & qui ne pouvoit
» aboutir qu'à déshonorer ſon auteur.
» Tel eſt néanmoins le projet qu'il faut
» attribuer à l'un des Princes les plus
» ſages que nous connoiſſons, au
» grand *Conſtantin*, ſi l'on prétend que,
» peu d'années après la défaite de
» *Maxence*, il a parlé de la viſion
» céleſte comme d'un fait qui s'étoit
» paſſé à la vue de toute ſon armée,
» quoiqu'il ne fût rien arrivé de ſem-
» blable. Il s'enſuit donc que, dans
» cette première ſuppoſition, le té-
» moignage de *Conſtantin* forme une
» preuve inconteſtable ».

On dira peut-être que ce Prince ne

parla de ce prodige que vers les dernières années de ſon regne, & lorſque la mort eut enlevé ou que divers accidens eurent éloigné la plupart de ceux qu'on pouvoit ſuppoſer en avoir été les témoins. Mais M. l'Abbé *du Voiſin* fait voir que cette ſeconde ſuppoſition eſt totalement dénuée de vraiſemblance, & que ceux qui l'admettent font agir *Conſtantin* contre tous les principes de la prudence la plus vulgaire. » En effet, dit-il, ſi l'appa-» rition miraculeuſe eut été réelle, il » ne ſeroit pas dans la nature que ce » Prince eût laiſſé paſſer pluſieurs » années ſans parler d'un fait ſi glorieux » pour lui, & ſi propre à lui concilier » l'amour des Chrétiens & le reſpect » des idolâtres. Son premier ſoin eut » été d'en perpétuer le ſouvenir par » quelque monument public. Toutes » les provinces de l'Empire euſſent » appris le miracle en même temps » que la défaite du Tyran. On ſent » combien il eſt peu vraiſemblable que » l'Empereur n'ait parlé de ce pro-» dige vrai ou prétendu que pluſieurs » années après que la choſe devoit

» être arrivée. Auroit-il osé le faire » dans un temps où, pour réfuter ce » qu'il racontoit, il suffisoit de lui » opposer le silence qu'il avoit gardé » jusqu'alors? *Vous voulez nous tromper*, » auroit-on pu lui dire sans autre exa- » men; *toute la conduite que vous avez* » *tenue jusqu'à présent a démenti par* » *avance ce que vous nous dites aujour-* » *d'hui. Vous n'avez rien fait de ce que* » *vous auriez dû faire nécessairement, si* » *le prodige que vous cherchez à nous* » *persuader étoit véritable; il est trop* » *tard pour commencer à répandre une* » *merveille que tout le monde ignore, &* » *dont le bruit auroit dû retentir dans* » *tout l'univers, si elle avoit eu quelque* » *réalité.* Cette réponse, ces réflexions » si naturelles & si convaincantes en » même-temps, *Constantin* pouvoit-il » ne pas les prévoir? Et, s'il les a » prévues, comment n'a-t-il pas senti » que le projet de faire adopter le » récit de sa vision long-temps après » l'événement, étoit le plus chimé- » rique & le plus absurde de tous les » projets? Que toute cette histoire ne » soit qu'une imposture, je le veux

» pour un moment ; mais, puiſque » cette impoſture a trouvé des par» tiſans dans le ſiècle de *Conſtantin*, » & que tous les ſiècles ſuivans s'y » ſont laiſſé prendre, il faut du moins » nous accorder que ce Prince avoit » ſçu lui donner quelque vraiſem» blance ».

Mais, dans cette ſuppoſition même, c'eſt-à-dire, quand on ſuppoſeroit que *Conſtantin* n'eût parlé de ſa viſion que vers les dernières années de ſon regne, ſon témoignage n'en conſerve pas moins toute ſa force. » Cet Empereur » eſt mort le 21 Mai de l'an 337 ; la » défaite de *Maxence* arriva le 26 » Octobre 312, en ſorte que, depuis » l'apparition de la croix lumineuſe » juſqu'au temps où l'on ſuppoſe qu'il » en auroit parlé pour la première fois, » il s'eſt écoulé moins de vingt cinq » ans. Or, un intervalle ſi peu conſi» dérable ne ſuffiſoit pas, ni pour » effacer le ſouvenir de ce qui s'étoit » paſſé dans la guerre de *Maxence*, » ni pour enlever la plus grande partie » des ſoldats qui ſervoient alors dans » l'armée de *Conſtantin*. Si tous étoient

» morts, il restoit sans doute un
» grand nombre de personnes qui leur
» avoient ouï raconter la chose à eux-
» mêmes. En un mot, cette seconde
» supposition réunit aux difficultés qui
» lui sont propres tous les inconvé-
» niens de la première : la notoriété
» inséparable de la vérité du fait, son
» extrême importance, le grand
» nombre de témoins encore existans,
» la rivalité des deux religions qui
» partageoient l'Empire Romain, for-
» ment dans les deux cas une multi-
» tude d'obstacles que l'imposture
» n'auroit jamais pu surmonter ».

Mais la vision de *Constantin* ne peut-elle pas être regardée comme une invention politique. N'a-t-on pas vu dans toutes les Religions des Généraux habiles se servir avec avantage de la crédulité de leurs soldats, feindre des songes, des apparitions, des oracles, pour inspirer de la confiance à des troupes découragées ? Ne trouve-t-on pas, dans l'Histoire tant ancienne que moderne, un grand nombre d'exemples de fraudes religieuses, assez semblables au miracle auquel *Constantin*

s'eſt cru redevable de la victoire? » Je conviens, dit l'auteur, qu'il y a » quelque reſſemblance entre la viſion » de ce Prince & certaines appari- » tions qu'on ne balance pas à re- » garder comme des ruſes militaires » ou politiques. Mais cette reſſem- » blance eſt-elle entière, eſt-elle aſſez » parfaite pour nous autoriſer à ranger » cette viſion dans la même claſſe? Ces » prétendues révélations, dont on ſe » prévaut contre nous, n'avoient pour » témoins & pour garans que le Gé- » néral lui-même ou quelques Capi- » taines affidés, intéreſſés comme lui » au ſuccès du ſtratagême; mais il » s'agit ici d'une apparition publique, » d'un prodige arrivé en plein jour, » à la vue de toute une armée, & c'eſt » en quoi le fait de *Conſtantin* eſt bien » différent de ceux qu'on nous objecte. » Ceux-ci ne ſuppoſent qu'une cer- » taine habileté dans le Général & » beaucoup de crédulité dans le ſoldat; » mais la fable de *Conſtantin* eut été » trop mal imaginée, elle eut été » trop abſurde, pour en impoſer à la » ſuperſtition la plus aveugle. Outre

» cette première différence, il en eſt
» une autre non moins eſſentielle
» entre la viſion de *Conſtantin* & ces
» prétendues apparitions, auxquelles
» on ne craint pas de la comparer.
» Dans celles-ci, l'on faiſoit inter-
» venir quelque Divinité révérée de
» tout le monde & protectrice re-
» connue de la nation. Les opinions
» religieuſes préparoient les eſprits à
» recevoir avec reconnoiſſance ces
» promeſſes d'un ſecours ſurnaturel;
» mais, dans la viſion de *Conſtantin*,
» les choſes ſe paſſent bien autrement.
» L'armée de ce Prince, au rapport
» de *Zozime*, n'eſt compoſée que de
» Barbares, ramaſſés des Gaules, de
» la Germanie, & de la Grande-
» Bretagne, contrées où le Chriſtia-
» niſme n'avoit fait encore que très-
» peu de progrès. Ses ſoldats, pour la
» plupart, ſont des idolâtres, qui ne
» connoiſſent point *Jéſus-Chriſt*: les
» Peuples, au milieu deſquels il publie
» l'apparition d'une croix, les Romains
» ſur-tout, mépriſent & déteſtent la
» nouvelle religion dont la croix eſt
» le ſymbole. Si, pour leur inſpirer

» cette confiance qui décide ſouvent » du ſuccès d'une bataille, l'Empereur » croit devoir employer le reſſort de » la religion, la prudence veut au » moins qu'il ménage les opinions do- » minantes, & qu'il imagine un pro- » dige tel, qu'il puiſſe être facilement » avoué de toute ſon armée ; car que » lui ſervira-t-il d'avoir recherché l'af- » fection des Chrétiens, s'il n'a pu ſe » les attacher qu'en ſe rendant infini- » ment odieux aux Payens, qui for- » moient encore alors le parti le plus » nombreux, le plus riche & le plus » puiſſant »?

Un argument que M. l'Abbé *du Voiſin* fait valoir habilement en faveur de ſa cauſe, eſt le ſilence même des auteurs Payens. » Que les Payens, dit- » il, n'ayent jamais entrepris de ré- » futer ce quon racontoit de la viſion » de *Conſtantin*, c'eſt un fait dont il ne » paroît pas qu'on puiſſe douter, au » moins à l'égard de ceux qui vivoient » dans le temps même de l'événement. » D'abord, il ne nous reſte aucun » veſtige de réclamation de leur part, » ni dans leurs propres écrits, ni dans » ceux des auteurs Eccléſiaſtiques.

» Ceux-ci parlent de l'apparition mi-
» raculeuſe comme d'une choſe avouée
» ou du moins non contredite. Ils ſe
» contentent de la raconter, ſans ſe
» mettre en peine de l'établir ou de
» la défendre : preuve certaine que,
» lorſqu'ils écrivoient, ce prodige n'a-
» voit point été conteſté. Je veux que
» la crainte ait empêché les Payens de
» parler ſous les regnes de *Conſtantin*
» & de ſon fils ; mais il n'y avoit pas
» encore cinquante ans que la choſe
» s'étoit paſſée, lorſque *Julien* monta
» ſur le trône. Sous ce nouveau regne,
» l'idolâtrie redevint le culte domi-
» nant, & les Philoſophes employè-
» rent toute leur doctrine pour ſecon-
» der les vues de l'Empereur apoſtat.
» *Julien* leur donna l'exemple ; il raſ-
» ſembla dans un gros ouvrage tout
» ce qu'on pouvoit oppoſer de plus
» ſpécieux contre le Chriſtianiſme ;
» mais n'y eſt parlé nulle part de la
» viſion de *Conſtantin*. Dans un autre
» écrit, intitulé *les Céſars*, *Julien* n'ou-
» blie rien de ce qui peut flétrir la
» mémoire de *Conſtantin* ; il rabaiſſe
» ſes exploits avec une partialité ré-

» voltante ; il le peint comme un des
» Princes les plus mépriſables qui
» aient gouverné l'Empire Romain.
» Cependant on n'y trouve pas un
» mot qui ait trait à l'apparition mira-
» culeuſe, quoique le reproche d'im-
» poſture eût admirablement ſervi,
» non ſeulement à déshonorer *Conſ-*
» *tantin*, mais encore à diſculper
» *Julien* lui-même ſur une démarche
» qui le rendoit extrêmement odieux
» aux Chrétiens, c'eſt-à dire, à la plus
» grande partie de ſes Sujets. Ce
» Prince, il eſt vrai, avoit fait ôter
» du *Labarum* la croix & le nom de
» *Jéſus Chriſt*. La haine qu'il portoit
» au Chriſtianiſme ne lui permettoit
» pas de laiſſer ſubſiſter un monument
» ſi glorieux à cette Religion, & dont
» la vue ſeule lui reprochoit ſi haute-
» ment ſon apoſtaſie. Mais ſupprimer
» le monument d'un prodige, ce n'eſt
» pas réfuter le prodige, ce n'eſt pas
» même le contredire. En un mot
» *Julien* n'a rien fait, n'a rien écrit qui
» pût détruire la croyance de la viſion
» de *Conſtantin*. Les Chrétiens la
» croyoient ſous ſon regne ; ils la

» crurent après ſa mort ; &, dès que » l'Empire leur eut été rendu en la » perſonne de *Jovien* ſon ſucceſſeur, » on vit reparoître la croix & le mono- » gramme de *J. C.* au milieu des lé- » gions Romaines ».

M. *de Voltaire* eſt le plus débile adverſaire qui ſe ſoit élevé contre la viſion de *Conſtantin*. Sa critique, toujours frivole & légère, ne préſente rien de neuf, rien de réel & de plauſible. » Le regne de *Conſtantin*, dit-il » dans ſon *Eſſai ſur l'Hiſtoire Générale*, » eſt une époque glorieuſe pour la » Religion qu'il rendit triomphante ; » *on n'avoit pas beſoin* d'y joindre des » prodiges, comme l'apparition du » *Labarum* dans les nuées, ſans qu'on » diſe ſeulement dans lequel pays cet » étendart apparut. *Il ne falloit pas* » écrire que les Gardes du *Labarum* » ne pouvoient être bleſſés. Le bou- » clier tombé du Ciel dans l'ancienne » Rome, l'oriflamme apportée à Saint » *Denis* par un Ange, toutes les imi- » tations du *Palladium* de Troye ne » ſervent qu'à donner à la vérité l'air

» de la fable. De ſçavans Antiquaires » ont ſuffiſamment réfuté ces erreurs » que la Philoſophie déſavoue, & que » la Critique détruit. » M. *de Voltaire* dit ailleurs (dans ſes *Mélanges*) » Quelques-uns prétendent que ce ſigne » apparut à *Conſtantin* à Beſançon, » d'autres diſent à Cologne; quelques-» uns à Trèves; d'autres, à Troyes. » *Il eſt étrange* que le Ciel ſe ſoit expliqué en Grec dans tous ces pays-là; » *il eut paru plus naturel* aux foibles » lumières des hommes, que ce ſigne » eût paru en Italie le jour de la » bataille; mais alors *il eut fallu* que » l'inſcription eût été en latin; un » ſçavant Antiquaire, nommé *Loiſel*, » a réfuté cette antiquité, mais on l'a » traité de ſcélérat.

» On reconnoît bien ici, dit M. » l'Abbé *du Voiſin*, la manière de M. » *de Voltaire. On n'avoit pas beſoin de* » *dire..... Il ne falloit pas écrire;..* » *Il eſt étrange.... Il eut paru plus na-* » *turel.... Il eut fallu.....* C'eſt » ainſi qu'en ne prenant pour guide » que ſon goût particulier, & ce qu'on

» appelle *Philosophie*, on prononce
» sur les faits les plus célèbres de
» l'Antiquité sans être obligé de
» recourir aux anciens Ecrivains. *Le*
» *regne de Constantin est une époque glo-*
» *rieuse pour la Religion.* Oui sans
» doute, pourvu qu'on étudie l'histoire
» de ce Prince ailleurs que dans les
» écrits de M. *de Voltaire. Sans qu'on*
» *dise seulement en quel pays cet étendard*
» *apparut.* Comment accorder ceci
» avec ce qui est dit dans les *Mélanges*,
» que les uns prétendent que ce fut à
» Besançon ; d'autres, à Cologne, à
» Trèves & à Troyes ? D'ailleurs, un
» fait peut être certain quoique le lieu
» où il est arrivé soit inconnu. L'his-
» toire en offre mille exemples. Pour
» ce qui est du *Palladium de Troye*,
» *du Bouclier tombé du Ciel dans l'an-*
» *cienne Rome*, & *de l'Oriflamme ap-*
» *portée à Saint Denis par un Ange* ;
» puisque l'illustre Ecrivain compare
» ces prétendues merveilles à la vi-
» sion céleste, nous le supplions de
» vouloir bien nous indiquer les au-
» teurs & les monumens contempo-

» rains qui les atteſtent. Lorſque, ſans » examiner les preuves, on compare » entr'eux les vrais & les faux mi- » racles, il eſt aiſé de *donner à la vé- » rité l'air de la fable.*

» *Il eſt étrange que le Ciel ſe ſoit expli- » qué en Grec dans tous ces pays-là:* » c'eſt-à-dire, dans les Gaules. Mais » d'abord, il eſt très-probable que ce » fut près de Rome, & non dans les » Gaules, que la croix apparut à » *Conſtantin.* En ſecond lieu, il n'eſt » pas certain que l'inſcription, *vain- » queꝛ par ceci*, fût en Grec. *Euſèbe,* » *Socrate*, *Sozomène* la rapportent en » Grec, il eſt vrai, parce qu'ils écri- » voient en cette langue; mais ſi M. » *de Voltaire* aime mieux une inſcrip- » tion latine, nous lui permettons de » ſuppoſer, ſur l'autorité de *Philoſ- » torge*, qu'on liſoit *hoc vince*, ou » comme on lit encore ſur quelques » médailles de Conſtance, *hoc ſigno » victor eris.* Cependant il ne ſeroit pas » *ſi étrange que le Ciel ſe fût expliqué en » Grec* dans les Gaules ou dans l'Italie. » On ſçait que la langue Grecque n'é- » toit guères moins connue dans tout

» l'Empire Romain que la langue
» latine * ; & d'ailleurs étoit-il néces-
» saire, pour constater le prodige,
» que tout le monde pût lire les ca-
» ractères tracés autour de la croix
» lumineuse ?

» *Un sçavant Antiquaire, nommé*
» *Loisel*, (il falloit dire *Oisel*) *a réfuté*
» *cette antiquité ; mais on l'a traité de*
» *scélérat.* Si M. *de Voltaire* avoit con-
» sulté l'ouvrage du sçavant Antiquaire
» doit-il défigurer le nom, il auroit vu
» que cette *antiquité* n'y est pas ré-
» futée. J'ignore si pour toute réponse
» *on l'a traité de scélérat.* Il falloit lui
» montrer qu'il se trompoit, & non
» pas lui dire des injures. Un Ecrivain
» qui, dans une dispute littéraire,
» ne répondroit à ses critiques que
» par des personnalités odieuses, don-
» neroit une idée également désavan-
» tageuse de sa cause & de son carac-

* Tout le monde connoît ces vers de *Juvénal*, en parlant des Dames Romaines :

. . . . . *Omnia Græcè,*
Hoc sermone pavent, hoc iram, gaudia, curas,
Hoc cuncta effundunt animi secreta. . . . .

» tère. M. *de Voltaire* a raison de s'éle-
» ver contre un abus qui déshonore la
» Littérature. Il devoit à la postérité
» des principes qui pussent la prému-
» nir contre l'impression des exemples
» qu'il laisse ».

De la Philosophie; par M. Béguin, Licencié en Théologie, de la Société Royale de Navarre, Professeur de Philosophie en l'Université de Paris au Collége de Louis-le-Grand; Tome I de 150 pages, broché une livre seize sols; à Paris chez Barbou, Imprimeur-Libraire rue des Mathurins.

CET ouvrage, Monsieur, formera un corps complet de Philosophie en François. L'auteur, après une Préface bien écrite, & dans laquelle il suit l'esprit humain dans sa marche & dans ses développemens, traite de la Philosophie en général. Il examine, dans quatre questions, quelles sont sa *nature*, ses *causes*, ses *propriétés*, sa *division*. M. *Béguin* s'étend avec raison

ſur les avantages de cette Philoſophie ſage, éclairée, reſpectueuſe, qui connoît ſes bornes, & qui ſçait s'y renfermer; de cette Philoſophie qui fut celle des *Ariſtides*, des *Socrates*, des *Platons*, qui apprend à l'homme qu'elle inſtruit à devenir meilleur, à être juſte, humain, généreux, utile à ſes concitoyens, ſoumis aux loix de ſon pays; Philoſophie que nos faux ſages modernes ſemblent avoir avilie, en voulant ſe placer à ſa ſuite; ſemblables à des eſclaves qui par la licence de leur conduite déshonorent les livrées reſpectables des maîtres auxquels ils appartiennent. » Comme » la piété, dit-il, la Philoſophie eſt » utile à tout; elle montre à l'homme » le ſpectacle de l'univers, & lui ap- » prend à en découvrir les reſſorts; » dans les diſtractions continuelles où » le jette la multitude des êtres qui » l'environnent, elle le rappelle ſans » ceſſe à lui-même, & au grand Prin- » cipe de toutes choſes, ne le laiſſant en » paix que lorſque cette connoiſſance » le rend meilleur & plus parfait. Au » citoyen, elle montre la dépendance

» où il eſt des autres hommes, les de-
» voirs qui l'attachent à la ſociété, &
» ceux qu'elle lui impoſe; enfin elle
» apprend aux hommes publics, aux
» Princes, aux Souverains, à la So-
» ciété entière, que la vertu, les
» mœurs & la Religion, ſont les fon-
» demens les plus aſſurés des Etats, &
» que l'art de gouverner eſt la ſcience
» du bonheur public..... Vous ne
» ſerez plus ſurpris que des ames
» honnêtes aient voulu placer la Phi-
» loſophie ſur le trône, que l'Orateur
» de Rome ait reconnu lui devoir ſon
» éloquence, & que depuis l'on ait
» avancé que ſans elle il n'y aura ja-
» mais de grands Orateurs : vous la
» conſeillerez à l'homme de lettres,
» aux Artiſtes qui doivent dominer
» ſur leur ſiècle, à l'homme de goût &
» de génie qui tend à l'immortalité,
» & qui ſçait apprécier les droits &
» le véritable uſage de la raiſon ».

L'auteur ne ſe diſſimule point les énormes abus produits par l'étude de la Philoſophie. » Quels maux, lui ob-
» jecte-t-on, n'a pas entraînés &
» n'entraîne pas encore tous les jours

» avec elle la Philoſophie ? Que les
» Philoſophes ſont vains & ſuperbes !
» Quels eſprits indomptables ! De
» quelles abſurdités n'ont-ils pas été
» les défenſeurs ? Mais diſons claire-
» ment les choſes : d'où nous ſont
» venus tant d'ouvrages ſacrilèges,
» dans leſquels de nouveaux Titans
» s'efforcent d'attaquer la Divinité
» juſques ſur ſon trône, & ont porté
» leurs efforts téméraires juſqu'à vou-
» loir la détruire dans l'univers, &
» l'arracher de l'eſprit & du cœur des
» hommes ? Qui eſt-ce qui a dicté ces
» principes licencieux qui infectent
» toute la Littérature, ces écrits in-
» fâmes où le vice, réduit en ſyſtême,
» ſous de beaux dehors de raiſon,
» d'humanité, de bienfaiſance, de
» ſenſibilité, de vertu même, en ſappe
» les fondemens pour ſe mettre à leur
» place ? D'où nous ſont venues ces
» productions de ténèbres qui font
» rougir la nature & les mœurs ; cette
» doctrine meurtrière & déſolante, qui
» n'eſt propre qu'à jetter l'allarme dans
» les ames honnêtes, tandis qu'elle
» donne du reſſort au crime dont elle

» briſe les entraves? Voilà, voilà le » fruit de cette Philoſophie ſi vantée » dans ce ſiècle corrompu, dont il a » fait ſon idole, & qui ſera proba- » blement ſa honte & ſon ignominie » dans les âges à venir ».

M. *Béguin* répond à cette objection que tous ces écarts doivent être imputés, non à la Philoſophie elle-même, mais aux Philoſophes qui en abuſent. » Si, parmi les Ecrivains impies, dit-il, » on compte des Philoſophes ; s'ils » ont été les Précepteurs des libertins, » des ſéditieux & des ſcélérats ; la » probité, la vertu, la Religion, la » piété, la dévotion même, ne comp- » tent-elles pas parmi eux ſes plus » auguſtes défenſeurs, & ne pourrions- » nous pas ici faire briller aux yeux » des détracteurs de la Philoſophie les » palmes que la Religion a décernées » aux Philoſophes. Je vois un *Moïſe*, » inſtruit dans la ſcience des Egyp- » tiens, à qui l'œuvre de la Révéla- » tion eſt confiée ; *Salomon*, qui fait » aſſeoir la ſageſſe ſur le trône, a » contemplé la nature depuis l'hyſope » qui croît ſur le mur juſqu'aux cèdres

» majeſtueux du mont Liban. Si les » Apôtres, qui doivent annoncer la » loi de grace & changer la face de » l'univers entier, ſont des hommes » ſimples & de pauvres pêcheurs, la » vérité ſuprême leur aſſociera *Saül*, » inſtruit aux pieds de *Gamaliel*, de » ſa ſageſſe & des profondeurs de l'an- » cienne Loi. Dans les premiers ſiècles » de l'Egliſe Chrétienne, ceux qui » l'ont défendue le plus puiſſamment, » ces célèbres apologiſtes de notre » ſainte Religion, les *Ariſtides*, les » *Juſtins*, les *Tatiens*, les *Hermias*, » les *Tertulliens*, les *Origènes*, les » *Lactances*, les *Auguſtins*, ſont des » noms conſacrés à l'immortalité dans » les faſtes de la Philoſophie, &c ».

L'auteur étend ſes éloges juſques ſur la Philoſophie ſcholaſtique, dont il relève l'utilité. » Il n'y a, dit-il, » que la vérité qui oſe, & qui puiſſe » ſoutenir conſtamment l'épreuve & » l'appareil de la forme ſyllogiſtique. » Toutes ces fauſſes maximes qu'une » imagination gâtée préſente ſous les » couleurs les plus ſpécieuſes, toute » cette doctrine contagieuſe, dont on

» briſe les entraves ? Voilà, voilà le » fruit de cette Philoſophie ſi vantée » dans ce ſiècle corrompu, dont il a » fait ſon idole, & qui ſera proba- » blement ſa honte & ſon ignominie » dans les âges à venir ».

M. *Béguin* répond à cette objection que tous ces écarts doivent être imputés, non à la Philoſophie elle-même, mais aux Philoſophes qui en abuſent. » Si, parmi les Ecrivains impies, dit-il, » on compte des Philoſophes ; s'ils » ont été les Précepteurs des libertins, » des ſéditieux & des ſcélérats ; la » probité, la vertu, la Religion, la » piété, la dévotion même, ne comp- » tent-elles pas parmi eux ſes plus » auguſtes défenſeurs, & ne pourrions- » nous pas ici faire briller aux yeux » des détracteurs de la Philoſophie les » palmes que la Religion a décernées » aux Philoſophes. Je vois un *Moïſe*, » inſtruit dans la ſcience des Egyp- » tiens, à qui l'œuvre de la Révéla- » tion eſt confiée ; *Salomon*, qui fait » aſſeoir la ſageſſe ſur le trône, a » contemplé la nature depuis l'hyſope » qui croît ſur le mur juſqu'aux cèdres

» majeſtueux du mont Liban. Si les » Apôtres, qui doivent annoncer la » loi de grace & changer la face de » l'univers entier, ſont des hommes » ſimples & de pauvres pêcheurs, la » vérité ſuprême leur aſſociera *Saül*, » inſtruit aux pieds de *Gamaliel*, de » ſa ſageſſe & des profondeurs de l'an- » cienne Loi. Dans les premiers ſiècles » de l'Egliſe Chrétienne, ceux qui » l'ont défendue le plus puiſſamment, » ces célèbres apologiſtes de notre » ſainte Religion, les *Ariſtides*, les » *Juſtins*, les *Tatiens*, les *Hermias*, » les *Tertulliens*, les *Origènes*, les » *Lactances*, les *Auguſtins*, ſont des » noms conſacrés à l'immortalité dans » les faſtes de la Philoſophie, &c ».

L'auteur étend ſes éloges juſques ſur la Philoſophie ſcholaſtique, dont il relève l'utilité. » Il n'y a, dit-il, » que la vérité qui oſe, & qui puiſſe » ſoutenir conſtamment l'épreuve & » l'appareil de la forme ſyllogiſtique. » Toutes ces fauſſes maximes qu'une » imagination gâtée préſente ſous les » couleurs les plus ſpécieuſes, toute » cette doctrine contagieuſe, dont on

» a infecté les mœurs & la vertu de
» différens siècles, tous ces sarcasmes
» que l'impiété lance contre la vraie
» sagesse n'offrent plus rien que de ré-
» voltant, quand on les réduit à leur
» plus simple expression en les mettant
» en forme. Ainsi souvent le contre-
» poison de l'erreur est l'esprit Sylло-
» gistique, l'esprit de méthode, dans
» lequel consiste la Philosophie scho-
» lastique. Cela est si vrai qu'un bon
» écolier, pour peu qu'il ait l'esprit
» juste, ne conçoit pas, lorsqu'il vient
» à rentrer du Collége dans le Monde,
» comment on peut accueillir des
» livres tels que plusieurs de ceux qui
» se sont répandus de nos jours, où
» il ne se trouve presque à chaque
» page que des répétitions de prin-
» cipes hasardés ou faux, quelques
» vérités confondues & noyées dans
» des déclamations outrées ou injustes
» contre l'autorité civile & religieuse,
» pour en tirer des conséquences qui
» n'en dérivent pas; des termes pris
» contre les loix du langage, dans
» une acception qu'ils n'ont point, ou
» contraire à celle qu'ils ont dans l'es-
» prit

» prit des autres hommes ; des notions
» peu exactes ou falsifiées, des faits
» faux, des opinions propofées avec
» chaleur, jamais solidement prou-
» vées, enfin des raisonnemens, des
» systêmes, des Traités, des ou-
» vrages entiers, qui, lorsqu'on vient
» à les mettre au creuset de la forme
» scholastique, ne laissent pour résidu
» que la dépravation, la corruption &
» l'extravagance. Quelques-uns des
» nouveaux Philosophes seroient bien
» étonnés, si l'on disoit que leurs pré-
» tendues découvertes, c'est-à-dire,
» leurs objections contre les principes
» universellement reçus, n'ont rien
» appris aux Scholastiques, & que
» ceux-ci auroient pu leur apprendre
» plusieurs vérités importantes qu'ils
» paroissent ignorer. En général, ce
» n'est que depuis qu'on n'étudie pas
» les Scholastiques, qu'on s'est mis
» en droit & qu'on s'est donné haute-
» ment le pouvoir de les mépriser.
» *Descartes*, qui les a subjugués, les
» respectoit encore ; *Leibnitz* les esti-
» moit, parce qu'il les avoit lus : la
« méthode des Ecoles est celle des

» Mathématiciens. Ceux qui ont voulu » en ſubſtituer d'autres dans les claſſes, » n'ont pas fait attention ſans doute » que l'on s'y propoſoit pour but prin- » cipal d'inſtruire, par des Leçons » publiques, un grand nombre de jeu- » nes gens que l'on oblige d'en rendre » compte, & à la portée deſquels il » faut ſe proportionner. »

M. *Béguin* diviſe ſon cours de Philoſophie en deux Parties, la Phyſique & la Métaphyſique. Il commence par la Phyſique, & croit, avec raiſon, que cette marche eſt plus analogue à celle de l'eſprit humain qui paſſe ordinairement avec plus de facilité des choſes ſenſibles à celles qui ne ſont qu'intellectuelles. Ce premier Volume eſt tout entier conſacré à la Chimie, dont il développe les principes & les procédés avec une méthode lumineuſe. On remarque, en général, dans cet ouvrage, beaucoup d'ordre, de préciſion & de clarté, qualités eſſentielles pour tout livre élémentaire qui doit être mis entre les mains de la Jeuneſſe.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 16 Novembre 1773.

LETTRE VI.

Hiſtoire de la Ruſſie depuis l'Origine de la Nation Ruſſe juſqu'à la mort du Grand-Duc JAROSLAWSI *; par Michel Lomonoſſow, Conſeiller d'Etat, & Membre des Académies Impériales & Royales de Saint-Pétersbourg, de Stockolm, &c; traduite de l'Allemand par M. ***; un Volume in-8° de 300 pages; à Paris chez Duſour Libraire rue de la Juiverie près de la Madeleine en la Cité, & chez Coſtard fils & Compagnie, rue Saint Jean-de-Beauvais.*

CET ouvrage comprend, Monſieur, la partie la plus ancienne & la plus obſcure de l'hiſtoire de la Ruſſie. *Michel Waſiliewicz Lomonoſſow* le publia en 1760, & l'on peut juger de l'accueil avec lequel il fut reçu par l'empreſſement qu'on eut de le tradui-

re en Allemand, & d'en donner diverſes éditions à *Leipzich* & à *Riga*. La mort, qui enleva l'auteur le 4 Avril 1765, ne lui a pas permis d'achever la tâche qu'il s'étoit impoſée; il devoit continuer ces annales juſqu'à nos jours: il n'a pu les conduire que juſqu'à l'an 1054, & l'on n'en a point trouvé la ſuite parmi ſes papiers.

L'auteur recherche d'abord, & développe avec beaucoup de ſagacité, dans la première Partie de ſon ouvrage, l'origine & la deſcendance des Ruſſes. D'après le témoignage des chroniques nationales, il prouve que les premiers habitans de la Ruſſie ont été les *Eſclavons* & les *Ezudes*, & non les *Scythes* & les *Sarmates*, comme le prétendent les Hiſtoriens étrangers. Il s'étend ſur la grandeur, la puiſſance, l'ancienneté, les Loix, la Religion, les mœurs des anciens Eſclavons: nation immenſe qui occupoit, non-ſeulement la moitié de l'Europe, mais une grande partie de l'Aſie, & qui a été la tige commune d'une infinité de Peuples, tels que les *Ruſſes*, les *Polonois*, les *Bohémiens*,

les *Bulgares*, les *Serviens*, les *Dalmates*, les *Macédoniens*, les *Curlandois*, les *Samogitiens*, les *Lithuaniens*, les anciens *Prussiens*, les *Vandales* du *Méklembourg*, &c.

La seconde Partie de cette Histoire comprend celle de neuf premiers Souverains de la Russie, dont *Rurik* est regardé comme le Législateur. Il vivoit en 862, & mourut après sept ans de regne. *Oleg*, son successeur, se rendit redoutable aux Grecs par ses ravages jusqu'aux portes de Constantinople, qu'il mit à contribution. On rapporte une anecdote singulière touchant la mort de ce Prince. Avant de partir pour la Grèce, il eut la curiosité de consulter son Devin sur le genre de mort dont il devoit mourir : celui-ci lui répondit que le cheval dont il avoit coutume de se servir, & qu'il aimoit passionnément, lui feroit perdre la vie. Sur cette réponse, *Oleg* résolut de ne plus le voir ; il l'envoya dans une Province éloignée. Il s'en ressouvint au bout de quatre ans : il fit appeller son Ecuyer, & lui en demanda des nouvelles. Ayant

appris qu'il étoit mort, il se moqua de son Devin : *votre prophétie est fausse*, lui dit-il ; *le cheval est mort, & je suis encore en vie. Je veux l'aller voir & vous démentir.* Il se transporta sur le lieu où on l'avoit jetté, &, voyant sa tête, il la foula aux pieds, disant : *Se pourroit-il que cet animal me causât la mort !* Comme il achevoit ces mots, il en sortit un serpent qui le mordit au pied avec tant de violence, qu'il tomba malade & mourut de sa blessure, après avoir regné trente-trois ans.

Les Russes paroissent avoir eu de tout temps la destinée d'être gouvernés par des femmes célèbres. *Olga*, l'an 945, avoit succédé à son époux, que les *Drewières* avoient assassiné. Ce peuple osa profiter de cette circonstance pour procurer à leur Prince la souveraineté de *Kiow*, en lui faisant épouser *Olga*. Dans cette vûe, ils députèrent vingt des plus renommés d'entr'eux pour en aller faire la proposition à cette Princesse. Elle donna audience aux Députés qui lui dirent : *nous avons tué ton mari, parce qu'il*

exigeoit de nous un tribut fort au-dessus de nos facultés, & parce que, loin de s'en contenter, il vouloit nous dévorer comme un loup raviſſant. Nous avons un Prince ſage & prudent qui a enrichi ſes Etats par l'agriculture, & tu ne peux mieux faire que de l'épouſer. » Je ſuis » extrêmement ſenſible à l'offre que » vous me faites, leur répondit *Olga*; » mon époux eſt mort, & je ne ſçau- » rois le rappeller à la vie. Pour vous » montrer le cas que je fais de vous » & de votre Prince, je veux vous » recevoir en préſence de mon peu- » ple; retournez à vos vaiſſeaux; » vous ferez demain votre entrée. » Dès qu'ils furent dans la ville, la Princeſſe les fit renfermer dans une foſſe qu'on avoit préparée; elle la fit combler & les y enterra vivans. Elle fit partir ſur le champ ſes Députés, avec ordre de dire aux *Drewières* d'envoyer quelques perſonnes diſtinguées pour conclure ſon mariage & pour la conduire eux-mêmes chez leur Prince, parce qu'elle craignoit que les habitans de *Kiow* ne s'oppoſaſſent à ſon départ. Les *Drewières*

furent assez crédules pour ajouter foi à ses paroles, quoiqu'ils n'eussent vu revenir aucun de leurs premiers Députés. Ils envoyèrent aussi-tôt à *Kiow* cinquante de leurs Officiers Généraux: ceux-ci demandèrent des nouvelles de leurs camarades; mais ils ne purent en apprendre aucune. *Olga* les ayant invités à prendre le bain, elle se saisit de leurs personnes & les fit tous brûler vifs. Pour empêcher que les *Drewières* n'eussent connoissance de ce qui venoit de se passer, elle leur envoya de nouveaux Députés pour leur dire qu'elle s'étoit mise en chemin, & pour les prier de transporter sur le tombeau d'*Igor*, son premier mari, de l'hydromel & des vivres, parce qu'elle avoit dessein d'y donner un festin pour célébrer sa mémoire avant que de passer à de secondes nôces. Les *Drewières* furent très-satisfaits de cette nouvelle & lui préparèrent un festin à *Iskoreſt*, qui étoit la Capitale de leur pays. *Olga* leur tint parole, & se rendit au lieu indiqué avec un bon nombre de gens affidés. Les *Drewières* s'étant revêtus de leurs

plus riches habits, vinrent au-devant d'elle & la reçurent avec tous les honneurs dûs à ſon rang. Ils demandèrent des nouvelles de leurs Députés ; on leur dit qu'ils étoient reſtés pour eſcorter les charriots qui portoient l'argent & les meubles magnifiques de la Princeſſe ; ils le crurent. Voyant d'ailleurs le petit nombre de gens qui l'accompagnoient, ils n'eurent aucune défiance. Tout étant ainſi préparé, *Olga* ſe fit conduire ſur le tombeau de ſon époux, & y fit élever un monument qu'elle arroſa de ſes larmes. Elle ſe revêtit enſuite de ſes habits de nôces. Pendant ce temps, les *Drewières* ſe mirent à table & n'épargnèrent point la boiſſon. Les *Kiowiens*, plus ſages, n'en prirent qu'autant qu'il le falloit pour animer leur courage & pour exécuter le coup qu'ils méditoient. Déja les fumées de l'hydromel avoient fait perdre la raiſon à la plus grande partie des *Drewières*, lorſqu'à un ſignal que donna la Princeſſe, ſes gens fondirent l'épée à la main ſur les ivrognes & en firent un carnage horrible. Cinq mille reſtè-

rent sur la place. *Olga* retourna aussitôt à *Kiow*, &, ayant levé une puissante armée, revint trouver ses ennemis avant qu'ils eussent eu le temps de se reconnoître. Les *Drewières* se mirent cependant en défense; ils furent défaits. La Princesse, poursuivant sa victoire, alla mettre le siége devant *Iskoreſt;* mais les Assiégés repoussèrent les attaques avec tant de bravoure, que la place n'étoit pas encore prise au bout d'un an. *Olga*, fatiguée de la longueur du siége, eut recours à la ruse; elle envoya dire aux *Drewières : toutes vos villes se sont soumises, elles me payent tribut, & leurs habitans cultivent leurs terres sans rien craindre : se peut-il que vous aimiez mieux mourir de faim que de vous soumettre ?* Les *Drewières* lui répondirent : *nous sommes prêts à vous payer le tribut, mais nous craignons que vous ne nous traitiez encore plus sévèrement que vous n'avez fait, pour venger la mort de votre époux.* *Olga* les assûra que sa vengeance étoit pleinement satisfaite; qu'elle se contenteroit d'un très-léger tribut, & qu'elle leur rendroit la paix, si,

pour marque de leur soumission, ils lui envoyoient trois moineaux & trois pigeons par chaque feu. Sa demande fut aussi-tôt accordée, & les conditions ayant été fidèlement remplies, *Olga* dit aux Députés : *puisque vous vous êtes volontairement soumis à moi, je m'en retournerai demain ; allez annoncer cette nouvelle à vos compatriotes.* Les *Drewières* se fiant à la promesse d'*Olga*, ne pensèrent point à pourvoir à leur sûreté & se livrèrent tranquillement au sommeil. Mais à peine furent-ils endormis, qu'on entendit des cris par toute la ville, & que toutes les maisons furent en feu. *Olga*, après avoir fait distribuer les moineaux & les pigeons à ses Soldats, leur avoit ordonné de leur attacher des mêches souffrées & de les lâcher à l'entrée de la nuit. Ces oiseaux regagnèrent les nids qu'ils avoient construits dans les greniers, sous les toîts des maisons, & y mirent le feu. L'incendie fut si violent que les habitans n'eurent d'autre ressource que celle de se sauver ; ils sortirent en foule de la ville, & furent tous égor-

gés par les Soldats d'*Olga*. Elle fit mourir la plûpart des vieillards, réduisit leurs Généraux en esclavage, & imposa à ceux qui échappèrent au massacre un tribut onéreux.

Wladimir, dont le regne commença en 981, indépendamment de ses femmes légitimes, entretenoit plus de mille concubines. Cependant, comme si elles ne lui eussent point suffi, il enlevoit les femmes & les filles d'autrui. Parmi toutes ses femmes, il aimoit particulièrement *Rognéda*, Princesse de *Polotsk*, qu'il avoit arrachée de la maison paternelle, & dont il avoit envahi la souveraineté. Un jour qu'il dormoit chez elle, la Princesse, réfléchissant sur la violence qu'il lui avoit faite & sur les infidélités dont il se rendoit coupable chaque jour, se saisit d'un couteau & alloit le poignarder, lorsque *Wladimir* s'éveilla, lui saisit la main, & l'empêcha d'achever le coup. *Rognéda*, loin de se repentir de ce qu'elle venoit de faire, parut très-fâchée de ne l'avoir pas tué, & lui dit: *tu as tué mon père, ma mère & mon frère; tu as ruiné mon pays; &, non con-*

tent de me mépriſer & de me haïr, tu déteſtes le fils que j'ai eu de toi! Après que ſes premiers tranſports furent calmés, *Wladimir* lui ordonna de prendre ſes habits royaux, de ſe rendre dans ſon appartement & de ſe placer ſur ſon trône pour y recevoir la mort de ſa main. Il fut enſuite la trouver; mais quelle fut ſa ſurpriſe lorſquil vit ſon fils *Iſaslaws* aſſis à côté d'elle, un ſabre nud à la main. *Seigneur*, lui dit-il en verſant un torrent de larmes, *daignez me tuer le premier, pour que je n'aye pas le chagrin de voir répandre le ſang de ma mère. Wladimir* fut attendri; il lui arracha le ſabre des mains, & lui dit: *qui eſt-ce qui t'a caché ici?* Ce fut là tout ce qu'il lui dit, & ſa colère ſe calma dans l'inſtant. Cependant, ayant fait rebâtir Polotsk, par le conſeil de ſes *Bojars*, il l'érigea en Principauté, & donna ordre à *Rognéda* de s'y rendre avec ſon fils, avec défenſe d'en ſortir ſans ſa permiſſion.

Les Nations étrangères croyant voir revivre *Numa Pompilius* dans la perſonne de *Wladimir*, & connoiſſant d'ailleurs le zèle qu'il avoit pour la

Religion de ſes faux Dieux, s'efforcèrent de lui faire embraſſer la leur, non-ſeulement dans le deſſein de l'étendre, mais encore de ſe l'attacher en qualité d'allié. Les *Bulgares* de *Niſowich* furent les premiers qui lui envoyèrent, en 986, des Ambaſſadeurs pour lui propoſer d'embraſſer la Religion de *Mahomet*. La doctrine de la pluralité des femmes & l'eſpoir qu'elle donne aux hommes d'en avoir dans l'autre vie, étoient aſſez de ſon goût; mais la circonciſion lui déplut; il crut d'ailleurs qui lui ſeroit impoſſible d'empêcher les Ruſſes de boire du vin & de manger du cochon. Il renvoya les *Bulgares*.

Les Ambaſſadeurs du Pape vinrent enſuite. L'Egliſe Romaine avoit non-ſeulement rejetté de ſon ſein l'Egliſe Grecque; mais la différence de croyance avoit occaſionné quantité de démêlés, qui n'étoient point encore alors aſſoupis. L'Empereur, s'étant fait inſtruire des dogmes de ces Ambaſſadeurs, les congédia avec cette réponſe: *mes ancêtres n'ont point connu votre Religion; elle ne me convient nullement.*

Les Juifs qui habitoient avec les *Rosares* sur les côtes de la Mer Noire, lui envoyèrent aussi des Députés pour lui proposer d'embrasser leur Religion. » Nos ancêtres, lui dirent-ils, ont cru» cifié ce *Jésus* que les Chrétiens ado» rent; nous ne connoissons & n'ado» rons qu'un seul Dieu, Créateur du » Ciel & de la Terre: nous sommes cir» concis & nous observons le Sabbat, » ainsi que Dieu nous l'a ordonné par » la bouche de son serviteur *Moïse*». L'horreur que *Wladimir* avoit pour la circoncision suffisoit seule pour l'empêcher de se rendre à leur proposition. Il leur demanda quelle étoit leur Patrie? Ils répondirent que c'étoit *Jérusalem*. *Y demeurez-vous*, ajouta-t-il? Cette question les embarrassa; ils répondirent: *Dieu, irrité contre nous à cause des péchés de nos pères, nous a chassés de la Terre promise, & l'a donnée à des étrangers.* A ces mots, *Wladimir* perdit patience: *Puisque Dieu vous a maudits & vous a dispersés parmi les Nations étrangères, il y a tout lieu de croire que votre Religion lui déplaisoit. Pourquoi voulez-vous donc que je l'em-*

braſſe ? Eſt-ce afin qu'il me châtie comme vous ? Les Juifs gardèrent le ſilence & ſe retirèrent.

Enfin l'Empereur de Conſtantinople lui envoya un fameux Philoſophe, nommé *Conſtantin*. Celui-ci lui expoſa avec adreſſe tous les dogmes de l'Egliſe Grecque, & parvint à les lui faire goûter. Il renvoya le Philoſophe comblé de préſens & d'honneurs ; enſuite, ayant aſſemblé tous les Grands de ſon Empire, il les inſtruiſit des différentes ambaſſades qu'il avoit reçues, leur dit ce qu'il penſoit des diverſes Religions qu'on lui avoit propoſées, que la Grecque lui paroiſſoit préférable aux autres. Les *Bojars* lui répondirent qu'il falloit connoître les choſes de plus près pour en juger, & que le plus sûr moyen de découvrir la vérité, étoit d'envoyer des gens ſur les lieux, pour s'inſtruire de ces Religions par eux-mêmes. *Wladimir* approuva leur avis ; il envoya dix perſonnes prudentes & éclairées, d'abord chez les *Bulgares* établis ſur le *Wolga*, de-là à Rome, enfin à Conſtantinople. Il jugea les Juifs in-

dignes de cet honneur, parce que, par un effet des Jugemens de Dieu, ils n'avoient ni Rois ni culte.

Lorſque les Députés furent de retour à *Kiow*, ils rendirent compte de leurs obſervations. » La Religion » des *Bulgares*, dirent-ils, nous a paru » extrêmement mépriſable. Ils s'aſ- » ſemblent dans une chétive moſquée » ſans daigner mettre une ceinture » autour de leur corps. Après avoir » fait une légère inclinaiſon de tête, » ils s'aſſeyent par terre, & tournent » la tête de côté & d'autre comme » des inſenſés. Leur Religion ne fait » aucune impreſſion ſur le cœur, & » n'élève point l'eſprit à Dieu. Le » ſervice ſe fait beaucoup mieux à » Rome, mais avec moins d'ordre & » de magnificence que chez les Grecs. » En arrivant à Conſtantinople, nous » avons été tellement frappés de la » magnificence de l'Egliſe de Sainte » *Sophie*, de la bonne odeur des par- » fums, de la lumière que répandoient » les cierges, de la beauté des prières, » & de l'harmonie des airs ſur leſquels » on les chantoit, que nous avons » cru être tranſportés dans le ſéjour

» céleſte. Depuis que nous avons vu » cette lumière, Seigneur, nous ne » ſçaurions reſter plus long-temps » dans les ténèbres où nous ſommes, » & nous vous prions de nous per- » mettre d'embraſſer la Religion des » Grecs ». D'après le rapport de ces Députés, *Wladimir* & tous les *Bojars* ſe décidèrent pour le rit Grec, & ſe firent baptiſer. Toutes les Idoles furent renverſées, & *Perun* lui-même, le plus redoutable & le plus révéré de tous les Dieux qu'adoroient les Ruſſes, fut traîné dans les rues de *Kiow*, & jetté dans la rivière. On raconte que le Dieu nagea ſur l'eau, & qu'ayant ſaiſi un bâton qui flottoit, il le prit, & s'écria, en le jettant ſur le pont: *prenez-le, Nowogorodiens, & ſervez-vous en en mon honneur.* C'eſt de là qu'eſt venue, dit-on, la coutume qu'ont les habitans de *Nowogorod* de ſe donner des coups de bâton les jours de fêtes, ce qui ne ſe paſſe point ſans qu'il n'y ait bien des têtes caſſées. Ceux qui s'étoient convertis, voyant que *Perun* vouloit gagner le rivage, lui tirèrent des coups de flèches, en lui diſant: *tu n'es plus notre Dieu*,

nous t'avons nourri assez long-temps ; retourne dans l'enfer d'où tu es sorti.

Je termine, Monsieur, le compte que je vous rends de cet ouvrage par une dernière anecdote encore empruntée du regne de *Wladimir*. Ce Prince étoit en guerre avec les *Pecenégers* ; les deux armées étoient en présence, & ceux-ci avoient dans la leur un géant. Pour épargner le sang humain, ils proposèrent à *Wladimir* de le faire battre avec un de ses Russes, à condition que celui qui auroit le dessus, seroit censé avoir remporté la victoire pour son parti. L'Empereur donne ordre à son hérault d'en chercher un qui fût assez fort pour accepter le défi. Ce héraut se ressouvint d'un Cordonnier de sa connoissance, lequel avoit un fils que personne n'avoit jamais pu battre, & qui, lorsqu'il étoit en colère, déchiroit un cuir cru avec les mains. On le présenta à l'Empereur ; il le pria de donner ordre qu'on amenât un taureau, & qu'on l'irritât en le piquant avec un fer rougi au feu. Le Prince lui accorda sa demande. Le taureau ne se sentit pas plutôt piqué, qu'il entra en fureur, &

ſe mit à courir ſur lui de toutes ſes forces: Le jeune homme, ſans s'émouvoir, le ſaiſit par les flancs, & lui arracha le cuir & la chair tout enſemble. *Je ſuis content*, lui dit le Prince, *de ton courage, tu peux te préparer au combat.* Le jour marqué, les deux champions ſe rendent ſur l'arène. Le *Peczenéger*, voyant ſon adverſaire, le mépriſe à cauſe de la petiteſſe de ſa taille, fond ſur lui en jettant un cri épouvantable : le jeune Cordonnier le ſaiſit, le renverſe par terre & le tue ſur la place ; ce qui intimida ſi fort les *Peczenégers*, qu'ils prirent la fuite. *Wladimir* récompenſa généreuſement le Cordonnier & ſon fils ; il les ennoblit. On bâtit même dans l'endroit où les *Peczenégers* avoient été battus, la ville de *Perejaſlaw*.

Wladimir mourut le 15 Juillet 1015, âgé de ſoixante-treize ans, après en avoir regné huit comme Payen, & vingt-huit comme Chrétien. Ses ſujets lui ont donné le titre de *Grand*, & l'Egliſe Grecque celui de *Saint*. Il mérite, en effet, d'être compté parmi les hommes de génie & de courage qui ont gouverné la Ruſſie.

Supplément à l'Hiſtoire de l'Imprimerie de Proſper Marchand, ou Additions & Corrections pour cet Ouvrage; à Paris de l'Imprimerie de Ph. D. Pierres rue Saint Jacques, 1773; Brochure in-4° de 55 pages.

IL étoit bien juſte, Monſieur, que l'Imprimerie qui nous a procuré l'Hiſtoire de tous les temps, de tous les lieux, des Sciences & des Arts, trouvât elle-même des Hiſtoriens qui tranſmiſſent à la Poſtérité ſon origine & ſes progrès. Elle en avoit eu pluſieurs, lorſque *Proſper Marchand* publia ſon Hiſtoire de l'Imprimerie. L'eſprit de recherches qu'on lui connoiſſoit donna de la vogue à ſon ouvrage: on ne tarda cependant pas à s'appercevoir qu'il étoit défectueux en pluſieurs endroits, & qu'il ne ſoutenoit pas la réputation de ce laborieux Ecrivain. Mais il falloit un homme très-inſtruit dans la connoiſſance des Livres pour relever ſes erreurs & ſuppléer à ſes

omiſſions. C'eſt ce que vient de faire avec beaucoup de préciſion & d'intelligence l'auteur de ce *Supplément*, M. *Mercier*, Abbé de Saint Léger de Soiſſons, Littérateur profond, aimable, officieux, ancien Bibliothécaire de Sainte Geneviève. On y trouve des diſcuſſions bien raiſonnées ſur les premiers Imprimeurs; des avis ſages ſur pluſieurs éditions Fabuleuſes, telles que la *Bible Allemande* de Strasbourg en 1466; la *Bible Latine* de la même année, à Ausbourg chez *Bamler*; l'*Expoſitio Sancti Hieromini*, d'Oxfort en 1468, *in*-8°; le *Decor Puellarum* en 1461, à Veniſe; la *Bible Latine* de *Jean de Averbach* en 1469, à Reutlingen; un *Pline* en 1468, à Vérone; l'*Hypnerotomachia Polyphili* en 1467, à Treviſe, &c. M. *Mercier* détruit également les fauſſees idées qui ſe ſont répandues ſur différens caractères d'Imprimerie. *Reiſer* avoit dit que la *Préface des Elémens d'Euclide* avoit été imprimée en 1482 en lettres d'or. On s'eſt auſſi-tôt imaginé qu'on avoit imprimé autrefois avec des caractères

d'or, d'argent; prétention chimérique. L'Imprimeur, qu avoit voulu donner du relief à ſon ouvrage, s'étoit ſeulement ſervi d'encre d'or pour cette *Préface*. Un autre mérite de ce *Supplément*, c'eſt qu'on y trouve l'époque de l'Imprimerie dans pluſieurs villes, bien déterminée par des faits conſtans.

A toutes ces recherches, le ſçavant Auteur a joint une notice des meilleurs ouvrages qui parurent en 1740, année célèbre, qui commençoit le cinquième ſiécle de l'Imprimerie. Il fait connoître les *Monumens Typographiques* de *Wolfius*, compilation utile de pluſieurs Traités, dont quelques-uns ſont aſſez rares. La *Notice des Ecrits imprimés ou manuſcrits qui donnent des Eclairciſſemens ſur l'Art Typographique*, publiée par M. *Bunemann*, eſt l'ouvrage d'un homme inſtruit & judicieux. Dans les *Documens ſur l'origine de l'Imprimerie*, M. *Schwarz* montre qu'il eſt très-verſé dans la connoiſſance de cette partie de l'hiſtoire littéraire; il y établit ſolidement les droits inconteſtables qu'a la

ville de Mayence à la gloire de l'invention de l'Imprimerie. Le Livre de M. *Seiz*, qui attribue cet honneur à la ville de Harlem, n'eſt qu'un ouvrage de prévention patriotique qui ne prouve rien. Cet auteur n'a fait que répéter les mauvais raiſonnemens de ceux qui l'ont devancé dans la même carrière. *Naudé*, *Chevillier*, *Marchand*, & tous ceux qui ont écrit en faveur de Mayence, ſont en butte aux injures, aux mauvaiſes plaiſanteries & aux fauſſes imputations de cet Ecrivain, à qui rien ne coûte pour ſoutenir ſon opinion. M. *Meerman*, homme d'ailleurs très-ſçavant, s'eſt déclaré pour *Harlem* avec auſſi peu de fondement que M. *Seiz*.

Tout ce *Supplément* eſt rempli de remarques judicieuſes, exactes, & néceſſaires à ceux qui veulent être initiés dans la profonde connoiſſance de la Bibliographie.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 18 Novembre 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Observations sur les commencemens de la Société ; par J. Millar, Professeur en Droit à l'Université de Glascow, traduit de l'Anglois d'après la seconde édition ; un Volume in-12 de plus de 400 pages ; à Paris chez Pissot, Libraire Quai de Conti.

CET ouvrage peut être regardé comme une excellente Histoire de la Société relativement aux différens états. L'auteur s'appuie, non sur des théories abstraites, mais sur des faits & sur l'expérience ; c'est en suivant cette voie, la plus sûre de toutes, qu'il cherche à connoître la nature humaine

& qu'il fait ſervir l'Hiſtoire à éclaircir la Philoſophie morale & la Juriſprudence. Il prévient que les mœurs & les coutumes des peuples lui ont paru les monumens les plus authentiques de leurs opinions ſur ce qui eſt juſte ou injuſte, utile ou nuiſible, digne de louange ou de blâme; mais il obſerve en même-temps que ce n'eſt qu'avec la plus grande circonſpection qu'on peut faire uſage de ces monumens, & qu'il faut examiner avec ſoin les conjonctures qui leur ont donné naiſſance, afin d'être en état d'en fixer les réſultats.

Dans le premier Chapître, il conſidère les changemens qu'ont ſubis dans les différens âges de la Société les idées des hommes ſur le rang & la condition des deux sèxes. Il montre d'abord les effets de la barbarie & de la pauvreté, relativement à la condition des femmes. Dans le premier état de Société, le Sauvage qui ſe nourrit de la chaſſe, de la pêche, ou des fruits que la terre lui préſente, ne peut pas mettre beaucoup de rafinement dans ſes plaiſirs. Son grand objet eſt de

ſier ſa faim, & de jouir après la
ue des douceurs du repos & de
ireſſe. La facilité avec laquelle il
ordinairement ſatisfaire ſes deſirs
ne autre circonſtance qui diſtin-
la ſituation. Auſſi les paſſions qui
ient à l'amour n'ont jamais une
de activité dans ſon ame; il n'a
aintes ni eſpérances; il ne trouve
ntrariétés ni obſtacles; ces ob-
ations ſont confirmées par l'hiſ-
de tous les peuples ſauvages des
rentes parties du monde. On
uvre cependant dans les pre-
es Sociétés des eſpèces de ma-
s ou d'unions permanentes: les
ſs en ſont preſqu'entiérement in-
ndans des délicateſſes & des
rences que produit l'amour.
ſqu'il vient à naître un enfant du
mmerce accidentel de deux indi-
lus, il eſt tout ſimple que, par la
le influence de l'affection natu-
le, le père & la mère s'aident l'un
tre pour veiller à la ſubſiſtance
leur enfant: & pour cet objet
ſont obligés d'habiter enſemble,
de pouvoir agir de concert &

» réunir leurs ſoins vers le même but.

» Nous pouvons obſerver parmi les » animaux l'influence du même prin- » cipe dans les aſſociations qui ſe for- » ment entre les individus de différent » sèxe ; ces aſſociations ſont de courte » durée, parce que les jeunes animaux » ſont bientôt en état de pourvoir à » leur propre ſubſiſtance. Mais la lon- » gue enfance de l'eſpèce humaine » exigeant pluſieurs années de ſoins, » le père & la mère d'un enfant en » voient ordinairement naître un ſe- » cond avant que le premier ait ceſſé » d'avoir beſoin de leurs ſecours. Ainſi, » tant que la mère eſt en état d'avoir » des enfans, leur affection & leurs » ſoins paſſent ſucceſſivement d'un » objet à un autre, & leur union ſe » continue par la même cauſe qui y a » donné naiſſance.

» Lors même que ces circonſtances » ne ſubſiſteront plus, le père & la mère » ſeront diſpoſés à reſter dans un état » de ſociété, auquel ils ſont accoutu- » més depuis ſi long-temps ; d'autant » plus qu'en vivant à la tête d'une fa- » mille nombreuſe, ils jouiront d'un

» degré d'aiſance, de reſpect & de » ſécurité qu'ils ne trouveroient pas » ailleurs, & qu'ils auront lieu, dans » leur vieilleſſe, d'attendre de leurs » deſcendans des ſoins & des ſecours » pour les infirmités & les beſoins » auxquels ils ſe trouveront expoſés. » Tels furent, ſuivant les apparences, les motifs des premiers mariages. Cette inſtitution ayant pris ſa ſource dans les développemens accidentels & imprévus de l'affection paternelle, il ne dut y avoir aucune convention préliminaire entre les parties ſur les conditions & la durée de l'aſſociation. Il paroît que, chez les Romains, le plus ancien mariage fut celui qu'on dit avoir été établi ſimplement par l'uſage, c'eſt-à-dire, où les parties, ſans aucune convention préalable, avoient conſtamment vêcu enſemble l'eſpace d'une année, eſpace, qui, ſuivant le cours ordinaire des choſes, ſuffiſoit pour les engager dans tous les ſoins d'une famille. L'auteur rapporte une coutume ſemblable, d'après les voyages du Docteur *Cook* qui viennent de paroître en Anglois; elle concerne

les Calmoucks ou Tartares qui habitent le pays ſitué entre le Don & le Volga. » Les formalités de leurs ma» riages, dit ce Docteur, ſont raiſon» nables, quoiqu'elles ne reſſemblent » en rien aux coutumes d'aucun autre » pays que je connoiſſe. Voici en quoi » elles conſiſtent: un jeune garçon & » une jeune fille conviennent enſem» ble d'habiter & de vivre l'un avec » l'autre, comme mari & femme, » pendant une année. Si dans cet eſ» pace la femme a un enfant, le ma» riage eſt confirmé & légal; ſi elle » n'en a pas, ils conviennent de faire » l'épreuve d'une autre année ou de » ſe ſéparer: cela ne fait aucun tort » à la femme, & d'autres la choiſiſſent » pour la même épreuve avec autant » d'empreſſement que ſi elle étoit » vierge. »

On voit, par toutes les relations, que les mariages chez les peuples groſſiers ſe font ſans aucune affection antérieure entre les parties. » Un » Sauvage ne ſe détermine jamais, ou » ne ſe détermine que rarement à ſe » marier par le motif d'une inclination

» particulière pour une femme ; il ne » forme ordinairement cette union » que lorſqu'il arrive à un âge, ou » qu'il ſe trouve dans des circonſtances » qui lui rendent l'acquiſition d'une » famille commode ou néceſſaire pour » ſa ſubſiſtance ou ſon bien-être. Il ne » montre point de préférence pour » aucun objet particulier ; mais il laiſſe » à ſon père ou à ſa mère, ou à d'au- » tres parens, le ſoin de choiſir la » femme qu'il lui convient d'épouſer. » Il ne prend pas même la peine de lui » rendre viſite, & le marché s'entame » & ſe conclut ordinairement ſans qu'il » s'en mêle en aucune manière. Si ſes » propoſitions ſont rejettées, il l'ap- » prend ſans aucune émotion ; ſi elles » ſont reçues favorablement, il eſt » également calme, & le mariage ſe » conclut de part & d'autre avec la » plus parfaite indifférence. » Auſſi les Sauvages n'ont-ils preſqu'aucune idée de ces vertus dans leſquelles les Nations policées ont fait conſiſter l'honneur & la dignité du sèxe. Les Naturels de l'Amérique ne croyent pas que l'honneur d'une femme ſoit moins pur

parce qu'elle aura violé les loix de la chasteté avant le mariage. Les Lydiens & les anciens Babyloniens, suivant *Hérodote* & *Strabon*, n'avoient pas plus de délicatesse à ce sujet. Les infidélités d'une femme mariée ont des conséquences plus importantes. Cependant on connoît l'usage établi chez les anciens Grecs & Romains de prêter sa femme à un ami pour avoir des enfans. Parmi les anciens Massagètes, les Troglodites, les Ictiophages de la mer rouge, vivoient en commun avec toutes les femmes. *César* dit que la même coutume avoit lieu dans la Grande-Bretagne. Dans la Louisiane, sur la côte de Guinée, en différentes parties des Indes Orientales, dans les Royaumes de Pégu & de Siam, à la Cochinchine, à Cambaye, les habitans sont dans l'usage d'offrir, pour quelques légers présens, leurs femmes à tous les étrangers qui passent par leur pays. » On ne peut pas douter que » l'influence de semblables mœurs ne » soit extrêmement défavorable à la » dignité des femmes, qui, dans cet » état de Société, sont, en grande par-

» tie, privées de la considération &
» des égards dont elles jouissent chez
» les Nations policées, & qui sont un
» effet des passions nées de la différen-
» ce des sexes. Il ne leur est pas pos-
» sible non plus de se concilier l'estime
» publique ni par les talens qu'elles
» sont capables d'acquérir, ni par l'u-
» tilité des occupations auxquelles
» elles ont occasion de s'exercer. »

Chez un peuple occupé de la chasse & de la guerre, les talens militaires sont regardés comme les seules qualités estimables, & il est aisé de concevoir combien les femmes doivent être à cet égard inférieures aux hommes; il ne leur reste que les détails du ménage & les fonctions domestiques. En effet, les femmes, dans cet état de société, sont ordinairement traitées comme les servantes ou les esclaves des hommes. » Rien
» n'égale la dépendance & l'asservis-
» sement qu'on leur impose, ni la
» durée des travaux auxquels elles
» sont condamnées. On les voit obli-
» gées de travailler sans relâche à arra-
» cher des racines de la terre, à puiser

» de l'eau, à porter du bois, à traire
» les animaux qui donnent du lait, à
» apprêter le repas, à ſoigner les en-
» fans, à faire enfin tout que les
» hommes exigent d'elles & dédai-
» gnent de faire. Le mari, lorſqu'il
» n'eſt pas engagé dans quelqu'expédi-
» tion de guerre, ſe livre à la pareſſe
» & à l'inaction, & laiſſe à ſa femme
» tout le poids des travaux domeſti-
» ques; il dédaigneroit de l'aider dans
» aucune de ces occupations ſerviles;
» il couche dans un lit différent, &
» elle n'obtient que rarement la per-
» miſſion de lui parler & de l'appro-
» cher.

» Chez les Nègres de la Côte des Eſ-
» claves, une femme ne peut paroître
» devant ſon mari, ni recevoir quelque
» choſe de ſes mains, ſans ſe mettre à
» genoux devant lui.

» Dans le Royaume de Congo,
» & chez la plus grande partie des
» Nations qui habitent la côte méri-
» dionale de l'Afrique, les femmes
» mangent rarement avec les hom-
» mes. Le mari s'aſſied ſeul à table,
» & la femme reſte communément de-

» bout derrière lui pour le garantir des » mouches, pour lui apporter les mets, » pour lui donner sa pipe & son tabac. » Lorsqu'il a fini son repas, la femme » a la permission de manger les restes, » mais non celle de s'asseoir, ce qui pa- » roîtroit incompatible avec l'infério- » rité & la soumission qu'on regarde » comme le partage de son sèxe. Lors- » qu'un Hottentot & sa femme entrent » au service d'un Européeen & sont » nourris sous le même toît, le maître » est obligé de leur faire donner à cha- » cun leur nourriture à part; &, sui- » vant l'usage général de leur pays, le » mari mange toujours à quelque dis- » tance de la femme.

» Dans la relation que le Commodore » *Byron* a donnée des Naturels de l'A- » mérique Méridionale, nous trouvons » que les hommes exercent l'autorité » la plus despotique sur leurs fem- » mes; qu'ils les regardent unique- » ment comme une partie de leur » propriété, & qu'ils en disposent en » conséquence. Ils les traitent avec » cruauté, même dans le cours ordi- » naire de la vie; car, quoique les

» femmes ſoient ſeules chargées du » ſoin de procurer la ſubſiſtance com- » mune & des riſques & des fatigues » qui y ſont attachées, cependant il » ne leur eſt pas permis de toucher à » un mets avant que le mari ſoit raſ- » ſaſié ; alors il leur aſſigne une por- » tion de nourriture, ordinairement » très-modique & dont il ne voudroit » pas pour lui-même. Le même au- » teur nous apprend qu'il a remarqué » une conduite également deſpotique » de la part des hommes chez pluſieurs » autres Nations Sauvages qu'il a eu » occaſion de connoître depuis. »

La condition ſervile des femmes dans les pays barbares, les y rend incapables de poſſéder aucune propriété. Au Cap de Bonne-Eſpérance, dans le Royaume de Benin, & en général ſur toute la côte méridionale & occidentale de l'Afrique, ainſi que chez les Tartares, aucune femme ne peut hériter. Il en étoit de même chez toutes les Nations Germaniques qui conquirent les Provinces de l'Empire Romain. Bien plus, chez toutes les Nations Sauvages, les femmes ſont

communément achetées par leur mari comme toute autre espèce de propriété, & la conclusion de ce marché est la formalité la plus ordinaire de la célébration de leur mariage.

Il y a pourtant une circonstance particulière qui donne aux femmes plus de considération dans certains pays; c'est lorsque le mariage n'y est pas encore connu, ou qu'il n'y subsiste que d'une manière imparfaite. Alors, le père, étant éloigné ou incertain, n'a aucun moyen d'exercer l'autorité sur les enfans, & cette autorité reste à la mère. Chez les Lyciens, dit *Hérodote*, les enfans prenoient le nom de leurs mères & non de leurs pères; &, quand on rendoit compte de sa famille, on ne rapportoit que sa généalogie maternelle suivant la succession des femmes; la même coutume étoit établie chez les anciens habitans de l'Attique, comme elle subsiste encore aujourd'hui chez différentes Tribus de l'Amérique Septentrionale & chez les Nations Indiennes qui habitent la côte de Malabar. Dans cet état de société, les

femmes doivent néceſſairement être conſidérées ; leurs enfans, qui tiennent d'elles leur ſubſiſtance & leur ſûreté dans les premières années de leur vie, doivent être diſpoſés à les traiter dans la ſuite avec tendreſſe & reſpect. » C'eſt là vraiſemblablement » la ſource de cette autorité que les » femmes paroiſſent avoir eue chez » quelques peuples groſſiers & barba» res en différentes parties du monde.

» Suivant les relations de l'Iſle For» moſe, dans ces unions paſſagères & » momentanées auxquelles nos Voya» geurs, d'après les idées de l'Europe, » ont donné le nom de mariages, le » mari quitte ſa propre famille, paſſe » dans celle de ſa femme, & continue » d'y reſter autant que dure la liaiſon » avec elle. On prétend que la même » coutume eſt établie chez ce peuple » du Pérou, connu ſous le nom de » *Moxos*.

» Dans les Iſles des Larrons, la femme » eſt abſolument maîtreſſe de la mai» ſon, & le mari ne peut diſpoſer de » rien ſans ſa permiſſion. Elle peut le » châtier & le renvoyer à ſon gré ; &,

» lorsqu'il se fait une séparation, la » femme garde non-seulement tous ses » effets, mais encore ses enfans, qui » traitent comme leur père le nou- » veau mari qu'elle prend.

» Les Sauvages de l'Amérique Sep- » tentrionale admettent souvent les » femmes dans leurs assemblées pu- » bliques; elles ont même quelquefois » le privilége de donner les premières » leur avis sur les sujets mis en délibé- » ration. Les femmes, à la vérité, sont » déclarées incapables d'exercer l'em- » ploi de chef; mais c'est par elles que » se transmet la succession à cet em- » ploi; ainsi, lorsqu'un chef meurt, il » est remplacé, non par son propre fils, » mais par celui de sa sœur, &, au » défaut de ceux-ci, par son plus pro- » che parent dans la ligne féminine. » Quand il arrive que toute sa famille » est éteinte, le droit de lui nommer » un successeur appartient à la matrône » la plus distinguée du village.

» Un Auteur, qui nous a donné les » détails les plus circonstanciés de tou- » tes ces particularités, observe cepen- » dant que les femmes Sauvages de

» l'Amérique Septentrionale n'obtien-
» nent cette influence & cette autorité
» qu'après un certain âge, & lorsque
» leurs enfans sont en état de leur attri-
» rer du respect; qu'avant ce temps
» elles sont ordinairement traitées
» comme les esclaves des hommes, &
» qu'il n'y a point de pays dans le
» monde où le sexe soit en général
» plus dédaigné & plus négligé. »

Chez les anciens Bretons, les femmes avoient le privilége de donner leurs voix dans les assemblées publiques; &, dans quelques Provinces de l'ancien Empire des Mèdes, suivant *Strabon*, elles étoient dans l'usage d'avoir un certain nombre de maris, comme en d'autres pays les hommes ont un certain nombre de femmes ou de concubines. Cette espèce singulière de poligamie est encore établie sur la côte de Malabar, ainsi que dans quelques cantons d'Iroquois.

L'auteur attribue à la vie pastorale le premier degré de rafinement introduit dans le commerce des deux sèxes. Un Pasteur trouve plus aisément & plus régulièrement sa subsistance que

celui qui ne vit que de la chaſſe & de la pêche. Il a plus de loiſir ; il cherche naturellement à améliorer ſa manière de vivre ; les idées de la beauté ſe perfectionnent dans ſon eſprit ; il en naît plus de diſtinction & de choix dans les objets de ſes deſirs, & le plaiſir phyſique commence à ſe lier avec des rapports plus délicats d'affection & de ſentiment. D'ailleurs, cet état produit des différences bien plus marquées de rang & de richeſſes : de-là moins de familiarités, plus de réſerve, plus de difficultés dans le commerce des deux sèxes ; & les paſſions, loin de céder à l'oppoſition qu'elles trouvent, n'en éclatent qu'avec plus de violence, & s'exhalent à proportion des obſtacles qu'elles ont à vaincre. Suivant la relation des peuples qui habitent la côte orientale de la Tartarie, ceux qui ont des troupeaux & des pâturages montrent de la jalouſie ſur la chaſteté de leurs femmes, tandis que ceux qui ne vivent que de la pêche ſont parfaitement indifférens ſur cet objet.

M. *Millar* développe enſuite l'influen

ce de l'Agriculture sur le commerce des deux sexes. Il s'étend particulièrement sur les changemens remarquables que l'acquisition des grandes propriétés, la jalousie excitée par la distinction des rangs, les querelles produites par le voisinage des familles puissantes, ont occasionnés dans les mœurs des Nations barbares, qui, vers le cinquième siècle, envahirent l'Empire Romain, c'est-à-dire, sur les usages de l'ancienne Chevalerie. Jamais il n'y eut plus d'indépendance, une plus énorme différence dans les rangs, plus de divers intérêts, plus de guerres, moins de communication entre les familles. L'état de la société dans ces temps là avoit donc une tendance manifeste à exercer & à rafiner le sentiment de l'Amour. » Retirés dans l'in-» térieur de leurs châteaux & environ-» nés de leurs vassaux nombreux, les » Chefs regardoient leurs voisins, ou » comme des inférieurs, ou comme » des ennemis contre lesquels ils étoient » obligés d'être constamment sur leurs » gardes; ils se comportoient les uns à » l'égard des autres avec cette civilité

» cérémonieuſe que preſcrivoient les
» loix de la Chevalerie, mais, en mê-
» me-temps, avec la réſerve & la cir-
» conſpection qu'exigeoit le ſoin de
» leur propre ſûreté. Le jeune Cheva-
» lier qui ſe préſentoit à un Tournoi,
» voyoit de loin la fille du Chef qui
» donnoit la fête, & ce n'étoit qu'avec
» beaucoup de difficultés qu'il pouvoit
» avoir accès auprès d'elle, & trouver
» les occaſions de lui déclarer les
» ſentimens qu'elle lui avoit inſpirés.
» Il étoit ordinairement reçu par les
» parens de la Demoiſelle avec cette
» politeſſe froide, qui prouvoit peu de
» diſpoſition à contracter une alliance
» avec lui. La jeune perſonne elle-
» même, élevée dans l'orgueil de ſa
» famille, avoit appris à croire qu'il
» n'y avoit que les Guerriers les plus
» diſtingués par leur rang & leur ré-
» putation qui fuſſent dignes de tou-
» cher ſon cœur. Elle ſe ſeroit déſho-
» norée pour toujours dans l'opinion
» de ſes parens, ſi elle s'étoit livrée
» aux premiers mouvemens d'une in-
» clination ſubite ; & il n'y avoit
» qu'une longue ſuite de ſoins, de

» reſpects & de ſervices, qui pût donner à l'amant l'eſpérance d'obtenir » quelques faveurs de ſa Dame.» Auſſi les idées de l'amour s'exaltèrent dans toutes les têtes à proportion des obſtacles qu'il rencontroit ; elles furent l'ame des fêtes, des ſpectacles, des Tournois, des Romans, des Poëſies ; & les mœurs de l'ancienne Chevalerie ont encore une influence marquée juſques ſur le goût & les opinions du ſiècle préſent ; nous leur devons preſque toutes nos idées d'honneur militaire, d'amour & de galanterie. L'eſprit de ces ſiècles s'eſt long-temps fait reſſentir juſques dans nos ouvrages les plus graves. Ce n'eſt que depuis peu qu'on oſe riſquer ſur le Théâtre une Tragédie ſans amour.

L'auteur examine les changemens introduits dans la condition des femmes par les arts utiles & l'établiſſement des manufactures. Il obſerve que les progrès d'un peuple, dans le commerce & les arts, tendent naturellement à éloigner les circonſtances, qui, en gênant le commerce des deux ſèxes, ne ſervent qu'à donner plus

ergie au ſentiment de l'amour.» Le
ût & la culture des arts de la paix
nt un moyen d'union entre les dif-
ens membres de la ſociété, lequel
ablit entr'eux un grand nombre
relations nouvelles pour leur
antage réciproque. A meſure que
rs mœurs ſe civiliſent & s'adou-
ſent, ils ſentent mieux les avan-
ges de l'établiſſement d'une police
gulière. Les différentes tribus, qui
voient dans un état d'indépendan-
les unes à l'egard des autres, ſe
umettent à des loix qui les empê-
ent de s'attaquer & de ſe nuire
ciproquement. Les anciennes que-
lles, qui avoient été la ſource de
nt de déſordres, ne ſont plus fo-
entées par des inſultes récentes,
finiſſent par être enſevelies dans
oubli. Les individus, n'étant plus
viſés par une jalouſie & des crain-
s mutuelles, en viennent bientôt
former des liaiſons entr'eux & à
ntretenir un commerce plus inti-
e. Les hommes & les femmes des
milles différentes communiquent
ſemble avec plus d'aiſance & de

» liberté, & trouvent dans leurs pa-
» rens plus de facilités à se prêter aux
» inclinations particulières qui naif-
» sent de ce commerce.

» Il arrive alors plus rarement que
» les femmes soient l'objet de ces pas-
» sions romanesques & extraordinai-
» res, qui étoient, en partie, l'effet du
» désordre même de la société; mais
» en même-temps elles deviennent
» plus généralement intéressantes par
» les talens utiles ou agréables qui les
» distinguent.

» Lorsque les hommes commencent
» à renoncer aux usages de leur ancien-
» ne barbarie; quand leur attention
» n'est pas exclusivement absorbée par
» le desir de la réputation militaire;
» lorsqu'ils ont fait quelques progrès
» dans les Arts & que les mœurs se
» sont polies dans la même propor-
» tion, il sont naturellement disposés
» à estimer dans les femmes les vertus
» & les qualités qui ont tant d'influen-
» ce sur toute espèce de perfection-
» nement, & qui contribuent de tant
» de manières différentes à multiplier
» les agrémens de la vie. Dans cet état

le ſociété, la femme n'eſt regardée
ni comme l'eſclave ni comme l'idole
le ſon mari, mais comme l'amie &
a compagne qui adoucit & ſoulage
ſes peines, qui double ſes plaiſirs,
& qui partage les riſques & les tra-
vaux auxquels il eſt expoſé. Chargée
par la nature du premier & du plus
preſſant des ſoins, celui de nourrir
& d'élever les enfans, elle a été
douée de toutes les qualités néceſ-
ſaires pour remplir ce devoir im-
portant, tandis qu'en même-temps
elle eſt particulièrement propre aux
occupations minucieuſes qui exigent
plus d'adreſſe que de force, qui ſont
indiſpenſables pour l'économie in-
térieure de la famille, & qui ont
tant d'influence ſur le bonheur & la
proſpérité de tous les individus
qui la compoſent. » Alors, comme
s femmes ſe voient eſtimées en
oportion du zèle & de l'habileté
'elles montrent dans les différen-
s branches de l'économie do-
eſtique, elles ſont naturellement
citées à tâcher de perfectionner
ncore ces qualités utiles. » Elles s'ac-

» coutument à regarder comme une
» vertu l'aſſiduité dans les occupa-
» tions qui leur ſont propres, &
» l'oiſiveté comme la plus grande
» tache dans le caractère d'une femme.
» Elles s'inſtruiſent de bonne heure
» de tout ce qui peut les mettre en
» état de bien remplir les devoirs de
» leur emploi, & ſervir à l'agrément
» de la vie domeſtique. Occupées de
» ces recherches ſolides, elles ſont
» moins propres à ſe diſtinguer par les
» qualités brillantes qui animent la
» ſphére de l'amuſement & de la gaîté.
» Accoutumées à vivre dans la re-
» traite, & à n'avoir pour ſociété que
» leurs parens les plus proches, ce
» genre de vie leur inſpire une mo-
» deſtie & une défiance, naturelles
» aux perſonnes qui ne connoiſſent
» point les ſociétés nombreuſes &
» variées. Ainſi les affections des fem-
» mes ne ſont ni diſtraites par le
» plaiſir, ni altérées par les mœurs
» & les opinions corrompues du
» monde. Comme leurs attentions &
» leurs ſoins ſe portent preſqu'uni-
» quement ſur les individus de leur
» propre

» propre famille, les ſentimens tendres » qui naiſſent de ces relations naturel- » les, ont en elles plus de délicateſſe » & d'activité, & leur rendent plus » facile la pratique de toutes les vertus » domeſtiques. »

Enfin, les effets qu'une grande richeſſe & la culture des arts agréables produiſent dans la condition des femmes, ſont de les exciter à renoncer à la vie privée qu'on regardoit auparavant comme indiſpenſable pour elles, à étendre la ſphère de leurs liaiſons, à paroître dans les lieux publics, à abandonner la quenouille & le fuſeau, à ſe diſtinguer par les qualités agréables plus que par les qualités utiles.

Voilà, Monſieur, quelles ſont les obſervations de M. *Millar* ſur le ſort différent qu'éprouvent les femmes ſuivant les différens progrès de la Société. Il me ſemble qu'il en réſulte, que, chez les peuples ſauvages, la groſſièreté a des effets cruels; que chez les peuples qui ont de grandes propriétés, les idées de l'amour ſont chimériques & au-delà de la nature; que chez ceux

qui ont fait des progrès dans les arts utiles & le commerce, elles ſont conformes à la raiſon ; & que chez les Nations qui ont des richeſſes & du luxe, elles dégénèrent en une licence & une corruption de mœurs incompatibles avec le bon ordre & les premiers intérêts de la Société.

Après les droits de l'union conjugale, l'auteur traite des rapports qui ſubſiſtent entre les enfans & leurs parens ; il détermine quelle eſt l'autorité qu'un père exerce communément ſur ſes enfans dans les premiers âges, & il examine les limites qu'apportent à la juriſdiction paternelle les accroiſſemens de l'état ſocial. La juriſdiction que les pères exerçoient ſur leurs enfans dans les Sociétés naiſſantes n'étoit pas moins dure que celle des maris ſur leurs femmes. Chez un peuple barbare, chaque individu eſt diſpoſé naturellement à abuſer du pouvoir qu'il a entre les mains. Tout ſert à fortifier le deſpotime paternel : la foibleſſe des enfans, les ſecours dont ils ont beſoin, l'eſtime & le reſpect que le père leur inſpire par la

supériorité de ſes lumières & par ſon expérience; dans un âge avancé, il eſt naturel que l'on conſerve les impreſſions de reſpect & de ſoumiſſion que l'on a reçues dans ſa jeuneſſe. L'hiſtoire des Nations barbares & de celles mêmes qui ont fait quelques progrès dans la civiliſation offrent des faits qui montrent la nature & l'étendue de cette juriſdiction. Chez les Gaulois, & probablement chez les anciens peuples de la Germanie, le père avoit droit de vie & de mort ſur ſes enfans. Ces uſages, qui ſubſiſtoient parmi les premiers habitans de l'Arabie, prouvent auſſi que le père avoit un pouvoir ſans bornes dans l'adminiſtration & le gouvernement de ſa famille. » Il paroît » que dans l'Empire de Ruſſie la juriſ» diction paternelle étoit illimitée. Le » Czar *Pierre le Grand* ſe doutoit ſi peu » que les coutumes des autres Nations » puſſent différer de celles de ſon pays, » que, dans ſa Déclaration publique, » adreſſée au Clergé & aux Ordres ci» vils & militaires de l'Empire, il en » appelle au jugement de tout l'Uni» vers; il affirme que, ſelon toutes

» les loix divines & humaines, & ſpé-
» cialement ſelon celles de Ruſſie, un
» père, même parmi les perſonnes
» privées, a un droit entier & abſolu
» de juger ſes propres enfans ſans ap-
» pel & ſans prendre l'avis de qui que
» ce ſoit. »

Dans ces parties de la Tartarie qui ont quelque communication avec les grands peuples de l'Aſie, il eſt ordinaire que le père vende ſes enfans de l'un & de l'autre sèxe, & l'on dit que c'eſt de-là ſur-tout qu'on tire une grande partie des femmes & des eunuques deſtinés aux ſerrails. Un fait trop connu pour être conteſté, c'eſt que ſur la côte d'Afrique les pères eux-mêmes vendent leurs propres enfans aux Marchands Européens qui achetent des eſclaves. On ſçait auſſi que les loix & les coutumes des Romains donnoient anciennement au père un pouvoir illimité pour vendre ſes enfans ou les mettre à mort; mais les progrès d'un peuple vers la civiliſation & les lumières tendent à limiter & à reſtreindre cette juriſdiction primitive. Les parens les plus proches

commencent à s'intéreſſer au bien être des enfans, & à interpoſer leurs bons offices en leur faveur; les pères eux-mêmes, ayant plus d'occaſion d'exercer les affections ſociales & de cultiver les arts qui adouciſſent les mœurs, ſe trouvent diſpoſés à exercer leur autorité avec plus de douceur & de modération. » D'un autre côté, les » progrès des Manufactures & des » Arts contribueront à affoiblir ſon » autorité, & à procurer à ſes enfans, » même pendant qu'il vivra, un état » d'indépendance & de liberté.

» Dans les premiers temps de ſociété, où les hommes ſont principalement occupés à la pêche & à la chaſſe, au pâturage, ou à la culture des » terres, les enfans ſont élevés dans la » maiſon de leur père; &, comme ils » y reſtent ordinairement tant qu'il » vit, ils n'ont aucun moyen d'acquérir des propriétés qui leur ſoient » propres, & ils ne peuvent attendre » leur ſubſiſtance que du bien héréditaire dont leur père peut ſeul diſpoſer. L'état des enfans à cet égard, » ainſi qu'à pluſieurs autres, change

» ſenſiblement par l'introduction du » commerce & des manufactures. Dans » un pays commerçant, une grande » partie des habitans ſont occupés à » des travaux qui tendent à ſéparer les » membres d'une même famille & » exigent ſouvent qu'ils vivent à une » grande diſtance les uns des autres.

» Les enfans, dès leur premier âge, » ſont obligés de quitter le lieu de » leur naiſſance pour s'inſtruire dans » les profeſſions & les métiers qu'ils » ſe propoſent d'exercer pour gagner » leur vie; ils s'établiſſent enſuite dans » les endroits où ils trouvent plus de » facilité pour exercer ces mêmes pro- » feſſions. Cette néceſſité les ſouſtrait » de bonne heure, du moins en grande » partie, à l'autorité de leur père. Ils » ſe mettent en état de ſe procurer leur » ſubſiſtance ſans avoir beſoin de ſes » ſecours, & quelquefois leur travail » & leur induſtrie les élèvent à un état » d'opulence. Ils forment des familles » particulières dont ils ſont les chefs; » &, comme ils ſont trop éloignés de » leur père pour qu'il ait des occaſions » d'obſerver & de cenſurer leur con-

» duite, leurs anciennes habitudes » s'affoibliſſent & s'effacent par degrés.

M. *Millar* obſerve qu'en général par-tout où la poligamie eſt établie, la tendreſſe du père pour ſes enfans étant par-là même néceſſairement plus foible, il exerce le pouvoir qu'il a ſur eux avec plus de rigueur. *Ariſtote* dit que de ſon temps, chez les Perſes, le pouvoir du père ſur les enfans étoit auſſi abſolu que celui du maître ſur ſes eſclaves. » Il paroît que chez les » Chinois, la même circonſtance, » jointe à l'averſion connue de ce peu» ple pour toute eſpèce d'innovation, » a ſervi à maintenir dans ſa force une » grande partie de la juriſdiction pa» ternelle. On aſſure que le père y a » le privilége de vendre ſes enfans tou» tes les fois qu'il le juge à propos; » mais lorſqu'il veut les mettre à mort, » il eſt obligé de les citer devant un » Magiſtrat, & de les accuſer publi» quement. Alors, quel que ſoit le cri» me dont ils ſont accuſés, ils ſont te» nus pour coupables, ſans aucune » preuve que la ſimple affirmation du » père.

» L'uſage d'expoſer les enfans à la » Chine ne fut limité que dans ces » derniers temps. Le Père *Noel*, dans » une relation adreſſée en 1703 au Gé- » néral des Jéſuites, obſerve qu'à Pé- » kin on trouvoit tous les matins un » certain nombre d'enfans expoſés dans » les rues. Comme Pékin eſt exceſſi- » vement peuplé, dit ce Religieux, » & que ceux qui ont plus d'en- » fans qu'ils ne peuvent en nourrir » ne ſont pas ſcrupule de les expoſer » dans les endroits publics où ces pe- » tites créatures périſſent miſérable- » ment ou ſont dévorés par les ani- » maux, un de nos premiers ſoins eſt » d'envoyer tous les matins des Ca- » téchiſtes dans les différentes parties » de cette grande Ville, afin de bap- » tiſer ceux des enfans expoſés qui » ne ſont pas encore morts. On expoſe » tous les ans environ vingt ou trente » mille enfans, & nos Catéchiſtes en » baptiſent environ trois mille ; ſi » nous avions vingt ou trente Caté- » chiſtes, très-peu de ces enfans mour- » roient ſans recevoir le baptême. »

Chez les Nations Européennes qui

ont fait le plus de progrés dans le commerce, les membres de chaque famille jouiſſent du plus haut degré de liberté, & cet uſage paroît juſtifié par toutes ſortes de motifs d'utilité & de juſtice. Cependant l'auteur ajoute que cet eſprit de commerce porte quelquefois les choſes à une extrêmité oppoſée & qu'il tend ſouvent à procurer aux membres d'une famille une plus grande indépendance que ne l'exigent le bon ordre & la ſubordination domeſtiques.

M. *Mitlar*, après avoir examiné l'origine des chefs des premières Tribus & les degrés ſucceſſifs d'autorité qu'ils peuvent acquérir, vient au pouvoir qu'un Souverain exerce ſur une ſociété étendue, arrête ſes regards ſur l'état des eſclaves dans les premiers ſiècles, ſuit les variations de cet état à proportion des progrès de la légiſlation, & nous expoſe le tableau de la révolution ſingulière qui diſtingue honorablement à cet égard les loix de l'Europe, c'eſt-à-dire, de l'abolition de l'eſclavage; il finit par prouver que les Nations Européennes

ont porté les avantages de la liber
un degré qu'on n'avoit jamais co
dans aucun temps, ni dans au
pays. Vous ne ſerez pas fâché, M
ſieur, de trouver ſes réflexions ſur
objet ſi important à l'humanité. » D
» les Républiques anciennes, dit
» dont on a tant vanté les gouver
» mens libres, les Artiſans & les Jo
» naliers en général ne jouiſſoient
» des priviléges communs, & étoi
» plutôt traités comme des anima
» que comme des hommes. A meſ
» que ces Nations devinrent plus
» ches & plus civiliſées, elles eur
» plus d'eſclaves & les traitèrent
» même-temps avec une dureté p
» intolérable. On nous dit qu'à Ath
» nes les eſclaves étoient à l'égard
» citoyens libres, à peu près dans
» proportion de vingt à un. Dans
» temps les plus floriſſans de Rom
» lorſque le luxe étoit porté à un exc
» prodigieux, la proportion des hab
» tans réduits en ſervitude étoit, ſi
» vant toute apparence, encore pl
» grande. On peut donc affirmer qu
» dans le Gouvernement d'Europe

» plus despotique, où l'esclavage do-
» mestique est aboli, le peuple y jouit
» réellement d'une plus grande liberté
» qu'il n'en avoit dans aucune de ces
» républiques si admirées, qu'avoient
» fondées les Nations de l'antiquité
» les plus célèbres par leurs lumières
» & par leur amour pour la patrie.

» Sous quelque point de vue que
» nous considérions l'établissement de
» l'esclavage, il paroît également nui-
» sible & funeste à la société. Si l'on peut
» affirmer quelque chose avec certitu-
» de, c'est que les hommes mettront
» plus d'activité à travailler pour leur
» propre compte, que lorsqu'ils seront
» forcés de travailler pour le compte
» d'un autre. L'abolition de la servi-
» tude personnelle tend donc évidem-
» ment à rendre les habitans d'un pays
» plus industrieux, & en produisant
» une plus grande quantité de subsis-
» tance, elle doit nécessairement aug-
» menter la population, ainsi que la
» force & la sûreté de la Nation. »

Jusqu'à présent on avoit ramassé un grand nombre de faits singuliers sur les mœurs & les usages des différens

peuples : mais on s'étoit peu étudié à les appliquer à l'hiſtoire du genre humain dans les différentes époques de la Société. M. *Millar* fournit cette carrière avec le plus grand ſuccès. La connoiſſance de l'homme moral a ſuivi les mêmes révolutions que celle de la Phyſique : on a commencé par bâtir des romans & des ſyſtêmes : on finit par l'expérience & par les faits qui ſont les ſeuls guides qui n'égarent point. Mais, pour tirer des conſéquences auſſi lumineuſes & auſſi philoſophiques que l'a fait M. *Millar*, il falloit avoir toute la pénétration, la juſteſſe & la ſagacité de ce ſçavant Profeſſeur. On doit ſçavoir gré au Traducteur de ces *Obſervations* d'avoir fait paſſer dans notre langue un ouvrage auſſi eſtimable. Son travail utile auroit encore plus de prix, s'il s'étoit donné la peine de ſoigner ſon ſtyle, qui, en général, eſt très-négligé, ſouvent pénible & forcé.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 20 Novembre 1773.

LETTRE VIII.

Quatrième Lettre à M. de Voltaire, par M. Clément ; à Paris chez Moutard, Libraire de MADAME LA DAUPHINE, *rue du Hurepoix ; Brochure in-8° de 121 pages.*

DANS les Lettres de M. *Clément* qui ont précédé celle-ci, vous avez vu, Monsieur, qu'il s'est occupé de remettre à leur place les Ecrivains que M. *de Voltaire*, par des motifs secrets, a trop exaltés, & de défendre les réputations auxquelles il a voulu porter atteinte. *La Fontaine* & *Boileau* sont les seuls objets de cette quatrième *Lettre*. Le Critique y relève les décisions légères que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* a hasardées sur ces deux hommes immortels. Par exemple, dans le Catalogue des Ecrivains de ce siècle, M. *de Voltaire*, après avoir parlé des *Corneilles*, des *Bossuets*, des *Molières*, dit de *la Fontaine* qu'*il se mit presque*

à côté de ces hommes ſublimes. Il aſſure enſuite que *Quinault* fut digne *d'être placé avec tous ces illuſtres contemporains.* Il réſulte de là que M. *de Voltaire* met *Quinault* au-deſſus de *la Fontaine* : ce qui, dit M. *Clément*, eſt peut-être le jugement le plus honteux pour un homme de goût. *La Fontaine*, ajoute-t-il, eſt un de ces génies originaux pour leſquels la nature avoit tout fait, & qui auroit été un génie extraordinaire dans quelque ſiècle qu'il eût vêcu ; ce qui donne lieu à M. *Clément* de faire obſerver cette diſtinction entre le génie & le bel eſprit ; diſtinction vraie, excellente, & qui s'applique aiſément. » L'homme d'un vrai » génie a un caractère particulier qui » le diſtingue de tous les autres. Il » peut ſe perfectionner par l'imita- » tion ; mais il reſtera toujours ori- » ginal. *La Fontaine* & *Molière* n'au- » roient pas été ſi parfaits au temps » de *François I*, mais ils auroient tou- » jours eu le génie qui leur étoit » propre, une naïveté exquiſe qui ſe » ſeroit accommodée à celle de notre » vieux langage, & qui les auroit tou-

» jours tirés du commun des Ecrivains.
» Un Bel-Esprit au contraire ne brille
» que d'une lumière empruntée ; il ne
» feroit rien, s'il n'y avoit pas eu de
» grands esprits avant lui : il est moins
» redevable de son mérite à lui-même
» qu'au siècle où il se trouve ; il pro-
» fite des connoissances générales &
» particulières. Son esprit est le résul-
» tat des autres esprits. Son talent est
» sur-tout dans sa mémoire, & dans
» une certaine facilité à mettre en
» œuvre ce qu'il a lu & appris. Il sçait
» tirer parti des beautés de tous ceux
» qui l'ont précédé, sans en avoir de
» propres, par où il puisse égaler les
» hommes de génie. Il n'a pas les dé-
» fauts de ces grands hommes qui ont
» ouvert leur carrière, & qui n'ont
» pu embrasser tout leur art à la fois ;
» il sçait éviter ces imperfections :
» mais il n'a pas un seul de ces traits
» originaux & sublimes qui font ou-
» blier cent défauts. Enfin, tel Bel-
» Esprit de nos jours se croit supérieur
» à ses maîtres, qui, sans eux, n'eût
» peut-être pas fait un pas dans son
» art, & qui, du temps de *Corneille*,
» n'eût été qu'un *Scudéry* ».

Je crois avoir deviné, dit M. *Clément* à M. *de Voltaire*, ce qui vous empêche de mettre *la Fontaine* tout à fait à côté de ses illustres contemporains. Cela n'étoit pas fort difficile : car M. *de Voltaire* dit nettement dans son Catalogue des Ecrivains du *Siècle de Louis XIV*, que cet auteur *est négligé, inégal*; qu'*il fourmille de fautes contre la langue*; qu'*il l'a même souvent corrompue*; qu'*il tombe trop souvent dans le familier, le bas, le négligé, le trivial*, &c. M. *Clément* répond que, quand même *la Fontaine* auroit tous ces défauts, ce ne seroit pas une raison pour l'exclure du rang des premiers génies, & que *Corneille*, qui sûrement a plus de négligences & de fautes contre la langue, n'en est pas moins regardé comme un de nos meilleurs Poëtes. » Lorsqu'un » Ecrivain a dans son genre une cer» taine quantité de traits sublimes & » de ces beautés supérieures qu'aucun » autre n'a pu atteindre ; de ces beau» tés qu'on ne trouve qu'en lui, qui » le caractérisent principalement, & » le séparent de tous ceux qui ont » suivi le même genre ; quelques soient

» d'ailleurs les imperfections & les » taches que l'on rencontre dans ſes » Ecrits, il ſera toujours regardé » comme un génie du premier ordre. » Toute l'élégance, toute la correction » ne vaut pas une ſeule de ces beautés » ſublimes, qui ont quelque choſe au- » deſſus de l'humain, ou qui ſont du » moins ce qu'il y a de plus rare dans » les ouvrages des hommes. Ainſi, » malgré les fautes que vous voyez » dans *la Fontaine*, & celles que vous » y ſuppoſez, le grand nombre de » ſes beautés originales, que perſonne » n'a pu encore imiter, qui ſont d'au- » tant plus admirables qu'elles ſont » plus ſimples & plus naturelles, & » qui ſont les délices de toute ſorte » d'eſprits, le feront placer dans la » claſſe peu nombreuſe des hommes » de génie qui ſont l'honneur de la » Nation ».

Au reſte, M. *Clément*, à l'exemple de tous les véritables gens de goût, défend les négligences mêmes de *la Fontaine*. Il montre qu'elles contribuent le plus ſouvent à la grace de ſon ſtyle, & que *la Fontaine*, en ſe les

permettant comme un moyen de plaire, s'eſt rendu le maître de ſon art. On ſçait que l'enjambement eſt proſcrit dans nos grands vers. Quand *la Fontaine* enfreint cette règle, il ſemble que le ſens de ſa phraſe l'y invite, comme dans ces vers :

La défenſe eſt un charme ; on dit qu'elle aſſaiſonne
Les plaiſirs, & ſur-tout ceux que l'Amour nous donne.

Il faudroit être bien peu connoiſſeur en Poëſie pour ne pas ſentir que *les plaiſirs* rejettés au commencement du ſecond vers font une grace de plus. Il en eſt de même d'un entretien entre deux amis où l'un exhorte l'autre à voyager enſemble :

Vous ſçavez que nul n'eſt Prophète
En ſon pays ; cherchons notre aventure ailleurs.

Il eſt certain qu'il n'appartient qu'à *la Fontaine* de transformer en beautés juſqu'à ſes défauts.

L'auteur de cette *Lettre* a plus de peine à défendre les mauvaises rimes & les constructions vicieuses qui échappent quelquefois à ce divin Fabuliſte : cependant il penſe avec raiſon que ces défauts ſont plus excuſables dans ſon genre & dans ſa manière d'écrire, que dans un ſtyle plus ſérieux. » Tout le monde con-» viendra, pourſuit-il en parlant à » M. *de Voltaire*, que ſon exemple n'a » pas dû vous engager, Monſieur, à » remplir vos Tragédies & vos Poë-» mes de tant de rimes défectueuſes » & de licences continuelles qui ſeront » toujours des taches conſidérables » dans vos ouvrages, quoiqu'elles » paroiſſent légères dans ceux de *la* » *Fontaine*. L'air négligé que l'on aime » dans une bergère, on ne l'excuſe » point dans une Reine.

» On ſouffre que *la Fontaine*, dans » un conte, paſſe un peu ſur la règle, » en mettant :

Bon, jurer ! Ce ſerment vous *lie-t-il* davan-
tage
Que le premier n'a fait ?

» Ou bien qu'il faſſe un hiatus.

Ils avoient *lu*, *ou* plutôt ouï dire.

» Quand ces petites fautes n'y ſe-
» roient pas, aſſurément ce ſeroit le
» mieux; mais la ſimplicité du genre,
» la liberté du ſtyle Marotique les font
» aiſément pardonner; mais on ne
» peut tolérer que, dans un Poëme
» héroïque, on faſſe une faute auſſi
» conſidérable contre la Langue que
» celle-ci:

Retranches, ô mon Dieu, des jours de ce grand Roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi.

» Jamais on n'a mis une *s* à cet impé-
» ratif *retranche*, ni à tous ceux qui lui
» reſſemblent: comme *aime*, *pardonne*,
» *juge*, *écoute*, ſi ce n'eſt dans ce cas,
» *juges-en par mes pleurs*, *écoutes-en la*
» *voix*, &c, où l'oreille, maîtreſſe des
» Langues, a fait une exception à la
» règle pour éviter la cacophonie.

M. *de Voltaire* rapporte cinq ou ſix exemples des prétendues puérilités de *la Fontaine*. M. *Clément* prouve vic-

torieuſement que ce ſont de vraies chicanes. On ne peut ſur-tout trop s'étonner que l'auteur de tant de Poëſies célèbres n'ait pas ſenti ou ait feint de ne pas ſentir ces deux vers qui peignent ſi bien le héron :

Un jour ſur ſes longs pieds, alloit je ne ſçais où,
Le héron au long bec emmanché d'un long cou.

Il y a néceſſairement dans la critique de ces vers de l'ignorance ou de la mauvaiſe foi, &, dans cette alternative, il me ſemble entendre tous les adorateurs de M. *de Voltaire* qui crieroient au ridicule ſi l'on s'aviſoit de l'accuſer d'ignorance.

L'auteur de cette *Lettre* rejette encore ſur M. *de Voltaire* le reproche de ſtyle bas & trivial que celui-ci fait à *la Fontaine* ; il lui rappelle des anthithèſes miſérables, des expreſſions puériles ou indécentes, comme un *Théâtre de neige & de gloire ; choiſir un autre Greluchon, Dieu qui eſt les bras croiſés pendant l'éternité ;* puis en parlant des *corpuſcules* & de l'*infini* :

Hélas, tout ce qu'on dit des *corps*
Rend-il le mien moins misérable ?

S'il étoit échappé à *la Fontaine* des jeux de mots aussi ridicules, qu'auroit dit M. *de Voltaire ?*

Voici une autre chicane que fait M. *de Voltaire* à ce Fabuliste immortel. Ce dernier dit en parlant d'un véritable ami :

Il cherche vos besoins au fond de votre cœur :
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous même.

M. *de Voltaire* proscrit le mot de *pudeur* au lieu de *honte* ; il ajoute qu'on ne peut pas dire *j'ai la pudeur de parler devant vous.* Si vous me demandez mon avis, Monsieur, je vous répondrai que je pense comme M. *Clément*, qui assure que les meilleurs Poëtes ont employé le mot de *pudeur* pour celui de *honte*, & qui cite ce vers de *Racine* dans *Iphigénie*.

Moi-même je l'avoue avec quelque *pudeur.*

M. *Clément* démontre que non seule-

ment l'inimitable *la Fontaine* n'a point corrompu la langue, mais qu'il l'a enrichie d'un grand nombre d'expreſſions & de tournures auſſi hardies qu'ingénieuſes; & ce ſujet lui fournit d'excellentes obſervations. » Ce qui diſtingue, dit-il, les hommes de génie, » c'eſt qu'ils forcent preſque la langue » à exprimer ce qu'ils ſentent. Ils » paſſent par-deſſus les règles grammaticales, & les gens de goût ſont » obligés de condamner les règles, & » d'approuver une heureuſe licence. » Les anciens Poëtes avoient là-deſſus » une liberté étonnante. Les nôtres » ſont plus réſervés & plus timides. » Mais *la Fontaine*, qui ne pouvoit » être gêné par rien, a été moins circonſpect; & ſon génie lui a fait haſarder beaucoup de choſes, peut-» être même ſans ſçavoir s'il haſardoit » rien.

» Le verbe *triompher* ne ſe joint pas » ordinairement avec un autre verbe. » On dit bien *triompher d'un ennemi*, » *d'une paſſion*, mais on ne dit pas » *triompher de faire une choſe*. Cependant *la Fontaine* a dit;

. . . . . Sa charmante moitié
Triomphoit d'être inconsolable,
Et de lui faire des adieux
A tirer les larmes des yeux.

» Il semble, malgré la règle, que cette » façon de parler est toute naturelle, » tant elle est aisée, précise & expres- » sive. En voici une autre empruntée » du Latin, qui a beaucoup de viva- » cité:

Vous qui devez sçavoir les choses de la vie;
Qui par tous ses degrés avez déja passé,
Et *que rien ne doit fuir* en cet âge avancé.

» Il seroit à desirer qu'on eût adopté » cette locution, qui réunit la clarté à » la précision & à la force.

» Voyez dans cet autre endroit » comme il sçait plier la langue, & la » dégager de cette surcharge d'articles » & de verbes auxiliaires dont elle » est embarrassée, & qui rendent sou- » vent sa marche pesante:

Nos amis ont grand tort, & *tort qui* se repose
Sur de tels paresseux à servir ainsi lents.

» Cet

» Cet autre exemple eſt encore plus » extraordinaire & plus frappant :

Un loup, dis-je, au ſortir des rigueurs de l'hyver,
Appèrçut un cheval qu'on avoit mis au verd;
Je laiſſe à penſer quelle joie !
Bonne chaſſe, dit-il, *qui l'auroit* à ſon croc !

» Cette ellipſe eſt très-forte. Le Poëte » ſous-entend *celui-là feroit bonne* » *chaſſe qui*, &c ; mais cette ellipſe » peint à merveille l'avidité du loup. » Car le langage d'une paſſion quel- » conque eſt toujours bruſque & ra- » pide. Tous les grands Poëtes, dans » ces occaſions, ont ſacrifié les ſcru- » pules de la Grammaire à la vérité de » l'expreſſion. C'eſt-là préciſément » maîtriſer ſa langue & l'enrichir mal- » gré elle.

» Juſqu'ici les Poëtes s'étoient con- » tentés d'appeller les bleds & les » autres fruits de la campagne, l'*eſpoir* » *du moiſſonneur. La Fontaine*, en vé- » ritable Poëte, qui ſe crée une langue » au beſoin, & qui dédaigne de mar- » cher ſur les pas des rimeurs vul-

» gaires, s'exprime ainſi, dans ſon » Poëme d'*Adonis*, en parlant d'un » ſanglier :

L'avare laboureur ſe plaint à ſa famille
Que ſa dent a détruit *l'eſpoir de la faucille.*

» *L'eſpoir de la faucille* eſt une expreſ- » ſion auſſi neuve que hardie. Les An- » ciens n'ont rien de plus fort ; mais » tel eſt le droit de la Poëſie, de » donner à l'inſtrument du moiſſon- » neur *l'eſpoir* du moiſſonneur même. » Quiconque blâmera ces belles har- » dieſſes, s'avouera indigne de lire » les Poëtes & d'en parler ».

On ne peut rien ajouter, Monſieur, à la juſteſſe des remarques de M. *Clément* ſur *la Fontaine*. Il ſaiſit cette occaſion de détromper ceux qui ne le regardent que comme un conteur agréable, & qui ne s'imaginent pas que ce ſoit un grand Poëte ; il prouve par une infinité d'exemples, qu'il eſt un de nos Poëtes les plus hardis & les plus neufs pour l'expreſſion : il ajoute que le ſeul *Racine* peut lui diſputer le prix en cette partie.

Il eſt échappé à M. *de Voltaire* un trait aſſez indécent ſur cet admirable fabuliſte : le zèle de M. *Clément* pour ſa gloire ne lui permet pas de laiſſer ce trait ſans réponſe. *Il étoit*, dit l'auteur du *Siècle de Louis XIV*, *malgré ſon génie, preſqu'auſſi ſimple que les héros de ſes Fables.* » Quelle compa-» raiſon, s'écrie M. *Clément*, de la » ſimplicité d'un homme de génie avec » celle des bêtes ! Si vous avez pris » cela pour une gentilleſſe d'eſprit, » quel cas doit-on faire de l'eſprit ? » En diſant que *la Fontaine* étoit ſim-» ple, malgré ſon génie, auriez-vous » cru que le génie fût oppoſé à la ſim-» plicité des mœurs ? Au contraire, il » n'y a que le vrai génie qui ait cette » aimable ſimplicité. Le génie n'é-» tant autre choſe qu'un heureux & » ſublime inſtinct qui rapproche un » homme de la Nature & lui en fait » ſentir vivement toutes les beautés, » il eſt preſque néceſſaire que cet » homme de génie ait, dans ſes mœurs, » cette belle ſimplicité de la Nature, » & je ne crois pas qu'il y ait une mar-» que plus ſûre pour reconnoître ſi un

» homme n'a point de génie, que de » voir s'il manque de cette ſimplicité » même. Voyez, depuis *Homère* & » *Virgile* juſqu'à *Corneille* & *la Fontai-* » *ne*, ſi tous les hommes de génie n'ont » pas été eſtimés principalement par » cette qualité ſi rare entre les autres » hommes. Je conviens que, de nos » jours, on aime mieux n'avoir que » de l'eſprit & avoir des mœurs moins » ſimples. On ſe pique de raffinement, » de duplicité, d'intrigues, de manè- » ge, de ruſe & de mauvaiſe foi. Si » l'on peut aſſaiſonner tout cela de » perfiſflage & d'un jargon brillant, on » eſt très-content de ſoi, l'on ne chan- » geroit pas ſa petite réputation de » bel-eſprit contre celle du plus grand » génie. C'eſt à cette dépravation de » mœurs, que les Gens de Lettres ont » puiſée dans un commerce trop fré- » quent des gens du monde & que » peut-être ils y ont augmentée, qu'il » faut attribuer ce manque de génie » que l'on remarque en eux. Ce qui fait » ſur-tout valoir mon obſervation, » c'eſt que l'homme de ce ſiècle qui » a, ſans contredit, le plus de génie

» (excuſez-moi, Monſieur, ſi ce n'eſt
» pas de vous que je veux parler) eſt
» préciſément celui qui a le plus de
» cette ſimplicité précieuſe qu'on eſti-
» moit dans les premiers Ecrivains de
» l'autre ſiècle. Au reſte, il ne faut
» pas croire que la ſimplicité de *la*
» *Fontaine* alloit juſqu'à la ſtupidité,
» comme vous voudriez l'inſinuer. Il
» avoit la même naïveté dans ſes
» mœurs que celle qu'on admire dans
» ſes écrits. Il n'étoit point étincelant
» d'eſprit dans un cercle; mais il naiſ-
» ſoit des chefs-d'œuvre de ſa plume;
» & ſur-tout il avoit mérité, par ſes
» vertus & par la droiture de ſon
» cœur, l'eſtime & l'amitié de ceux
» qui jouiſſoient le plus intimement
» de ſon commerce. Aujourd'hui nos
» beaux-eſprits, les plus célèbres, n'en-
» fantent point de chefs-d'œuvre.
» Loin d'avoir de véritables amis &
» d'être eſtimés des gens de bien, ils
» ſont craints, haïs & mépriſés; & ils
» ſe moquent de ceux qui ſont aſſez
» ſimples pour reſſembler à *la Fon-*
» *taine*, au moins par la candeur, la
» franchiſe, la bonhommie, & toutes

» les qualités de l'ame, ſans leſquelles » le génie même ne ſeroit rien, s'il » étoit poſſible qu'il exiſtât ſans elles. »

M. *Clément* paſſe à la défenſe de *Boileau* que M. *de Voltaire* a beaucoup loué, mais qu'il a plus critiqué. Un des principaux objets de ſa cenſure eſt cette foule de proverbes qu'on trouve dans le *Juvénal* François, & que l'auteur de la *Henriade* ne trouve pas dignes de la bonne compagnie. M. *Clément* venge à ce ſujet l'auteur de l'*Art Poëtique*; il fait voir que jamais perſonne n'a porté plus loin que M. *de Voltaire* l'abus des Sentences & des penſées découſues; il en cite, entr'autres, un exemple fort plaiſant tiré du quatrième *Diſcours Philoſophique* de cet Ecrivain.

Il ne faut point tout voir, tout ſentir, tout entendre.

Quittons les voluptés pour ſçavoir les reprendre.

Le travail eſt ſouvent le père du plaiſir.

Je plains l'homme accablé du poids de ſon loiſir.

Le bonheur eſt un bien que nous vend la nature.

Il n'eſt point ici bas de moiſſon ſans culture.
Tout veut des ſoins, ſans doute, & tout eſt acheté.

Tous ces vers ſe trouvent à la file l'un de l'autre, & M. *de Voltaire* n'a pas honte de reprocher les maximes à *Deſpréaux*.

Le Critique rapporte enſuite l'*Epître* de M. *de Voltaire* à *Boileau* qui parut il y a environ deux ans, & l'accompagne de notes, dans leſquelles il relève en détail toutes les petites injures, toutes les indécences qu'il s'y eſt permiſes. Il y a une de ces notes qui vous fera beaucoup rire. M. *de Voltaire* dit à la fin de ſon *Epître*.

Mais je veux avec toi baiſer dans l'Eliſée,
La main qui nous peignit l'épouſe de *Théſée*.
J'embraſſerai *Quinault*, en duſſes-tu crever.

Ainſi, dit M. *Clément*, » vous ne baiſez que la main de *Racine*, & vous » embraſſez *Quinault!* Voilà des careſſes faites avec beaucoup de choix » & de goût! »

Il y a, Monſieur, bien peu de Littérateurs qui fuſſent en état de mettre

dans toutes ces discussions autant de lumières, de solidité, de discernement que l'auteur de cette *Lettre*. La raison la plus saine & le goût le plus sûr lui dictent tous ses principes & tous ses jugemens. Je ne connois point de meilleure Rhétorique à mettre entre les mains des jeunes gens que ce Recueil de *Lettres*, pour former leur esprit, pour les attacher à nos grands maîtres dans l'art d'écrire en prose & en vers, & pour leur rouvrir le chemin de la Nature, de la vérité, du beau, dont la trace est perdue dans ce siècle très-philosophiquement corrompu par rapport à l'Eloquence & à la Poésie, comme par rapport aux mœurs. J'ai rencontré dans le monde des personnes qui voudroient qu'en général M. *Clément* fût moins sérieux & qu'il égayât sa critique. Mais, si cette manière ne s'accorde pas avec le caractère qu'il a reçu de la Nature, je crois qu'il fait très-bien de ne pas courir après la gaîté. Il vaut mieux être grave & instructif que de grimacer en tâchant d'être plaisant.

Je suis, &c.

A Paris ce 22 Novembre 1773.

LETTRE IX.

Code Lorrain, ou Conférence des Edits & Ordonnances des Ducs de Lorraine & de Bar, & des Coutumes générales & particulières de ces deux Duchés; par M. François de Neufchâteau, Docteur en Droit, de plusieurs Académies, &c; Conseiller, Avocat du Roi au Bailliage de Vézelize.

CET ouvrage, ne paroît point encore, Monsieur; on n'en a publié que le *Prospectus** qu'on vient de m'envoyer, accompagné d'une Lettre qui mérite que je vous en fasse part.

MONSIEUR,

Vous avez peut-être lu dans des Mémoires Littéraires que M. *François*

* Ce *Prospectus* a été imprimé à Nancy, & se distribue chez *Babin* Libraire de cette ville. Le même Libraire sera chargé de la vente de l'ouvrage même qui sera composé de deux forts volumes *in*-4°; ils seront mis au jour dans le courant de l'année prochaine.

né à Neufchâteau en 1752, étoit déjà célèbre & de pluſieurs Académies en 1765. L'illuſtre *Paliſſot de Montenoy* dit *n'avoir vu aucun jeune homme qui joignît à plus de talens une plus ſingulière étendue de connoiſſances, &, ce qui eſt plus rare encore, un goût plus sûr & plus épuré.* Il prédit enſuite les ſuccès de M. *François* au Barreau, parce qu'alors, de Profeſſeur d'Eloquence au Collége de Toul, il étoit devenu Docteur en Droit, Avocat au Parlement de Paris. Mais, ſoit que la carrière dans laquelle il s'eſſayoit ne fût point aſſez vaſte pour y développer ſes talens, ſoit que l'inconſtance de ſon caractère le portât à changer ſouvent de place, il s'eſt retiré dans une petite ville de Lorraine * où il remplit la charge d'Avocat du Roi. Pour ne point démentir le ſçavant *Paliſſot* ſon oracle, M. *François* vient de publier le *Proſpectus* d'un ouvrage intitulé *Code Lorrain.* Il vous paroîtra ſans doute bien étonnant, Monſieur,

* *Vézelize* eſt à ſix lieues ſud-oueſt de Nancy : c'eſt la Capitale du Comté de Vaudemont.

qu'un jeune homme de vingt-un ans ſe charge d'une entrepriſe qui ne peut être que le fruit des connoiſſances d'un homme conſommé qui a paſſé une vie longue & laborieuſe à l'étude de nos Loix.

Je veux croire que M. *François*, avec l'aide de quelques Avocats diſtingués, pourra remplir la tâche qu'il s'impoſe ; il eſt bon cependant, Monſieur, que vous le préveniez de ſe ſervir d'un langage qui ſoit à la portée de tout le monde, ſur-tout des jeunes Avocats qui n'ont pas ſans étude un mérite acquis. Faites-moi la grace, Monſieur, de demander à M. *François* ce que c'eſt que *des parties liées entr'elles par l'identité du but auquel elles conſpirent..... L'antiquité des monumens raſſemblés ou éclaircis dans le Code.* Un ouvrage, fût-il même du temps de *Gérard d'Alſace*, ne paſſeroit pas pour une choſe *antique.* Entendez-vous *ce que c'eſt que préférer le ſolide honneur d'appliquer la Loi à l'ambition de l'expliquer ?* En louant les Ordonnances Françoiſes *ſur leſquelles les Ducs de Lorraine & de Bar ſe ſont preſque toujours*

fait gloire de modéler les leurs, M. *François* auroit pu excepter l'Ordonnance du Duc *Léopold* concernant l'inſtruction de la procédure, qui eſt un chef-d'œuvre pour la préciſion & la clarté & bien ſupérieure à l'Ordonnance de France.

M. *François* nous annonce qu'il ne s'attachera pas à la vieille orthographe & au vieux jargon des Coutumes ; il veut rajeunir le ſtyle. En effet, Monſieur, j'ai trouvé dans ſon *Proſpectus* une phraſe charmante dont il a dû s'applaudir ; la voici : *Je me ſuis propoſé de faire une analyſe du Droit commun de ces deux Provinces, non point une analyſe platement fidelle, qui ſe bornât à préſenter le ſquelette de la Juriſprudence, mais une analyſe raiſonnée qui fît concourir tous les détails à l'harmonie de l'enſemble, & qui remontât par degrés de la variété des exceptions à l'unité des principes.* Faire *concourir tous les détails à l'harmonie de l'enſemble, & remonter par degrés de la variété des exceptions à l'unité des principes !* Voilà, Monſieur, ce qu'on appelle du ſtyle. Si M. *François* rajeunit ainſi toutes les

anciennes Ordonnances, ce sera sûrement une chose curieuse.

Au reste, je lui passe toutes ces phrases qui ne sont point *celles d'un jeune homme dont le goût est si sûr & si épuré*; mais ce que je ne puis pardonner à M. *François*, c'est de dire que *la méthode de compiler & de citer des Arrêts est née de l'ignorance & de la paresse*. Eh bien, Monsieur, n'admirez-vous pas comment un jeune homme de vingt-un ans met d'un trait de plume les Avocats les plus célèbres, les Jurisconsultes les plus profonds, & les plus habiles Commentateurs dans la classe des ignorans & des paresseux? M. *François* ignore sans doute que quelques-unes de nos Loix sont ou obscures ou insuffisantes; quand elles manquent de clarté, on cherche le sens de la Loi, & l'on s'appuye, pour l'interprêter, de l'autorité des Arrêts. Lorsque la Loi ne s'explique pas sur une espèce qu'elle n'a point prévue, il faut encore dans ce cas recourir à quelqu'autorité, & c'est la Jurisprudence des Parlemens qu'on invoque. Ainsi la méthode de compiler & de

citer des Arrêts n'eſt point née de l'ignorance & de la pareſſe ; elle montre ſeulement l'inſuffiſance & l'obſcurité de quelques Loix. M. *François*, qui ne peut à ſon âge connoître nos Coutumes, croit que ſon autorité va l'emporter ſur celle du Parlement qui a peſé les motifs de ſes Arrêts, & qui depuis pluſieurs ſiècles a adopté les mêmes principes.

Je loue, Monſieur, le zèle de M. *François* ; mais je voudrois voir plus de modeſtie & un ton moins tranchant dans un jeune homme ; je déſirerois ſur-tout qu'il ne crût pas que le talent de faire facilement des vers oubliés donne des connoiſſances profondes ſur les Loix & les Coutumes.

J'ai l'honneur d'être, &c.

L'Encyclopédie des Dieux & des Héros, ſortis des qualités des quatre Elémens & de leur quinteſſence ; ſuivant la ſcience Hermétique : par M. Libois ; à Paris chez la veuve Ducheſne Libraire rue Saint Jacques, & Piſſot Libraire Quai de Conti ; deux volumes

in-8°, le premier de 384 pages, le second de 600.

LA Fable eſt, Monſieur, l'invention la plus heureuſe de l'Antiquité ; elle anime toute la nature. Sous les emblêmes les plus ingénieux, elle inſtruit tous les âges, elle preſcrit tous les devoirs, elle fait aimer l'innocence du ſiècle d'or, elle n'inſpire que de l'horreur pour les crimes du ſiècle de fer. C'eſt l'ame de la Poëſie & l'ornement le plus beau & le plus riche des Arts. Mais quand, dans le monde, a paru cette heureuſe invention ? Quels en ont été les auteurs ? Quel a été leur principal objet ? Voilà ſur quoi l'on diſpute depuis long-temps. Les uns en ont recherché l'origine dans la Religion ; d'autres dans les erreurs du cœur humain ; quelques-uns dans les ſaillies de quelques eſprits enjoués. Chaque ſyſtême a trouvé ſes partiſans. M. *Libois* en propoſe un nouveau, je me trompe ; il ne fait que renouveller les idées ſingulières de quelques Adeptes, développées par Dom *Pernety* dans *les Fables Egyptiennes & Grecques dévoilées & réduites au même principe*,

&c ; ouvrage auſſi en deux Volumes *in*-8°, qui parut en 1758 à Paris chez *Bauche*, Libraire Quai des Auguſtins. M. *Libois*, ainſi que Dom *Pernety*, ne veut donc pas que la Fable ait été compoſée pour le vulgaire des hommes. Il prétend que ce ſont des leçons ſublimes que les Philoſophes ont laiſſées aux Sages pour les initier aux opérations merveilleuſes de la Nature, & les conduire au grand œuvre. Ce ſyſtême eſt probablement, comme tous ceux qu'on a propoſés juſqu'à préſent, une nouvelle Fable ajoutée à des fables anciennes.

Vous jugerez, Monſieur, du goût & du ſtyle de l'ouvrage que je vous annonce par cet endroit où l'auteur explique l'origine de *Jupiter*, de *Neptune*, & de *Pluton*. Quelles magnifiques idées ces noms ne préſentent-ils pas aux eſprits accoutumés à voir le ciel trembler à un clin-d'œil de *Jupiter*, la mer frémir ſous le terrible trident de *Neptune*, la terre ſe fermer aux ordres du ténébreux *Pluton* ! Dans le ſyſtême de M. *Libois*, » ces trois frères ſont les trois prin-» cipes de la ſcience hermétique ; le

» premier répondant aux qualités du » feu & de l'air, mêlées & unies par » l'extrêmité de la chaleur, & c'eſt ce » qu'on appelle *ſoufre* ; le ſecond, ré- » pondant aux qualités de l'air & de » l'eau, unies par l'humilité (pro- » bablement l'auteur a voulu dire l'hu- » midité) : c'eſt ce fameux *Mercure* qui » jette tant de ſouffleurs dans l'em- » barras ; & le troiſième, répondant » à l'eau & à la terre, par la froideur » qui leur eſt commune, c'eſt ce qu'on » appelle *ſel*. *Jupiter* fut regardé comme » le père des Dieux & des hommes, » le ſouverain du Ciel & de toute la » Terre ; c'eſt à-dire, la ſuperficie du » globe ſeulement ; *Neptune*, de toutes » les eaux qui la couvrent, & qui ſont » répandues ; & *Pluton*, les enfers, » ou le fond de la terre, qui eſt l'em- » pire ténébreux ».

Les Héros, ainſi que les Dieux, trouvent leur place dans ce ſyſtême. *Cécrops*, premier Roi d'Athènes, » eſt venu d'Egypte en Grèce, d'où » il a apporté la première humidité » de la pierre, qui engendre la noir- » ceur, dans laquelle ſe fait la putré- » faction, ſans laquelle, comme dit

» *Movien*, il n'y a point de généra-
» tion. Le nom de *Cécrops* eſt dérivé
» du verbe Grec *crupto*, *occulto*, *cacher*,
» parce que toutes les couleurs qui ſe
» font voir dans les opérations de la
» pierre phyſique y ſont cachées.
» Voilà pourquoi les Poëtes le font
» venir d'Egypte en Grèce ».

Vous voyez, Monſieur, que, lorſqu'on écrit ſur les fables, on a de grands droits pour en inventer. Heureux ceux qui, comme les Anciens, ſçavent répandre ſur leurs fables les charmes de l'agrément & de l'inſtruction !

Lettre de l'Auteur d'ERASTE OU L'AMI DE LA JEUNESSE à l'Auteur de ces Feuilles.

MONSIEUR,

PERMETTEZ-MOI d'inſérer dans votre Journal une réclamation authentique contre pluſieurs contrefactions que l'on vient de faire de mon ouvrage, & particulièrement contre celle de Caen en deux volumes *in*-12.

Outre les fautes qui me ſont perſonnelles, & que ces Imprimeurs avides ont ſcrupuleuſement copiées, on trouve dans leurs éditions furtives une foule d'omiſſions importantes, de tranſpoſitions ridicules, de bévues pitoyables, très-propres à donner à la Jeuneſſe des idées fauſſes ſur les objets les plus eſſentiels, & à la conduire aux erreurs les plus groſſières ſous l'appas de l'inſtruction. Je me croirois coupable de tout le mal que mon ouvrage ainſi mutilé pourra produire, ſi je gardois plus long-temps le ſilence; & c'eſt autant pour ſatisfaire à ma conſcience, que pour répondre à l'accueil favorable dont le Public a honoré ma foible production, que je vous ſupplie de l'inſtruire au plutôt de cet infâme brigandage, ſi commun de nos jours. Cet avis ſuffira ſans doute pour prévenir les pères, les mères & tous les ſages inſtituteurs, ſur un objet auſſi digne de leur attention; mais, afin de leur faire éviter déſormais toute mépriſe, je déclare que je ne reconnois pour bonne & légitime édition d'*Eraſte ou l'Ami de la*

Jeuneſſe que la ſeconde qui paroîtra, avec des augmentations, des corrections & des changemens conſidérables, au mois de Janvier 1774, à Paris chez *Vincent*, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Clugny, en un volume *in*-8° petit format, compoſé de deux Parties, ayant au *verſo* du frontiſpice cette reconnoiſſance écrite & ſignée de la main de l'Imprimeur même: *je certifie que cette édition eſt la ſeule véritable. Signé* VINCENT.

J'ai l'honneur d'être, &c.

PLAN Général & raiſonné des divers objets & des découvertes qui compoſent l'ouvrage intitulé, MONDE PRIMITIF *analyſé & comparé avec le Monde Moderne, ou Recherches ſur les Antiquités du Monde.*

MONDE PRIMITIF, analyſé & comparé avec le Monde Moderne; conſidéré dans ſon Génie Allégorique & dans les Allégories auxquelles conduiſit ce Génie.

ALLÉGORIES ORIENTALES, ou le fragment de Sanchoniaton, qui contient l'Hiſtoire de Saturne, ſuivie de celles de Mercure & d'Hercule & de ſes douze Travaux, avec leur explication, pour ſervir à l'intelligence du Génie ſymbolique de l'Antiquité.

Le tout en trois Parties in-4°, détachées; la première de 102 pages, la ſeconde de 200, la troiſième de près de 300; avec des figures en taille-douce; par M. Court de Gebelin, de la Société Economique de Berne & de l'Académie de la Rochelle; leſquelles trois Parties réunies forment le premier Volume in-4°; prix 15 livres broché; à Paris, chez l'Auteur, rue Poupée maiſon de M. Boucher Secrétaire du Roi; Boudet Imprimeur-Libraire rue Saint-Jacques, Valleyre l'aîné, Imprimeur-Libraire rue Vieille Boucherie; veuve Duchesne Libraire rue Saint

Jacques ; Saugrain Libraire Quai des Auguſtins , & Ruault Libraire rue de la Harpe.

VOICI, Monſieur, le commencement d'un grand ouvrage, encouragé par un grand nombre de ſouſcriptions, & qui doit avoir un grand nombre de volumes. M. *Court de Gebelin* s'y propoſe de nous faire connoître le langage primitif dont il croit avoir retrouvé la clef dans les beſoins des hommes qui ſont les mêmes aujourd'hui qu'ils ont été autrefois. Avec cette clef, il explique toute l'Antiquité, & montre l'analogie de toutes les langues. Rien ne lui eſt caché. Il voit toutes les difficultés diſparoître devant lui. Vous jugerez de la fécondité de ſes principes ſur quelques traits qui ſe rapprochent le plus de vos connoiſſances.

Iſis avoit pour ſymbole un vaiſſeau qui s'appelloit *Baris* ; c'eſt de-là qu'eſt venu le mot de *Paris* par la pronon-

ciation forte des Gaules; de-là vient auſſi le vaiſſeau qu'on voit dans les armes de la ville de *Paris*. Le nom de *Tours* vient de *dour* qui veut dire *eau*. L'année, dans les plus anciens temps, commençoit au mois de Juin. Ce mois étoit le plus jeune; auſſi lui a-t-on donné le nom de *Juin*, *Junior*. Le mois qui le précède étoit au contraire le plus vieux; on n'a pas manqué de l'appeller le mois de *Mai*, *Major*. Les travaux d'*Hercule* ne ſont autre choſe que le ſymbole des douze mois de l'année champêtre. Les vaches de *Géryon* ſont l'emblême du mois d'Avril. Le ſigne de ce mois eſt chez nous le Taureau; mais, chez les Anciens, ſurtout en Egypte, c'étoit le ſigne de la vache. Cette vache d'*Iſis* ſignifioit la *fécondité*. Pourquoi a-t-on dit les vaches de *Géryon*? C'eſt que le nom de *Géryon* vient de *gur*, *ger*, qui ſignifie *amas*, *abondance*, & nous en avons fait notre mot de *guérets*, qui

n'eſt qu'un diminutif d'abondance.....
» *Ixion* ſignifie en Grec *le fort*, *le*
» *puiſſant* ; il répond à l'*Ish* des Orien-
» taux, qui déſigne un homme fort &
» robuſte. *Ixion* eſt donc *le Laboureur* ;
» il veut affronter *Jupiter*, & jouir de
» *Junon*, & il ſe trouve père des en-
» fans de la *Nue*. Ceci eſt encore exac-
» tement vrai ; car le Laboureur cul-
» tive ſa propre mère, juſqu'alors
» épouſe de *Jupiter*, puiſque juſqu'a-
» lors la Terre n'a rapporté que par
» le ſecours de *Jupiter*, qui lui ſeul l'a
» rendue féconde, &c.

Vous trouverez, Monſieur, dans cet ouvrage, quantité d'étymologies auſſi lumineuſes, qui ne contribueront pas peu à augmenter dans vous l'eſtime que vous avez pour l'art merveilleux de compoſer & de décompoſer les mots.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 24 Novembre 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Almanach des Muſes 1773, ou Choix des Poëſies fugitives de 1772.

QUE *la paix*, s'écrioit le Lord *Schafsterbury*, *ſoit avec l'ame de l'honnête & bienfaiſant Auteur, qui, le premier, pour le bien de ſes confrères, imagina de faire des collections !* En effet, Monſieur, que de richeſſes Littéraires ajoutées à celles que nous poſſédons, ſi les Egyptiens, les Grecs & les Romains avoient connu ou cultivé avec plus de ſoin ce genre de travail ! La Poſtérité n'aura point à nous reprocher de l'avoir négligé ; peut-être même ſe plaindra-t-elle, au contraire, de notre profuſion à cet égard. Quoiqu'il en arrive, de tous les

Recueils qu'on nous a donnés & qu'on publie ſans relâche, il en eſt ſans doute de plus utiles & de plus importans, mais il n'en eſt point de plus agréable que l'*Almanach des Muſes*, qui, depuis ſon origine en 1765, jouit tous les ans du plus grand ſuccès. Je n'en ſuis point étonné, Monſieur; il eſt fait avec un diſcernement bien rare dans ces ſortes de choix. L'Editeur qui préſide à celui-ci a beaucoup d'eſprit, &, ce qui n'eſt pas ſi commun, un tact ſûr, un goût difficile, parce qu'il eſt épuré.

M. le Chevalier *de la Tremblaye*, de retour en France après un voyage dans la Grèce & dans l'Italie, a écrit à Madame la Marquiſe *d'Antremont*, une lettre ingénieuſe & galante, moitié vers, moitié proſe. Madame *d'Antremont* lui a fait une réponſe en vers, où vous reconnoîtrez le talent aimable dont elle a déja donné des preuves: cette petite Pièce eſt pleine d'eſprit, de délicateſſe & de gaîté. S'il n'y avoit point de pédanterie à critiquer les ouvrages légers des Graces, je dirois à Madame *d'Antremont* que *Tivoli* n'eſt ni un fleuve, ni

une rivière, ni un ruisseau, ni une fontaine; que c'étoit le nom de la maison de campagne d'*Horace*; que c'est encore à présent celui d'une ville d'Italie située sur une hauteur, à sept lieues de Rome. Elle dit à M. le Chevalier *de la Tremblaye*, en parlant d'*Horace*:

Sans doute, *aux bords de Tivoli*,
Il a dû marcher sur vos traces.

Je ne crois pas qu'on puisse dire *aux bords de Meudon, aux bords de Trianon*, aux bords d'*Aubenas*, &c, ville où réside l'auteur. Sa *Réponse* & la *Lettre* qui l'a occasionnée, vous les mettrez, Monsieur, au nombre des plus jolies Pièces de ce Recueil.

Vous porterez le même jugement des *Stances de M. d'Arnaud à Madame de****, d'une déclaration ou Madrigal, d'une tournure neuve, *à Madame de**** par le même, & de cinq ou six vers *à Madame de*** en lui envoyant le Roman de Théresa.*

M. *Barthe*, dans une *Epître à Madame P***, sur le malheur d'aimer une*

femme gaie, peint avec assez de vérité cette mauvaise humeur si plaisante dans un amant, & si flatteuse pour la beauté même qui s'en divertit. A une trentaine de vers près, qui me paroissent faire longueur, cette Pièce est très-bonne. J'aurois encore évité le pléonasme,

Il est permis de s'allarmer
Pour son repos & pour soi-même.

Quand on *s'allarme pour soi-même*, ne *s'allarme*-t-on pas *pour son repos?* Une autre *Epître* du même auteur *à Monsieur Borély sur le déclin de la jeunesse*, est beaucoup, mais beaucoup trop longue, quoique remplie de détails vrais, piquans & bien rendus. Je ne sçais si vous aimerez cette expression,

J'écoutois le calme ou l'orage.

Ecouter le calme, c'est être bien sûr de ne rien *entendre*.

Des arbres, que ton œil voit naître,
Mais que d'autres verront mourir.

C'est une imitation trop marquée de ces deux vers de *Chaulieu*.

Beaux arbres, qui m'avez vû naître,
Bientôt vous me verrez mourir !

On s'apperçoit dans les Poëſies de M. *Barthe* qu'il a, de temps en temps, de petites réminiſcences heureuſes. Au reſte, dans celle dont il s'agit, il ne préſente pas à ſon ami une image fort riante, en lui diſant que *d'autres yeux verront mourir les arbres que les ſiens voient naître.* D'ailleurs, il y a du ſentiment dans les deux vers de *Chaulieu.* Que veulent dire ceux de M. *Barthe ?* Que d'autres yeux que les yeux de celui qui plante des arbres, les verront mourir : cela n'eſt-il pas bien touchant ?

Madame la Comteſſe *de B**** a traité dans vingt vers le même ſujet que M. *Barthe* en plus de deux cens. Le défaut de ce dernier, en général, eſt de n'être pas aſſez naturel, de ſuppléer par l'eſprit au talent, de s'appeſantir, & d'épuiſer ſa matière. Madame *de B**** l'effleure avec légèreté. Ses vers ne ſentent point l'auteur ; ils ſont élégans & faciles. Ah, dit-elle aux hommes dans les *Regrets du premier âge*, c'eſt le nom de ſa Pièce,

Ah, rendez-moi, s'il eſt poſſible ;
L'opinion que j'eus de vous !
Sur la foi d'une erreur paiſible ;
J'aimois à vous eſtimer tous :
Je regrette un bandeau ſi doux ;
La vérité m'eſt trop pénible.

Je ne ſuis pas ſi content des vers que Madame *de B**** adreſſe *Aux Femmes*. La fin en eſt piquante, mais le commencement eſt pénible & contraint. Deux autres Pièces de la même Muſe, *à Mademoiſelle de S*** pour le jour de ſa fête*, *à la Raiſon de M. le Comte de L. T. D.*, ne donnent aucune priſe à la Critique. L'idée de la dernière ſurtout eſt très-heureuſe : c'eſt un éloge adroit des qualités eſtimables de M. le Comte *de L. T. D.*, & un badinage agréable ſur ſa *raiſon*, à laquelle Madame *de B**** ne paroît pas croire plus qu'il ne faut.

La Raiſon & le Plaiſir : petite Pièce charmante, digne *d'Epicure* pour la morale, &, pour la verſification, de M. *Bernard* qui en eſt l'auteur.

La Diſcrétion : Madrigal trés-délicat, par M. le Marquis *de Bièvre*.

*A Mademoiſelle G*** In-promptu ;*

par M. de Bignicourt : Que de Poëtes, en travaillant à loisir, ne feroient pas si bien !

Autre *In-promptu* sur M. *Bernard par M. de Bonnard.* C'est dommage que cet *In-promptu* soit un réchauffé de celui de M. *de Voltaire*, que tout le monde connoît, sur le même *gentil Bernard.* Mais à propos d'*In-promptu*, l'Editeur de ce Recueil écrit toujours *Impromptu ;* ce mot, devenu François, est composé de deux mots Latins, *in* & *promptu*, qui veulent dire *sur le champ*, *sans préparation.* L'exactitude orthographique demande donc qu'on écrive *In-promptu* avec la division ou trait d'union figuré par cette petite barre -. On ne doit pas plus écrire *impromptu*, qu'*imcognito*, *imfolio*, &c, au lieu d'*incognito*, *in-folio*, &c.

Vers de M. *de Bonnard à M. Guéneau de Montbeillard ;* très-bons pour la personne à laquelle ils sont adressés.

Le Gascon, *Conte*, agréablement narré par M. le Chevalier *de B***.*

Le Rêve, *Fable Orientale* d'un grand sens ; par M. *Bret.*

De trois fleurs de M. *Colardeau* qui embelliſſent ce jardin des Muſes Françoiſes, *Etrennes à Delphire* — *Epître à M. le Baron de V*** Envoyé en Pologne* — *A Monſieur *** qui ſoupçonnoit l'auteur d'avoir fait des vers contre lui*, *ſur une infidélité*, vous aimerez ſur-tout, Monſieur, la ſeconde qui eſt la plus conſidérable. Elle reſpire le talent, l'aménité, les graces. Il n'y a que *la Lime bienfaiſante de la liberté briſant la chaîne de la captivité*, qui me déplaît; une *lime* ne *briſe* pas. D'ailleurs, ces ſortes de métaphores recherchées ne vont qu'à M. *le Mierre*. Mais, ce ſeul endroit excepté, l'*Epître* eſt d'un ſtyle enchanteur. Vous ſerez auſſi très-content du troiſième morceau; vous y remarquerez ce ſentiment ſi vrai & ſi bien rendu:

Quel air, quel ton fauſſement ingénus!
Comme ſa bouche anime un *je vous aime!*
Un *je vous aime!* Hélas! j'en ſuis confus!
On le dit mal, quand l'amour eſt extrême;
On le dit mieux, lorſque l'on n'aime plus.

Le Baſilic, le Baron aveugle, l'Ivrogne

Philosophe, *le Curé gourmand*, *le Rosaire allongé*, *les deux Chandelles* : six petits Contes de M. *de la Condamine*, très-agréables, & que *la Fontaine* & *Rousseau* auroient goûtés. On voit, par les différentes Poësies dont, depuis quelques années, M. *de la Condamine* enrichit l'*Almanach des Muses*, qu'il n'a dépendu que de lui d'être un de nos meilleurs Poëtes, & qu'*Erato* pouvoit le disputer à *Uranie*.

Joli *Quatrain gravé sur le collier du chien de Mademoiselle de M****, par M. le Comte *de Couturelle*.

Promenade du Matin : Stances, qui, pour l'idée, ne sont peut-être pas neuves, mais que vous trouverez écrites avec beaucoup de douceur & d'élégance. L'auteur est M. le Chevalier *de Cubières*.

Les Souvenirs, *Epître à Eglé*, par M. *C. D. L.* De la vérité, de la délicatesse, de la galanterie.

*A Madame de *** qui avoit joué le rôle d'une Prêtresse de l'Amitié, dans un Divertissement de société. — Vers pour Madame la Comtesse de *** qui offroit à son mari son petit enfant pour bouquet, le*

jour de la fête de son père : ce ſont de petits vers très-peu philoſophiques & très-peu poëtiques de M. *Diderot.* Vous avez déja vu quelques eſſais de ſa Muſe : vous n'avez pas oublié cette noble expreſſion *fluter une bouteille de vin exquis ;* vous vous rappellez auſſi les groſſes injures qu'on dit *Aux Femmes* dans l'*Almanach des Muſes* de l'année dernière ; ce malheureux amant qui *traîne ſa tête ou ſa peine aux petites Maiſons ;* ce *Créſus* qui *regorgeoit de richeſſe*, & qui bientôt eſt *preſſé par la détreſſe*, &c. Eh bien, Monſieur, toutes ces belles choſes ſont de M. *Diderot.* Je ne conçois pas, en vérité, comment un Philoſophe d'une ſphère auſſi haute daigne s'abaiſſer à rimailler de pareilles fadaiſes : c'eſt ſans doute pour conſoler la pauvre eſpèce humaine de la ſupériorité qu'il a ſur elle.

Vous applaudirez à une *Epitaphe de Rameau*, par M. *Doigny du Ponceau.*

De douze Pièces de M. *Dorat*, inſérées dans cette collection, il y en a cinq qui ſe trouvent parmi ſes apologues, dont je vous ai rendu compte, ſçavoir quatre fables, & ſi je ne me

trompe, *le Rêve d'un Muſulman.* Des ſept autres morceaux, *le Portrait Reconnu* eſt un des plus ſaillans. Il n'eſt pas poſſible de louer MADAME LA DAUPHINE avec plus d'eſprit, d'adreſſe & de vérité. *Mon Réveil*, par le même auteur, excellent perſifflage. *A ma Muſe, à l'occaſion d'une petite Pièce intitulée* AVIS AUX SAGES, *qui avoit déplu à M. de Voltaire;* ce dernier lui aura pardonné ſans doute en faveur d'une réparation qui eſt toute à ſa louange, *ſcirent ſi ignoſcere* VATES. Le *Monologue de Caton*, traduit de l'Anglois d'*Adiſſon*, Poëſie forte, digne de l'original. *Recette contre la Satyre;* recette très-bonne & très-gaie. Quatrain ſur *Homère* & *Virgile*, où ces deux grands Poëtes ſont bien caractériſés. *Epitaphe de M. Helvétius*, éloge outré. M. *Dorat*, dans une de ſes Fables, fait rimer *deſſein* & *moyen.* Dans une autre, on lit ce vers,

Et près de ſon Alteſſe à *tu-tête* il fredonne.

Tu-tête n'eſt pas françois; il faut dire *à tue-tête.* Je ſuis honteux de relever

de ſi petites fautes ; mais, quand on peut les éviter, on n'en fait que mieux.

Vers de M. *D. L. S. pour le Portrait de M. Fréron, deſſiné par le célèbre Cochin, & gravé par Ch. E. Gaucher* : dictés par l'amitié, ils n'en ſont que plus flateurs pour moi. On a mis au ſecond vers,

De l'Impoſture il dédaigne les ſris.

Il faut lire,

De l'Ignorance il dédaigne les cris.

*A Madame de *** qui commençoit à faire des vers* ; Quatrain *par M. Fauvrier* : le lecteur en ſera auſſi content qu'a dû l'être Madame *de**** ; ce qui n'arrive pas toujours.

Le parallèle de nos mœurs avec celles des Barbareſques eſt bien ſaiſi dans une *Epître de l'Envoyé de Tunis au Dey, écrite au ſortir de l'Opéra* ; par M. *Fontaine-Malherbe*. Cette Pièce offre d'ailleurs des vérités fortes & des peintures agréables.

Imitation d'un morceau de Lucrèce ; par M. Fréron.

Sed nil dulcius est bené quàm munita tenere
Edita doctrinâ sapientum templa serenâ ;
Despicere undè queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes, rerumque potiri,
&c.

Ce sont ces beaux vers, qui sont au commencement du second Livre de *Lucrèce*, que j'ai tâché d'imiter en vers François.

Moyen de parvenir, une de nos meilleures Fables modernes, par M. *de Fumars*. Une autre Fable du même auteur, intitulé *Messire Jean*, & *le portrait de Thémire*, *Madrigal*, passeront dans la foule.

Eglé, *par M. le Grand* : c'est une élégie pleine d'images, de sentiment, de véritable amour, & très-bien écrite.

M. *Guibert*, connu dans le monde par de grands ouvrages de prose & de Poësie, prouve ici, dans une cinquantaine de vers *A Glycère*, que les sujets érotiques ne sont point étrangers à sa Muse.

*A Madame de C*** qui a réconcilié l'auteur avec M. D***. — A Pirrha, imitation d'Horace. — A M. l'Abbé Porquet, ſous le nom de Madame la Comteſſe de B*** :* trois Pièces de M. *de la Harpe*. Il y a, dans la première, quelques endroits que je n'entends pas ; c'eſt ma faute ſans doute. Je ne ſçais ce que veut dire cette *réconciliation ;* je ne conçois pas qu'on puiſſe jamais ſe brouiller avec M. *de la Harpe*. Ce que j'entends très-bien, c'eſt qu'il n'eſt pas galant de dire à une Dame, quelqu'âge qu'elle eût, mais ſur-tout à une Dame auſſi jeune & auſſi belle que l'eſt Madame *de C****,

Nous étions dans l'âge brillant
Et des projets & des conquêtes ;
Tes yeux *tournoient* toutes les têtes ;
Ma Muſe en vouloit faire autant.
Je l'avouerai *ſans jalouſie*,
Tu fus plus heureuſe que moi ;
Tes charmes, pour donner la loi,
En ſçavoient plus que *mon génie*.

On le croit. Mais ne ſemble-t-il pas, d'après ces vers, que Madame *de C**** ſoit dans ſon automne ? D'ailleurs, cette manie des Poëtes de parler tou-

jours d'eux-mêmes, & de s'assimiler aux Dieux, aux Héros & aux Belles, quoique commune, n'en est pas moins ridicule. M. *de la Harpe*, à la fin de cette Pièce, se compare à *un jeune hôte des bocages*, à un Rossignol, qui avoit pris querelle avec un autre oiseau, charmant comme lui.

Deux jeunes hôtes des bocages,
Brouillés *assez mal-à-propos*, &c.

Cet *assez mal-à-propos* dit beaucoup & n'est point une cheville. *Flore* paroît : *les jeunes Hôtes* unissent pour elle leurs voix qui enchantent les bocages & les échos.

Nous avons vingt imitations de l'Ode d'*Horace* à *Pirrha* qui valent mieux que celle de M. *de la Harpe* ; vous n'y trouverez pas du moins ces vers, bien dignes de lui :

Dans un calme perfide, *il est loin de s'attendre*
A l'orage affreux du malheur.
L'orage n'est pas loin.

Il est loin de s'attendre : comme cela est poëtique ! *L'orage affreux du malheur* : quelle superbe métaphore ! & cette répétition *il est loin de s'attendre à l'orage, l'orage n'est pas loin*, ne

produit-elle pas un merveilleux effet? M. *de la Harpe* devroit laiſſer là ce pauvre *Horace*; il n'eſt fait ni pour le traduire, ni pour parler en ſon nom.

Les vers *à M. l'Abbé Porquet, ſous le nom de Madame la Comteſſe de B****; enfantillage de petites antithèſes.

M. *Imbert* eſt un des Poëtes qui remplit le plus de pages dans ces tablettes des Muſes. Nous avons de lui cette année douze opuſcules, dont pluſieurs fables très-bien faites, recueillies en un volume depuis que l'*Almanach* a paru. Les autres petites Pièces de ſa compoſition que vous lirez ici vous feront le plus grand plaiſir, entr'autres des *Couplets Anacréontiques* qui juſtifient ce titre.

L'*Amour Vengé, imitation de Monteſquieu; par M. Léonard.* Imiter ainſi, c'eſt créer.

Epître à M. *le Comte de*** ſur l'Opera; par M. le Marquis de S. M****; elle a fait, l'année dernière, un des ornemens de ces Feuilles. *Ma Philoſophie*, par le même: peinture ſéduiſante de ce qu'il faut pour être heureux.

Couplets ſur l'air *pour la Baronne*, à Madame la Comteſſe *de Sr. S****;

par M. Marmontel : plus faciles qu'à lui n'appartient.

M. *Par.... de M***. Quatrain* assez bon *ſur ce qu'il étoit menacé de perdre un œil.*

Les Chiffres effacés, le Souvenir, la Colombe & l'Enfant, Fable ; Epître à M. Dorat, par un Aide-Maréchal de Camp employé en Provence : de ces quatre Pièces de M. le Marquis *de Pezay*, les deux dernières ſont celles que j'aime le mieux. Sa *Fable* eſt ingénieuſe & d'une moralité frappante ; ſon *Epître* cavalière ſautille, je puis parler ainſi, d'eſprit & de gaîté.

Le Goupil, Fable de *Piron*, digne de ſervir de pendant à celle du Renard & du Corbeau de *la Fontaine*. Dans notre ancien langage on donnoit au Renard le nom de *Goupil*. On n'a jamais plaiſanté avec la mort auſſi agréablement que le même auteur dans ſon *Epitaphe*. Hommage légitime rendu au grand Poëte tragique *Crébillon*, en lui envoyant une Pièce de Théâtre ; par le même *Piron*, qui étoit brouillé avec lui.

M. l'Abbé Porquet, Aumônier du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine, &

Membre de l'Académie de Nancy : *Adieux de l'auteur à ſa Perruque, qu'on lui avoit priſe pour jouer un Proverbe :* plaiſanterie qui fait rire. Jolis vers *à Monſieur***, Lecteur du feu Roi de***, ſur la manie qu'il a de ſe plaindre de ſon ſort. Réponſe* flatteuſe & vraie *à Madame la Comteſſe de B**** qui, ſous ſon nom, avoit envoyé à l'auteur des vers qui n'étoient pas d'elle ; auſſi n'étoient-ils pas trop bons. Ce ſont ces vers de M. *de la Harpe*, dont je parlois tout à l'heure. Quand on fait tant que d'emprunter, il faut s'adreſſer à des gens riches, ou du moins qui ſoient aiſés.

Le Païſan borgne & nu, ou les Deſirs, Apologue ſublime de M. *Sautereau de Bellevaud. L'Amour Conjugal, Conte* très-plaiſant, *traduit de l'Allemand*, par le même.

De l'eſprit dans des vers de M. *S. D. M., à Mademoiſelle L***, en lui envoyant une fleur*, & dans ceux qui ſont adreſſés *à une nouvelle Mariée, pour la ſainte Catherine ſa fête.*

Encore de l'eſprit dans un Quatrain de M. *Simonneau, à Mademoiſelle ***, en lui envoyant un métier à filet.*

Epître de M. *Thomas*, bien versifiée, mais bien longue, bien grave, bien gourmée, *à Madame***, au village de***. L'auteur s'y est approprié un vers de M. *Gresset* qui est devenu proverbe : il y a dans *le Méchant*,

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.

M. *Thomas* dit :

L'esprit d'autrui gâte l'esprit qu'on a.

Inscription pour un Obélisque que la Ville d'Aurillac a fait élever à M. de Montyon, ancien Intendant d'Auvergne. Cette Inscription de M. *Thomas* est une imitation un peu forte de celle de *Piron*, que tout le monde connoît. Mais quelle différence entre l'une & l'autre ! Huit vers lâches composent celle de M. *Thomas*, qui finit ainsi :

Monthyon, que ce marbre à jamais respecté,
Transmette à la Postérité
Nos maux & tes bienfaits, ta gloire & notre hommage.

L'Inscription de *Piron*, *sur un village d'Allemagne brûlé & rétabli*, est en quatre vers d'une précision admirable.

Une flamme cruelle avoit détruit ces lieux;
Graſſin les rétablit par ſa munificence.
Que ce marbre à jamais expoſé à tous les yeux
Le Malheur, le Bienfait, & la Reconnoiſſance.

M. *Thomas* n'eſt pas heureux en inſcriptions; il auroit dû garder dans ſon porte-feuille, & même en exclure, celle qu'il a compoſée *pour le Buſte de Madame* ***.

Stances, qui ſont bien faites & qui feront beaucoup de plaiſir aux hommes, ſur la difficulté de trouver une femme fidelle; par M. le Marquis de *Thyard* de l'Académie de Dijon. Deux *Epigrammes*, improprement appellées ainſi. La première eſt un petit conte dans le goût de ceux du grand *Rouſſeau*, qui, pour la plupart, portent auſſi très-mal-à-propos le titre d'*Epigrammes*; ce petit conte ne ſeroit pas déſavoué de nos meilleurs conteurs. La ſeconde n'eſt qu'un Madrigal. Les *Stances* ſont plus épigrammatiques que ces deux prétendues *Epigrammes*.

Quatorze eſquiſſes, tant anciennes que modernes, de l'inépuiſable pinceau de M. *de Voltaire*, décorent cette Galerie Poëtique. Les nouvelles, & les plus conſidérables en même

temps, ſont l'*Epître à Horace*, des *Stances pour le 24 Août 1772*, *les Cabales*, *Jean qui pleure & Jean qui rit*, *la Bégueule*, *conte*. Vous connoiſſez l'*Epître à Horace*, & vous l'avez jugée. Les *Stances* ſont une eſpèce d'Ode, très-peu lyrique, ſur l'horrible maſſacre de la Saint-Barthelemy dans la nuit du 24 Août 1572. *Les Cabales* ne ſe reſſentent point de l'âge de l'auteur; il y a des traits dignes de ſon bon temps. *Jean qui pleure & Jean qui rit* eſt un mauvais cadre, où M. *de Voltaire* a raſſemblé quelques peintures communes des objets qui tour à tour nous rendent *Héraclites* ou *Démocrites*. M. l'Abbé *de Voiſenon* a fait à cette Pièce une *Réponſe* très-ingénieuſe. Le conte prolixe de *la Bégueule* eſt le même ſujet que celui des deux Fables divines de *la Fontaine*, *le Héron* & *la Fille*; mais le Conte ne vaut pas les Fables, il s'en faut de beaucoup. Cependant il y a quelques détails heureux. Les autres Pièces de M. *de Voltaire* ſont des misères de Société, à l'exception de *l'Art & la Nature*, *à Madame Duſſé*; Madrigal très-heureux. Je ne dois pas oublier les *Vers à Made-*

moiſelle Clairon, non pour leur mérite, mais par rapport à l'occaſion qui les a fait naître. C'eſt un remercîment au ſujet d'une fête, *connue*, dit-on dans une note, *ſous le nom de l'inauguration de la Statue de M. de Voltaire, & célébrée chez Mademoiſelle Clairon en Octobre* 1772. *Cette Actrice, habillée en Prêtreſſe d'Apollon, poſa une couronne de laurier ſur la tête de l'auteur de Zaïre, & récita une Ode de M. Marmontel en ſon honneur.* Je ſerois bien curieux de lire cette Ode. Il eſt aiſé de voir que *Prêtreſſe d'Apollon* veut dire *Prêtreſſe de Voltaire.* Il faut l'avouer, la Prêtreſſe eſt digne du Dieu.

Parmi les *Pièces Anonymes*, vous diſtinguerez, Monſieur, une *Epigramme* excellente, des vers *à Madame de*** nommée Catherine & prête à partir pour la Pologne*, des *Vers à Madame la Comteſſe de B***, préſentés par M. ſon fils le jour de ſa fête.*

Une *Notice de tous les Ouvrages de Poëſie qui ont paru en* 1772, termine cette agréable collection. Cette *Notice*, qui eſt l'ouvrage de l'Editeur, eſt faite avec autant de goût que d'impartialité.

Il n'y a que quelques rimailleurs maltraités qui puiſſent n'en pas convenir. Tous les lecteurs déſintéreſſés y trouvent des principes lumineux, des jugemens courts, précis, vrais, & ſouvent de très-bonnes plaiſanteries.

La collection des *Almanachs des Muſes*, depuis le premier de tous, forme, avec celui qui va paroître inceſſamment, dix petits volumes, dont le prix eſt de douze francs, c'eſt-à-dire, vingt-quatre ſols chaque Recueil. Il eſt étonnant que le Libraire, dans un temps où tout eſt renchéri, papier, main d'œuvre, &c, donne à ſi bon compte un Recueil auſſi intéreſſant, de plus de 200 pages. On en a fait tirer quelques exemplaires en papier de Hollande; ils ſe vendent trois livres brochés. Je viens d'apprendre que *Delalain* Libraire, rue & à côté de l'ancienne Comédie Françoiſe, chez lequel ſe débite l'*Almanach des Muſes*, doit augmenter celui de l'année prochaine. Mais le prix de la collection entière ſera toujours le même.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 26 Novembre 1773.

LETTRE XI.

Dénonciation d'un Plagiat à l'Auteur de ces Feuilles.

JE vous déférai l'année dernière, Monsieur, l'énorme plagiat de M. l'Abbé *Dinouart* *, qui, en publiant en 1770 l'*Art de se taire, principalement en matière de Religion*, s'étoit furtivement approprié le livre de la *Conduite pour se taire*, &c, imprimé en 1695. J'aurois cru que la peine humiliante attachée à la manifestation de cet acte de brigandage, & de tant d'autres découverts & relevés tôt ou tard, dût être une barrière assez puissante pour arrêter l'avidité de ces hardis maraudeurs de la littérature : mais le décri public leur inspire peu de terreur, & l'intérêt les console toujours de l'ignominie du moment. Cet esprit de rapine paroît même s'être communiqué des particuliers aux

* Voyez *l'Année Littéraire* 1772, Tome VIII, page 268.

Corps,

Corps, aux Sociétés, aux Tribunaux des Lettres, à ceux-mêmes qui, par état, devroient exercer à cet égard la plus ſévère cenſure. Je vais vous en fournir la preuve & l'exemple, Monſieur, en vous dénonçant un plagiat récemment commis par les rédacteurs aſſociés du *Mercure de France*. On y lit, (ou bien on n'y lit pas) Mois de Novembre 1773, page 12, un Conte Oriental, intitulé: *Almet, ou l'Emploi de la Richeſſe*. Cette hiſtoriette eſt préciſément la même que celle qui parut dans le *Journal Etranger*, mois d'Août 1754, ſous ce titre: *Almet, ou le véritable uſage de la vie; Conte traduit de l'Arabe en Anglois, & de l'Anglois en notre langue*. On pardonneroit au ſieur *la Combe* d'avoir inſéré cette anecdote dans ſon *Journal*, ſi, depuis le titre juſqu'à la dernière ligne, on ne l'eût point défigurée, tronquée, mutilée, au point de la rendre méconnoiſſable. Outre le fond intéreſſant de morale que préſente le Conte d'*Almet*, il eſt écrit avec cette abondance de ſtyle & cette magnificence d'idées & de figures, dont l'imagi-

nation Orientale ſçait embellir les ſujets qu'elle traite. Toutes ces hardieſſes & ces beautés ont eu le malheur de déplaire au copiſte : il a raccourci l'hiſtoire, ſupprimé des détails, amaigri la narration ; en un mot, au lieu d'un corps plein de vie & brillant de ſanté, il n'offre à ſes lecteurs qu'une momie deſſéchée, un ſquelette.

Voici en peu de mots, Monſieur, le fond du Conte Arabe dont il s'agit. Un homme très-riche, que la ſatiété des plaiſirs avoit rendu malheureux, conſulte le Derviche *Almet*, & le prie de lui enſeigner où ſe trouve le bonheur. *Almet* lui raconte un ſonge qu'il avoit eu, & pendant lequel l'Ange *Azoran* lui avoit ouvert & mis ſous les yeux le livre de la Nature. Il avoit d'abord appeſçu un vallon délicieux ; ſéjour enchanté, où tout ce qui peut flatter les ſens étoit raſſemblé. Mais ce vallon, qui avoit peu d'étendue, étoit terminé dans toute ſa circonférence par un déſert affreux, & par des ténèbres impénétrables. Un voyageur le traverſoit avec inquiétude ; effrayé, il laiſſoit à regret tomber ſes regards ſur les rians objets qui l'environ-

noient ; ſes yeux ſe portoient malgré lui ſur l'horrible perſpective du déſert vers lequel il s'avançoit, & cette vue, qui le frappoit de terreur, empêchoit que ſon ame ne s'ouvrît librement au plaiſir. Il étoit malheureux. La ſcène change : *Almet* découvre une vallée profonde, fermée par une chaîne de rochers arides. Ce déſert étoit le tombeau de la Nature ; on n'y retrouvoit nulle part les traces de la végétation ; nulle verdure, nul arbriſſeau, nul feuillage. Mais cette vallée conduiſoit à un pays charmant & cultivé qu'on appercevoit dans le lointain ; on y voyoit des plaines, des fleuves, des villes floriſſantes, &c. Un homme nud, & fort maigre, traverſoit ce déſert ; mais ſes regards étoient animés, ſon air gai, ſa démarche active. Il ne perdoit jamais de vue le pays qu'il avoit devant lui, & l'âpreté de la route ne faiſoit que l'exciter à de plus grands efforts. » Ta » viſion, dit l'Ange à *Almet*, te re» trace l'image de la vie humaine, qui » n'eſt qu'un voyage. Ce monde-ci eſt » une voiture publique ſujette à beau-

» coup de cahots & d'agitation. La fé-
» licité ne ſe rencontre point ſur la
» route ; c'eſt au terme qu'elle attend
» le voyageur. L'habitant du vallon
» délicieux étoit malheureux, parce
» que la jouiſſance des biens qu'il ren-
» controit ſur ſes pas, étoit empoi-
» ſonnée par la certitude & le déſeſ-
» poir de les perdre dans peu. L'eſpé-
» rance, au contraire, anime l'homme
» du déſert ; ſon courage eſt ſoutenu
» par la perſpective des plaines riantes
» vers leſquelles il s'avance. C'eſt
» ainſi que, pour faire un ſage emploi
» de la vie, on ne doit point perdre
» de vue le terme où l'on tend ».

Vous voyez, Monſieur, d'après le ſimple canevas de ce Conte, que le Plagiaire n'a pas même ſaiſi le ſens moral qu'il renferme, en l'intitulant *de l'emploi de la richeſſe ;* il s'agit ici, non ſeulement de l'homme opulent, mais de tous les hommes ; & le Conte d'*Almet* devoit être reproduit ſous ſon ancien titre, qui porte : *du véritable uſage de la vie.* Je vais rapprocher, Monſieur, quelques morceaux de comparaiſon pris de l'un &

de l'autre Conte, qui, par leur conformité, conſtateront d'abord la réalité du plagiat, & qui vous feront juger enſuite de l'élégance des variantes.

Début du premier Conte. » *Almet*, » un des plus pieux Derviches qui » fût de ſon temps, étoit ſi eſtimé » parmi ces hommes favoriſés du » Ciel, que le ſaint Sénat lui avoit » confié le ſoin d'entretenir le feu » ſacré, dont les particules épurées » compoſent ce nuage brillant qui » enveloppe continuellement le tombeau du grand Prophète. Malgré un » emploi ſi honorable, il étoit modeſte, humain, & bienfaiſant. Un » matin qu'il venoit d'élever vers » l'Eternel les prémices de ſes ſentimens, au moment même que, proſterné vers les portes orientales du » temple, il ſe relevoit pour aller » vaquer à ſes importantes fonctions, » il apperçut devant lui un homme, » dont les habits magnifiques & le » faſtueux cortége annonçoient l'opulence, mais dont le maintien négligé & les regards triſtes prou-

» voient que les richeſſes ne l'avoient » pas rendu heureux. Sa bouche étoit » entr'ouverte pour parler ; mais la » conſternation paroiſſoit la lui fermer : d'ailleurs, il avoit dans le port » & dans l'air cet embarras timide » que l'on a en préſence de quelqu'un » qu'on va implorer. Son ſilence reſpectueux intéreſſa *Almet*. Ce Derviche s'approcha de lui, & d'un air » d'affabilité qui gagna d'abord ſa confiance : pourrois-je ici quelque » choſe, lui dit-il, qui fût capable de » diſſiper les ſombres nuages dont ton » auguſte face eſt couverte » ?

Verſion du nouveau Conteur. » Le » Dervis *Almet* qui gardoit la lampe » ſacrée dans le ſépulchre du Prophète » s'étoit levé dès la pointe du jour » pour faire à la porte du temple ſes » prières accoutumées. En relevant » de la pouſſière ſon front tourné vers » l'Orient, il vit devant lui un homme » revêtu d'une robe éclatante, & ſuivi » d'une multitude d'eſclaves. Cet » homme le regardoit avec l'air d'une » douloureuſe complaiſance, & ſembloit à la fois deſirer de lui parler

» & de craindre de l'offenſer. Le » Dervis, après un court ſilence, » s'approcha de lui, &, le ſaluant avec » la dignité calme de l'indépendance » qui regarde l'humilité, il lui de- » manda ce qu'il deſiroit ». Vous figurez-vous bien nettement, Monſieur, l'*air* que prend le viſage d'un homme, lorſqu'il en regarde un autre avec une *douloureuſe complaiſance* ? Peut-être concevrez-vous plus aiſément cet autre *air de dignité calme* que prend l'*indépendance* quand elle regarde *l'humilité* ? Pour moi, j'avoue bonnement que tous ces *airs* là me ſont inconnus, & que je doute fort qu'ils deviennent jamais à la mode.

» *Aimet*, répondit l'inconnu d'un » ton pénétré, tu vois le plus à » plaindre de tous les hommes, un » malheureux que le bonheur même » rend miſérable. Hélas ! en quoi con- » ſiſte-t-il donc ? Aucun des objets que » l'on croit conſtituer ſon eſſence n'a » échappé à mon avide cupidité ; & » je le cherche encore ! Tous mes » deſirs les moins naturels, les plus » hardis, les moins raiſonnables, les

» plus déréglés ; tous ont été satisfaits ; » & je ne le ſuis point ! Je poſſède » moi ſeul tous les biens dont les » parties diviſées rendroient une in- » finité d'hommes heureux, & je ſuis » bien éloigné de l'être ! Mes vœux » ſont à leur comble, & je me déſole » au lieu de me réjouir de n'en avoir » plus à former. Les paſſions n'ont » plus de promeſſes à me faire ; je » ſçais à quoi m'en tenir ſur toutes » leurs exagérations. La jouiſſance » m'a détrompé ſur tout ; la triſte » expérience m'a fait connoître les » menſonges de l'eſpérance, & je ne » puis plus m'en amuſer : oui, tout » m'eſt refuſé, juſqu'aux agréables illu- » ſions de la conſolatrice des hu- » mains, &c ».

Verſion du nouveau Conteur. » *Almet*, dit l'Etranger, tu vois un » homme que *la main de la Proſpérité* » a accablé de malheurs. Je poſſède » tout ce que j'ai cru néceſſaire à ma » félicité ; cependant je ne ſuis point » heureux, & je ne m'aveugle point » ſur l'eſpoir de le devenir ». Cette peinture ſi vraie, ſi touchante, ſi pa-

thétique de la misère secrette des Grands, c'est par ces quatre lignes de prose triviale que le nouveau Conteur la rend & la traduit! Convenez, Monsieur, qu'on ne peut posséder plus éminemment le génie de l'abréviation!

Almet raconte le songe qu'il a eu. » Un soir que, livré aux réfléxions » qu'inspire la retraite du soleil, je me » reposois sur les degrés du temple des » fatigues de la journée, je jettai tout- » à-coup les yeux sur la Cité Sainte: » je vis une multitude de peuple, » qui, se répandant comme un tor- » rent dans les rues & dans les places, » paroissoit se chercher, s'éviter, se » fuir, & revenir sur elle-même: » l'inquiétude & l'agitation se lisoient » sur tous les visages; cette altération » générale dans les physionomies, qui » m'annonçoit le trouble intérieur des » ames, me toucha sensiblement. Mi- » sérables mortels, m'écriai-je, pour- » quoi vous donnez-vous tant de » mouvement? Quel en sera l'effet? » Est-ce pour devenir heureux? Eh! » bien, quel est celui de vous qui

» l'eſt ? Quel eſt celui de vous qui ne » l'eſt pas ? Quoi ! vous n'êtes pas con- » tens, vous à qui les lins d'Egypte » & les ſoies de Perſe fourniſſent les » vêtemens les plus précieux ? Vous » ne vous trouvez donc pas moins à » plaindre que ceux dont tous les mo- » mens ſont employés à charger & à » conduire des chameaux, &c, &c ? »

Verſion du nouveau Conteur. » J'é- » tois un ſoir aſſis *ſur* le portique du » temple, & mon œil ſe promenoit » *ſur* la multitude qui m'environnoit : » l'inquiétude, la fatigue & les maux » exprimoient ſur tous les viſages des » caractères différens. Mon ame » éprouva toutes les ſenſations dont » je voyois les images. Malheureux » mortels, m'écriai-je, que vous pro- » poſez-vous ? *Si vous fatiguez vos jours* » *pour diſtribuer le bonheur, quel eſt* » *donc le mortel qui doit jouir de vos* » *travaux ?* Les toiles de l'Egypte, les » ſoies de la Perſe donnent-elles au- » tant de plaiſir à ceux qu'elles cou- » vrent, que de peine à ceux qui les » fabriquent, ou à ces eſclaves infor- » tunés qui conduiſent les chameaux

» qui les portent? *Si l'habitude de la* » *jouiſſance dégoute ceux qui poſsèdent,* » *ſans rendre inſenſibles ceux qui donnent,* » *& ſi la valeur de l'exiſtence a des rap-* » *ports ſi différens, la vie de l'homme* » *n'eſt-elle pas véritablement un ſonge,* » &c? » On s'aſſied *ſous* le portique d'un temple, & non pas *ſur*; autant vaudroit-il dire *s'aſſeoir ſur la colonnade & les voûtes.* Quant aux dernières phraſes, j'avoue que je ne ſuis pas *Œdipe:* je les abandonne à la ſagacité de quelques lecteurs du *Mercure*, qui poſſèdent le talent ſublime de deviner les énigmes & les logogryphes.

Le nouveau narrateur décrit ainſi la vallée ſtérile dont j'ai fait mention. » Je regardai, & je vis entre deux » collines une vallée ſtérile & deſſé- » chée. Les prés étoient ſans fleurs, & » l'herbe ſans verdure. L'ombre rafraî- » chiſſante ne deſcendoit point des » montagnes. Le ſoleil dans ſon zénith » lançoit des rayons de feu, & avoit » pompé les eaux des ſources qui n'of- » froient plus qu'un ſable altéré; mais » cette vallée étoit terminée par une » plaine riante & fertile, &c ». *Je*

vis, entre deux collines, une vallée... : N'eſt-il pas bien extraordinaire qu'une vallée ſe trouve entre deux collines ! Ce ſite, ſans doute unique dans la nature, méritoit aſſurément d'être remarqué. *Les prés étoient ſans fleurs* : ce ſont ordinairement les bons prés. J'ai vu, cet été, en Picardie, un pauvre villageois ſe déſoler à la vue de toutes les belles fleurs dont le ſien étoit émaillé. Rien n'étoit plus agréable à l'œil ; mais le bon homme pleuroit : *ch'ét bien ène franque coquette qui m'ruinero avec tous ſes quiens d'bouquets*, me diſoit-il en ſon patois, & en me montrant ſa prairie : c'eſt-à-dire, *c'eſt bien une franche coquette qui me ruinera avec tous ſes chiens de bouquets. L'herbe étoit ſans verdure.* Cela eſt un peu difficile à croire. *Le ſoleil dans ſon zénith lançoit des rayons de feu.* Le Soleil dans ſon zénith (en plein midi) a-t-il jamais lancé d'autres rayons que des *rayons de feu ?*

Almet termine ainſi le récit de ſa viſion. » Telle fut l'inſtruction céleſte, » ô mon fils, dont le Prophète daigna » m'éclairer, non ſeulement pour mon

» bien, mais auſſi pour le tien. Tu » cherchois la félicité où elle ne peut » ſe trouver. Pourroit elle être dans » des choſes paſſagéres que le temps » détruit inſenſiblement ? Comment » toutes tes eſpérances n'auroient- » elles pas été trompées ? Profite, ô » mon fils, d'une leçon auſſi ſalutaire : » prends garde qu'elle ne te ſoit auſſi » inutile pour t'élever au-deſſus de » toi-même, que le ſceau myſtérieux » du puits d'*Aris* le fut à *Mahomet* » pour puiſer de l'eau. Va-t-en en paix. » Que la laine de tes troupeaux couvre » ceux qui ſont nuds ; que ta table » nourriſſe ceux qui ont faim ; que ta » maiſon ſoit ouverte à ceux qui n'ont » point d'aſyle ; que ta puiſſance dé- » livre les pauvres de l'oppreſſion ; que » la vérité ſoit toujours dans ta » bouche, & encore plus dans ton » cœur, &c ».

Verſion du nouveau Conteur. » Telle » eſt, mon fils, la viſion que le Pro- » phète m'a accordée pour ton avan- » tage ainſi que pour le mien. Tu as » cherché la félicité dans les choſes » temporelles, & tu as été trompé.

» Que cette leçon ne ſoit point perdue » pour toi, comme le ſceau de *Maho-* » *met* dans le puits *d'avis*. Que tes » troupeaux couvrent celui qui eſt » nud ; que ta table nourriſſe celui » qui a faim. Délivre le pauvre de » l'oppreſſion du riche ; que tes actions » parlent ſeules ; c'eſt à elles à faire » l'Eloge de ton cœur, &c ». Ce morceau mérite quelques obſervations. *Que cette leçon ne ſoit pas perdue pour toi, comme le ſceau de Mahomet dans le puits d'Avis.* 1°. Ce ſceau n'étoit point à *Mahomet ;* il appartenoit au puits, à l'uſage duquel il ſervoit. 2°. Ce ſceau ne fut point perdu dans le puits, mais inutile à *Mahomet*, qui vouloit y puiſer de l'eau. 3°. Ce puits n'étoit point appellé le puits des *avis* ou des *conſeils*, mais le puits d'*Aris*. Cette dernière faute eſt d'inadvertance ; elle prouve le danger & l'inconvénient de tranſcrire trop à la hâte. Mais n'eſt-il pas ſingulier, Monſieur, que les Plagiaires ne puiſſent pas même acquérir le mérite facile de l'exactitude ? Eh, Meſſieurs, copiez au moins correctement ! Soyez

assez généreux pour ne point estropier les auteurs que vous dépouillez, & n'imitez pas la barbare précipitation de ces filoux, qui, dans les fêtes tumultueuses, ensanglantent quelquefois le cou, l'oreille & la gorge des femmes dont ils volent les diamans.

Que tes troupeaux couvrent celui qui est nud.... Comment ! des pauvres *habillés de moutons, de brebis & de chèvres !* On sent bien que ce n'est point là l'idée du copiste ; mais tel est cependant le sens louche que présente sa phrase. Il y a dans l'original, *que la laine de tes troupeaux couvre ceux qui sont nuds.* Qu'étoit-il nécessaire de supprimer ce petit mot *laine* & les deux articles qui le suivent ?

Je ne puis, Monsieur, que vous indiquer une très-petite partie des fautes qui pourroient être justement relevées dans la pitoyable version du Conte d'*Almet*, qui se trouve dans le *Mercure* de Novembre. Je n'aurois, par exemple, qu'à tenir encore un moment la plume pour vous citer ces phrases & ces expressions de mauvais

goût: » Une ſombre mélancolie *enveloppoit ſon exiſtence.* — *Les périodes de ton exiſtence* ſont l'eſpérance & la crainte. » — Il étoit pouſſé par *une influence ſecrette.* — Tout à coup *par une influence céleſte* les rues & le peuple de » la Mecque diſparurent. — Ceux qui » éblouiſſent par l'éclat de leurs *diamans héréditaires.* — Je regrette *la courſe* du temps *qui s'échappe en gliſſant.* — Je tremble quand je » penſe au moment où l'Eternité *fermera le vuide* de ma vie. — Je regardai, & je vis un *clos* auſſi beau que » les jardins du Paradis, &c, &c, &c, » &c, &c. »

De pluſieurs gens de lettres qui travaillent au *Mercure*, le ſieur *la Combe* & M. *de la Harpe* ſont les ſeuls qui s'avouent. Comme M. *de la Harpe* ſigne tous ſes articles, on pourroit peut-être attribuer au ſieur *la Combe* le plagiat que je viens de relever puiſqu'il n'eſt point ſigné *la Harpe*; mais ce ſeroit une injuſtice, une atrocité, une calomnie. Le ſieur *la Combe* a trop d'eſprit & de goût; il ne peut pas même être ſoupçonné de cette ridicule parodie. Mais pourquoi donc, puiſqu'il

a tant d'intelligence, l'a-t-il adoptée & fait imprimer dans ſon Journal? Il dira, ſans doute, qu'il ne doit pas répondre de toutes les pièces qu'on lui envoie. Bien des gens de mauvaiſe humeur ne ſe contenteront pas de cette excuſe. Ils ſçavent que les *Hiſtoriettes* & les *Nouvelles* ſont une des parties les plus brillantes du *Mercure de France*, & que l'Editeur, par conſéquent, doit faire éclater ſon diſcernement dans le choix de celles qu'on lui envoie. Au reſte, ce petit larcin littéraire n'eſt peut-être pas le ſeul qu'on puiſſe reprocher au *Mercure*. Si l'on ſe donnoit la peine d'en examiner les volumes avec attention, je ſuis perſuadé qu'on y découvriroit ſouvent de ſemblables reproductions d'hiſtoriettes, d'anecdotes, de vers, de chanſons, d'énigmes, &c. J'ai l'honneur d'être, &c.

L'ABBÉ GROSIER.

Diſcours ſur la Révélation; Brochure in-12 de 60 pages; à Paris chez Moutard Libraire rue du Hurepoix.

[redacted]eur diviſe cet Opuſcule en [redacted]ties : dans la première, il

établit la néceſſité de la Révélation relativement à la gloire de Dieu & au bonheur de l'homme ; dans la ſeconde, il en développe les avantages. La lecture de ce Diſcours, Monſieur, ne m'a point ſatisfait. Pour traiter un ſujet auſſi vaſte & le renfermer dans des bornes auſſi étroites, il falloit ſurtout de la préciſion, de la méthode, une dialectique vive & preſſante. C'eſt ce qu'on ne trouve point dans la manière de l'Orateur. Ses preuves, la plupart communes & rebattues, ſont délayées dans un océan de paroles ; ſes raiſonnemens vagues, peu directs, mal liés, ne s'éclairent point les uns les autres. Voici le ſeul morceau qui m'a paru n'être pas abſolument indigne d'être mis ſous vos yeux. » On ſouhaiteroit une Révélation dé-
» gagée de toute obſcurité : on affecte,
» par un effort qu'on ſçait bien devoir
» être inutile, de lever le voile qui
» cache les myſtères : on voudroit
» voir renouveller la ſcène brillante
» des miracles, découvrir les reſſorts
» de la Providence, déchirer [illegible]
» étendu ſur le cœur des [illegible] :
» on eſſaye de changer le [illegible] ta-

» tions du Seigneur en prodiges pu-
» rement naturels ; toujours impru-
» dens dans nos vœux, notre imagi-
» nation ſe repaît d'une vaine ſcience
» qui nous eſt interdite..... Mais
» quand elle ſeroit accordée à nos
» deſirs, cette révélation nouvelle &
» plus lumineuſe, ſeroit-elle plus effi-
» cace ſur nos eſprits ? Une autre ma-
» nifeſtation pourroit-elle offrir à la
» docilité des hommes des motifs plus
» forts que ceux que la Révélation
» préſente propoſe ? Les mêmes inté-
» rêts ne ſe réveilleroient-ils pas ? Les
» mêmes paſſions ne parleroient-elles
» pas ? Les prodiges devenus plus com-
» muns, deviendroient moins frap-
» pans, moins utiles à la Religion ;
» ils ne répondroient pas à leur deſti-
» nation naturelle : les yeux accou-
» tumés à ce ſpectacle ordinaire, ceſ-
» ſeroient de les regarder comme des
» traits de la Toute-Puiſſance Divine.
» Et que deviendroit l'hiſtoire de la
» Révélation, ſi chaque génération
» avoit le droit d'exiger de nouveaux
» prodiges pour déterminer ſon hom-

» mage ? Conſultons les faits : les hom-
» mes n'ont-ils pas été les mêmes
» dans tous les temps ? Lorſque cette
» Révélation éclatoit de la manière la
» plus lumineuſe par le concours
» réuni de tant de prodiges, elle n'a
» pu ſoumettre l'indocilité des eſprits :
» par quel privilége trouveroit-elle
» aujourd'hui plus de ſoumiſſion ? Et ſi
» de nos jours tout le ſpectacle de la
» Révélation Chrétienne, revêtu de
» toute la pompe des ſiècles, accom-
» pagné de toutes les preuves de vé-
» rité, ne peut triompher de notre
» obſtination, ne peut-on pas dire
» qu'un mort ſorti du tombeau ne nous
» perſuaderoit pas ? Eh ! que pourroit-
» il nous dire, en effet, de plus fort,
» que ce qui eſt contenu dans nos
» livres ſacrés ? Et pourquoi l'oracle
» de ces livres ſaints ſeroit-il moins
» puiſſant, moins terrible que la voix
» d'un mort ſorti du tombeau, &c » ?

Je n'ai pas bien compris quelle a pu être la penſée de l'Orateur, lorſqu'il dit dans ſa peroraiſon : » Ah, que
» l'on ne nous reproche pas d'avoir

» voulu calomnier notre ſiècle : eſpé-
» rons tout de la vérité toute-puiſſante.
» Aſſez & trop long-temps les efforts
» de l'impiété ſe ſont oppoſés à ſes
» heureux ſuccès. Le temps eſt peut-
» être venu où cette Religion ſainte
» doit enfin reprendre ſon empire.
» Pourquoi le triomphe de ſa gloire &
» de ſa ſtabilité ne ſeroit-il pas réſervé
» à vos efforts, ô vous, eſprits ſubli-
» mes, qui éclairez notre ſiècle ? Il pa-
» roîtra plus beau lorſqu'il ſera em-
» belli par le génie. L'œil jaloux de
» la médiocrité vous enviſage avec
» un dépit ſecret : une injuſte préven-
» tion oſe confondre le nom de Philo-
» ſophe avec les ennemis de la Reli-
» gion : vengez ſa gloire en ſoutenant
» la vôtre ; c'eſt à vous de combattre
» ce blaſphême contre les talens, & de
» nous convaincre que la vraie Philo-
» ſophie ne cherche que la vérité, &
» n'aime que la vertu ». L'Orateur voudroit-il perſuader aux *Voltaires*, aux *Diderots*, aux *Marmontels*, &c, à tous ces génies ſublimes, qui du haut de leurs ſphères brillantes daignent éclairer la nuit ſombre de ce ſiècle, de conſacrer déſormais leur plume &

leurs veilles à la défenſe de la Religion & à la propagation de ſes dogmes ? Ce ſeroit avoir recours à de plaiſans Apôtres.

Lettres ſur l'Art d'écrire, ou Recherche & Réunion des Principes de l'Ecriture; ouvrage utile aux parens, aux Maîtres & aux Elèves; par G. Laurent, Maître-ès-Arts en l'Univerſité de Paris, & Expert Ecrivain-Juré; Brochure in-8° d'environ 72 pages, avec des Gravûres : à Paris chez Couturier fils, Libraire Quai des Auguſtins, chez Froulé Libraire Pont Notre-Dame, & chez l'Auteur lui-même rue des Nonaindières; prix trente ſols broché.

CES *Lettres ſur l'Art d'écrire*, ne ſont à proprement parler, Monſieur, que les préliminaires de l'ouvrage que je vous annonce; mais elles contiennent pluſieurs inſtructions importantes, & ſeront lues avec fruit par les parens & par les maîtres vulgaires. Le Traité qui eſt à la ſuite de ces *Lettres*, ſous le

titre de *Recherche ou Réunion des principes de l'Ecriture*, eſt nouveau & complet. L'auteur y développe les règles de ſon Art qu'il préſente comme la choſe la plus ſimple en ce genre. » Rien n'eſt plus déſagréable, dit-il, » & plus funeſte pour un élève, que » de le conduire ſans éclairer ſes pas. » Si les préceptes ne lui paroiſſent fon» dés que ſur l'uſage ou l'opinion, il les » accommode à ſon goût, ou les re» jette ; mais ſi l'on peut raiſonnable» ment lui faire voir qu'ils ſont fondés » [illegible] la néceſſité, la choſe recouvre » ſon prix, & le Maître peut parler » avec aſſurance. Cette ſeconde ob» ſervation m'a engagé à faire des » recherches : je me ſuis tranſporté » juſqu'aux Inventeurs des différens » caractères : je les ai forcés, pour » ainſi dire, de me dévoiler leurs pe» tits myſtères ; & d'après eux je me » ſuis fait un ſyſtême également utile » & agréable. Il offre dans le plus » beau jour & avec la plus grande » ſimplicité les vrais principes de l'é» criture : ce que l'on attribue encore » aujourd'hui à l'uſage & au goût y » eſt aſſujetti à des règles géométriques

» qui parlent aux yeux, & qui doivent » ſatisfaire l'eſprit, lui donnant la clarté » & la ſécurité qui accélèrent infailli- » blement les progrès. Convaincu que » la beauté de l'écriture dépend de la » manière dont elle eſt produite, j'ai » donné, dès le commencement, les » moyens d'écrire avec aiſance & li- » berté. J'ai inſiſté ſur ces moyens » d'autant plus volontiers que j'ai cru » que ce Livre pourroit paſſer dans » les Provinces, & être utile à des » Maîtres qui, pour la plupart, ont » autant de zèle que de talent, mais » qui ne ſçavent pas conduire leurs » Élèves. »

L'auteur eſt entré dans tous les détails néceſſaires; ce qui eſt d'autant plus important, qu'on ne peut ſe perfectionner, ni même avancer réellement dans cet Art, ſi l'on ignore ou l'on néglige le moindre précepte. L'ouvrage eſt accompagné de deux grandes Gravûres qui méritent une attention particulière.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 28 Novembre 1773.

LETTRE

LETTRE XII.

Fête donnée à MADAME LA COMTESSE D'ARTOIS *à son passage à Montargis le 12 Novembre 1773, exécutée par les Enfans de l'*AMBIGU COMIQUE, *sous les ordres de M. de Cypière, Intendant d'Orléans, par M. de Pleinchesne, ancien Capitaine d'Infanterie; à Paris chez Brunet Imprimeur-Libraire de l'Académie Françoise, & Demonville Libraire rue Saint Severin, in-8°. de 146 pages.*

VOUS avez appris, Monsieur, avec quels transports MADAME la COMTESSE D'ARTOIS a été reçue dans tous les lieux qui se sont trouvés sur son passage; mais aucune Ville ne s'est plus distinguée que celle de Montargis dans les fêtes & les spectacles donnés à cette occasion. La brochure que

je vous annonce contient trois petites pièces, dont deux ont été représentées devant la Princesse : elles sont toutes de M. *de Pleinchesne*. Vous y trouverez de la vérité, de la gaîté, &, dans la pièce la plus considérable, une intrigue bien imaginée & liée très-adroitement à l'heureuse circonstance qui occupoit tous les cœurs. La scène est dans un hameau des environs de Montargis. Tous les habitans viennent de voir passer la Princesse. *Manette* & *Fanchon*, jeunes Païsannes, racontent tout ce qu'elles ont vu à *Catherine* leur mère, qui est restée au hameau ; ce récit peint, de la maniere la plus naturelle, l'empressement des habitans, leur joie, leur amour pour le sang de leur Maître. Il n'y a là ni expressions recherchées, ni efforts d'esprits ; c'est le cœur qui parle, & son expression est toujours la plus simple. » D'abord, dit *Manette*, il y avoit » sur le chemin tant de monde, que » la campagne n'étoit pas assez large » pour le contenir ..... Toute » la journée on n'a fait qu'entendre » la voici ..... la voilà ..... c'est

» elle . . . non . . . point du tout . . . .
» bon . . . c'eſt une fauſſe alerte . . . .
» elle ne peut pas tarder . . . d'autres
» accouroient en criant . . . . . je l'ai
» vue . . . oh ! je l'ai vue, elle a de l'air
» de ſa ſœur, & d'être comme elle
» tout-à-fait bonne . . . enfin on comp-
» toit toutes les minutes.

CATHERINE.

Le temps devoit vous paroître bien long . . . . . c'eſt alors que les heures ſont bien pareſſeuſes.

FANCHON.

Après quoi . . . . c'étoit des Courriers ſans fin . . . . . des chaiſes . . . . . des voitures . . . . des poſtillons.

CATHERINE.

Oh ! je vois tout cela, ma petite *Fanchon*, je vois tout cela d'ici.

MANETTE.

Enfin on a vu de loin . . . loin, loin comme tout . . . . . une foule de che-

CATHERINE.

C'eſt pour lors que vous av
bien aiſe,

FANCHON.

Bien aiſe ! Maman.., tout le r
s'eſt mis à danſer & à ſauter de

MANETTE.

Pour moi, quand on a dit...
la voilà.... pour le coup la voi
c'eſt elle, c'eſt elle.... décidé
c'eſt elle...., J'ai été toute ſaiſi
jambes m'ont manqué, & mon c
fait comme le cliquet de notre m

CATHERINE.

Oh ! je le crois...., tiens, tâ
le mien va le galop.

MANETTE.

Papa nous a fait monter....

de l'argent s'entend) sur une charrette. Nous n'avons fait qu'un saut, & la Princesse étoit déja tout près de nous.

CATHERINE.

Vous l'avez donc bien vue ?

FANCHON.

Vue, comme je vous vois, Maman... & toute la vie sa figure me restera là.

CATHERINE.

Elle a pourtant passé bien vîte.

MANETTE.

Non pas du tout ; voyant que tout le Royaume venoit à toute bride au-devant d'elle..... les chevaux ont d'eux-mêmes couru la poste au pas.... pour que nous la voyions mieux & plus long-temps ... tous ses gens.... tous ses Gardes ... ses Ecuyers, enfin tout son monde, qui sont des Messieurs bien polis & bien galonnés.

FANCHON.

Oh ! ils ſont bien honnêtes, Maman, bien doux & bien complaiſans.

CATHERINE.

Mes enfans.... tout cela vient de leur Maîtreſſe.

FANCHON.

Ils ont crié, gare, gare, mes enfans.: prenez garde, mes amis, rangez-vous, s'il vous plaît.

MANETTE.

Et la Princeſſe ſembloit dire..... ayez bien ſoin, bien attention de ne bleſſer perſonne.

FANCHON.

Il y avoit tant de monde, qu'elle n'auroit pas pu paſſer ſans écraſer quelqu'un, & elle avoit l'air de n'être pas fâchée de rencontrer cet embarras-là.

CATHERINE.

Elle avoit donc l'air bien ſatisfaite?

MANETTE.

Comme ſi elle avoit lu dans nos cœurs; ſes yeux ſembloient répondre à tous les nôtres.

FANCHON.

Et chacun de ſes regards nous promettoit bonté & protection.

CATHERINE, *avec enthouſiaſme.*

Le ciel ſoit béni.... embraſſons-nous, mes enfans..... embraſſons-nous.... elle reſſemblera donc à tous ceux avec qui elle vient s'allier..... elle n'arrive chez nous que pour tripler notre bonheur.

FANCHON.

On n'entendoit qu'un cri.... vive le Roi... vive nos Princes.... vive leurs enfans.... vive MADAME LA COMTESSE D'ARTOIS, &c, &c.

Cette jeune *Manette*, qui fait tous ces beaux récits, paſſoit pour être la fille de *Catherine* & de *Lucas*, mais ne l'étoit pas en effet. Un homme, qui avoit paru d'un état diſtingué, l'avoit confiée autrefois à leurs ſoins, & ils l'avoient élevée comme leur propre enfant. M. *Biſtouri*, Chirurgien du lieu, venoit aſſiduement lui faire ſa cour avec tous les termes de ſon Art: il lui fait des reproches d'avoir écouté avec complaiſance un jeune Page de la ſuite de la Princeſſe, qui étoit fort empreſſé auprès d'elle. Ce jeune homme étoit venu les vacances dernieres chaſſer dans ces cantons; il avoit fait connoiſſance avec *Manette* qu'il avoit trouvé jolie; il vouloit en faire ſa femme; il vient la viſiter. Dans ces entrefaites un certain *Baron* de la ſuite de la Princeſſe, demande un logement dans la maiſon de *Lucas*; il ſe fait reconnoître pour celui qui lui avoit confié *Manette* & s'en déclare le père. Il envoye chercher ſon neveu: on l'amène; c'eſt ce même Page qui eſt amoureux de la jeune perſonne; le *Baron* eſt enchanté de cette aventure & conclud leur mariage.

A la ſuite de cette petite Comédie a été exécuté un autre Divertiſſement où des Mariniers & leurs femmes arrivent ſe tenant tous par deſſous le bras, en ſautant & en danſant, la bouteille & le verre en main; ſurvient un Cavalier d'Artois qui ſe met de la partie; on chante des chanſons en l'honneur de la Princeſſe. Celle du Cavalier m'a paru excellente dans ſon genre; *Vadé* lui-même ne l'auroit pas déſavouée. Vous ne ferez pas fâché de la trouver ici.

AIR: *Reçois dans ton Galetas.*

Permettez-vous qu'un grivois
D'ſon hommage vous régale;
Nos cœurs, comm'ceux des Bourgeois,
Battent pour vous la Générale;
Car morbleu j'vous aimons tous
Preſqu'autant qu'Monſieur vot'époux.

Sçachez que j'ſommes des vivans,
Qui vous r'gardons comm'not'mère;
J'allons d'venir vos enfans,
Drés qu'vous épouſez not'père;
J'ſerions pourtant fâchés tout d'bon
Qu'vous n'en ayez que d'cett'façon.

Vous venez dans un pays
Où vous n'eſt pas étrangère,
A not'bien aimé LOUIS,
Vous allez rappeller ſa mère;
C'eſt c'qui fait que j'diſons tous
Qu'vous arrivez comme chez vous.

Vous avez chez nous une ſœur
Qui n'eſt pas mal établie,
Et dont l'ame fait honneur
A votre ſang, à vot'Patrie;
D'avanc' pour vous ce ſéjour
Semble être celui de l'amour.

D'un Prince fait pour vous chérir,
Vous allez être l'épouſe,
Et d'prévenir vot'deſir,
Sçachez qu'ſon am's'ra jalouſe;
Il n's'roit pas d'not'ſang Royal,
S'il n'étoit pas bon & loyal.

Sous ſes yeux bientôt vainqueurs,
Nous renvers'rons des murailles,
Et, puiſqu'il gagne les cœurs,
Il gagnera bien des batailles,
Quand nous marchr'ons ſur ſes pas.
L'Enfer n'nous arrêt'ra pas.

La derniere pièce de cette brochure a pour titre *la Guinguette*. La briéveté du tems n'a pas permis qu'on l'exécutât devant MADAME LA COMTESSE D'ARTOIS. Cette Princeſſe a paru très-ſatisfaite de toutes ces fêtes & des ſentimens flateurs qui les ont inſpirées.

Eloge de M. Bagard, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre du Roi, Premier Médecin Ordinaire du feu Roi de Pologne, Préſident du Collége Royal de Médecine de Nancy, Médecin de l'Hôpital Militaire, Membre de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de la même Ville, de la Société des Sciences & Beaux-Arts de Metz, de la Société Botanique d'Angleterre, Aggrégé Honoraire de la Société Economique de Berne, & du Collége des Médecins de Rouen; lû dans une Séance publique du Collége Royal de

Médecine de Nancy, le premier Mai 1773, par M. Harmant, Conseiller & Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Nancy, & Professeur de Chimie au Collége Royal des Médecins de la même Ville; Brochure in-12 de 40 pages; à Nancy, de l'Imprimerie de M.M. Sch. Baltazard.

LES regrets de la Lorraine sur la perte qu'elle a faite l'année dernière du plus célèbre de ses Médecins dans la personne de M. *Bagard*, étoient bien mérités, Monsieur. L'estime universelle qu'il s'étoit acquise, la confiance dont l'ont honoré successivement le Duc *Léopold* & le feu Roi de Pologne *Stanislas*, les places importantes qu'il rempliſſoit, tous les titres d'honneur qu'on peut mériter dans sa profession & qu'il obtint, furent des preuves non équivoques d'un talent rare & supérieur. *Charles Bagard* étoit né à

Nancy le 2 Janvier 1696, d'*Antoine Bagard*, Ecuyer, Conseiller d'Etat, & Premier Médecin de S. A. R. le Duc *Léopold*. Le fils ne fut point obligé de sortir du sein de sa famille pour faire les premières études de son art; il en apprit les élémens & les principes de son père même, & il se trouva décoré du titre de Médecin ordinaire de son Souverain, avec les émolumens attachés à cette place, avant même qu'il eût pris des leçons dans aucune Ecole de Médecine. Présenté à la Faculté de Montpellier pour le Baccalauréat, il y soutint une Thèse sur la *Passion Iliaque*, vulgairement appellée *Colique de Miserere*, dans laquelle il parut avec éclat. Cette Thèse, qu'on devoit plutôt appeller un Traité, enleva les suffrages de tous les connoisseurs; pour faire juger du mérite de cette Pièce, il suffit de dire que l'un des plus sçavans Médecins de ce siècle, M. *Haller*, lui a donné place dans une Collection qu'il a fait imprimer sous le titre de *Recueil des meilleures Observations Anatomiques*.

Satisfait des succès de son jeune Médecin, le Duc *Léopold* voulut l'en récompenser par de nouvelles graces; il le nomma pour un de ses Médecins Auliques, & il fut bientôt après choisi pour être celui des Hôpitaux de *Saint-Charles* & de *Saint-Julien* de Nancy. Rien ne prouve mieux l'estime dont le Duc de Lorraine honoroit M. *Bagard* que les lettres qu'il lui écrivoit de sa main. On voit qu'il le consultoit souvent sur les maladies des Princes & Princesses ses enfans, & qu'il exigeoit de la part de son Médecin les réponses les plus détaillées sur tous les cas qu'il lui proposoit. Cette confiance dans les lumières de M. *Bagard*, détermina ce Prince à se l'attacher plus particulièrement; mais craignant de priver sa Capitale d'un homme dont la présence lui étoit également nécessaire, il établit un Conseil de trois Médecins, qui, alternativement & par mois, devoient demeurer à *Lunéville*. M. *Bagard* se trouva le plus jeune; il fut néanmoins nommé le

premier de ce Conseil, & ce choix n'excita aucun sentiment de jalousie.

Le Duc de Lorraine étant mort deux ans après, & le Roi de France ayant fait passer des Troupes à Nancy, le Ministre de la Guerre y établit un Hôpital Militaire. Ce fut encore à M. *Bagard* que la direction en fut confiée. Lorsqu'après le Traité de cession de la Lorraine, le Roi *Stanislas* en vint prendre possession, il s'empressa, dès les premiers jours de son regne, à donner à M. *Bagard* des marques flatteuses de son estime; il l'appella dans sa Cour & en fit son Premier Médecin Ordinaire. Les motifs de ce choix, énoncés dans le Brevet, étoient *la science, la sagesse* & *l'expérience du Médecin.*

Au milieu de nombreuses occupations, partagé entre *Lunéville* & *Nancy*, chargé d'une pratique considérable, & accordant beaucoup de temps à l'étude & aux observations, M. *Bagard* trouvoit encore, dans les Consultations du dehors, une pénible

carrière à fournir. En voici un exemple qui fait particulièrement honneur à ſes talens & à ſes lumières. M. *de Voltaire* étoit attaqué d'une maladie très-grave: il connoiſſoit la réputation du Médecin Ordinaire du Roi *Staniſlas*; il le conſulta. Mais il avoit pris la précaution de demander en même-temps les avis des célèbres *Boerhaave* & *Mead*. L'évènement juſtifia l'égalité de confiance que M. *de Voltaire* accordoit à ces trois Médecins, qui, dans leurs réponſes particulières, furent du même ſentiment.

C'eſt au zèle que témoigna toujours M. *Bagard* pour l'avancement de ſon art, que la ville de Nancy eſt redevable de ſon Collége Royal de Médecine. Il propoſa le premier le plan de cet établiſſement à *Staniſlas*, qui l'agréa, qui daigna même en rédiger les ſtatuts, & qui l'en nomma Préſident.

Quant aux ouvrages imprimés de cet illuſtre Lorrain, ils conſiſtent en un grand nombre de Mémoires, de Diſſertations & d'Ecrits polémiques

relatifs à divers genres des maladies qu'il eut à traiter, ou à différentes découvertes que son génie observateur lui fit faire; celle entr'autres des propriétés saxifrages des eaux du village de *Contrexeville* *, rendront sa mémoire précieuse à la Lorraine, &

* M. *Bagard* préconise ces eaux comme souveraines dans toutes les ulcérations & suppurations, sur-tout des voies urinaires; dans les cas d'acrimonie & d'épaississement de la lymphe; dans les maladies écrouelleuses, goutteuses & cutanées, telles que les galles & dartres opiniâtres, mais principalement dans celles de la vessie, produites par des glaires, des graviers & des pierres arrêtées dans ces voies, qui occasionnent le pissement de sang. Plusieurs expériences avoient convaincu M. *Bagard*, que s'il peut exister un remède saxifrage, ce sont les eaux de *Contrexeville*. En voici une qu'il a faite sous les yeux de ses confrères. Dans un verre contenant six onces d'eau de la fontaine de *Contrexeville*, il mit treize pierres tirées d'un corps animal, ayant toutes la grosseur d'un pois ordinaire. Elles demeurèrent trois jours sans rien perdre de leur dureté; le quatrième jour elles commencèrent à se diviser en fragmens: agissant toujours sur elles, l'eau les réduisit en sable.

doit lui assurer à jamais la reconnoissance de toute l'Europe.

M. *Bagard* alloit mettre la dernière main à un ouvrage important, sous le titre d'*Hydrologie Minérale*, pour servir de supplément à l'Histoire de la Lorraine, lorsqu'au mois de Novembre de l'année dernière il ressentit quelques mouvemens convulsifs. Attribuant cet accident à ses travaux & à son application, il essaya de les suspendre ; mais il fut attaqué le 4 Décembre d'une apoplexie qui le fit succomber le 7 à deux heures après midi.

M. *Harmant* termine ainsi l'éloge de son illustre confrère. » Citoyen » distingué, il jouit dans tous les » temps de la considération de tous » les Ordres & de tous les états. Mé» decin sçavant, heureux, infatigable, » il parvint à cette estime générale » qui fait la récompense du talent. » Généreux & désintéressé, il ne se » servoit jamais de la faveur de ses » Maîtres que pour la répandre sur » ceux qui recouroient à son crédit.

» Ami ſincère & obligeant, il ne per-
» dit aucune occaſion de faire du bien
» à ceux qui lui marquèrent de l'atta-
» chement. Recherché des Grands,
» des Riches & des Pauvres, il ſçut
» toujours diſtinguer les derniers &
» voler à leur ſecours aux dépens de
» ſon repos, ſouvent au préjudice de
» ſa médiocre fortune. Paſſionné pour
» ſon état, il ne l'enviſagea jamais que
» du côté de l'utilité publique. Atten-
» tif à tous les égards qu'il croyoit
» devoir à ſes confrères, il ne fit
» jamais ſentir à perſonne la ſupério-
» rité de ſes connoiſſances. Rempli
» d'amour & de tendreſſe pour ſes
» enfans, toujours prêt à partager ce
» qu'il avoit avec ſes frères, les uns
» & les autres pleurent le meilleur
» père & le plus digne parent. Réunis
» à ſa famille, à ſes amis & à ſes con-
» frères, j'ai vu ſes compatriotes lui
» payer le même tribut de regrets
» & de larmes. »

Cet *Eloge*, Monſieur, eſt un des meilleurs que j'ai lus, & l'auteur s'y montre également bon Médecin, bon Ecrivain, bon Compatriote.

Table & Précis des Edits, Déclarations, Lettres Patentes, Ordonnances, &c, &c.

SI dans tous les temps on eût recueilli les Loix à mesure qu'elles étoient promulguées, on auroit la plus utile de toutes les Collections. Elle seroit pour le Public un guide aussi sûr que salutaire ; une source où il pourroit puiser journellement des instructions sur ses droits & sur ses devoirs ; sur ce qu'il peut prétendre ou maintenir, demander ou défendre. Dès-lors, chacun seroit à l'abri des surprises, des mépriſes, des fausses demandes & des fausses démarches. L'erreur ne pourroit être que volontaire, &, par cette raison, elle seroit moins dangereuse & moins fréquente. Il existe, il est vrai, certains Recueils de cette na-

ture, mais tous faits après coup; le laps de temps a pu tromper la vigilance des Rédacteurs, & il n'eſt guères poſſible que rien ne ſoit échappé à leurs recherches. Ceux mêmes d'entre nos Contemporains qui recueillent les Edits, Ordonnances, Déclarations, &c, à meſure qu'ils paroiſſent, ne ſont pas toujours auſſi ſoigneux de conſerver que d'acquérir; ces Pièces détachées s'égarent aiſément; d'ailleurs, elles forment avec le temps une maſſe preſqu'inacceſſible où l'œil cherche laborieuſement & quelquefois en vain ce qu'il ſeroit eſſentiel de trouver promptement. Une Table bien faite ſuffiroit à peine pour indiquer les détours de cet obſcur labyrinte; & cette Table elle-même eſt un ouvrage dont peu de perſonnes daignent s'occuper.

On ſe propoſe de parer à tous ces

inconvéniens & d'applanir toutes ces difficultés, en raſſemblant, dans la forme d'une Table Chronologique, le Précis exact de tous les Edits, Déclarations, Lettres Patentes, Ordonnances, &c, &c, qui paroîtront chaque année. Ce Précis ne ſera pas une ſimple notice; on y conſervera le texte dans tous ſes points les plus eſſentiels. On aura, par ce moyen, ſous une forme commode & peu volumineuſe, tous ces objets ſi dignes d'être réunis, & ſi difficiles à conſerver tant qu'ils reſteront épars. C'eſt cet Ouvrage utile qu'on propoſe au Public par la voie de ſouſcription. Il formera par année deux Volumes *in*-4° dont la livraiſon ſe fera par Semeſtre. Le premier Volume de l'année 1773 ſe délivre actuellement aux Souſcripteurs, & le ſecond paroîtra le 10 de Mars 1774. Le prix de la ſouſcription eſt dix liv. dix ſols

pour les deux Volumes de chaque année rendus francs de port par-tout le Royaume ; les perſonnes qui ne ſouſcriront pas, payeront chaque Volume ſéparément ſept livres broché. On ſouſcrit auſſi pour les deux Volumes de l'année 1772, dont le premier ſera délivré au mois de Janvier prochain, & le ſecond, en Mars, avec celui de 1773. On continuera la Collection en remontant juſqu'à l'avénement du Roi au Trône. On ſouſcrit en tout temps à Paris, chez *Ruault*, Libraire, rue de la Harpe, & chez les Libraires des principales villes de France. Il faut affranchir les lettres & l'argent.

Je viens de recevoir, Monſieur, & de parcourir le premier Volume de cette Table des Edits, Ordonnances, &c. Il m'a ſuffi d'y jetter un coup d'œil pour voir que l'on y trouve plus que le *Proſpectus* n'avoit promis. En effet,

je n'attendois que le titre, la date, & une notice ſuccinte des Loix; mais on en donne les diſpoſitions dans leur entier. On auroit craint, en les abrégeant, de les altérer; on n'a ſupprimé que des clauſes de ſtyle & les préambules; encore a-t-on laiſſé ſubſiſter les préambules mêmes quand ils ont paru néceſſaires pour développer la raiſon & l'eſprit de la Loi. Ainſi cette Collection préſente tout à la fois & les Loix & une Table des matières par ordre alphabétique. Vous conviendrez, Monſieur, que l'idée de cette collection eſt une des plus heureuſes qu'on ait pû concevoir, & qu'il n'exiſte point de Recueil plus important, plus utile, plus commode pour toutes les claſſes des citoyens.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 30 Novembre 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Hiſtoire de Maurice Comte de Saxe, Duc de Courlande & de Sémigalle, Maréchal Général des Camps & Armées de Sa Majeſté Très-Chrétienne, par M. le Baron d'Eſpagnac, Gouverneur de l'Hôtel Royal des Invalides; deux Volumes in-12, le premier de 400 pages, le ſecond de plus de 600; à Paris chez la veuve Ducheſne rue Saint Jacques, Piſſot à l'entrée du Quai de Conti au bas du Pont-Neuf, l'Eſprit au Palais Royal.

CET ouvrage, Monſieur, doit intéreſſer tout bon François & les Mili-

taires de tous les pays. Qui eſt-ce qui ne connoît pas, du moins de renommée, les Campagnes du Maréchal *de Saxe*, ſon génie, ſes exploits? Qui ne ſera pas curieux, par conſéquent, de lire une Hiſtoire ſuivie de ce grand Capitaine? Et quelle confiance cette Hiſtoire n'inſpirera-t-elle pas quand on ſçaura que l'auteur eſt lui-même un Militaire diſtingué par ſa naiſſance, par ſes ſervices, par ſon mérite perſonnel, & qu'il a été honoré de l'eſtime & de l'amitié du Général illuſtre dont il écrit la vie.

Maurice Comte de Saxe naquit à Dreſde le 19 Octobre 1696. Il fut l'unique fruit des amours d'*Auguſte II* Electeur de Saxe, depuis Roi de Pologne, & de la Comteſſe *de Konigsmarck*, d'une des plus illuſtres Maiſons de Suède. Sa mère, qui avoit autant d'eſprit que de beauté, préſida elle-même à ſon éducation, & lui inſpira cette élévation d'ame qui fait les Héros. Il ſentit de bonne heure la néceſſité d'étudier les grands hommes pour le devenir. Il n'avoit pas douze ans que, ſans rien dire à ſa mère, il

alla à pied joindre l'armée des Alliés devant Lille. Le Roi, son père, qui y servoit en qualité de Volontaire, le confia au Comte *de Schullembourg*, Général de ses Troupes, qui jouissoit de la plus haute réputation. Le Comte *de Saxe* porta donc ses premières armes contre la France, & dans ce même pays où par la suite il la fit tant de fois triompher. Il fut témoin des exploits d'*Eugène* & de *Malboroug*; il se trouva aux Siéges de Lille, de Tournay, de Mons, à la journée de Malplaquet, au Siége de Riga sous le Czar *Pierre I.* En 1711, le Roi *Auguste* lui permit de servir en Poméranie sous ses ordres; &, au retour de cette Campagne, il lui donna l'agrément de lever un Régiment de Cavalerie & d'en choisir lui-même les Officiers. Le Comte *de Saxe* mit tous ses soins à former ce nouveau Corps, qui fut en état pour la Campagne suivante, dans le Duché de Brême. Les Saxons & les Danois eurent à combattre le Comte *de Steinbock*, l'un des meilleurs Généraux de *Charles XII.* Avec des Troupes beaucoup moins

nombreuſes, il les obligea de repaſſer l'Elbe, les pourſuivit dans le Duché de Mecklembourg & les atteignit à Gadelbush. » Les Alliés, campés derrière un marais, avoient l'avantage » du nombre & du terrein ; on ne » pouvoit aller à eux qu'en traverſant » le marais ſous le feu de leur artillerie, » *Steinbock* l'ayant paſſé à la tête de » ſes troupes, il engagea un des combats des plus ſanglans & des plus » acharnés qui ſe fût encore donné entre ces Nations rivales ; après trois » heures d'une mêlée vive, les Danois » & les Saxons furent enfoncés, & » abandonnèrent le champ de bataille.

» Le Comte *de Saxe* chargea trois » fois à la tête de ſon régiment ; ſa » conduite & ſa bravoure lui valurent les éloges du Général Suédois.

» Le Comte *de Saxe* diſoit ſouvent » avec admiration, que dans cette bataille les Suédois gardèrent toujours » leurs rangs ; & que même, après » que la victoire fut décidée, la première ligne de ces braves troupes » ayant à ſes pieds ſes ennemis morts, » il n'y eut pas un Soldat qui oſât ſe

» baisser pour les dépouiller avant » que la prière eût été faite sur le » champ de bataille, tant ils étoient » inébranlables dans la discipline sé» vère à laquelle leur Roi les avoit » accoutumés. »

Le régiment du Comte *de Saxe* fut détruit à cette journée. Il fallut le recruter pendant l'hyver. Sa mère profita de ce repos pour lui faire épouser la Comtesse *de Loben*, fille de condition, riche & aimable. Il n'avoit pas de penchant pour le mariage: le nom de *Victoire* que portoit la Comtesse *de Loben*, le décida.

Au Siége de Stralsund, ville défendue par *Charles XII* en personne, il servit dans l'armée Saxonne & Prussienne, en qualité de Colonel. Il eut la satisfaction, après laquelle il soupiroit depuis long-temps, de voir le Roi de Suède habillé comme un simple Soldat, combattant au milieu de ses Grenadiers. Il alla ensuite au Siége de Belgrade, & combattit, sous les ordres du Prince *Eugène*, à la bataille qu'il gagna contre les Turcs devant cette ville.

Le Comte *de Saxe* étoit galant ; sa femme étoit jalouse. Las des querelles continuelles qu'elle lui suscitoit, il résolut de voyager en France : il y fut présenté au Duc *d'Orléans* Régent du Royaume. Le Comte *de Charolois* & le Prince *de Dombes*, qui s'étoient aussi trouvés au siége de Belgrade en qualité de Volontaires, avoient souvent parlé au Régent des talens du Comte *de Saxe*. Ce Prince lui proposa d'entrer au service de France avec le grade de Maréchal-de-camp : il l'accepta, obtint le consentement du Roi *Auguste*, & parvint même à faire casser son mariage. La France étoit en paix : il se livra tout entier à l'étude des Mathématiques ; il y devint si profond, que, dans les Siéges dont il a été chargé, c'étoit lui qui dirigeoit les travaux des tranchées. Il voyoit souvent les Officiers les plus savans dans leur métier, entr'autres le Chevalier *Folard* qui nous a laissé sur *Polybe* un Commentaire si estimé.

Je passe ici, Monsieur, tout ce qui a rapport à l'élection du Comte *de Saxe* au Duché de Courlande ; élec-

tion qui, quoique très-légitime, fut traverſée & rendue inutile par la Cour de Ruſſie & la République de Pologne. On ſçait que ce fut à cette occaſion que le Comte *de Saxe* ayant de grands beſoins d'hommes & d'argent, l'immortelle Comédienne *le Couvreur*, qui l'aimoit, engagea ſon mobilier & lui fit paſſer une ſomme de quarante mille livres.

De retour à Paris, il s'appliqua plus que jamais à l'étude de l'art de la guerre & des Mathématiques. » Il inventa une machine pour » faire remonter les bateaux ſur la » Seine ſans employer de chevaux: il » alla à Rouen pour s'en ſervir; il » trouva trop de difficultés dans ſon » exécution, & l'abandonna. On doit » à ce projet la perfection d'une ma- » chine qui eſt ſous le Pont-Neuf, & » qui ſert à remonter les bateaux de- » puis le Pont Royal.

Pendant la guerre de 1733 il développa ſes talens avec la plus grande diſtinction; le Roi lui témoigna publiquement la ſatisfaction qu'il avoit de ſes ſervices. Il fut nommé Lieute-

nant Général. Après la Paix il revint à Paris. Ce fut alors qu'il fit ſes *Rêveries*. Cet ouvrage intéreſſant, l'abrégé de preſque toutes les parties de l'art Militaire, ne lui coûta que huit jours de travail.

La guerre recommença en 1741. Le Comte *de Saxe* ſervit en Bohême ſous le Maréchal *de Belle-Iſle*; il commanda la première diviſion de la colonne de droite. La manière dont il ſe rendit maître de Prague, eſt une de ſes opérations les plus hardies. L'auteur cite une Lettre très-étendue où le Comte *de Saxe* rend compte lui-même au Chevalier *Folard* des mesures qu'il prit pour aſſurer le ſuccès de cette entrepriſe. Cette Lettre eſt un monument bien précieux: on y découvre une ſageſſe conſommée jointe à l'intrépidité la plus extraordinaire. Je voudrois pouvoir vous la tranſcrire ici toute entière; en voici un fragment que vous lirez ſûrement avec intérêt. Il avoit été arrêté qu'on tenteroit l'eſcalade de Prague. » Je fis ra-» maſſer quelques échelles, écrit le » Comte *de Saxe*, & ac[illegible]der deux

» poutres avec des cordes, pour me
» servir de béliers. Le Marquis *de*
» *Mirepoix* vint me joindre avec les
» mille hommes d'Infanterie, à neuf
» heures du soir; &, sur le champ,
» nous marchâmes vers Prague. Mais
» comme la partie que j'avois com-
» mencé à reconnoître étoit celle de
» la citadelle qui étoit trop forte, je
» coulai tout le long du fossé jusqu'à
» Neu-Thor, la seule porte non mu-
» rée du côté de la ville. Quoique l'on
» m'eût dit que le revêtement y étoit
» fort haut, je me résolus néanmoins
» d'y faire mon attaque, parce qu'il
» me falloit une porte pour y faire
» entrer la Cavalerie, & cela, dans le
» moment, n'ayant qu'une poignée
» d'Infanterie. La ville, d'ailleurs, étant
» immense, je jugeois que si la Cava-
» lerie pouvoit une fois entrer, elle
» empêcheroit les différens postes des
» ennemis de se communiquer & de
» se rassembler. J'allai donc auprès de
» cette porte, qui est la seconde en-
» deçà de la Basse-Moldaw, dans le
» dessein d'y planter mon escalade; je
» fis mes dispositions en marchant.

» Comme j'approchois de la ville, » j'entendis l'attaque du Comte *de* » *Polaſtron*; il pouvoit être une heure » après minuit; je fis halte, & pen- » dant qu'on diſtribuoit les échelles, » la poudre & les balles, je m'avan- » çai, avec M. *de Chevert*, Lieutenant- » Colonel du régiment de Beauce, » pour reconnoître où nous ferions » l'attaque; je me coulai dans le foſſé » qui n'avoit point de revêtement de » ce côté; je trouvai près de la porte » un baſtion qui avoit trente-cinq » pieds de haut, revêtu en brique juſ- » qu'à environ trente pieds; vis-à-vis » étoit une eſpèce de plate-forme, » formée par les gravois & les im- » mondices de la ville, & à peu-près » au niveau du rempart. Comme le » temps preſſoit, l'attaque du Comte » *de Polaſtron* étant preſque finie, je » n'eus pas le temps de reconnoître la » place plus loin, & je me décidai à » planter l'eſcalade dans le flanc du » baſtion du polygone, à côté de celui » où étoit la porte de la ville: je dis à » M. *de Chevert* que je me mettrois » avec les troupes ſur cette plate-

» forme, dès que je m'appercevrois » qu'il seroit découvert, pour y attirer » les regards & le feu de tout le po- » lygone, & qu'en même-temps j'atta- » querois le pont-levis.

» Nous retournâmes aux troupes : » tout cela se fit dans un si grand si- » lence, que les Sentinelles du rem- » part ne s'en apperçurent pas ; j'a- » vois fait mettre pied à terre à six » cens Dragons & à quatre cens Ca- » rabiniers ; il me restoit vingt-quatre » troupes de Cavalerie que je fis avan- » cer sur la chaussée, pour entrer dans » la ville au moment que j'aurois for- » cé la porte ; les échelles furent dis- » tribuées aux Grenadiers : j'ordonnai » au permier Sergent d'y monter avec » huit Grenadiers, & de ne point ti- » rer, telle chose qu'il arrivât ; de » poignarder les Sentinelles s'il pou- » voit les surprendre, & de ne se dé- » fendre qu'à coups de bayonnette s'il » trouvoit résistance sur le rempart. » Ce Sergent devoit être suivi de M. » *de Chevert*, à la tête de quatre com- » pagnies de Grenadiers & de quatre » cens Dragons ou Fusiliers, conduits

» par le Comte *de Broglio*. Le Sergent » étant parvenu au haut du rempart » avec les huit Grenadiers, les Senti- » nelles donnèrent l'alerte. Je m'étois » assis sur le bord du fossé, au bout de » la plate-forme de gravois, vis-à-vis » le bastion dans lequel M. *de Chevert* » devoit monter. J'avois caché huit » troupes de Dragons à trente pas » derrière moi; je me levai, & criai » à moi, *Dragons*; ils parurent sur le » champ. Tout ce qu'il y avoit sur le » polygone & sur la courtine, nous » ayant découverts, se mit à tirer sur » nous; j'y fis répondre par un très- » grand feu. Pendant ce temps-là M. » *de Chevert* montoit avec les Grena- » diers; les ennemis ne s'en aper- » çurent que lorsqu'il y eut une com- » pagnie sur le rempart : alors ils » vinrent à la charge, tirèrent beau- » coup, & croisèrent leurs bayonnet- » tes avec les Grenadiers, mais ceux- » ci ne se défendirent qu'à grands » coups de bayonnette, & tinrent » ferme. M. *de Chevert* fut bientôt suivi » des trois autres compagnies de Gre- » nadiers & du Comte *de Broglio* avec

» ſes piquets ; mais comme on ſe preſ-
» ſoit de monter ſur les échelles, &
» qu'elles ne pouvoient ſoutenir le
» poids de tant d'hommes, il en rom-
» pit beaucoup, ce qui penſa tout
» déconcerter. J'envoyai au plus vîte
» un Officier pour y mettre ordre, &
» je me preſſai d'arriver au pont de
» la porte avec les huit troupes de
» Dragons ; j'ordonnai qu'on mît à
» leur place les piquets d'Infanterie
» qui me reſtoient, pour faire le feu
» de protection. Dans le moment que
» j'arrivai, M. *de Chevert*, qui avoit
» forcé le corps-de-garde par le dedans
» de la ville, m'abattit le pont-levis.

» Le pont-levis baiſſé, je me por-
» tai avec la Cavalerie au pont qui
» ſépare la ville en deux ; il étoit
» barricadé & défendu par quelques
» pièces de canon & de l'Infanterie.

» L'Officier qui commandoit dans
» ce poſte, fit d'abord difficulté de ſe
» rendre ; mais ayant appris que les
» Saxons étoient entrés par le petit
» côté, & qu'il alloit ſe trouver entre
» deux feux, il mit les armes bas ;
» toute la garniſon en ayant fait au-

Le Comte *de Saxe* étoit galant ; sa femme étoit jalouse. Las des querelles continuelles qu'elle lui suscitoit, il résolut de voyager en France : il y fut présenté au Duc *d'Orléans* Régent du Royaume. Le Comte *de Charolois* & le Prince *de Dombes*, qui s'étoient aussi trouvés au siége de Belgrade en qualité de Volontaires, avoient souvent parlé au Régent des talens du Comte *de Saxe*. Ce Prince lui proposa d'entrer au service de France avec le grade de Maréchal-de-camp : il l'accepta, obtint le consentement du Roi *Auguste*, & parvint même à faire casser son mariage. La France étoit en paix : il se livra tout entier à l'étude des Mathématiques ; il y devint si profond, que, dans les Siéges dont il a été chargé, c'étoit lui qui dirigeoit les travaux des tranchées. Il voyoit souvent les Officiers les plus sçavans dans leur métier, entr'autres le Chevalier *Folard* qui nous a laissé sur *Polybe* un Commentaire si estimé.

Je passe ici, Monsieur, tout ce qui a rapport à l'élection du Comte *de Saxe* au Duché de Courlande ; élec-

tion qui, quoique très-légitime, fut traverſée & rendue inutile par la Cour de Ruſſie & la République de Pologne. On ſçait que ce fut à cette occaſion que le Comte *de Saxe* ayant de grands beſoins d'hommes & d'argent, l'immortelle Comédienne *le Couvreur*, qui l'aimoit, engagea ſon mobilier & lui fit paſſer une ſomme de quarante mille livres.

De retour à Paris, il s'appliqua plus que jamais à l'étude de l'art de la guerre & des Mathématiques. » Il inventa une machine pour » faire remonter les bateaux ſur la » Seine ſans employer de chevaux: il » alla à Rouen pour s'en ſervir; il » trouva trop de difficultés dans ſon » exécution, & l'abandonna. On doit » à ce projet la perfection d'une ma- » chine qui eſt ſous le Pont-Neuf, & » qui ſert à remonter les bateaux de- » puis le Pont Royal.

Pendant la guerre de 1733 il développa ſes talens avec la plus grande diſtinction; le Roi lui témoigna publiquement la ſatisfaction qu'il avoit de ſes ſervices. Il fut nommé Lieute-

nant Général. Après la Paix il revint à Paris. Ce fut alors qu'il fit ſes *Rêveries*. Cet ouvrage intéreſſant, l'abrégé de preſque toutes les parties de l'art Militaire, ne lui coûta que huit jours de travail.

La guerre recommença en 1741. Le Comte *de Saxe* ſervit en Bohême ſous le Maréchal *de Belle-Iſle*; il commandoit la première diviſion de la colonne de la droite. La manière dont il ſe rendit maître de Prague, eſt une de ſes opérations les plus hardies. L'auteur cite une Lettre très-étendue où le Comte *de Saxe* rend compte lui-même au Chevalier *Follard* des meſures qu'il prit pour aſſurer le ſuccès de cette entrepriſe. Cette Lettre eſt un monument bien précieux: on y découvre une ſageſſe conſommée jointe à l'intrépidité la plus extraordinaire. Je voudrois pouvoir vous la tranſcrire ici toute entière; en voici la fin que vous lirez ſûrement avec intérêt. Il avoit été arrêté qu'on tenteroit l'eſcalade de Prague. » Je fis ra» maſſer quelques échelles, écrit le » Comte *de Saxe*, & accommoder deux

» poutres avec des cordes, pour me » servir de béliers. Le Marquis *de* » *Mirepoix* vint me joindre avec les » mille hommes d'Infanterie, à neuf » heures du soir; &, ſur le champ, » nous marchâmes vers Prague. Mais » comme la partie que j'avois com- » mencé à reconnoître étoit celle de » la citadelle qui étoit trop forte, je » coulai tout le long du foſſé juſqu'à » Neu-Thor, la ſeule porte non mu- » rée du côté de la ville. Quoique l'on » m'eût dit que le revêtement y étoit » fort haut, je me réſolus néanmoins » d'y faire mon attaque, parce qu'il » me falloit une porte pour y faire » entrer la Cavalerie, & cela, dans le » moment, n'ayant qu'une poignée » d'Infanterie. La ville, d'ailleurs, étant » immenſe, je jugeois que ſi la Cava- » lerie pouvoit une fois entrer, elle » empêcheroit les différens poſtes des » ennemis de ſe communiquer & de » ſe raſſembler. J'allai donc auprès de » cette porte, qui eſt la ſeconde en- » deçà de la Baſſe-Moldaw, dans le » deſſein d'y planter mon eſcalade; je » fis mes diſpoſitions en marchant.

» Comme j'approchois de la ville ;
» j'entendis l'attaque du Comte *de*
» *Polaſtron* ; il pouvoit être une heure
» après minuit ; je fis halte, & pen-
» dant qu'on diſtribuoit les échelles,
» la poudre & les balles, je m'avan-
» çai, avec M. *de Chevert*, Lieutenant-
» Colonel du régiment de Beauce,
» pour reconnoître où nous ferions
» l'attaque ; je me coulai dans le foſſé
» qui n'avoit point de revêtement de
» ce côté ; je trouvai près de la porte
» un baſtion qui avoit trente-cinq
» pieds de haut, revêtu en brique juſ-
» qu'à environ trente pieds ; vis-à-vis
» étoit une eſpèce de plate-forme,
» formée par les gravois & les im-
» mondices de la ville, & à peu-près
» au niveau du rempart. Comme le
» temps preſſoit, l'attaque du Comte
» *de Polaſtron* étant preſque finie, je
» n'eus pas le temps de reconnoître la
» place plus loin, & je me décidai à
» planter l'eſcalade dans le flanc du
» baſtion du polygone, à côté de celui
» où étoit la porte de la ville : je dis à
» M. *de Chevert* que je me mettrois
» avec les troupes ſur cette plate-

» forme, dès que je m'appercevrois » qu'il seroit découvert, pour y attirer » les regards & le feu de tout le po- » lygone, & qu'en même-temps j'atta- » querois le pont-levis.

» Nous retournâmes aux troupes : » tout cela se fit dans un si grand si- » lence, que les Sentinelles du rem- » part ne s'en apperçurent pas ; j'a- » vois fait mettre pied à terre à six » cens Dragons & à quatre cens Ca- » rabiniers ; il me restoit vingt-quatre » troupes de Cavalerie que je fis avan- » cer sur la chaussée, pour entrer dans » la ville au moment que j'aurois for- » cé la porte ; les échelles furent dis- » tribuées aux Grenadiers : j'ordonnai » au premier Sergent d'y monter avec » huit Grenadiers, & de ne point ti- » rer, telle chose qu'il arrivât ; de » poignarder les Sentinelles s'il pou- » voit les surprendre, & de ne se dé- » fendre qu'à coups de bayonnette s'il » trouvoit résistance sur le rempart. » Ce Sergent devoit être suivi de M. » *de Chevert*, à la tête de quatre com- » pagnies de Grenadiers & de quatre » cens Dragons ou Fusiliers, conduits

chemens pour aller à l'ennemi : ils sont d'ordinaire comme le cheval de bronze qui a toujours le pied levé & ne marche jamais. » Affable à tout le monde, » attentif aux besoins des soldats, » mais rigide sur le bon ordre, il étoit » adoré & craint des troupes. . . . . » Si, dans les commencemens qu'il » fut chargé du commandement, il » tint quelques propos durs à des » Officiers, indolens ou peu instruits, » il en répara l'amertume par ses atten- » tions pour eux. Personne n'ignore » qu'au camp de Bramahoff, un Capi- » taine d'Infanterie ayant voulu don- » ner sa démission, parce qu'il s'étoit » servi vis-à-vis de lui de termes » propres à l'humilier, il lui en fit ses » excuses publiquement ; & ne cessa » de lui donner des preuves de son » amitié.

» Généreux & humain, il ne faisoit » mourir, ni espions, ni maraudeurs : » il préféroit de les tenir à la chaîne » jusqu'à la fin de la campagne ». Actif, infatigable, d'une valeur peu commune, jamais Général ne fut plus avare du sang des soldats. » Quand

» on lui proposoit dans les siéges des » attaques de vive force, soit du » chemin couvert, soit de quelques » ouvrages extérieurs, il ne s'y prêtoit » que dans les cas d'une nécessité » absolue : il vaut mieux, disoit-il, » différer de quelques jours, plutôt » que de perdre un Grenadier, qu'il » faut vingt ans pour remplacer.

» Possédant parfaitement les ruses » de guerre, habile dans le choix des » postes & des camps, il tenoit sans » cesse son ennemi dans l'inquiétude ; » tandis que son armée jouissoit de la » plus grande tranquillité.

» Précis dans ses ordres, vingt » lignes contenoient les dispositions » d'une bataille ; cependant tout étoit » combiné, prévu & de la plus grande » clarté, &c, &c.

Le corps de ce grand homme fut transporté à Strasbourg ; on lui fit une pompe funèbre de la plus grande magnificence, & depuis, le Roi lui a fait faire un superbe mausolée par M. *Pigalle*. L'auteur semble desirer avec tous ceux qui ont vu ce monument,

qu'on pût lui trouver un emplacement à l'Hôtel des Invalides. » Quoi de plus » intéressant, dit-il, pour la mémoire » de ce grand Capitaine que de le » voir revivre au milieu de ces anciens » Vétérans qu'il mena si souvent à la » Victoire sous les ordres & en pré» sence du Roi » !

Cet ouvrage, Monsieur, fait le plus grand honneur à M. le Baron *d'Espagnac*. Il seroit à souhaiter qu'à son exemple, ceux qui ont vécu dans l'intimité des hommes célèbres se donnassent toujours la peine d'écrire leur histoire. Celle-ci ne peut manquer d'avoir beaucoup de succès; on y voit de quoi le Soldat François est capable lorsqu'il est conduit par des hommes dignes de lui commander. Les Militaires y puiseront des leçons utiles: toutes les manœuvres, les marches, les opérations du Maréchal *de Saxe* y sont exposées dans le plus grand détail; enfin, on y trouve d'excellens Mémoires pour la partie de l'histoire de ce siècle que l'auteur a eu occasion d'y traiter.

L'Evangile médité, & distribué pour tous les jours de l'année, suivant la concorde des quatre Evangélistes ; à Paris chez Cl. Simon, Imprimeur-Libraire rue des Mathurins, & chez Charles-Pierre Berton Libraire rue Saint-Victor vis-à-vis le Séminaire de Saint Nicolas du Chardonnet : douze Volumes in-12, beau papier, caractère cicéro ; prix 30 livres reliés en veau.

LE Livre des Livres pour un Chrétien est l'Evangile. Aussi, depuis l'établissement du Christianisme, n'a-t-on cessé de le présenter aux Fidèles sous mille formes différentes, pour en multiplier & pour en faire goûter la lecture. Cependant on demandoit depuis long-temps des Méditations sur tout le texte de l'Evangile, ou, ce qui est la même chose, le texte de l'Evangile tout entier & pris de suite, réduit en sujets de Méditations ; & personne encore n'avoit tenté cette entreprise. Ceux qui ont travaillé sur tout

le Texte ſe ſont contentés de faire ſur chaque Verſet des réfléxions détachées & ſouvent diſparates qui ne forment point un tout, & ne fourniſſent pas pour chaque jour un ſujet de Méditation fixe & déterminé. Ceux qui ont donné des Méditations ſur l'Evangile, ſe ſont bornés à quelques traits particuliers que leur ont fournis quelques Verſets du Texte Sacré, ou aux Evangiles qui ſe liſent à la Meſſe; ils n'offrent ainſi que des morceaux ſéparés & des réfléxions iſolées, ſans ſuite & ſans liaiſon. Ni les uns ni les autres ne ſe ſont donné la peine d'expliquer de ſuite tout l'Evangile, de lever les difficultés qui s'y rencontrent, de ſuivre la concorde des Evangéliſtes, de concilier les Textes qui paroiſſent oppoſés, & d'en tirer des vérités morales liées & ſuivies. Tel eſt, Monſieur, le but de l'ouvrage que je vous annonce, & qui, comme vous le voyez, n'a rien de commun avec tant de Livres ſur l'Evangile. Le deſſein de celui-ci eſt non-ſeulement de donner aux Fidèles tout le Texte Sacré des quatre Evangéliſtes

gélistes à méditer, & de leur proposer ainsi des sujets de Méditations aussi instructifs qu'intéressans, mais encore de leur procurer en même-temps les avantages qui se trouvent dispersés dans tous les autres Livres composés pour expliquer l'Evangile. On trouvera dans celui-ci la suite de l'Histoire Evangélique, la concorde des quatre Evangélistes, l'analyse & l'explication du Texte, des réflexions morales, un Commentaire suivi, le sens littéral & spirituel expliqué & réuni sous un même point de vue; chaque trait particulier développé séparément, divisé en ses points naturels, & sousdivisé suivant l'ordre du Texte & l'exigence des matières; enfin, des sujets d'Homelies, d'Exhortations, d'Instructions familières, dont chaque Méditation est le canevas tout préparé, que chacun pourra aisément remplir, augmenter & perfectionner selon que les circonstances l'exigeront : c'est ce qui a fait dire à M. *Bouillerot* Curé de S. Gervais, dans l'Approbation qu'il a donnée comme Censeur, que *cet ouvrage lui a paru très-édifiant, très-inf.*

tructif, auſſi utile aux Fidèles qu'aux Miniſtres mêmes, qui, par état, ſont chargés d'annoncer la parole ſainte.

Dans les Livres comme celui-ci, où le Texte de chaque Evangile n'eſt pas rapporté de ſuite, on ne ſçait ſouvent où prendre un paſſage que l'on voudroit conſulter. Pour obvier à cet inconvénient, on a mis dans chaque Volume, outre la Table des Méditations, une Table du Texte qui marque dans quelle Méditation chaque partie de ce même Texte eſt employée. Pour la commodité de ceux qui voudront trouver ſans peine l'explication de l'Evangile de chaque jour, des Dimanches, des Fêtes ou Myſtères, on a mis à la fin du douzième & dernier Volume une Table des Evangéliſtes ſelon le Propre du temps, & des Méditations qui en traitent. J'oubliois de vous dire que chaque Volume contient trente Méditations, c'eſt-à-dire, qu'on trouve, dans cet excellent Livre, une Méditation pour chaque jour de l'année.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 1er Décembre 1773.

LETTRE XIV.

Recueil de Romances hiſtoriques, tendres & burleſques, tant anciennes que modernes, avec les airs notés; deux Volumes in-8° de plus de 300 pages, avec des Gravures; prix 6 livres chaque Volume broché; à Paris chez le Jay, Libraire rue Saint Jacques.

IL y a ſept ou huit ans, Monſieur, qu'il parut un Recueil de Romances dont j'oubliai de vous rendre compte. On vient d'imprimer, depuis quelques jours, un ſecond volume qui fait ſuite au premier; je ſaiſis cette occaſion de vous annoncer les deux enſemble.

La Romance eſt une eſpèce de petit Poëme très-agréable: mais un Volume entier de ces ſortes de Pièces ſeroit, par leur nature même, un peu monotone: c'eſt toujours de la mélancolie douce; l'eſprit, les traits ſaillans

ſont contraires à l'eſſence de ce genre d'ouvrage. C'eſt apparemment pour éviter cette monotonie que l'auteur du premier Volume a jugé à propos d'y admettre les genres bâtards de Romances, je veux dire celles qui ſont remplies de traits ſpirituels, & les Romances plaiſantes ou burleſques.

Deux Romances de M. le Duc *de la Valière*, celles du Comte *de Comminge* & de *Raoul de Couci*, ſont à la tête de cette Collection & peuvent ſervir de modèles. Elles ont été imprimées ſéparément, & je vous les annonçai dans le temps avec les éloges qu'elles méritent. Elles rempliſſent parfaitement l'idée de ce que M. *Rouſſeau* de Genève exige de cette ſorte de Poëſie dans un article du *Dictionnaire de Muſique* que je vous ai déja cité. Le ton en eſt ſimple, naturel, mélancolique; il produit inſenſiblement ſon effet, & l'on ſe trouve ému à la fin de chacune ſans pouvoir dire préciſément l'endroit qui a le plus touché.

Après M. le Duc *de la Valière*, l'auteur qui me ſemble avoir eu le plus de ſuccès en ce genre eſt M. *de Moncrif*,

Tout le monde connoît les Romances de la Comteſſe *de Saulx* & d'*Alix* & *Alexis*. M. *de Moncrif* eſt preſque le ſeul qui a ſçu faire ſupporter l'eſprit dans la Romance : c'eſt que ſon genre d'eſprit s'allioit avec de la naïveté & beaucoup de galanterie, & ce mêlange répand un charme ſingulier ſur la plupart de ſes Chanſons. Je ne vous citerai que la Romance ſuivante, qui eſt des moins connues, mais qui cependant eſt une des plus jolies de cet auteur :

Invocation à l'Amour.

Viens m'aider, ô Dieu d'Amours ;
A pourtraire celle,
Celle tant belle,
Que tant aimerai toujours.

Elle a bien du gai Printemps ;
Gente humeur & fin ſourire ;
Blanches perles ſont ſes dents,
Roſes ſa bouche reſpire.
Viens m'aider, &c.

Son maintien eſt ſi très-doux ;
Son parler ſemble une lyre ;

Si ſon regard luit ſur vous,
Votre ame toute il attire.
Viens m'aider, &c.

Son vouloir eſt votre Roi;
Voulut-elle votre vie,
Ce vous ſeroit douce loi
D'accomplir ſa fantaiſie.
Viens m'aider, &c.

En ſa perſonne rien n'a,
Qui de l'aimer ne vous prie;
Et, ſans y penſer, voilà
Qu'elle ſe trouve obéie.
Viens m'aider, &c.

Ne lui ſeriez moins conſtant,
En ſervant beauté nouvelle;
Car bien que l'œil ſoit content,
Le cœur dit: ce n'eſt pas elle.
Viens m'aider, &c.

Avant le prix diſputé,
Amours ont vu l'aventure;
Vénus eut bien la beauté,
Mais ma Mie eut la ceinture.
Viens m'aider, &c.

On a inséré dans ce Volume d'autres Romances intéressantes de M.rs *d'Arnaud*, *Favart*, *de la Place*, *J. J. Rousseau*, &c. Mais on en remarque surtout une de *Marie Stuart*, & deux attribuées à *Henri IV*. Vous me sçaurez gré de vous transcrire ses adieux à la belle *Gabrielle d'Estrées*. On y retrouve la galanterie, la sensibilité, la franchise qui formoient le caractère de ce Prince.

Charmante *Gabrielle!*
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de *Mars*:
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour?

L'Amour, sans nulle peine,
M'a, par vos doux regards,
Comme un grand Capitaine,
Mis sous ses étendards.
Cruelle départie! &c.

Si votre nom célèbre

Sur mes drapeaux brilloit,
Juſqu'au de-là de l'Ebre
L'Eſpagne me craindroit.
Cruelle départie ! &c.

Je n'ai pu, dans la guerre,
Qu'un Royaume gagner ;
Mais ſur toute la Terre
Vos yeux doivent regner.
Cruelle départie ! &c.

Partagez ma Couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de *Bellonne*,
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie !
Malheureux jour !
C'eſt trop peu d'une vie
Pour tant d'amour.

Bel Aſtre que je quitte !
Ah ! cruel ſouvenir !
Ma douleur s'en irrite ;
Vous revoir ou mourir.
Cruelle départie ! &c.

Je veux que mes Trompettes,
Mes Fifres, les échos,

A tous momens répètent
Ces doux & triſtes mots :
Cruelle départie !
Malheureux jour !
Que ne ſuis-je ſans vie
Ou ſans amour ?

Il faut lire dans le Recueil même, Monſieur, la réponſe de *Gabrielle* : tout ce qui a rapport à *Henri IV* excite à juſte titre la curioſité. Ce qu'il y a de moins bon dans ce Volume eſt la partie des Romances burleſques. Il y en a entr'autres une de *Scarron* intitulée *Léandre & Héro*, qui a plus de cent cinquante ſtrophes. Il n'eſt pas beſoin de dire qu'une chanſon de cette longueur eſt aſſommante ; elle ſeroit ennuyeuſe quand elle n'auroit pas d'autres défauts ; à bien plus forte raiſon, quand l'auteur s'épuiſe en efforts de mauvaiſe plaiſanterie pendant vingt-cinq à trente pages. Lorſqu'on lit de telles Pièces, on ne peut s'empêcher d'être du ſentiment de *Boileau* qui n'eſtimoit de *Scarron* que ſon *Roman Comique*.

Il y a plus d'eſprit dans une autre

Romance burleſque de *Senecé*, dont le ſujet eſt l'Épiſode d'*Orphée* & *Euridice*. Mais on auroit bien pu ſe diſpenſer de réimprimer l'*hiſtoire de Man'ſell' Manon* de *Vadé*, *la Bourgeoiſe ruſée* de M. *Nau*, l'*Abbé Verd*, de je ne ſçais quel autre Plaiſant, &c, &c, &c.

Ce premier Volume a été rédigé par M. *de L**** qui a compoſé une grande partie des airs qu'il a adaptés à ces Romances; le ſecond paroît dû aux ſoins d'un autre Editeur. En général, il eſt fait avec plus d'intelligence, & l'on ne peut que regretter que la même perſonne n'ait pas préſidé aux deux Volumes. La Pièce qui m'a plu davantage dans le dernier eſt une Romance de M. *Verne*, Paſteur de Genève, ſur la mort de ſa femme. Voyez, Monſieur, ſi vous avez jamais rien lu de plus vrai, de moins recherché, de plus touchant. Cette Romance eſt attendriſſante, même ſans être chantée.

N'eſt-il, Amour, ſous ton empire,
Que des rigueurs?
S'il faut prévoir, quand on ſoupire,

Tous les malheurs,
Tes biens n'offrent qu'un vain délire
Aux tendres cœurs.

J'aimois une jeune Bergère,
Belle à ravir;
Cent rivaux jaloux de lui plaire,
Vinrent s'offrir;
Que d'efforts il me fallut faire
Pour les bannir!

J'obtins enfin, par ma conſtance,
Un tendre aveu;
Ce moment ſeul, lorſque j'y penſe,
Combla mon feu:
Mais cette douce jouiſſance
Dura bien peu.

Un mal, affreux pour une belle,
Un jour la prend;
Dieu! m'écriai-je, ſauvez celle
Que j'aime tant;
Qu'elle vive laide & fidelle;
Je ſuis content.

Le mal qui porte ſon ravage
Juſques au bout,
Changea les traits de ſon viſage;

Mais non mon goût.
Ah ! la beauté n'eſt qu'une image :
Le cœur eſt tout.

Après tant de maux & de larmes,
J'étois en paix :
Mais il falloit d'autres allarmes
Sentir tes traits.
Cruel Amour ! pour qui ces charmes
Sont-ils donc faits ?

Après dix mois de mariage,
Inſtans trop courts !
Elle alloit me donner un gage
De nos amours ;
La Parque cruelle & ſauvage
Trancha ſes jours.

Cette jeune & tendre Bergère,
Prête à mourir,
Me dit : » Ferme-moi la paupière ;
» Prends ce ſoupir ;
» Garde de ma flâme ſincère
» Le ſouvenir. »

Oui, chaque jour, Dieu que j'atteſte !
Je m'en ſouvien ;
Ce ſouvenir cher & funeſte

D'un doux lien,
Est le seul trésor qui me reste ;
C'est tout mon bien.
Vous que jamais l'Amour ne blesse
D'un trait vainqueur,
Le calme & la paix sont sans cesse
Dans votre cœur :
Mais, hélas ! vivre sans tendresse,
Est-ce un bonheur ?

On rencontre quelques pages plus loin une autre Romance intitulée *le Siège de Calais* par M. *le Micrre*. Il y a des couplets qui ne sont pas sans mérite. Mais l'auteur s'y livre trop à ces expressions bisarres, qui lui ont été tant reprochées dans des ouvrages plus importans. On ne lui passera pas davantage *trois autres Généreux* sans substantifs, *trois paires de bourgeois*, *le premier commanda la mort*, &c, &c.

M. *de la Harpe* joue aussi un rôle dans ce second Volume. On y trouve de lui quatre ou cinq Romances. Il y en a quelques-unes de médiocres. La plus considérable est mauvaise ; elle a pour sujet, comme celle de *Scarron*, l'histoire de *Léandre* & *Héro*, &, dans son genre, elle peut être mise au

même rang. Cette aventure ſi touchante en elle-même eſt dans M. *de la Harpe* d'un ſtyle ſec & roide, &, ce qu'il y a de pis dans une Pièce où l'on paroît avoir de la prétention au ſentiment, il s'y permet deux ou trois demi-plaiſanteries qui détruiroient tout l'intérêt, s'il y en avoit dans cette Romance. Par exemple, quand l'auteur raconte que *Léandre* s'élance dans l'onde malgré la tempête, il ajoute avec beaucoup de fineſſe d'eſprit :

J'en ſçais qui n'en feroient pas tant.

Voici une ſtrophe entière qui vous donnera une idée du talent poëtique de M. *de la Harpe* pour la Romance, talent que vous avez ſi bien apprécié dans d'autres genres :

Hélas, ſa dernière eſpérance,
Le fatal flambeau s'éteignit ;
Il va flottant ſans réſiſtance
Dans la tempête & dans la nuit ;
Et cependant, d'horreur ſaiſie,
Héro, dans la funeſte Tour,
Tremble que la mer en furie
N'ait pas épouvanté l'Amour.

Quels vers, Monſieur, quel jargon ! Que dites-vous de cette belle expreſſion *flotter dans la tempête & dans la*

nuit ? De plus, *flotter ſans réſiſtance ;* tant mieux pour *Léandre* s'il traverſoit les flots *ſans réſiſtance ;* mais il n'avoit pas ce bonheur, & malheureuſement pour lui les flots *réſiſtoient* à ſes efforts. *Fatal flambeau, funeſte Tour, Tremble que la mer en furie n'ait pas épouvanté l'amour*, pour dire tremble qu'il ne ſe ſoit expoſé pendant l'orage : comme cela eſt ſimple & naturel ! Dans un *Envoi* de cette Romance à une *Madame****, M. *de la Harpe* fait l'homme agréable, le brillant petit-maître. *Il vaut mieux*, dit-il, *attendre le moment heureux ſur le rivage* :

Mais ſi pour vous, par imprudence,
J'affrontois l'humide ſéjour,
Je voudrois du moins l'aſſûrance
De n'être noyé qu'au retour.

Que ce *par imprudence* eſt léger ! Que cette ſaillie eſt bien placée à la fin d'une Romance qui auroit dû attendrir ! On eſt dédommagé de ces plates gentilleſſes par un très-grand nombre de morceaux intéreſſans & bien écrits, qui vous feront eſtimer & rechercher ce Recueil.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 3 Décembre 1773.

LETTRE XV.

Histoire Littéraire de Saint Bernard Abbé de Clairvaux, & de Pierre le Vénérable, Abbé de Cluny, qui peut servir de supplément au douzième siècle de l'Histoire Littéraire de la France; un Volume in-4° d'environ 600 pages; à Paris chez la veuve Desaint, Libraire rue du Foin Saint Jacques.

LES deux saints Abbés dont on nous donne l'histoire, furent par leurs vertus, comme par leurs écrits, l'ornement & la lumière de l'Eglise Gallicane dans le douzième siècle. Leur piété, leur zèle, & la conformité de leurs vues pour le maintien de la discipline monastique, & pour la réforme des abus introduits dans les différens ordres de l'Eglise, avoient établi entr'eux cette amitié d'estime, qui se forme presque toujours entre

les hommes extraordinaires. Cette liaison, & la part égale qu'ils eurent aux événemens de leur siècle, ont déterminé l'auteur à ne point séparer l'histoire de leur vie, qu'il a fait suivre de l'analyse de leurs ouvrages.

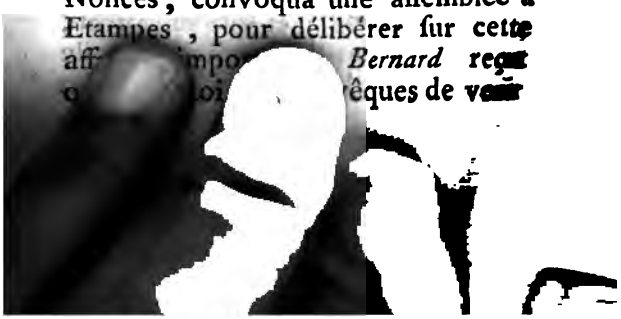
Bernard nâquit l'an 1091, près de *Dijon*, dans le petit bourg de *Fontaine*. Ses parens étoient des plus riches & des plus distingués de la Province : son père descendoit de la Maison des Comtes *de Châtillon*, & sa mère, de celle des Comtes *de Montbard*. *Bernard* étoit âgé d'environ vingt-trois ans, lorsqu'il prit la résolution sérieuse de se retirer dans la solitude, & d'embrasser la nouvelle réforme de Cîteaux. Sa famille fit tous ses efforts pour l'en détourner ; mais le jeune homme fut inébranlable : il parla même avec une éloquence si vive des dangers & de la corruption du siècle devant ses frères qui étoient au nombre de cinq, qu'il parvint à leur persuader, ainsi qu'à quelques autres de ses parens, de le suivre dans sa retraite, pour y embrasser le même genre de vie.

Après que *Bernard* eut demeuré deux ans à Cîteaux, il fut choisi pour être le Chef d'un nouvel établissement dans un lieu que *Hugues*, Comte de Champagne accorda près de la rivière d'*Aube*, dans le Diocèse de *Langres*. Cette colonie fut composée des frères & des parens de *Bernard*, auxquels on joignit deux anciens Religieux, pour former le nombre de douze. Le lieu de ce nouvel établissement étoit une vallée affreuse, qu'on appelloit *la Vallée d'Absinte*, soit parce que cette sorte de plante y croissoit, soit à cause des meurtres & des brigandages qui s'y commettoient.

Bernard & ses compagnons, regardant cette vallée comme inutile aux habitans des environs, s'y arrêtèrent, & coupèrent quelques arbres, avec lesquels ils se construisirent des cabanes, dont on voit encore aujourd'hui des restes. Tels furent les commencemens de la célèbre Abbaye de *Clairvaux*.

La réputation de *Bernard* se répandit bientôt en France & dans toute l'Europe. Un nombre infini de personnes de tout âge & de tout état,

accouroient à Clairvaux, les uns pour le voir & pour l'entendre, d'autres pour ſe mettre ſous ſa conduite ; on y voyoit juſqu'à cent Novices s'y conſacrer à Dieu en un même jour. La fécondité de Clairvaux fut ſi grande, qu'il en ſortit, du vivant même de ſon fondateur, plus de ſoixante colonies, qui bâtirent autant de Monaſtères, tant en France, qu'en Allemagne, en Italie, en Eſpagne, &c. La ſainteté, les vertus & l'éloquence du pieux Abbé l'avoient rendu l'oracle de ſon ſiècle. On ſçait qu'il devint, non ſeulement le Conſeil des Rois & des Papes, mais encore l'arbitre des plus grandes affaires. Une de celles pour leſquelles il ſe donna le plus de mouvemens fut l'extinction du ſchiſme qui déchiroit l'Egliſe par la rivalité d'*Innocent* & d'*Anaclet*, que deux factions oppoſées avoient élu papes. *Louis-le-Gros*, à qui les deux concurrens avoient chacun envoyé leurs Nonces, convoqua une aſſemblée à Etampes, pour délibérer ſur cette aff[illegible] impo[illegible] *Bernard* reçut o[illegible] loi[illegible] êques de ve[illegible]



à ce Concile ; il s'y rendit. Le Roi, les Princes & les Prélats ayant pris séance pour examiner les deux élections, se réunirent dans un seul avis, qui fut de confier cette discussion à *Bernard*, & de s'en rapporter à ce qu'il prononceroit. Il déclara qu'il falloit reconnoître *Innocent* pour Pape. Tous élevèrent aussitôt la voix, & furent de son avis. On chanta des cantiques en actions de graces, & l'on promit une obéissance inviolable au Pape *Innocent*. Le Roi, non content de lui envoyer des Ambassadeurs sur sa route, alla lui-même, accompagné de la Reine & de la Famille Royale, le recevoir à *Saint-Benoît-sur-Loire*. *Bernard*, occupé du soin d'éteindre le schisme, passa en Angleterre, & y fit reconnoître pour légitime l'élection d'*Innocent*. Ce Pape alla visiter le Monastère de *Cluny*, & se rendit ensuite à *Clairvaux*.

Peut-être ne serez-vous pas fâché, Monsieur, d'apprendre quel étoit le genre de vie édifiant que menoient, dans ce temps-là, les Religieux de cette respectable maison : voici les

détails que nous a laissés, sur la réception qu'on y fit au Pape, *Arnauld de Bonneval*, ancien Historien de saint *Bernard*. » Sa Sainteté : dit-il, voulut » elle-même visiter *Clairvaux*, où elle » fut reçue avec une extrême affection » par les pauvres de *J. C.* qui y habitoient & qui n'allèrent point au- » devant de lui, parés d'ornemens de » pourpre & de soie, ni avec des » livres d'église dont la couverture » fût d'or & d'argent ; mais étant » vêtus de gros drap, portant une » croix de bois mal polie, & ne témoignant pas leur contentement par » le grand bruit des trompettes, ni » par des acclamations & des cris de » joie, mais en chantant doucement » & modestement des hymnes & des » cantiques. Les Evêques pleuroient, » & le souverain Pontife répandoit » des larmes. Il admiroit la gravité de » cette troupe de saints, voyant, » dans une occasion de joie si publique » & si solemnelle, leurs yeux baissés » contre terre, sans qu'ils les détour- » nassent jamais de côté & d'autre par » curiosité, Ils tenoient leurs paupières

» abaiſſées, & ils ne voyoient per-
» ſonne. Les Romains ne virent rien
» dans cette maiſon qui flattât leur
» cupidité. Ils n'y trouvèrent point de
» meubles riches qui attiraſſent leurs
» regards ; ils ne virent rien dans
» l'égliſe que les murailles toutes nues ;
» il n'y avoit rien qui fût digne de
» l'ambition Romaine que la ſainteté
» des mœurs qu'ils y admiroient ».

Bernard eut le courage de renouveller dans ſon ſiècle l'exemple de la fermeté de ſaint *Ambroiſe* envers *Théodoſe*. *Guillaume*, Duc d'Aquitaine, n'avoit point voulu reconnoître *Innocent* pour Pape, & il refuſoit de rétablir dans leurs ſièges pluſieurs Evêques, entr'autres celui de *Poitiers*, qu'il en avoit chaſſé. Pour vaincre la réſiſtance du Prince, *Bernard* crut devoir employer des moyens plus efficaces que les raiſons dont il s'étoit ſervi juſqu'alors. Il entre dans l'égliſe pour célebrer les ſaints myſtères. Après la conſécration, il met le corps de *J. C.* ſur la patène, la prend entre ſes mains, s'avance juſqu'à la porte de l'Egliſe où le Prince ſe tenoit, ne

pouvant assister au sacrifice, à cause de l'excommunication dont il étoit chargé, & lui adresse ces paroles terribles, le visage en feu, les yeux étincelans, & avec un air, non de suppliant, mais d'un maître qui menace : » Nous vous avons prié, & » vous nous avez mépriſés ; cette » multitude de fidèles qui est ici assemblée, vous a prié, & vous l'avez » également mépriſée : voici le fils de » la Vierge, le chef de l'Eglise que » vous persécutez, qui vient à vous ; » voici votre Juge, au nom duquel » tout genou fléchit dans le ciel, sur » la terre & dans les enfers ; voici » votre Juge, entre les mains duquel » votre ame tombera un jour : le » mépriſerez-vous lui-même comme » vous avez mépriſé ses serviteurs »? Tous les assistans fondoient en larmes, & attendoient en silence le succès de cette action extraordinaire. Le Duc voyant le saint Abbé venir à lui avec une contenance assurée, le corps de *J. C.* entre ses mains, est tout à coup saisi de frayeur, tombe par terre, se roule comme un furieux. On le

relève, mais il retombe encore, sans prononcer une parole, sans regarder personne; l'écume lui sort de la bouche; il pousse des soupirs, & demeure comme un homme attaqué d'épilepsie. Alors *Bernard* s'approche de lui, le touche du pied, lui ordonne de se lever & d'écouter debout la Sentence du Dieu terrible. » L'Evêque » de Poitiers, lui dit-il, que vous avez » chassé de son Siége est ici présent; » reconciliez-vous avec lui, embrassez-» vous, & jurez ensemble une éter-» nelle paix; rétablissez-le sur son » Siége, pour satisfaire à Dieu; ren-» dez-lui l'honneur que vous lui devez. » Rappellez à l'unité tous les Schis-» matiques de vos Etats, & soumettez-» vous à *Innocent*, ce grand Pontife » que toute l'Eglise reconnoît ». Le Duc obéit sans répliquer; il alla au-devant de l'Evêque de *Poitiers*, l'embrassa, & le rétablit sur son Siège. Ce Prince mourut deux ans après devant l'autel de saint Jacques en Galice, où, par esprit de pénitence, il étoit allé en pélerinage. Il me semble voir, à ce récit, tous nos Philosophes du jour froncer

froncer le sourcil : on devine bien ce qu'ils doivent penser & de l'action de saint *Bernard*, & de la docilité du Duc.

Je ne m'étendrai pas, Monsieur, sur les événemens de la vie du pieux Abbé de Clairvaux, sur ses voyages en Italie & en Allemagne, sur l'influence qu'il eut dans les Conciles, sur ses démêlés avec le célèbre *Abailard*, sur les succès de son éloquence en prêchant les Croisades, &c, &c. Ses historiens rapportent sa mort au 20 Août 1153. Voici, dit-on, une des meilleures épitaphes qui furent composées dans le temps en son honneur.

Clara sunt valles, sed *claris* vallibus Abbas
Clarior, his *clarum* nomen in orbe dedit.
Clarus avis, *clarus* meritis, & *clarus* honore,
Clarior eloquio, religione magis.
Mors est *clara*, cinis *clarus*, *clarumque* sepulchrum ;
Clarior exultat spiritus ante Deum.

Il étoit âgé de soixante-trois ans ; il y en avoit quarante qu'il avoit fait

profeſſion à Cîteaux, & trente-huit qu'il étoit Abbé. Il avoit fondé par lui-même, ou aggrégé, environ ſoixante-douze Monaſtères ; ſçavoir, trente-cinq en France, onze en Eſpagne, ſix en Flandre, cinq en Angleterre, cinq en Savoie & en Irlande, quatre en Italie, deux en Allemagne, deux en Suède, un en Hongrie & un en Dannemark.

Dans l'extrait & l'analyſe que l'auteur donne des écrits de ſaint *Bernard*, il a ſuivi l'ordre & la diſtribution obſervés par Dom *Mabillon* dans l'Edition qu'il en a publiée en 1690. Tous ces ouvrages ſont diviſés en ſix Parties, qui forment deux volumes *in-folio*. La première contient les lettres du ſaint Docteur ; la ſeconde, ſes opuſcules ; la troiſième, ſes ſermons *du temps* & ſur les fêtes des Saints ; la quatrième, ſes quatre-vingt-ſix ſermons ſur le Cantique des Cantiques ; la cinquième & la ſixième renferment tous les écrits qu'on lui a fauſſement attribués.

On peut juger, Monſieur, de la

considération dont jouissoit saint *Bernard* & de l'autorité que lui donnoient ses vertus, par la liberté & la noble franchise avec laquelle il parloit aux Papes, aux Rois & à leurs Ministres. » Je parle avec fer-» meté, écrivoit-il au Pape *Innocent II*, » parce que mon amour est sincère : » il ne l'est point, lorsqu'une déli-» catesse scrupuleuse & une défiance » timide imposent silence à un ami. » Tous les Pasteurs de ces Provinces, » qui ont à cœur le salut des ames, » crient tous d'une voix qu'il n'est » plus de justice dans l'Eglise, que ses » Chefs sont inutiles, que l'autorité » Episcopale est entiérement avilie, » puisqu'aucun Evêque ne peut venger » les injures faites à Dieu, ni punir le » crime, même dans son Diocèse. On » en rejette la faute sur vous & sur » la Cour de Rome. Vous détruisez, » disent-ils, le bien qu'ils font, & » vous rétablissez le mal qu'ils ont » détruit. Tout ce qu'il y a de scélérats » dans le peuple & dans le Clergé, & » même de Moines chassés de leurs » Monastères, courent à vous, &

de profaner le Sanctuaire, de favoriſer les méchans, de perſécuter les gens de bien, de faire mourir les innocens. » *Sont-ce là*, dit-il aux Miniſtres, *les* » *conſeils que vous lui donnez ? Il ſeroit* » *étonnant que ces choſes ſe fiſſent contre* » *votre avis : d'un autre côté, il ſeroit* » *encore plus extraordinaire que vous* » *donnaſſiez de ſi mauvais conſeils.* »

L'éloquence de Saint *Bernard* n'eſt pas moins véhémente, lorſqu'il s'élève contre le faſte & les mœurs licencieuſes du Clergé de ſon ſiècle. » Ce » n'eſt pas, dit-il en adreſſant la » parole aux Evêques dans l'Opuſcule » trop peu lu où il traite de leurs » devoirs ; » ce n'eſt pas dans la pompe » de vos habits, dans la magnificence » de vos équipages & dans la ſomp- » tuoſité de vos palais, que vous de- » vez faire conſiſter l'honneur de votre » miniſtère ; c'eſt dans l'innocence des » mœurs, dans l'application à vos » devoirs, dans l'exercice des bonnes » œuvres. Hélas ! combien y en a-t-il » qui font le contraire, qui parent ſu- » perbement leurs corps & ſe ſoucient » peu de leur ame ! » Après avoir

fait la description des habits & des ornemens précieux que portoient les Prélats de son temps, il ajoute : » Ce » ne sont pas là les marques d'un Dieu » souffrant, qu'ils devroient porter à » l'exemple des Martyrs, mais ce sont » les parures des femmes du monde » qui cherchent à plaire à leur maris. » Pour vous, Prêtres du Très-Haut, » à qui avez-vous envie de plaire ? Au » monde ou à Dieu ? Si c'est au mon- » de, pourquoi êtes-vous Prêtres ? Si » c'est à Dieu, pourquoi ne vous dis- » tinguez-vous point des Laïques ? » Dites-nous, ô Pontifes, que fait » l'or, je ne dis point dans le Temple, » mais sur les harnois de vos chevaux ? » Quand je me tairois sur ces désor- » dres, quand la Cour le dissimuleroit, » la misère du pauvre le fait enten- » dre. Les pauvres manquant de tout » & pressés par la famine, se plai- » gnent, & crient : dites-nous, Pré- » lats, que fait l'or dans les brides de » vos chevaux ? Cet or, ainsi employé, » nous garantit-il du froid & de la » faim ? Tandis que nous en sommes » tourmentés, à quoi sert ce tas d'ha-

» bits renfermés dans vos garde-
» meubles ? Ce que vous prodiguez
» ainſi eſt à nous ; ce que vous ſacri-
» fiez à votre vanité, vous nous l'ar-
» rachez cruellement. Nous ſommes
» cependant l'ouvrage de Dieu comme
» vous, & nous avons été rachetés
» par le même Sang de Jéſus-Chriſt.
» Nous ſommes donc vos frères. Ju-
» gez quelle eſt votre cruauté de
» vous approprier ainſi la portion qui
» nous appartient : votre ſuperflu eſt
» notre néceſſaire : ce que vous ajou-
» tez à votre faſte, vous le retran-
» chez à nos beſoins. Vos chevaux
» marchent chargés de pierreries, &
» nous allons nuds pieds, &c. »

Saint *Bernard*, dans un autre écrit, où il attaque le relâchement introduit dans les Cloîtres, ne ménage pas plus les Moines de ſon temp. Voici comment il parle de la profuſion qui regnoit dans leurs repas. » Pendant que
» l'on traîne de longs diſcours, les
» mets ſe ſuccèdent, &, pour ſe dé-
» dommager de l'abſtinence des vian-
» des, de grands corps de poiſſons
» paroiſſent à double rang ſur la table.

» Etes-vous raſſaſié des premiers; ſi
» vous touchez aux ſeconds, il ne
» vous paroît pas que vous ayez
» gouté ceux que l'on a déja ſervis;
» car l'adreſſe du Cuiſinier eſt de les
» aſſaiſonner de telle ſorte, par des
» ſauſſes diverſifiées ſelon l'eſpèce des
» poiſſons, que les premiers n'em-
» pêchent point qu'on ne mange les
» autres; enſorte qu'après avoir dé-
» voré quatre ou cinq plats, on eſt
» rempli ſans avoir perdu l'appétit,
» ſans même qu'il ſoit diminué. On
» ſéduit ſi agréablement le palais par
» les nouveaux ragoûts, qu'on re-
» commence avec autant d'avidité que
» ſi l'on étoit encore à jeûn. Le ventre
» qui n'a point d'yeux, ne voit pas
» qu'il ſe charge; la variété préſerve
» du dégoût. Qui pourroit dire ſeule-
» ment en combien de façons diffé-
» rentes on apprête les œufs, avec
» quel art on les tourne, on les re-
» tourne, on les délaye, on les durcit,
» on les hache, on les rôtit, on les
» fricaſſe, on les farcit, &c? Quant à
» l'habit, qui devroit être la marque
» de l'humilité des Moines, il ne ſert

» aujourd'hui qu'à manifeſter leur or-
» gueil ; à peine les Provinces peu-
» vent-elles fournir des étoffes qui
» ſoient à leur gré. Le Militaire & le
» Moine partagent enſemble une
» même pièce de drap, l'un pour
» ſe faire un habit de guerre, l'autre
» un habit de Cloître, &c. »

Je ne puis mieux terminer cet article que par le portrait que tracent en peu de mots de Saint *Bernard* deux de nos écrivains célèbres. » Dieu, » dit M. *Fleuri*, ſembloit avoir pris » plaiſir à réunir en lui ſeul tous les » avantages de la nature & de la » grace, la nobleſſe, la vertu des » parens, la beauté du corps, les per-» fections de l'eſprit, vivacité, pé-» nétration, diſcernement fin, juge-» ment ſolide, un cœur généreux, » des ſentimens élevés, un courage » ferme, une volonté droite & conſ-» tante. Ajoutez à ces talens naturels » une bonne éducation, les meilleu-» res études qu'on pût faire de ſon » temps, ſoit pour les Sciences hu-» maines, ſoit pour la Religion ; une » méditation continuelle de l'Ecriture

» Sainte, une grande lecture des Pères, » une éloquence vive & forte, &c. » Il avoit été donné, dit M. le Pré- » ſident *Hénault*, à cet homme ex- » traordinaire de dominer les eſprits : » on le voyoit d'un moment à l'autre » paſſer du fond de ſon déſert au mi- » lieu des Cours, jamais déplacé, ſans » titre, ſans caractère, jouiſſant de » cette conſidération perſonnelle, qui » eſt au-deſſus de l'autorité. Simple » Moine de Clairvaux, plus puiſſant » que l'Abbé *Suger* premier Miniſtre » de France, & conſervant ſur le » Pape *Eugène III*, qui avoit été ſon » diſciple, un aſcendant qui les ho- » noroit également l'un & l'autre. Ses » Sermons ſont des chefs-d'œuvre de » ſentiment & de force. Feu M. *Henri* » *de Valois* les préféroit à tous ceux » des Anciens, tant Grecs que Latins : » auſſi a-t-on dit de lui que ç'avoit été » le dernier Père de l'Egliſe. »

Pierre le Vénérable, neuvième Abbé de Cluny, n'étoit pas d'une naiſſance inférieure à celle de Saint *Bernard* ; il fut admis dès l'enfance dans l'Ordre de Cluny ; &, à peine avoit-il trente

ans, que ſes vertus le firent choiſir pour en occuper la première place. C'étoit, diſent ſes Hiſtoriens, l'homme du monde le plus grave, le plus ardent, le plus docte, le plus ſaint, le plus éloquent & le mieux fait de ſon temps. Il eut beaucoup de part aux affaires de ſon ſiècle. Il ſe déclara pour l'élection d'*Innocent* contre celle d'*Anaclet*, quoique celui-ci eût été Religieux de Cluny. Il aſſiſta au Concile de Piſe, & fut chargé par le Pape de travailler à la réconciliation des habitans de cette ville avec ceux de Luques. Il fit trois fois le voyage de Rome, & alla juſqu'en Eſpagne pour prendre connoiſſance des dogmes de la Religion des Sarraſins, qu'il combattit dans un ouvrage dont on n'a pu recouvrer que les deux premiers Livres. Ce qui honore le plus ſa mémoire & ſon zèle, eſt la réforme qu'il établit dans le Monaſtère de Cluny. Il y mourut, entouré de quatre cens Religieux, le 25 Décembre de l'an 1156, âgé d'environ ſoixante-cinq ans. Les écrits qui nous ſont reſtés de *Pierre le Vénérable*, ſont des Lettres,

des Sermons, des Opuſcules & des Traités de Théologie. L'auteur de cette Hiſtoire Littéraire en donne, comme de ceux de Saint *Bernard*, une notice ſçavante & détaillée.

Guériſon ſingulière opérée par les Lavemens Antivénériens.

QUOIQUE je ne ſois pas dans l'uſage, Monſieur, de vous entretenir d'Obſervations de Médecine, celle-ci me paroît ſi étonnante que je ne puis me diſpenſer d'en faire part au Public, à la prière de M. *Hamon* mon compatriote, Chirurgien à Landerneau, jolie petite ville de Baſſe-Bretagne; elle ſuffiroit ſeule pour donner de la célébrité aux *Lavemens Antivénériens* dont M. *Royer* eſt l'inventeur, & qu'on a depuis cherché à imiter à Paris & en Province, ſi cette méthode n'étoit déja juſtifiée par une multiplicité de guériſons preſqu'auſſi ſurprenantes. Ce qui rend l'obſervation actuelle très-précieuſe, c'eſt qu'elle n'eſt préſentée que deux ans après l'événement, & que M. *Hamon*, qui a adminiſ-

tré ce remède, n'ayant pas perdu de vue la femme qui eſt en le ſujet, atteſte, de la manière la plus préciſe & la plus authentique, la confirmation de cette cure.

Je vous ai rendu compte, il y a deux ans environ, de la méthode de M. *Royer**, de ſes ſuccès dans les Hôpitaux militaires & de la Marine où ils ont été admis, & de l'approbation de pluſieurs habiles Médecins & Chirurgiens de cette Capitale & des Provinces. L'obſervation nouvelle eſt bien faite pour convaincre ceux qui auroient encore quelques doutes ſur la bonté d'une méthode auſſi ingénieuſe que commode. Cette méthode eſt amplement détaillée dans une inſtruction nouvelle que vient de publier M. *Royer* pour ſervir de guide à ceux qui adminiſtrent les *Lavemens Antivénériens*. Cette inſtruction ſe donne *gratis* chez l'Auteur rue Neuve-Saint-Euſtache Hôtel de Carignan. Voici la relation que vient de m'adreſſer M. *Hamon*.

* Voyez l'*Année Littéraire* 1771, Tom. V, page 340.

» Une femme du peuple, âgée d'en-
» viron trente-deux ans, nous fut
» adreſſée, ſur la fin de l'année 1771,
» par des perſonnes charitables, pour
» la traiter du mal vénérien parvenu
» chez elle au dernier période, & con-
» tracté il y avoit plus de quinze ans:
» des gens de l'art avoient entrepris
» de la guérir, mais ſans ſuccès; les
» ſymptômes de ſa maladie, par leurs
» accroiſſemens journaliers, faiſoient
» craindre qu'elle n'y ſuccombât au
» plutôt. Une face ulcérée dans ſa
» totalité & rendant un pus fétide,
» une aîle du nez tombée de pourri-
» ture, une bouche infectante, le peu
» de dents que le virus avoit épar-
» gnées, déchauſſées & branlantes,
» la lèvre ſupérieure gonflée d'un bon
» pouce au-deſſus de ſa forme ordi-
» naire, l'œil gauche obſcurci, avec
» une forte bride au petit angle, des
» laſſitudes par-tout le corps & des
» douleurs vives dans toutes les join-
» tures: tel étoit l'état de cette infor-
» tunée victime du vice vénérien le
» plus fortement caractériſé, lorſque
» nous entreprîmes ſa cure par les

» *Lavemens Antivénériens* de M. *Royer.*
» Pour procéder méthodiquement
» dans cette cure, nous débutâmes
» par les remèdes généraux : d'abord
» on tira du bras à la malade environ
» neuf onces de sang ; le surlendemain
» elle fut purgée avec un minoratif ;
» ensuite elle prit douze bains ; après
» quoi elle commença l'usage des la-
» vemens deux fois par jour à la dose
» prescrite ; sçavoir, un le matin à
» jeûn, & le second vers les six heu-
» res du soir. Les douze premiers
» jours de l'usage des lavemens, la
» malade rendoit beaucoup d'urines
» bourbeuses & très-chargées de glai-
» res ; elle se présentoit à la garde-
» robe des trois & quatre fois avec
» ample évacuation de matières d'une
» odeur insoutenable. Le treizième
» jour fut tout-à-fait différent des pré-
» cédens ; les lavemens retenus ne
» procurèrent aucune évacuation que
» celle des urices en même quantité &
» qualité que ci-devant. La malade
» sentit des douleurs assez vives dans
» toute l'habitude du ventre, la tête
» un peu embarrassée & un commen-
» cement de salivation. La nuit ne fut

» pas tranquille ; ce qui nous détermi-
» na à lui donner deux lavemens de
» décoction de graine de lin ; le ventre
» se déboucha & les douleurs cessè-
» rent. La salivation voulant augmen-
» ter, nous la réduisîmes par un mi-
» noratif qui eut tout l'effet desiré.
» Nous reprîmes l'usage des lavemens,
» qui agirent, comme les précédens,
» sans aucun contretemps. Le vingt-
» cinquième jour pensa être marqué
» par les mêmes accidens que le trei-
» zième ; les lavemens de décoction
» de graine de lin détournèrent l'orage
» sans avoir recours au minoratif.
» Depuis ce jour nous eumes la satis-
» faction de voir disparoître successi-
» vement & sans retour les sympto-
» mes les plus marqués du virus ; le
» visage s'est cicatrisé & porte l'em-
» preinte d'une petite vérole qui a
» couturé la peau ; le nez s'est dégon-
» flé ; la bride de l'œil s'est relâchée,
» & cet organe, totalement éclairci,
» jouit du bienfait de la lumière ; les
» dents sont raffermies dans leurs alvéo-
» les ; & les gencives, ci-devant li-
» vides, ont repris leurs nuances na-

» relles ; la bouche n'exhale plus » d'odeurs fétides ; la seule lèvre supé- » rieure n'avoit pas cédé au traite- » ment ; l'usage d'une pommade, com- » posée avec de l'huile de lin récente, » de la cire & du blanc de baleine, l'a » réduite à sa forme naturelle. Au » surplus la malade a repris entière- » ment ses forces, son embonpoint » & ses anciennes couleurs qui étoient » vives ; elle n'éprouve plus aucunes » douleurs dans aucune partie du » corps. Elle a pris en tout quatre- » vingt-huit lavemens, a bu largement » d'une légère tisanne sudorifique, & » a vêcu de régime fort exactement. *Signé* HAMON. »

J'oubliois, Monsieur, une particularité omise dans cette relation, & que M. *Hamon*, dans la lettre qu'il m'a écrite, m'a prié d'observer : c'est que la cure de cette femme est si parfaite que, depuis l'époque de sa guérison, elle est accouchée très-heureusement d'un enfant, qui lui-même jouit de la meilleure santé.

Je suis, &c.

A Paris ce 5 Décembre 1773.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE SEPTIEME VOLUME
DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1773.

TARLEAU *du Miniſtère de Colbert.* Page 3

ABRÉGÉ *de l'Hiſtoire de la Milice Françoiſe du P. Daniel.* 21

LE LÉXIQUE GREC *de l'Iliade & de l'Odyſſée, par Apollonius le Sophiſte, mis au jour pour la première fois par M. d'Anſſe de Villoiſon, de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres ; avec des Notes, des Obſervations, &c.* 51

ELÉMENS D'ALGÈBRE, *par M. Léonard Euler, traduits de l'Allemand, avec des Notes & des Additions, par M. Bernoulli.* 67

ALMANACH *Encyclopédique de l'Hiſtoire de France.* 71

ORAISON FUNEBRE DE CHARLES-EMMANUEL III ROI DE SARDAIGNE, *par M. de la Luzerne, Evêque-Duc de Langres, Pair de France.* 73

DESCRIPTION *du Mauſolée du feu Roi de Sardaigne.* 87

COURS *de Phyſique Expérimentale, par M. Sigaud de la Fond.* 88

DISSERTATION CRITIQUE *ſur la Viſion de Conſtantin; par M. l'Abbé du Voiſin, Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne, Profeſſeur Royal de Théologie, & Cenſeur Royal.* 90

DE LA PHILOSOPHIE, *par M. Béguin, Licencié en Théologie, de la Société Royale de Navarre, Professeur de Philosophie en l'Université de Paris, au Collége de Louis-le-Grand.* 114

HISTOIRE DE LA RUSSIE *depuis l'origine de la Nation Russe jusqu'à la mort du Grand Duc Jaroslaws I, traduite de l'Allemand.* 123

SUPPLÉMENT *à l'Histoire de l'Imprimerie de Prosper Marchand, ou Additions & Corrections pour cet ouvrage.* 141

OBSERVATIONS *sur les commencemens de la Société; par J. Millar, Professeur en Droit en l'Université de Glascow, traduites de l'Anglois.* 145

QUATRIÈME LETTRE *à M. de Voltaire, par M. Clément.* 181

CODE LORRAIN, *ou Conférence des Edits & Ordonnances des Ducs de Lorraine & de Bar, & des Coutumes*

générales & particulières de ces deux Duchés ; par M. François de Neufchâteau, Docteur en Droit, de plusieurs Académies, &c, Conseiller Avocat du Roi au Bailliage de Vézelize. 201

L'ENCYCLOPÉDIE *des Dieux & des Héros, sortis des qualités des quatre Elemens & de leur quintessence, suivant la science Hermétique ; par M. Libois.* 206

LETTRE *de l'Auteur d'*ERASTE OU L'AMI DE LA JEUNESSE *à l'Auteur de ces Feuilles, au sujet d'une contrefaction de ce Livre.* 210

MONDE PRIMITIF, *analysé & comparé avec le Monde Moderne, &c ;* ALLÉGORIES ORIENTALES, *&c ; par M. Court de Gebelin, de la Société Economique de Berne & de l'Académie de la Rochelle.* 212

ALMANACH DES MUSES 1773, *ou*

choix des Poëſies fugitives de 1772. 217

DÉNONCIATION *d'un Plagiat commis par les Auteurs du Mercure de France.* 240

DISCOURS *ſur la Révélation.* 257

LETTRES *ſur l'Art d'écrire, ou Recherche & Réunion des Principes de l'Ecriture; ouvrage utile aux parens, aux Maîtres & aux Elèves; par G. Laurent, Maître-ès-Arts en l'Univerſité de Paris, & Expert Ecrivain-Juré.* 262

FÊTE *donnée à* MADAME LA COMTESSE D'ARTOIS *à ſon paſſage à Montargis le 12 Novembre 1773, par M. de Pleincheſne, ancien Capitaine d'Infanterie.* 265

ELOGE *de M. Bagard, Ecuyer, Chevalier de l'Ordre du Roi, Premier Médecin Ordinaire du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine, &c, &c; par M.*

Harmant, Conſeiller & Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Nancy, & Profeſſeur de Chimie au Collége Royal des Médecins de la même Ville. 275

TABLE ET PRÉCIS *des Edits, Déclarations, Lettres Patentes, Ordonnances, &c, &c.* 284

HISTOIRE *de Maurice Comte de Saxe, Duc de Courlande & de Sémigalle, &c ; par M. d'Eſpagnac, Gouverneur de l'Hôtel Royal des Invalides.* 289

L'EVANGILE MÉDITÉ *& diſtribué pour tous les jours de l'année.* 311

RECUEIL *de Romances Hiſtoriques, tendres & burleſques, tant anciennes que modernes.* 315

HISTOIRE LITTÉRAIRE *de S. Bernard, Abbé de Clairvaux, & de Pierre le Vénérable, Abbé de Cluny, &c.* 328

GUÉRISON *ſingulière opérée par les Lavemens Antivénériens.* 349

Fin de la Table des Matières du ſeptième Volume de l'Année Littéraire 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXIII.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, d'Arras, de Caën, de Marseille, & des Arcades de Rome.

Parcere personis, dicere de vitiis. MART.

TOME HUITIEME.

A PARIS,

Chez LE JAY, Libraire rue S. Jacques, au dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXIII.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Anciennes Comédies, retouchées par M. Collé, Lecteur de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang; à Paris chez Gueffier, Imprimeur-Libraire rue de la Harpe, vis-à-vis la rue de Saint-Séverin.

LA forme des ridicules varie sans cesse, Monsieur, & change au moins tous les trente ans; le fond en est toujours le même : l'amour-propre, qui se montre ou qui se cache, en est la source inépuisable. Nous avons, & nous aurons éternellement, des *Femmes Sçavantes* & des *Précieuses Ridicules*; mais, si l'on re-

touchoit aujourd'hui les Comédies où *Molière* les a ſi bien peintes, on ſubſtitueroit au ramage ridicule de ces femmes ſur la *matière ſubtile*, ſur les *tourbillons*, &c, &c, tous les propos que les Merveilleuſes de nos jours tiennent ſur la Philoſophie, ſur l'exportation des grains, ſur la Métaphyſique, ſur la population, ſur le commerce, &c; on leur feroit faire des Cours d'Hiſtoire Naturelle, d'Anatomie, de Phyſique, d'où elles rapporteroient des idées confuſes de ces Sciences. On feroit appercevoir & l'on mettroit en action leur profondeur ſuperficielle, ou plutôt leur profonde ignorance: on leur donneroit auſſi quelque peu d'Anglomanie & quelques teintes d'Encyclopédiſme; enfin, on leur feroit répéter à tort & à travers les doctes entretiens & les hautes ſpéculations de ces petits comités de femmes du bon ton, qui, ſi je puis m'exprimer ainſi, ſe ſont retirées dans l'eſprit.

Nos modes, nos airs, nos manières, notre ſtyle, ont ſubi, de leur côté, des variations qui ne doivent pas échapper à un Auteur

Comique moderne. Si la véritable Comédie n'eſt autre choſe que le miroir de nos mœurs & de nos travers, il eſt d'une abſolue néceſſité, pour que ce miroir ſoit fidèle, de préſenter ces mœurs & ces travers ſous la forme actuelle que nous leur voyons, & de les exprimer dans le langage qu'on parle aujourd'hui.

Il n'en eſt pas ainſi des bonnes Tragédies anciennes, qui, pour être miſes au rang des nouvelles, (bonnes s'entend) n'ont beſoin que de la partie du ſtyle. A propos de ces bonnes Tragédies, qui revivroient par le ſtyle ſeul, permettez-moi, Monſieur, une petite digreſſion naturellement amenée par l'objet de cette Lettre. Les Tragédies de *Corneille* auroient pu être rajeunies avec le plus grand ſuccès, ſi M. *de Voltaire*, qui, dans les ouvrages Dramatiques, brille autant par la verſification qu'il pèche par les plans & par les caractères, avoit voulu, depuis vingt ans & plus, ſe rendre juſtice ſur la foibleſſe de ſes créations, & nous faire grace de ſa *Gardeuſe de Caſſette*, de ſa *Rome Sauvée*, de ſon *Oreſte*, de

ſon *Droit du Seigneur*, de ſon *Adelaïde* récrépie, de ſa *Femme qui a raiſon*, de ſon *Charlot*, de ſon incroyable *Tancrède*, de ſa pieuſe *Olimpie*, de ſes *Scythes* imités, de ſes *Guèbres* qui ne le ſeront jamais, de ſes *Loix de Minos*, &c, enfin, du fatras énorme de ſa ſuperficielle & pernicieuſe Philoſophie. Il n'y a perſonne qui n'eût deſiré qu'il ſe fût réduit tout bonnement à retoucher les vers & à faire valoir les chefs-d'œuvre du père de la Tragédie. Il eut été plus honnête à lui, & plus avantageux pour le Public, de corriger le ſtyle de *Corneille* que de le critiquer auſſi puérilement & avec autant de ſymptômes de l'envie qu'il l'a fait dans le faſtidieux Commentaire qu'il nous a donné ſur les Tragédies de ce premier des Tragiques. Je demande pardon à M. *de Voltaire* de tirer de l'oubli ce très-oublié *Commentaire*, qui, dès l'inſtant qu'il a paru, eſt tombé dans le plus profond mépris. Qu'eſt-ce en effet qu'un *Commentaire* ſur *Corneille*, où l'on ne s'attache qu'à la partie du ſtyle, où l'on relève uniquement & petitement de petites fautes de lan-

gage & de vieilles phraſes, au lieu d'y faire admirer la profondeur & la beauté de la combinaiſon des plans, l'élévation & la ſublimité des caractères, l'éloquence mâle & la force des raiſonnemens des perſonnages, la prodigieuſe variété des ſujets que ce grand homme a créés & mis au Théâtre, ceux enfin dont il a été le premier inventeur, & dont on n'apperçoit aucune trace chez les Grecs ni chez les Romains, tels que les ſujets de *Nicomède*, de *Sertorius*, de *Dom Sanche d'Arragon*, d'*Othon* & de *Surena?* On ne trouvera point chez les Anciens des Drames où la ſeule grandeur d'ame ſoutienne une Pièce comme elle la ſoutient dans *Nicomède* & dans *Dom Sanche d'Arragon;* où la politique ſeule en ſoit le mobile, comme dans *Sertorius;* où l'on voie la peinture du deſpotiſme, comme dans *Surena;* le tableau des intrigues & des mœurs d'une Cour corrompue, comme dans *Othon.* C'eſt ſous ces différens points de vue & ſous mille autres aſpects, qui euſſent développé toute l'étendue du génie de cet homme unique, qu'il

falloit nous le montrer & faire l'examen de ſes ouvrages immortels. En ne critiquant que ſon ſtyle, M. *de Voltaire* ne nous a appris que ce que nous ſçavions auſſi-bien que lui : perſonne n'ignore que *Corneille* écrivoit il y a plus de cent quarante ans, & que notre langue alors n'étoit pas encore fixée.

Mais M. *de Voltaire*, dans les Tragédies qui lui ſont propres, ne ſent que trop, & malgré lui, qu'il n'a que la partie du *ſtyle*. Auſſi eſt-ce, pour lui, la ſeule meſure des beautés dramatiques. Selon lui, point de ſalut pour une Tragédie ſans le *ſtyle ;* c'eſt uniquement par le *ſtyle* qu'il juge, qu'il tâche de faire juger nos grands Maitres, & qu'il s'eſt efforcé de déprimer le grand *Corneille*, dans la vue modeſte de nous laiſſer conclure qu'il lui eſt ſupérieur. M. *de Voltaire* s'abuſe; il ne nous amènera pas là ; à peine même un ou deux de ſes fanatiques les plus exaltés oſeront-ils tirer une conſéquence auſſi abſurde. Comme auteur Tragique, *Corneille* eſt autant au-deſſus de lui que le Cardinal *de*

Richelieu eſt au-deſſus d'un Négociateur éloquent, mais ſans vues & ſans reſſources : diſons mieux, l'intervalle entre *Corneille* & M. *de Voltaire* eſt encore plus immenſe : c'eſt celui qui ſépare un très-grand génie d'un très-bel-eſprit.

Peut-être, Monſieur, n'entendez-vous pas ce que j'ai voulu dire par ces *Tragédies qui ſont propres à M. de Voltaire.* En effet, cette expreſſion eſt très-*impropre.* M. *de Voltaire* a peu de Tragédies *qui lui ſoient propres*, qui lui appartiennent véritablement. Il s'eſt preſque toujours aidé des plans des autres. *Mariane*, *Œdipe*, *Brutus*, *la Mort de Céſar*, *Zaïre*, *Mérope*, *Sémiramis*, *Oreſte*, *Rome Sauvée*, *&c*, ſont les *propres Tragédies* de *Triſtan*, de *Corneille*, de *Fontenelle*, de *Shakeſpear*, de *Maffei*, de *Crébillon.* Que l'on décompoſe les fables des Tragédies qui paſſent pour lui être *propres*, *Mahomet*, *Alzire*, *l'Orphelin de la Chine*, *Tancrède*, *Olimpie*, les *Scythes*, les *Guèbres*, *&c*, on y verra la ſtérilité de ſon imagination quand il marche ſans guide, ſes

contradictions dans ſes plans, le manque total de vraiſemblance, l'erreur volontaire où ſont continuellement ſes perſonnages, & la foibleſſe de ſes reſſorts. Dans ſes Tragédies, traitées d'après les autres, comme dans celles qu'on croit qu'il a inventées, on ne trouvera, d'ailleurs, que des caractères mal vus & mal deſſinés; mais l'on y verra preſque par-tout de beaux vers, un ſtyle, en général, noble, élégant, harmonieux. Il faut rendre juſtice, même aux hommes qui ne la rendent à perſonne.

Avec cette magie de coloris, je penſe que le très-bel-eſprit de M. *de Voltaire* eût été plus que ſuffiſant pour faire en faveur de la Tragédie ce que M. *Collé* vient d'eſſayer avec le plus grand ſuccès à l'avantage de la Comédie. Les Pieces qu'il a retouchées ſont au nombre de quatre : *la Mère Coquette*, *l'Eſprit Follet*, *l'Andrienne* & *le Menteur*. On ſe tromperoit groſſièrement, Monſieur, ſi l'on ſoupçonnoit M. *Collé* d'avoir entrepris ce travail par quelqu'autre motif que celui d'un zèle ardent & pur pour la gloire de

la Scène Françoiſe. Il a la modeſtie & la défiance qui accompagnent toujours le génie, & qui ſont ſi peu communs dans les Ecrivains de ce ſiècle, parce que le génie lui-même y eſt ſi rare. M. *Collé* ne s'eſt propoſé d'autre but que de conſerver & de faire reſter au Théâtre nos anciennes bonnes Comédies, dont les fonds, comme il le dit, ſont excellens, les caractères vrais & dans la Nature, les ſituations comiques; mais que la vétuſté de leur ſtyle, le changement de nos modes, des événemens, des caractères différemment modifiés par la ſucceſſion des temps, & mille autres viciſſitudes, feront abandonner, ſi perſonne ne veut prendre la peine de rétablir ces vieux monumens reſpectables de notre Scène, ces chefs-d'œuvre qui en font la gloire, qui nous ont attiré l'admiration des étrangers, qui, dans l'autre ſiècle, ont ſervi de modèles à toutes les Nations de l'Europe, & qui, dans celui-ci, devroient faire encore notre amuſement. Il ne faut que lire les *Préfaces* & les *Avertiſſemens* de M. *Collé*, pour écarter

de lui toute idée de préſomption & d'amour-propre hypocrite.

Vous trouverez, Monſieur, dans ces Comédies une très-grande connoiſſance du théâtre & du monde, un goût ſûr & exercé, un dialogue vif & naturel, des caractères bien ſaiſis, que M. *Collé* a quelquefois changés, ſur leſquels il a ſouvent renchéri avec ſuccès, & qu'il a toujours ennoblis, même dans les Valets & dans les Soubrettes, ſans leur faire rien perdre de leur comique & de leur naïveté. Sa verſification eſt ſimple & ſans *placages d'eſprit*, paſſez-moi cette expreſſion; enfin, le vers libre qu'il a choiſi vous ſemblera le vers qui convient le mieux à la Comédie, en ce qu'il approche le plus de la proſe, que l'illuſion eſt plus entière quand nous ne faiſons pas même attention ſi c'eſt en vers ou en proſe que nous parlent les perſonnages, & que les vers cependant ont ſur la proſe l'avantage de pouvoir élever le ton dans les endroits qui exigent de la nobleſſe & de la dignité.

Pour avoir une idée juſte du ſervice

que M. *Collé* rend à notre Théâtre, il eſt abſolument néceſſaire que vous compariez vous-même, Monſieur, les Piéces qu'il a retouchées avec leurs originaux : je ne puis vous en donner qu'une idée très-imparfaite, en vous citant un morceau de chacune de ces quatre Comédies.

La Mère Coquette.

M. *Collé* n'a retouché qu'un très-petit nombre de vers dans cette excellente Comédie de *Quinault* ; mais il a changé entièrement le caractère du *Marquis*, qui n'étoit qu'un *Marquis de Maſcarille.* Il en a fait un homme de la Cour ; de poltron qu'il étoit, il l'a rendu brave ; & ſa bravoure produit une ſcène neuve & d'un comique théâtral. Il eſt très-plaiſant de voir un homme ſe défendre de ſang-froid contre un homme qui l'attaque avec la plus grande fureur, & qui pare avec gaîté les coups qu'on lui porte. Voici d'abord comme il établit le caractère de ce *Marquis* dans la ſeconde ſcène du premier Acte ; c'eſt la Soubrette qui parle :

LAURETTE.

Il eſt vrai, ce Marquis, de lui-même charmé,
N'eſt pas abſolument trop fait pour être aimé.

. . . . . .

Brave, & ne rendant point un argent qu'on
lui prête,
Il ſe battra plutôt que d'acquitter la dette.
Sans ordre dans ſes biens, non plus qu'en ſes
propos;
C'eſt un homme qui doit n'en impoſer qu'aux
ſots;
Qui parle, & qui n'attend jamais qu'on lui
réponde;
Un ſinge aſſez mauvais des gens du très-
grand monde;
Dont pourtant votre père eſt ſi fort entêté,
Qu'engoué, comme il l'eſt, des gens de
qualité,
Pour ſa naiſſance ſeule, on dit qu'il le reſ-
pecte.....
Il ſe peut cependant que ce petit inſecte
(Aſſez joli d'ailleurs) inſpire de l'amour.....
L'amour eſt ſi fantaſque!

Je vais, Monſieur, vous tranſcrire une partie de la ſeconde ſcène du cin-

quième acte, où le *Marquis* se bat, & dans laquelle *Acante*, furieux contre le *Marquis*, qu'il croit son rival, & rival préféré, lui fait mettre malgré lui l'épée à la main.

ACANTE, *d'un ton amer.*

Avez-vous pour lui plaire employé bien des soins ?

LE MARQUIS, *d'un air fat & léger.*

Qui moi ?.... des soins, fi donc..... des femmes ignorées !....
Non, je ne rends des soins qu'à des femmes titrées.
Quant à ce cœur bourgeois que je t'enlève ici,
Je l'ai conquis sans peine & sans soins, Dieu merci.

ACANTE.

Mais, depuis que pour vous elle s'est décidée,
Quelle marque d'amour vous a-t-elle accordée ?
Comment en use-t-elle avec vous en secret ?

LE MARQUIS.

Comme çà.

ACANTE, *très-vivement.*

Comme quoi ?

LE MARQUIS.

Tu marques du regret !
Tu prens feu !... parle-moi franchement, je te prie :
Tout ceci de ma part n'eſt que coquetterie ;
Mon deſſein, mon ami, n'eſt pas de te croiſer...
Je me ſacrifierai, ſi tu veux l'épouſer.

ACANTE, *avec une colère retenue.*

C'eſt pour moi trop d'honneur, je vous cède la place ;
Mais pourrois-je de vous obtenir une grace ?

LE MARQUIS.

Ordonne. Que veux-tu ?

ACANTE.

Peut-on vous voir demain ?

LE MARQUIS.

Demain ? très-volontiers, & le verre à la main.
Quand de notre chagrin l'amour eſt le principe,

Il faut ſe voir à table ; . . . à table il ſe diſſipe.

ACANTE, *d'un air d'humeur & d'un ton très-ferme.*

Non, j'aime mon chagrin & je voudrois goûter
La joie & le plaiſir de le faire éclater ;
M'entendez-vous, Monſieur ?

LE MARQUIS, *d'un air léger.*

Comment, contre *Iſabelle ?*
Tu vas la tourmenter ?

ACANTE, *avec impatience.*

Hé ! qui vous parle d'elle ?
Vous ne voulez pas voir à quoi je me réſous :
Je veux pour elle ici m'égorger avec vous.

LE MARQUIS, *d'un air noble & léger.*

Avec moi ? . . . Quel travers ! . . . . pour un rien tu t'enflammes ? . . .
Mais l'on ne ſe bat plus aujourd'hui pour des femmes ;
La mode en eſt paſſée ; . . . . & c'eſt avec raiſon ;
Du vieux ſtyle à préſent . . . . un ton de garniſon,
Un ridicule !

ACANTE, *l'interrompant brusquement, & mettant son chapeau.*

Eh ! non, Monsieur, le ridicule
Est, & fut de tout temps, pour celui qui recule.

LE MARQUIS, *se couvrant d'un grand sang froid.*

Je ne recule point, mais j'y mets du sang-froid ;
Je me bats & je tue..... & toujours malgré moi.

ACANTE, *mettant l'épée à la main.*

Fanfaronade, allons :

LE MARQUIS, *la mettant aussi.*

Volontiers, sans colère.
(*parant une botte.*)

ACANTE, *poussant quelques autres bottes.*

Ah ! bientôt, [redacted] quelqu'un fort....
(*le combat cesse.*)

LE MARQUIS, *en riant & remettant son épée.*

Ce n'est rien que ton père.

Le jeu des Acteurs ajouteroit infiniment à ce comique de ſituation. Dans toutes les ſcènes où paroît le *Marquis*, comme dans celle que vous venez de lire, ce perſonnage a toujours le ton du plus grand monde, qu'il ſoutient pendant le cours & juſqu'à la fin de la Pièce.

L'Eſprit Follet ou la Dame inviſible.

L'original de cette Comédie eſt Eſpagnol. *Calderon* l'a compoſée ſous le titre de *la Cloiſon*; elle ſe trouve dans le *Théâtre Eſpagnol*, traduit par M. *Linguet*, quatre Volumes *in*-12 chez *de Hanſy*, Libraire rue Saint-Jacques. Cette Pièce ſe joue, comme l'on ſçait, aux Italiens, ſous le nom d'*Arlequin perſécuté par la Dame Inviſible*. *Douville*, frère du célèbre *Boisrobert*, a été le premier qui ait arrangé ce ſujet pour le Théâtre François. Il en fit une Comédie en cinq actes & en vers, qui fut repréſentée en 1641 ſous le titre de *l'Eſprit Follet*. En 1684, *Hauteroche*, Comédien, refit preſqu'entièrement cette Pièce, & la

donna ſous le nom de *l'Inviſible*. C'eſt ce même ouvrage que M. *Collé* a refondu à ſon tour preſque totalement. L'intrigue eſt fondée ſur une des coutumes d'Eſpagne. Les femmes, à Madrid, ne ſortent qu'avec un voile ou une mante qui les empêche d'être vues. *Angélique*, qui aime *Pontignan*, dont elle eſt aimée, & qui eſt ſûre de l'épouſer, s'amuſe à le déſeſpérer pendant un jour entier, en lui refuſant d'ôter ſon voile. Elle ſe divertit à vouloir lui perſuader qu'elle ſe mêle un peu de magie, en profitant de différens incidens qui l'inſtruiſent de tout ce que ſon amant dit & fait de plus ſecret. *Liſette* ſa Suivante n'a point eu de peine à convaincre *Scapin*, valet de *Pontignan*, qu'elle eſt auſſi une très-grande magicienne; elle tourmente ce valet crédule, qui croit aux Eſprits, & qui en a une peur effroyable. Les frayeurs de *Scapin* font tout le comique de cette Pièce très-connue, dont je ne vous rapporterai que la ſcène cinquième du dernier acte, dans laquelle *Angélique* reſte voilée, juſqu'à ce qu'elle conſente en-

fin à se laisser voir & à se faire connoître à *Pontignan.*

PONTIGNAN, *impétueusement.*

Oui, je vous reconnois aux transports de mon cœur !
A mon tendre délire, aux élans de mon ame !
d'un air tendre & inquiet.
Mais, vous verrai-je enfin, Madame ?
Me tiendrez-vous encor rigueur ?

ANGÉLIQUE, *très-tendrement.*

Je voudrois finir votre peine....
d'un air d'incertitude.
Eh ! mon cœur la ressent ! — Mais, je suis.... incertaine.... —
Dois-je à vos yeux me laisser voir ?
A l'art d'une Magicienne
Rien n'est caché !--J'ai donc vu que ce soir,
Au bal, une Beauté digne qu'on s'en souvienne,
Sur votre cœur a tenté son pouvoir. —
Puis-je à présent ôter mon voile, sans sçavoir,
Dans la tendre frayeur dont mon ame est saisie,
Si, tout à coup, votre cœur emporté
N'a....

PONTIGNAN, *l'interrompant impétueusement.*

Cette feinte jalousie

N'eſt rien, cruelle, rien qu'un prétexte affecté
Pour retarder le bonheur de ma vie,
Et vous jouer ici de ma ſimplicité !

ANGÉLIQUE, *très-vivement.*

Ce n'eſt point un prétexte !.... Eh ! non, en vérité !....
Avant de me montrer, il m'importe d'apprendre
L'effet indifférent, ou tendre,
Qu'a fait ſur vous cette Beauté.

PONTIGNAN, *d'un air de dépit & d'humeur.*

Soit ! Eh bien, ſoit, Madame ! Eh ! vous allez l'entendre !

ANGÉLIQUE, *vivement.*

Mais ſoyez vrai, parlez avec ſincérité ;
Vous ſçavez que mon art....

PONTIGNAN, *avec colère, & l'interrompant.*

Laiſſons là vos prodiges,
Madame, & ſouffrez-moi mon incrédulité ;
Je ne ſçaurois donner dans tous vos vains preſtiges ! —
Revenons à cette Beauté,
(*Avec aigreur.*)
Dont votre eſprit jaloux s'eſt ſi fort affecté ! —

(*d'un ton plus doux.*)

J'avoûrai franchement que cette femme eſt
belle,
Et, de plus, très-ſpirituelle!

ANGÉLIQUE, *d'un air riant & badin.*

Oh, belle!....

PONTIGNAN, *reprenant avec impétuoſité.*

Pardonnez, ſi je la trouve telle!
Oui, belle! — Et ſi, peut-être hélas! pour
mon malheur,
Je ne vous avois pas connue,
Ses charmes, ſon eſprit, dès la première vue
Auroient triomphé de mon cœur!... —
Cette femme, moins abſolue,
M'auroit traité ſans doute avec plus de dou-
ceur;
Mais à tel point pour vous mon ame eſt pré-
venue,
Qu'en l'obſervant, j'ai vu d'abord
Entr'elle & vous quelque rapport;
C'eſt tout ce que j'ai vu. — Des traits de reſ-
ſemblance! —

Avec volubilité.

Blancheur! de belles mains! la même con-
tenance!

Même nobleſſe dans le port;
Dans la taille même élégance.
De la raiſon ſans ſuffiſance;
De l'eſprit ſans aucun effort:
Et votre don de plaire avec la même aiſance.

ANGÉLIQUE, *de l'air de la ſatisfaction.*

Vous en parlez avec tranſport.

PONTIGNAN, *de l'air le plus tendre & le plus paſſionné.*

Eh, mais c'eſt qu'en vous parlant d'elle,
Je parle en même temps de vous.
Si vous aviez au bal un eſpion fidèle,
Il a dû vous guérir de vos ſoupçons jaloux.
Il a dû vous peindre mon zèle,
Et de quel air j'ai quitté cette Belle,
Pour courir, pour voler à notre rendez-vous.

ANGÉLIQUE, *très-tendrement & très-vivement.*

Je le ſçavois. — Mais j'aime à vous voir ce courroux.
Il m'eſt de votre amour un plus sûr témoignage. —
Ces doux emportemens, vos yeux, votre viſage,

Votre

Votre air tendre & paſſionné,
Tous vos tranſports pour moi ſont un hommage.
Tout me prouve l'amour que je vous ai donné.
Otant ſon voile.
Voyez-moi donc ſans tarder davantage.

PONTIGNAN *pétrifié.*

O ciel !

ANGÉLIQUE, *en ſouriant.*

Vous êtes étonné !

PONTIGNAN *immobile encore, & s'animant par degrés.*

Pétrifié ! . . . — Ma voix s'ouvre à peine un paſſage ;
Quoi ! c'eſt vous que j'ai vue au bal ?
Impétueuſement.
Frappé d'abord de votre éclat extrême ;
Puis ſoumis tout-à-coup à l'empire ſuprême
De ce mérite ſans égal,
Que je n'ai vu qu'en vous, dans vous ſeule que j'aime,
Ah ! mon bonheur n'eſt-donc plus idéal !
Je vous cherchois en vous, Madame, & c'eſt vous-même !

ANGÉLIQUE, *d'un air agréable & tendre.*

A préſent, de mon ſtratagême
Me voulez-vous encor du mal ?

PONTIGNAN, *avec vivacité.*

Eh ! non, Madame ;—mais je brule
De ſçavoir au plutôt le nom de la Beauté,
Quel état ? ....

ANGÉLIQUE, *l'interrompant d'un ton badin.*

Ah ! ſouffrez qu'ici je capitule....
J'ai même rang que vous ; j'ai même qualité ;
Tout ſe trouve aſſorti ; .... N'ayez aucun ſcrupule.....
Mais permettez que je recule
Juſqu'à demain cet éclairciſſement.

PONTIGNAN, *très-impétueuſement.*

Mais demain, c'eſt un ſiècle !

ANGÉLIQUE, *en riant.*

Eh bien .... dans un moment,
Si vous êtiez moins incrédule,
Peut-être je pourrois, par quelqu'enchantement,
Vous abréger ce ſiècle & cet arrangement ;
Mais, comme un eſprit fort ....

Elle eſt interrompue.

ette ſcène ſuffit pour vous faire
r, Monſieur, du ton naturel,
e & léger dont le reſte de la
e eſt écrite. Celle d'*Hauteroche* a
apanage l'obſcurité, la baſſeſſe
peſanteur du ſtyle : ce n'eſt pas
ie du François. Je n'exagère point,
quelqu'intrépide lecteur que vous
z, je vous défie de ſoutenir la
re entière de cette Comédie.
eſt pourtant reſtée au Théâtre,
s Comédiens la jouent très-fré-
nment. C'eſt une nouvelle preuve
le *ſtyle*, qui peut-être eſt la pre-
è partie du Poëme Dramatique
la lecture, en eſt la dernière pour
préſentation, & qu'un ſujet bien
biné, avec des ſituations comi-
, fait le ſuccès d'une Pièce ſans
rle, ou malgré le *ſtyle*. M. *Collé*
as conſervé trente vers de l'an-
Eſprit follet. Sa refonte eſt un
age conſidérable, dont on ne
lui ſçavoir trop de gré.

L'Andrienne.

ette Comédie, en cinq actes en
, traduite ou plutôt imitée de

Térence, fut jouée pour la première fois avec le plus grand succès en 1696, sous le nom de *Baron*; elle est imprimée dans le Théâtre de ce fameux Comédien. Mais on l'attribua dans le temps au P. *de la Rue*, & bien des gens la croient encore de ce Jésuite. M. *Collé*, en refaisant cette Pièce, a rapproché nos mœurs de celles des Athéniens, dont néanmoins il s'est bien gardé de s'éloigner trop. Ce rapprochement, ce ton des honnêtes gens de nos jours, qui manquoit à la vieille *Andrienne*, jette sur ce Drame un air de fraîcheur & de naturel qui en augmente la vraisemblance. M. *Collé* a donné aussi plus de développement, en général, à tous les caractères de cette Comédie: il a rendu ceux des pères plus mâles & plus nobles: *Glycerie* a plus de tendresse & de sensibilité; elle est plus intéressante; *Pamphile* son amant est plus vif & plus passionné; il n'est pas jusqu'au rôle, anciennement glacial, de *Carin* qu'il n'ait animé; *Criton* lui-même a une sorte de dignité & de chaleur; M. *Collé* lui a fait perdre sa

tiède insipidité : enfin, il a même ennobli, autant qu'il le pouvoit, les rôles de *Dave* & de *Myſis*, ſans altérer les plaiſanteries, la naïveté & le comique de ces deux rôles.

A l'égard du dialogue, la ſcène troiſième du troiſième Acte, entre *Simon* & *Chrémès*, vous en donnera une idée ; mais vous ne pourrez juger pleinement de ſon mérite, qu'en la comparant à l'original.

SIMON, *courant embraſſer Chrémès.*

Qu'avec plaiſir je vous embraſſe,
Mon tendre ami !.... venez, entrons ;
Et que mon fils.....

CHRÉMÈS, *l'interrompant.*

Non, demeurons.
Et ſans ſortir de cette place,
En quatre mots.....

SIMON *l'interrompant.*

Ce froid accueil me glace ;
Il m'annonce....— Un refus pour moi ſeroit affreux !.....
M'allez-vous rendre malheureux ?

CHRÉMÈS *vivement.*

Eh! faut-il que je le devienne;
Que ma fille le ſoit, pour contenter vos vœux?
(Mon ami, ces refus me ſont bien douloureux!—)
Mais comment voulez-vous que ma fille ſoutienne
D'un époux dérangé les dédains outrageux;
Son amour pour cette *Andrienne*,
Et tous les maux qu'entraîne un hymen orageux.
Sacrifirai-je *Philumène?*

SIMON *l'interrompant très-vivement.*

Non, *Chrémès*, cette crainte vaine,
Dont votre eſprit eſt abattu,
Ne peut.....

CHRÉMÈS *l'interrompant.*

Eh! voyez donc où tout cela nous mène!
Mettrai-je en danger ſa vertu?
Sondez l'abîme où cet hymen l'entraîne!
Et dans ſon cœur jaloux, de ſoupçons combattu,
Peignez-vous d'abord la vengeance,
Mêlant au fier dépit ſon ſouffle empoiſonneur;

bientôt ſur ſes pas conduiſant la licence ;
yez ces nœuds cruels lui couter ſon bonheur,
La perte de ſon innocence ;
:ouvrir ſa famille & nous de deshonneur.

SIMON.

irquoi m'accuſez-vous ? . . . .

CHRÉMÈS *l'interrompant.*

Moi ! que je vous accuſe ?
Non : ſi je faiſois ſon malheur,
ie chercherois point à ma faute d'excuſe ;
A lui donner une couleur ;
Je me dirois, dans ma douleur,
na fille devient un objet mépriſable,
ı ſuis la ſeule cauſe, & je ſuis ſeul coupable ;
Je devois prévoir ſes dégoûts.
J'étois inſtruit des criminelles flâmes
mon gendre futur... (nous les connoiſſions tous ;)
!... pouvois-je ignorer que la vertu des femmes
)end de la conduite & des mœurs d'un époux !

SIMON *vivement & impatiemment.*

Mon ami, voulez-vous m'entendre ?
Je vous disois : pourquoi m'accusez-vous à tort ?
Comme vous, je suis père, & suis un père tendre ;
Comme à vous, leur malheur me causeroit la mort.
Si c'étoit l'amour le plus fort
Qui l'attachât à *Glycérie*,
Je craindrois, comme vous, tous ces maux menaçans ;
Mais c'est pure galanterie,
L'ivresse d'un moment, une erreur de ses sens.
Ah ! n'ayons point la barbarie
De ne pardonner rien, ... mais rien, aux jeunes gens !
Pour être à leur égard encor plus indulgens,
Rappellons les écarts du printemps de notre âge.
Eh ! vous même, vos goûts pour la jeune *Thaïs*,
Pour la courtisane *Laïs* ;
Vous ont-ils, par la suite, empêché d'être Sage,
Et le modèle heureux de nos meilleurs maris ?

CHRÉMÈS *reprenant vivement.*

D'un amour violent je n'étois point épris ;
Je n'eus. . . . .

SIMON *l'interrompant avec feu.*

Eh ! mais *Pamphile* a quitté *Glycérie* !

CHRÉMÈS.

Bon, bon, je connois les amans !
Leurs tendres raccommodemens
Augmentent leur amour après leur brouillerie.

SIMON.

Non, pour jamais leurs liens ſont rompus ;
Il ne la voit ni ne la verra plus ;
Et le ſucceſſeur qui le chaſſe,
Plus loin que mon fils même oſe porter l'audace ;
Il eſt près d'épouſer cette femme.

CHRÉMÈS *avec un air ironique.*

Ah ! fort bien !

SIMON.

Ce ſont des faits !

CHRÉMÈS *vivement.*

Eh bon ! ſçait-on ce qui ſe paſſe ?

Des oui-dire, d'ailleurs ! Permettez-moi de grace,
De douter de ces faits, ou de n'en croire rien.

SIMON.

Pour vous le prouver, moi j'imagine un moyen;
Cachez-vous ſous ce périſtile;
Dave, que je vais appeller,
Dave, que je ferai parler,
Dave, le confident unique de *Pamphile*,
Va jaſer; & vous l'entendrez
Vous-même, alors vous jugerez,
Avec une ame plus tranquille,
Si ces faits là ſont vrais ou ſont faux. Vous verrez.

CHRÉMÈS.

Volontiers.

SIMON.

Dave, holà; Cachez-vous, c'eſt lui-même.

Comme *Chrémès*, dans cette ſcène, ne ſe rend point ainſi que dans l'ancienne Pièce, à ce que lui dit *Simon*, il me ſemble néceſſaire, Monſieur, d'y joindre la ſcène qui ſuit. Cette ſcène, d'ailleurs, vous fera connoître un peu le nouveau

Dave, & vous fera approuver, je crois, le changement judicieux qu'en cet endroit M. *Collé* a imaginé, en ne faisant consentir *Chrémès* au mariage de sa fille avec *Pamphile*, qu'après que tout ce que lui a dit *Simon* dans la scène précédente pour l'y déterminer, lui est confirmé par *Dave* d'une façon si ingénue & qui paroît si vraie, qu'il ne peut plus lui rester aucun soupçon.

SIMON, *conduisant Dave du côté de Chrémès.*

Eh bien, *Dave*, dis-moi; que fait-on là dedans?

DAVE *d'un air de gaîté.*

Ce qu'on y fait?... *Pamphile* y fait des vœux ardens;
Est d'une impatience extrême
De voir sa prétendue. Oh! moi, je crois qu'il l'aime,
Qu'il a déja pris feu....

SIMON, *l'interrompant.*

J'en suis un peu surpris;
Car, *Dave*, enfin, qu'il te souvienne

Que ſon goût pour cette *Andrienne*
Doit encore.....

DAVE *très-vivement.*

A préſent !... C'eſt le plus froid mépris !...
Il ne l'honore pas ſeulement de ſa haine ;
Il eſt charmé qu'un autre en ſoit épris ;
Et qu'il ſe ſoit chargé de ſa honteuſe chaîne !

SIMON *touſſant pour avertir Chrémès.*

Hem, hem, hem.

DAVE.

De la toux ?.. du rhume ?.. êtes-vous pris ?

SIMON.

Non, ce n'eſt rien ! Quoi n'a-t-il plus de peine ?....

DAVE *l'interrompant.*

De la peine ?... il n'y ſonge plus ;
Il ne penſe qu'à *Philumène.*

SIMON *touſſant encore.*

Hem, hem.

DAVE.

Vous touſſez !

SIMON.

Non ; tes ſoins ſont ſuperflus ;
Pourſuis donc.

DAVE, *très-gaîment.*

Soit. Eh bien ! il arrange, il ordonne ;
Il veut que tout soit prêt pour la bien recevoir ;
Il fait tout disposer, & lui seul il se donne,
Pour cet effet, plus de soin que personne ;
Il ne peut assez-tôt voir arriver ce soir,
Dit-il ; d'un ton vif qui m'étonne.

SIMON.

Hem, hem.

DAVE.

Mais cependant ce rhume est obstiné ?

SIMON.

Un peu de mouvement que je me suis donné ;
Si bien donc que son Accordée
Peut.....

DAVE, *l'interrompant.*

Il n'a qu'elle dans l'idée ;
Son ame en est tellement obsédée ;
Qu'en nous donnant tantôt tous ses ordres divers,
Chemin faisant, pour elle il a tourné des vers
D'une tendresse..... décidée ;
Quoique, d'ailleurs, ils soient faits de travers,
N'importe !

SIMON *crachant avec bruit du côté de Chrémès.*

Quelle joie !... Ah ! ſon obéiſſance
Eſt un effet ſubit de cet amour naiſſant !
Le reſpect, ou la complaiſance,
N'y ſont pour rien. Il cède à l'amour qu'il reſſent ;
Tant mieux ; ce ſuccès là paſſe mon eſpérance.

CHRÉMÈS *courant embraſſer Simon.*

Voyez à vos deſirs un ami qui conſent.

très-vivement.

Après ce que je viens d'entendre ;
C'en eſt fait, il ſera mon gendre.
Et puiſqu'il a paru de bon cœur diſpoſé
A cet hymen, d'avance & par vous ſuppoſé,
A vos raiſons je dois me rendre.
Signons ce ſoir.

DAVE *à part.*

Ciel ! je ſuis écraſé !

CHRÉMÈS *impétueuſement.*

Je vais chercher les papiers qu'il faut prendre,
Et je reviens....

SIMON.

Nous allons vous attendre.

M. *Collé* a conſervé dans cette Pièce plus de vers que dans celle de l'*Eſprit Follet* ; dans chaque Acte, on en peut compter cinquante ou ſoixante auxquels il n'a pas touché ; ce qui n'empêche pas que ce ne ſoit récrire une Pièce preſqu'en entier.

Le Menteur.

Des quatre Comédies refondues par M. *Collé*, il paroît que *le Menteur* de *Pierre Corneille* eſt le Drame auquel il s'eſt le plus attaché, auquel il a donné le plus de ſoins, & qui doit lui avoir coûté le plus de travail. Son admiration & ſon reſpect pour *Corneille*, dont il parle dans ſa *Préface* avec enthouſiaſme, lui ont fait d'abord conſerver tout ce qu'il y avoit d'excellent dans le fond du ſujet & dans les caractères de cette Comédie ; Quant aux détails, on ne peut lui reprocher de n'avoir pas fait uſage de tous les bons vers de cette Pièce. A l'égard des retranchemens & des additions qu'il s'eſt permis, je trouve que M. *Collé* a quelque reſſemblance

avec ces traducteurs des Anciens ; qui, pour ainſi dire, adoroient les ouvrages qu'ils vouloient faire paſſer dans notre langue ; ils en fortifioient les endroits foibles ; ils nous en déroboient, autant qu'ils le pouvoient, les défauts ; ils leur prêtoient des beautés qu'ils n'ont pas : l'on voit que c'eſt toujours par reſpect qu'ils ſont infidèles, & qu'ils le ſont au profit de leurs originaux ; je crois voir dans M. *Collé* cette même idolâtrie pour *Corneille*. Jamais il ne s'écarte de l'eſprit dans lequel ce grand Poëte a compoſé ſon *Menteur* ; il ſuit toujours ſes traces dans le temps même qu'il paroît s'en éloigner le plus. Lorſque, par exemple, il change l'amour léger de *Clarice* en un amour plus décidé pour *Alcipe*, *Corneille* ſemble lui-même lui avoir indiqué ce changement, puiſqu'à la fin de la Pièce *Clarice* épouſe *Alcipe*. Quand, par la jalouſie de ce dernier, il prolonge l'intrigue, & la conduit par ce fil juſqu'à la fin du quatrième Acte, c'eſt encore un moyen que *Corneille* a indiqué. C'eſt avec cette même cir-

conſpection reſpectueuſe que, ſans altérer le fond du caractère du *Menteur*, M. *Collé* en a adouci les traits, en y ajoutant ceux d'une étourderie & d'une gaîté folle qui font preſque excuſer *Dorante*, ou qui, du moins, ne le rendent pas auſſi odieux que s'il mentoit de ſang-froid. Il a fondu même, dans la peinture de ſon caractère, les couleurs d'une fatuité provinciale & comique, qui aident beaucoup encore à le rendre moins déſagréable à nos yeux. Par ce moyen il nous donne à entendre adroitement que les menſonges de *Dorante* ſont moins un vice de ſon cœur qu'un écart de ſon eſprit; il nous conduit à croire que ſes airs avantageux avec les femmes, ſa légèreté & l'ivreſſe de ſon âge peuvent être les cauſes momentanées de ce défaut révoltant; enfin, par les traits différens qui ſont ajoutés à ce caractère, M. *Collé* a l'art de nous faire entrevoir qu'il eſt poſſible que *Dorante* puiſſe un jour ſe corriger.

C'eſt encore ſans abandonner les veſtiges de *Corneille*, qu'il a joint à la

dignité & à la chaleur du caractère élevé de *Géronte*, des traits de tendresse & de sentiment qui échappent au père le plus irrité, lors même qu'il fait à son fils les remontrances les plus sévères. Je vais, Monsieur, pour vous en convaincre, vous mettre ici sous les yeux la scène troisième du cinquième Acte entre *Géronte* & son fils. C'est la belle scène de cette Comédie. Vous verrez l'attention singulière & scrupuleuse que M. *Collé* a eue de conserver dans cette scène tous les beaux vers de *Corneille*, & de le suivre pas à pas dans toutes ses idées.

GÉRONTE *avec colère.*

Etes-vous Gentilhomme ?

DORANTE *troublé.*

Ah, Monsieur !.... la colère
Anime votre voix !..... quel ton ! quel air sévère !
Puis-je sçavoir ce qui peut vous porter ?..

GÉRONTE *l'interrompant.*

Vous le sçaurez, mais répondez.

DORANTE *balbutiant.*

Mon père.....

GÉRONTE *continuant ſans l'écouter, & parlant en même-temps que* DORANTE.

Etes-vous Gentilhomme ?

DORANTE *avec trouble.*

En pourrois-je douter,
Etant ſorti de vous ? Sans crainte je l'avance.

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il ſuffit d'être ſorti de moi?

DORANTE *ſe remettant un peu.*

J'y ſuis fondé quand je le croi ;
Et je le crois avec toute la France.

GÉRONTE.

En eſt-ce aſſez ? Eh ! ſçais-tu bien à quoi
Ce ſigne de l'honneur dut d'abord ſa naiſſance?
A la vertu ! ... ſeule elle a fait le rang,
Le premier titre de nobleſſe
De ceux qui, par leur gloire, ont illuſtré mon ſang ?
Par la valeur ou la ſageſſe,
Par des exploits brillans, ce titre là s'acquiert ;
Mais, par un vice ignoble, une indigne foibleſſe,
Apprends de moi que ce titre ſe perd.

De mon ſang généreux, de ta honte couvert ;
C'eſt donc en toi que la pureté ceſſe !
Va, comme un vil mortel, rentre dans la baſſeſſe !
Va, dans la lâcheté du vice où je te voi,
Tu n'es plus Gentilhomme, étant ſorti de moi.

DORANTE.

Eh ! quel vice ? quoi donc ? j'ignore, je vous jure !....

GÉRONTE *l'interrompant.*

Comment peux-tu l'ignorer, toi ?
Toi, qui reſpires l'impoſture ?
Qui ſe dit Gentilhomme, & ment comme tu fais,
Il ment, quand il le dit, & ne le fut jamais.
Ce vice en lui, portant ſa flétriſſure,
Le dégrade.... & l'abaiſſe au rang où je te mets,
Le reporte en la claſſe obſcure
Des mortels, que le ſort rendit les plus abjects !
Eſt-il vice plus bas ? une tache plus noire
Pour un cœur noble ?... un cœur élevé pour la gloire ?

Ah ! malheureux ! juges-en par les faits :
Puiſqu'un ſeul démenti nous couvre d'infâmi
Qu'un démenti fait rougir notre front !
Qu'il faut, en expoſant ſa vie,
Dans le ſang en laver l'affront !

DORANTE.

Qui vous dit que je ments ?

GÉRONTE *avec volubilité.*

Qui me le dit, infâme ?
Eh ! c'eſt toi ; ce ſont tes diſcours !
Dis-moi donc le nom de ta femme ;
Celui de ton beau-père, & cherche des détours
Pour me réaliſer ta flâme,
Et la fable de tes amours.

CLITON *bas à Dorante.*

Allons, Monſieur, que la mémoire ;
Ou que l'eſprit vienne au ſecours.

GÉRONTE.

Tu gardes le ſilence !..... Eh bien ! qu'en
dois-je croire ?,...
Rien peut-il jamais t'excuſer ?
Me rendre le jouet, par cette belle hiſtoire,
Du premier étourdi qui cherche à s'amuſer !...
Tu n'avois qu'à me refuſer,

Sans recourir à l'artifice.
Devois-tu, ſans pudeur, abuſer un vieillard ?
T'ai-je porté ſous la gorge un poignard,
Pour te faire épouſer *Clarice* ?
Peux-tu te plaindre, de ma part,
De violence ou de caprice ?...
Je t'ai prouvé, par mon conſentement
Au faux hymen d'une inconnue,
A quel excès d'aveuglement
Mon indulgence étoit venue !....
Je ſuis ſûr que dans ce moment,
Par un retour de ſentiment,
Et malgré toi,... ton ame s'eſt émue !
Ma bonne foi t'accabloit de remords !...
Car, tu dus en ſentir alors :
Tu les a repouſſés !... je vaincrai ma tendreſſe.
Du moins j'y ferai mes efforts !...
Ne compte pas ſur ma foibleſſe :
Ne penſe pas, dans ma vieilleſſe,
Me faire partager l'opprobre de tes torts.
Va, je te déſavoue.

DORANTE *très-vivement.*

Ecoutez-moi, mon père !

GÉRONTE.

Qu'écouter ?... un Roman avec art inventé ?
Quoi ? des contes en l'air ?

DORANTE.

Eh ! non, la vérité.

GÉRONTE.

En eſt-il dans ta bouche ?

DORANTE.

Ah ! d'un œil moins ſévère
Regardez ma témérité.
Et pardonnez une erreur paſſagère,
Dont il faut accuſer l'amour !

GÉRONTE *d'un air d'indignation.*

L'amour ?

DORANTE *reprenant vivement.*

Oui, j'adore *Lucrèce !*
Et j'ai craint de me voir arraché, ſans retour,
A cet objet de ma tendreſſe.
Pour ne pas épouſer *Charice* dans ce jour,
Je me ſuis ſervi d'un détour ;
Je me ſuis cru permis le menſonge & l'adreſſe,
Sans croire pour cela manquer à mon honneur.....
Connoiſſez le fond de mon cœur.
Ah ! mon reſpect pour vous.... ma tendreſſe
eſt extrême !

Mon père, vous m'aimez de même ;
Et vous ſerez heureux de mon bonheur,
En m'uniſſant à ce que j'aime !

GÉRONTE *avec moins de colère.*

Eh ! que ne parlois-tu ? ſon père eſt mon ami ;
Et *Lucrèce* m'eſt fort connue !
Suis-je un Tyran ? à la première vue,
Cette affaire eût été conclue ! . . . ,

Le regardant, le fixant d'un air de courroux.

Mais. . . . . par tes contes endormi,
Tu me trompes encor !

DORANTE *très-vivement.*

Non ; cette intrigue eſt ſçue
De *Cliton*, qu'ici vous voyez ;
Croyez-le au moins, ſi vous ne me croyez !

GÉRONTE.

Eh bien ! ne meurs-tu pas de honte
Qu'il faille ici recourir à ſa foi ?
Que d'un valet je faſſe plus de compte ;
Et que je doute encor moins de lui que de toi ?
Mais mon courroux, que je ſurmonte,
Va faire place à ma bonté. . . . .
A ſon père, je vais demander la Beauté
Qui dans ſes fers tient ton ame captive ;
J'eſpère

J'eſpère l'obtenir !... Mais ſi, de ton côté,
Le plus léger obſtacle arrive.....

DORANTE *l'interrompant impétueuſement.*

Ah ! pour vous raſſurer, ſouffrez que je vous
ſuive !.....

GÉRONTE *l'interrompant.*

Non, non, demeure, & ne ſuis point
mes pas !
Penſes-tu que ſur toi je ſois ſans défiance ?
Je doute,... je haſarde,... & je ne te crois
pas !
Mais ſi, ſur cet hymen, trompant mon eſpé-
rance,
Tu m'y formois ſous main quelqu'em-
barras ;
Si, deshonorant ta naiſſance,
Tu t'avilis encor par des menſonges bas ;
Je te réduis à l'indigence ;
Je te maudis !... Sur-tout évite ma préſence !
Fuis loin de moi ; crains ma vengeance.
Malheureux ! épargne à mon bras,
Dans un accès de violence,
Le crime affreux..... (J'en frémis
quand j'y penſe.....)
De te donner moi-même le trépas !

Vous voyez, Monſieur, que cette

excellente ſcène de *Corneille* n'a rien perdu en paſſant par les mains de M. *Collé*, & que les traits de ſentiment qu'il y a ajoutés, ne font qu'en augmenter la beauté, la chaleur & l'intérêt.

Je ne vous parlerai point, Monſieur, (il faut que vous jugiez par vous-même) de la façon vive & agréable dont M. *Collé* a rajeuni tous les détails de cette Comédie & les rôles entiers des deux Amoureuſes de cette Pièce; de la manière dont il a ennobli les perſonnages d'*Alcipe* & de *Philiſte*, & même celui du Valet, en ſubſtituant dans ce rôle des plaiſanteries nouvelles aux anciennes, auxquelles le temps avoit fait perdre leur ſel. Vous trouverez celles qui les remplacent du meilleur ton, qui pourtant eſt auſſi naïf & auſſi ſimple que celui d'un Valet doit l'être.

Quoique M. *Collé* n'attache aucune importance à ſon travail, & qu'il appelle cela *nettoyer les tableaux des grands maîtres*, vous lui rendrez, Monſieur, la juſtice qu'il ſe refuſe. Ce n'eſt pas ſeulement *nettoyer des tableaux*; c'eſt mettre plus d'enſemble dans l'ordonnance, c'eſt re-

faire des figures entières, c'eſt effacer des ombres trop obſcures, c'eſt donner plus d'éclat & de force aux lumières, en un mot, c'eſt faire revivre des morceaux précieux, par un coloris frais & ſéduiſant, tel que l'emploieroient les compoſiteurs eux-mêmes s'ils vivoient de notre temps. Il faut en convenir, Monſieur, l'homme qui a fait *Dupuis & Deſronais*, *la Partie de Chaſſe de Henri IV*, *la Vérité dans le vin*, & tant d'autres Pièces étincelantes d'eſprit & de gaîté, étoit le ſeul qui fût en état de remplir avec ſuccès cette tâche difficile. Je crois vous l'avoir déja dit, mais j'aime à le répéter : depuis *Molière*, je ne connois que M. *Collé* qui ait reçu de la nature un talent ſupérieur & décidé pour le genre de la Comédie ; & cependant cet homme de génie n'eſt & ne ſera pas de l'Académie ; il lui manque le grand mérite, le mérite unique, le mérite par excellence, pour y être admis : il ne s'eſt pas fait recevoir Maître Philoſophe. Pour revenir à ſa verve Théâtrale, il n'y a que *Rien*, qui, dans ſa *Métromanie*, ait fait éclater la même force comique.

Encore une fois, Monsieur, c'est en comparant, dans le silence du cabinet, les Pièces retouchées par M. *Collé* avec leurs originaux, que vous serez en état de mettre un prix à ces ouvrages, & de sentir la reconnoissance que lui doivent les amateurs de la scène, non seulement pour ces Pièces mêmes, mais relativement à l'idée qu'il donne aux Auteurs actuels & futurs d'entreprendre d'âge en âge le même travail, & de rendre par ce moyen nos anciennes Comédies toujours nouvelles. Quand, au commencement de cet article, j'ai invité M. *de Voltaire* à suivre cet exemple par rapport à la Tragédie, j'avois oublié qu'en effet il nous a donné dans ce genre un essai, dont je vous ai rendu compte; c'est *la Sophonisbe de Mairet, réparée à neuf*; il est vrai que le succès de cette tentative ne doit pas l'encourager à rentrer dans cette carrière. Je me rappelle encore qu'en 1759 M. *Marmontel* voulut aussi *réparer à neuf le Venceslas* de *Rotrou* *, mais que ce

* Voyez l'*Année Littéraire* 1759, Tome III, page 93 & page 289.

grand Architecte échoua dans cette entrepriſe, qu'on ne vit en lui que ce que les Maçons appellent un *Limouſin*, & que le vieux édifice fut jugé préférable au nouveau.

M. *Collé*, non moins déſintéreſſé que modeſte, a fait préſent de ſes quatre Comédies refaites aux Comédiens, qui en ont entendu les lectures, les ont reçues avec les plus grands éloges, & ne les jouent pas. Il faut eſpérer que les motifs qui en ont fait différer juſqu'ici les repréſentations, motifs qu'on ne peut deviner, ceſſeront enfin, quels qu'ils ſoient, & que nos Acteurs procureront au Public un plaiſir qui ne leur ſera pas infructueux.

Cet Article eſt long, Monſieur; mais vous jugerez qu'ayant à vous rendre compte de quatre Pièces de Théâtre, il m'étoit difficile de le faire plus court. J'aurois pu le couper en deux; j'ai mieux aimé le renfermer dans une ſeule Lettre, pour ne pas revenir ſur le même objet.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 6 Décembre 1773.

dans les bois, & dont le fruit eſt une eſpèce de Café d'un goût un peu âcre quoique parfumé, fut ce qui donna lieu à la tranſplantation du Café de *Moka* dans cette iſle : on conjectura avec aſſez de vraiſemblance que le Café d'Arabie devoit réuſſir dans un pays où la nature avoit placé d'elle-même un arbre à peu près de même genre ; on fut juſtifié par le ſuccès.

Les Caferies ne ſont pas encore nombreuſes à l'iſle de France, parce qu'on n'a commencé à s'y livrer à cet objet qu'en 1765. Avant cette époque, il regnoit dans cette colonie un préjugé funeſte à l'agriculture en général. On prétendoit que le ſol de cette iſle n'étoit pas propre à certains genres de productions, ſur leſquels les colons n'oſoient tenter des eſſais. Le Café étoit une de ces productions proſcrites. Quelques cultivateurs intelligens arrachèrent le bandeau, & prouvèrent, par des eſſais heureux, que le Café réuſſiſſoit à l'iſle de France. C'en fut aſſez pour détruire une erreur générale, mais non pour tirer de

cette culture tout le profit poſſible ; les connoiſſances néceſſaires pour la bien conduire y manquent preſque encore aujourd'hui.

La récolte du Café eſt l'opération la plus intéreſſante pour le cultivateur qu'elle dédommage de ſes peines, & celle en même-temps qui demande le moins de précautions : elles ſe réduiſent preſque à une ſeule, qui eſt de ne cueillir le grain que dans ſa parfaite maturité, qui ſe connoît à la couleur de la ceriſe ; quand elle eſt d'un rouge bien foncé & qu'elle commence à brunir, il eſt alors temps de la cueillir.

» Dans nos iſles de France & de » Bourbon, dit l'auteur, on a adopté » généralement la méthode contraire ; » cependant il paroît vraiſemblable » que le fruit mûr doit être plus » peſant après la déſiccation, que celui » qui a été cueilli dans ſa verdeur. » Dans ce dernier cas, le grain con» tient plus d'humidité, qui s'évapore » à la longue ; il en réſulte que le parti » que je conſeille eſt avantageux au » propriétaire. Je ſais bien que le

LETTRE II.

Lettre à M. le Monnier, de l'Académie des Sciences, Premier Médecin Ordinaire du Roi, sur la culture du Café; Brochure in-12 de 130 pages; à Paris chez Le Breton, Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, rue de la Harpe.

Les détails instructifs, contenus dans cette *Lettre*, doivent intéresser, Monsieur, tous les amateurs de cette liqueur délicieuse, que le voluptueux *Horace* auroit chantée s'il l'avoit connue, & qu'*Homère*, par la main d'*Hébé*, auroit fait verser à la table des Dieux. Je ne suivrai point l'auteur dans l'explication des procédés & des diverses manipulations qu'exige la culture du Café. Il entre dans les plus petits détails, & les méthodes qu'il propose ne sont que les résultats de son expérience & de ses observations. Il divise sa *Lettre* en trois Parties, dont la première traite

des semis & de la transplantation des Cafés ; la seconde, de l'entretien des plants ; la troisième, de tout ce qui a rapport à la récolte.

Il y a cinquante ans environ que les habitans de l'isle de Bourbon cultivent avec succès l'arbre du Café. Ils en tirèrent les premiers plants de *Moka* directement, au lieu que les Cafés que l'on cultive dans les isles de l'Amérique proviennent des arbres qui sont au Jardin du Roi. Nous devions ceux-ci aux Hollandois, qui en avoient transporté des plants ou des graines de l'isle de *Java*, où ils ont formé des plantations considérables de Café qui est d'une qualité médiocre. De *Java*, on en transporta des plants à Amsterdam, & de-là à Paris. Ces différentes transplantations ont pu altérer la qualité de ce fruit dans les *Antilles*, autant que le sol & le climat de ces isles. Quoi qu'il en soit, dit l'auteur, les gourmets préfèrent le Café de nos isles de France & de Bourbon à celui des isles Américaines. La découverte que l'on fit à Bourbon d'un arbrisseau qui croît naturellement

» comparable à celui de *Moka*, & de » faire enſorte qu'ils marchent l'un & » l'autre d'un pas égal dans l'opinion » publique ; & je ne ſçais ſi l'eſpérance » que je conçois de la poſſibilité d'at- » teindre le but que je propoſe eſt » ſans fondement ; c'eſt ce que le temps » vérifiera. Les Cafeteries de l'iſle de » France ſont encore nouvelles, & » l'on ſçait qu'en général les prémices » de tous les arbres ſont inférieures en » beauté aux fruits des arbres âgés. » Cependant celles de cette Colonie » paſſent déja pour l'emporter en » qualité ſur les fruits des vieilles » Cafeteries de Bourbon ; l'âge & la » culture acheveront de les perfec- » tionner ».

La manière de deſſécher la ceriſe de Café eſt une opération qui n'eſt point indifférente. Il importe de connoître quel eſt le procédé qui peut altérer ou conſerver la qualité du grain. Dans les iſles de France & de Bourbon, on ſe contente de le faire ſécher à l'air & au ſoleil. L'auteur détaille les inconvéniens de cette méthode & de pluſieurs autres

qu'une routine aveugle ſoutient dans nos colonies. L'étuve eſt ce qui lui paroît de plus propre pour la deſſiccation de la ceriſe. Le deſſèchement du grain, par cette méthode, eſt, ſelon lui, plus ſûr, plus prompt, plus complet; il en réſulte moins d'inconvéniens, moins de main d'œuvre, & un deſſèchement plus parfait. L'étuve lui paroît ſur-tout néceſſaire dans les quartiers pluvieux, où il eſt très-difficile & très-long de ſécher le Café en plein air. L'auteur donne à cette occaſion ſes idées ſur la conſtruction de l'étuve, dont il deſireroit que toutes les Cafeteries fuſſent pourvues.

Lorſque le grain du Café eſt deſſéché, il faut l'émonder, c'eſt-à-dire, le dépouiller de ſa pulpe & de ſes enveloppes. L'auteur obſerve que les manipulations qu'on emploie dans nos iſles pour y parvenir ſont encore très-défectueuſes. Il propoſe une machine, dont le méchaniſme aſſez ſimple fait tomber d'une part le grain dépouillé, & de l'autre les pellicules qui le couvroient.

Je le répète, Monſieur, cette *Lettre* eſt très-inſtructive, & les obſerva-

tions qu'elle renferme peuvent devenir très-utiles à nos colons, pour la culture du précieux arbrisseau qui nous donne le Café. L'auteur la termine avec cette modestie qui décèle l'homme de mérite & le bon citoyen. » Je n'ai pas la présomption, dit-il, » de croire que j'ai donné les meil» leures leçons sur la culture du Café. » Je sens que l'expérience & les » observations des cultivateurs plus » habiles & plus anciens que moi, » pourront donner des lumières plus » sûres & plus étendues sur cet objet. » Ce n'est pas ordinairement dès la » première fois qu'on écrit sur un art » quelconque, qu'on atteint le point » de perfection. Mais, en indiquant » une méthode à suivre, meilleure » que celle qu'on a pratiquée jusqu'à » présent dans nos Colonies, en mon» trant quelques-unes des erreurs » adoptées généralement, mon travail » ne sera peut-être pas tout-à-fait inu» tile. J'ose assurer que, si j'avois été » éclairé par une instruction sem» blable lorsque j'ai commencé à for» mer des Caféteries, je me serois » épargné beaucoup de dépenses in-

» fructueuſes, & j'aurois obtenu des » récoltes plus promptes que celles » que je dois eſpérer. Je finis par in- » viter les cultivateurs à redreſſer les » erreurs dans leſquelles je puis être » tombé : je ſoumets mon travail à » leurs lumières ; il a eu pour objet » l'utilité publique & la proſpérité » de nos Colonies. Mon but ſera » rempli, ſi mes fautes mêmes ſont » relevées ». Telles ſont toujours, Monſieur, les louables diſpoſitions de tout Ecrivain qui ne prend la plume que dans la vue d'être utile ; il a moins l'air d'éclairer les autres que de chercher à s'éclairer lui-même ; il propoſe modeſtement ſes vues, ſans jamais s'arroger l'autorité d'un légiſlateur : bien éloigné de la morgue faſtueuſe & de l'indocilité révoltante de tant de petits auteurs de nos jours, qui, s'ils diſpoſoient de la foudre, la feroient tomber bien vîte ſur le Critique téméraire qui oſe appercevoir quelques taches dans leurs très-médiocres & très-inutiles productions.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 7 Décembre 1773.

LETTRE III.

Mandement de Meſſieurs les Vénérables Doyen, Chanoines & Chapître de l'Egliſe Cathédrale de Toul, pour l'adminiſtration du Diocèſe pendant la vacance du Siége; à Toul chez Joſeph Carez, ſeul Imprimeur-Libraire; in-4° de 11 pages.

LES regrets dont Meſſieurs les Chanoines de Toul honorent la mémoire de M. *Drouas de Bouſſey* leur Evêque, ne doivent point, Monſieur, être regardés comme un ſimple devoir d'uſage; ils ſont fondés ſur les vertus dont ce reſpectable Prélat a marqué tous les jours de ſon Epiſcopat, ſur ſon activité vigilante à maintenir l'ordre & la diſcipline dans ſon vaſte diocèſe, ſur ſon zèle pour l'inſtruction des peuples, ſur ſon affabilité, enfin ſur les actes multipliés de ſa bienfaiſance dont ſes pieuſes fondations perpétueront le ſouvenir. » De quelque manière qu'on l'enviſage dans les jours de ſon Epiſcopat, » diſent Meſſieurs les Chanoines de

» Toul, soit qu'on le considère com-
» me édifiant son peuple par ses
» exemples & l'instruisant par ses dis-
» cours ; soit qu'on le voie comme un
» autre *Moïse* sur la montagne sainte,
» gémissant sur la prévarication des
» pécheurs, sur l'affoiblissement de la
» foi, sur la défection même des justes :
» par-tout on reconnoît que c'est l'es-
» prit de Dieu qui l'anime, que c'est
» l'austère vertu qui le guide. Si la
» Providence l'a chargé d'un fardeau
» immense, *quel homme fut plus fort* *,
» pour en supporter dignement le
» poids ? Quel Pasteur a rempli avec
» plus de gloire toutes les fonctions
» pénibles du Ministère apostolique ?
» Foi courageuse, qui le portoit à tout
» entreprendre pour Dieu, & qui le
» rendoit si formidable aux ennemis
» de la Religion ; scrupuleuse vigi-
» lance *à garder dans son intégrité le*
» *dépôt sacré de la Doctrine, & à écar-*
» *ter de son troupeau les moindres nuages*
» *qui pouvoient l'obscurcir* ; piété ar-
» dente, lorsqu'il présentoit à l'autel
» du Seigneur les vœux de son Eglise,
» & qu'il invoquoit sur son peuple les

* II. Tim. ch. 2, v. 3.

» bénédictions d'en-haut : saints empreſſemens pour *connoître ſes ouailles*, » ſelon le précepte de *J. C.* & *en être connu* : viſites aſſidues des peuples » confiés à ſes ſoins, pour les ſanctifier » par ſes inſtructions & ſa préſence ; » pour les affermir dans la ſainteté » de leur vocation, par la grace de » l'impoſition des mains & la force » de l'onction ſacrée : étroite obſer- » vation des ſaintes règles de l'Egliſe » ſur la réſidence des Paſteurs ; de- » puis qu'il étoit devenu le nôtre, il » avoit ceſſé d'être à lui ; il étoit tout » entier à ſon peuple : zèle de l'inſtruc- » tion du troupeau ; tantôt c'eſt un » homme de feu qui fait retentir dans » la chaire évangélique les plus ſu- » blimes & les plus terribles vérités » de la Foi, avec cette éloquence » digne du temps des *Grégoires* & » des *Léons* ; tantôt c'eſt un père tendre » & charitable qui daigne *converſer* » *avec ſes enfans*, qui, dans cette eſ- » pèce de temple qu'il a élevé pour » ſervir à la jeuneſſe d'aſyle contre la » contagion des exemples du ſiècle, » proportionnant l'étendue de ſes lu- » mières à la foible portée de leur

» intelligence, les instruit par lui-
» même de leurs devoirs, leur apprend
» à chérir l'innocence, leur fait crain-
» dre de la perdre : rigoureuses austé-
» rités de la pénitence exercées sur
» un corps sobre & chaste ; c'est le
» Pasteur innocent, qui, à l'exemple
» du souverain sacrificateur de la nou-
» velle alliance, se punit pour les pé-
» chés de son peuple : vif amour de
» l'ordre & de la sévérité de la disci-
» pline ; *le gardien de la loi* en est le
» plus rigide *observateur* * ; en lui le
» Pontife du Très-Haut n'a pas à rou-
» gir des vices de l'homme. D'un accès
» facile & bon, son palais en tout
» temps est ouvert à la foule des
» personnes affligées, qui viennent
» verser dans son sein leurs inquié-
» tudes & leurs peines. Suivant la pen-
» sée de Saint *Grégoire de Nazianze*,
» il descend jusqu'à ceux qui ne peu-
» vent monter jusqu'à lui, &, respec-
» tant les besoins & les momens de
» l'ouvrier ; il ne dedaigne pas d'aller
» lui-même le visiter dans ses tra-
» vaux, & de lui porter les bénédic-
» tions, qu'il se plaît à répandre sur

* I. Tim. 6. 13.

» toute la famille dont il eſt le père
» commun : pieuſes libéralités & ſans
» nombre, exercées dans le ſecret
» de ſa charité. . . . . Les enfans
» qui recevront, dans le Collége qu'il
» a fondé, avec la connoiſſance des
» bonnes lettres, l'amour de la vertu
» & les principes d'une piété ſolide ;
» les peuples infortunés des cam-
» pagnes, lorſque ces mains tendres
» & ſecourables que la charité du
» Paſteur a établies prés d'eux, leur
» prodigueront, avec les ſecours
» dont ils ont beſoin dans leurs infir-
» mités, ces touchantes conſolations
» qui charment la douleur & ſoulagent
» l'infortune ; les Prêtres, qui chaque
» année dans les exercices ſaints de
» la retraite qu'il a inſtituée, ſe re-
» nouvelleront dans la première fer-
» veur de leur engagement ; cette
» multitude d'ames ignorantes ou
» mortes à la grace, qui auront re-
» trouvé la lumière & la vie dans la
» lecture des livres pieux imprimés
» par ſes ſoins & diſtribués par ſa
» généroſité : tous, dans un ſaint
» concert d'actions de graces, béniront
» cette riche économie qui leur a

» procuré de tels bienfaits ; & leurs » bénédictions, en s'élevant jusqu'au » trône de l'Eternel, accroîtront le » tréſor de mérite que notre reſpec- » table Pontife s'eſt acquis dans les » Cieux ».

Meſſieurs les Chanoines de *Toul* terminent leur Mandement par un vœu, qu'ils ont déja la conſolation de voir pleinement exaucé. » Il nous » reſte encore, N. T. C. F., un devoir » à remplir : en même-temps que nous » ſolliciterons par des prières ardentes » les récompenſes du Ciel pour le » Paſteur que Dieu nous a ôté, nous » nous adreſſerons au Maître ſuprême » des événemens, & nous le conju- » rerons avec larmes de nous envoyer » un Paſteur ſelon ſon cœur, un Paſ- » teur qu'il ait revêtu de ſon eſprit, » un Paſteur qui, continuant l'œuvre » de Dieu ſur ce peuple, nous ſanc- » tifie tous avec lui pour l'éternité ». Vous ſçavez, Monſieur, combien le nouveau Pontife, M. *Desmichels de Champorcin*, ci-devant Evêque de Senez, que le Roi vient d'accorder à cette Egliſe, réunit de qualités & de vertus, propres à lui concilier l'amour, l'eſ-

time & la vénération de la nouvelle Eglise qu'il va gouverner.

Prix de 2300 livres proposé pour l'Eloge de la Fontaine.

» L'ACADÉMIE des Belles Lettres » Sciences & Arts de Marseille s'em- » presse de rendre publique une Lettre » qui prouve combien le célèbre *la* » *Fontaine*, en honorant sa Nation, a » acquis des droits sur l'admiration & » la reconnoissance de toutes les » autres ».

Copie de la Lettre d'un Etranger anonyme à M. Mouraille, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Marseille.

MONSIEUR,

Ce n'est que ces jours-ci que j'apprends, par les Papiers publics, que l'Académie des Belles-Lettres, Sciences & Arts de Marseille, propose entr'autres, pour sujet du prix de l'année prochaine, l'*Eloge de la Fontaine*. Comme j'ai une admiration particulière pour ce grand-homme, & que je m'intéresse à sa gloire comme si

j'étois ſon compatriote, je commence d'abord par remercier l'Académie, qui veut bien procurer un digne éloge de cet Ecrivain ſupérieur, qu'on ne peut aſſez louer, & je prends en même temps la liberté de préſenter deux mille livres, que je prie l'Académie de Marſeille de vouloir bien joindre à la médaille de la valeur de trois cens deſtinée par elle pour cet *Eloge*; de manière que celui qui, au jugement de l'Académie de Marſeille, aura rendu le meilleur hommage à *la Fontaine*, recevra un prix de deux mille trois cens livres.

La ſeule grace que je demanderois, Monſieur, ſi elle pouvoit m'être accordée, ſeroit d'étendre, en faveur de ce ſeul prix, le terme juſqu'auquel on recevra les ouvrages pour le concours. J'aurai beaucoup de reconnoiſſance, ſi l'on veut bien recevoir leſdits ouvrages juſqu'au 15 Juin, ou juſqu'au premier Juillet. Au reſte, je ne mets point de clauſe; ce ne ſeroit qu'un plaiſir de plus pour moi.

J'ai l'honneur d'être, Monſieur, avec toute l'eſtime & la conſidération diſtinguée qu'on doit à ceux qui

cultivent leur raiſon & s'intéreſſent au progrès de l'eſprit humain,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur ***

A...le... 1773.

Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette Lettre; ce que vous voudrez bien excuſer.

P. S. En publiant là-deſſus ce que vous jugerez à propos, je vous prie, Monſieur, de dire ſimplement, en parlant de moi, *un Etranger*, ſans même faire connoître le lieu d'où cette lettre eſt datée.

» L'Académie de Marſeille comptera donc les deux mille livres » qu'elle a reçues à l'Auteur de l'*Eloge* de *la Fontaine*, qu'elle couronnera, en même temps qu'elle lui donnera la médaille d'or déja annoncée; &, pour ſe conformer entièrement au deſir de l'Anonyme, elle a délibéré de fixer au premier Juillet prochain le terme juſqu'auquel elle admettra au concours les Éloges de ce Poëte inimitable «.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 8 Décembre 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

RÉGULUS Tragédie, & LA FEINTE PAR AMOUR Comédie, toutes deux en trois Actes, représentées le même jour par les Comédiens François, le 31 Juillet 1773; un Volume in-8° de 158 pages, avec des Gravûres; à Paris chez Delalain, rue & à côté de la Comédie Françoise.

HASARDER deux Pièces le même jour! Le succès seul décide de la qualification que donne le Public à ces sortes d'entrepriſes. Si vous échouez, tous les ſpectateurs rient du châtiment de votre témérité; réuſſiſſez-vous, ce ſont d'heureuſes hardieſſes. M. *Dorat* n'a eu lieu que de s'applaudir de la ſienne. Il a cueilli tout-à-la-fois

les lauriers de *Melpomène* & de *Thalie*. L'hiſtoire du Théâtre nous offre peu d'exemples de ce double triomphe.

Régulus retournera-t-il, ou ne retournera t-il point à Carthage? Rome rendra-t-elle les priſonniers Carthaginois, ou les retiendra-t-elle dans les fers? Voilà ſur quoi M. *Dorat* a oſé concevoir & exécuter le plan d'une Tragédie. *Pradon* & *Métaſtaſe* ont traité le même ſujet avant lui. M. *Dorat*, de quelques mauvais vers du premier, en a fait d'excellens: il a auſſi très-heureuſement imité ce qu'il a trouvé de bon dans *Métaſtaſe*, en fait de penſées & de Poëſie; mais il n'a ſuivi le plan d'aucun de ces deux auteurs. Tous deux ont fait entrer dans leurs ouvrages des épiſodes d'amour, quoiqu'il n'y eut peut-être pas de ſujet où ils fuſſent plus déplacés. M. *Dorat* a ſagement reſſerré ſa Pièce en trois Actes, pour lui conſerver toute ſon auſtérité Républicaine.

Dans les deux premières ſcènes, *Régulus* n'eſt pas encore arrivé à Rome; on ſçait ſeulement qu'il eſt priſonnier à Carthage, & *Marcie* ſa femme, in-

quiète de ſon ſort, ſollicite le Sénat & les Conſuls pour lui procurer la liberté ; elle vient au Temple de *Bellone* qui eſt hors de la ville, & où elle ſçait que les Sénateurs doivent ſe rendre pour recevoir un Ambaſſadeur Carthaginois. Cet Envoyé ne pouvoit, ſelon un ancien uſage, être reçu dans l'enceinte de Rome. L'auteur a eu l'art de faire connoître dès le début ſes principaux perſonnages. *Marcie*, la femme de *Régulus*, ſe peint elle-même par la vive expreſſion de ſes allarmes. Enſuite elle fait le portrait du héros en traçant l'hiſtoire de leur union, de ſes exploits, de ſon infortune. Cette tirade eſt une des plus belles & des mieux verſifiées de la Pièce. Ils ne ſont plus, dit-elle à l'une de ſes femmes,

Ils ne ſont plus ces temps,
Où j'oſois reſpirer un légitime encens ;
Ces jours où *Régulus*, domptant juſqu'à l'envie,
Illuſtroit à la fois ſa femme & ſa Patrie.
Le rapport inégal de ſes ans & des miens,
Ne fut point un obſtacle à de ſi beaux liens,

Et mon ame, séduite au bruit de son courage,
En comptant ses lauriers, n'apperçut point son âge.
Au sortir d'un long siége, où son noble secours
Avoit sauvé la vie à l'auteur de mes jours,
Il revint précédé d'une pompe guerrière :
J'épousai le Vainqueur & j'acquitai mon père.
Régulus m'adoroit, & me plut à son tour :
C'étoit un sentiment... au-dessus de l'amour !
Quels transports, quelle joie ont marqué la naissance
De ce fils, ce cher fils, notre unique espérance !
Je voyois mon époux, au retour des combats,
Sourire à cet enfant caressé dans mes bras,
Nous prodiguer les soins d'une ame simple & pure,
Et déposer sa gloire au sein de la Nature.
Pouvois-je alors prévoir un sinistre avenir,
Et que de si beaux jours dussent sitôt finir ?
Absente de nos murs, tu ne vis point, *Barsine*,
De mes profonds ennuis la fatale origine.
Après cinq ans de paix & d'un hymen heureux,
La haine dans Carthage alluma tous ses feux ;
Il fallut, assûrant la fortune publique,

Détourner les complots que méditoit l'Afrique.
Sans briguer cet emploi, modeſte & renfermé,
Parmi tous ſes rivaux, *Régulus* fut nommé.
Il vint me l'annoncer; ſon front plein de nobleſſe,
Impoſa, malgré moi, ſilence à ma foibleſſe;
Par ſa mâle conſtance étonnant mes eſprits,
Sans verſer une larme, il embraſſa ſon fils;
Il partit; mais bientôt ſa prompte renommée
Fit connoître l'orgueil à mon ame charmée.
De ſes nombreux exploits dévorant les récits,
Rome tournoit vers moi ſes regards attendris.
Le nom de ſon époux, ſa valeur fortunée,
Au bonheur de l'Etat joignoient ma deſtinée.
Quel changement, hélas! dans ſon ſort & le mien!
Régulus eſt eſclave, &c.

Il y avoit encore un autre perſonnage dont il étoit eſſentiel d'annoncer le caractère : c'étoit *Manlius*, l'un des deux Conſuls, ami de *Régulus*, mais ſon ami, tel que le deſiroit ce grand homme; c'eſt-à-dire, prêt à le ſacrifier lui-même, s'il le falloit, au bien de la Patrie; auſſi *Marcie* ſe défie-t-elle,

de ſon zèle. Elle s'en explique ainſi avec ſa confidente :

L'auſtère *Manlius* eſt généreux ſans doute :
Rome le croit au moins, & je n'oſe penſer
Qu'au projet de me nuire il ait pu s'abaiſſer ;
Cependant, (avec toi je rougirois de feindre)
Sans le juger encor, tout me force à le craindre :
Dans le fond de mon ame, un ſecret mouvement,
Contre lui, malgré moi, dépoſe à tout moment.
J'eſtime, en ſes pareils, la valeur, la prudence,
La haine des Tyrans, la noble indépendance ;
Mais non l'atrocité de ces triſtes vertus,
Pures dans leur principe, affreuſes par l'abus,
Ces mornes préjugés, ce fier patriotiſme,
Qui détruit le bonheur, & n'eſt point l'héroïſme.
Je plains le malheureux, le mortel endurci
Que la tendre pitié n'a jamais adouci :
Va, *Manlius* jamais n'en a connu les charmes,
Et ce farouche cœur ne s'ouvre point aux larmes.

Vous conviendrez, Monſieur, qu'il

ſeroit difficile de peindre dans de plus beaux vers l'ame de ces anciens Romains. *Manlius* ſe rend le premier au Temple de *Bellone*. *Marcie* lui fait des reproches ſur ce que Rome paroît avoir oublié le héros qui a combattu pour elle ; on annonce l'arrivée d'*Amilcar*, Ambaſſadeur de Carthage, &, ce qu'on ne prévoyoit pas, celle de *Régulus* en même temps. Les Sénateurs prennent leur place. *Amilcar* propoſe de rendre aux Romains leurs priſonniers & leur chef, pourvû que Rome, de ſon côté, rende ceux qu'elle a faits. Le Conſul veut que *Régulus* règle lui-même ſon ſort ; la République s'en rapportera, dit ce Conſul, à ſes avis. Alors ce Héros s'avance & parle contre ſes propres intérêts pour ceux de la Patrie. Tout ce morceau eſt rempli de la plus mâle éloquence. *Régulus* repréſente au Sénat que Carthage eſt épuiſée & prête à ſuccomber ; que l'Etranger refuſe déja de lui vendre ſes ſervices ; que ce n'eſt point le temps de traiter avec elle quand elle va être réduite à implorer ſa clémence. Le Tribun du

peuple, *Licinius*, entreprend de le ſauver malgré lui. Eh! quoi, reprend *Régulus* avec indignation,

Pour racheter la liberté d'un homme,
Quel exemple odieux donneriez-vous à Rome?
L'Honneur, ce feu ſacré que j'atteſte aujourd'hui,
Cette ame des vertus qui s'éteignent ſans lui,
De nos antiques mœurs la force héréditaire,
La diſcipline enfin, ce frein ſi néceſſaire,
Tout n'eſt-il pas détruit, ſi de lâches Soldats,
Qui ſe diſent Romains & craignent le trépas,
Oſent encor nourrir l'eſpérance chérie
De revoir leurs foyers, leurs femmes, leur patrie?
Quel ſecours en attendre! Ils ont fui, ces Romains!
Ils ont tendu leurs bras aux fers des Africains!
Inſupportable affront! ſouvenir que j'abhorre!
Ils ont connu la honte & reſpirent encore!
Qu'ils meurent dans les fers! Ils ont fui ſous mes yeux:
Je les ai commandés; je dois mourir comme eux.

LICINIUS.

Mourir ! Un autre espoir aujourd'hui nous anime ;
Il faut un autre prix à ce transport sublime ;
Et, si l'échange enfin peut être dangereux,
N'êtes-vous rien pour nous ?

RÉGULUS.

Eh ! qui suis-je, grands Dieux ?
Qui suis-je, aveugle ami ? Mon sang & mon courage
Vont s'éteindre bientôt sous les glaces de l'âge.
Les coups affreux du sort, plus que le poids des ans,
Précipitent la fin de mes jours languissans.
Traînant vers le tombeau ma vieillesse stérile,
Je ne pourrois à Rome être long-temps utile :
Mais combien le seroient à vos fiers ennemis,
Tous leurs Chefs, nos captifs, perdus pour leur païs ?
Ces braves citoyens, qu'irrite l'esclavage,
Sont tous autant d'appuis dont vous privez Carthage.
Oui, oui ; je les ai vus, de carnage altérés,
Arracher de nos mains leurs drapeaux déchirés,

Echauffer, enflammer les cœurs les plus
timides ;
Dans les plus grands dangers toujours plus
intrépides,
Ivres de notre sang dont ils étoient couverts,
Ne succomber qu'au nombre & rugir dans
leurs fers.
Ils sont vos prisonniers ; gardez-vous de les
rendre.
Contr'eux ce foible bras pourroit-il vous
défendre ?
D'ailleurs, n'avez-vous pas celui de *Métellus*.;
Et pouvez-vous encor regretter *Régulus* ?
Je fus déja vaincu, je pourrois encor l'être ;
Votre estime, Sénat, je la perdrois peut-être ;
Je n'y survivrois pas, & je ne veux jamais,
Quand ils sont contre vous, accepter vos
bienfaits.

Quoi de plus noble, Monsieur, de plus grand, de plus sublime que cette scène ? Un héros qui, pour sacrifier sa vie au bien public, plaide avec autant & plus de véhémence que ne pourroit le faire un autre homme pour la conserver ! L'auteur a senti toute la beauté de cette situation ; vous voyez, Mon-

leur, avec quelle énergie il a ſçu la rendre. Mais peut-être qu'aujourd'hui il y a parmi nous trop peu d'ames en état de l'apprécier. A la première repréſentation de la Pièce de M. *Dorat*, j'étois à côté d'un Militaire qui ne pouvoit revenir de ſon étonnement : *Il n'y a plus de Régulus*, répétoit-il ſouvent, *il n'y a plus de Régulus !*

Si le Sénat eût ſuivi l'avis de ce héros, comme l'avoit annoncé le Conſul, *Régulus* ſeroit retourné ſur le champ à Carthage, & l'action étoit terminée. L'auteur me ſemble avoir employé un moyen aſſez foible pour la prolonger. Le Tribun, en repréſentant le danger que *Régulus* va courir attendrit les Sénateurs, & le Conſul déclare qu'avant de prononcer ſur le ſort d'un tel homme, il faut conſulter ceux d'entr'eux qui n'ont pu quitter la ville pour ſe rendre au Temple de *Bellone*.

Un des ſecrets les plus néceſſaires à un Poëte Dramatique eſt de ſçavoir prévenir les objections ; ici, par exemple, on pourroit demander à M.

Dorat pourquoi *Marcie* qui eſt venue à ce Temple, n'a pas vu *Régulus*. L'auteur répond à cette difficulté par la première ſcène de ſon ſecond Acte, où *Marcie* raconte à l'une de ſes femmes qu'elle a volé au-devant de ſon époux; que ce Romain ſévère s'eſt dérobé à ſes embraſſemens en diſant que ſes premiers inſtans étoient tous à la Patrie; qu'à cette réception, ſes yeux ſe ſont couverts d'un nuage & qu'elle a perdu l'uſage de ſes ſens.

Voici maintenant ce qui forme le nœud de cette Tragédie, c'eſt-à-dire les nouveaux obſtacles au deſſein de *Régulus*. L'Ambaſſadeur de Carthage, qui aime & plaint ce héros, & qui ſert en même temps ſon païs, vient trouver *Marcie* & lui apprend que, ſi *Régulus* retourne à Carthage, les ſupplices les plus cruels l'y attendent, & qu'il cache cet affreux ſecret au Sénat. *Marcie* effrayée court à Rome pour tâcher d'attendrir les cœurs en faveur du héros qu'elle aime.

Après cette ſcène, il y en a une entre *Régulus* & l'Ambaſſadeur, qui eſt peut-être aſſez inutile; car cet

Ambaſſadeur ne doit pas eſpérer que des repréſentations telles que les ſiennes faſſent un grand effet ſur ſon eſprit. Mais ce qui me ſemble vraîment beau, c'eſt un monologue qui préſente les combats de *Régulus* entre la nature & le patriotiſme.

RÉGULUS *ſeul.*

Dieux ! m'auroit-il trahi? Me voilà libre enfin!
Malheureux ! Quels combats s'élèvent dans mon ſein !
Combien j'ai dévoré de ſoupirs & de larmes ?
Quoi ! je vais vous briſer, nœuds ſi remplis de charmes !...
Pardonne, chère épouſe, au rigoureux devoir
Qui m'a fait un tourment du plaiſir de te voir.
Je ſouhaite en ſecret, & je crains ta préſence.
Pleurs que j'ai retenus, coulez en ſon abſence.
Mais que faiſoit mon fils ?.... mes yeux ne l'ont point vu....
Je le perds, il échappe à ce cœur éperdu ;
Je mourrai ſans le voir !... toi, ſa mère, ô *Marcie !*
J'aurai fait en tout temps le malheur de ta vie ;
Enchaînée à mon ſort dès tes plus jeunes ans ;

Tu m'as ſacrifié tes jours les plus brillans ;
Et voilà donc le prix de ta noble tendreſſe,
De ce cœur généreux, qui pour moi s'intéreſſe !
Si je pars, des Bourreaux m'attendent loin de toi....
N'importe ; j'ai promis, je garderai ma foi.
Vous, du ſalut public autrefois les victimes,
Retracez à mes yeux vos dévoûmens ſublimes ;
Intrépides Romains, magnanimes Héros,
J'apperçois vos Autels, & non pas vos tombeaux.
La vie eſt un moment ; la mort n'eſt qu'un paſſage ;
Mais le nom qu'on s'eſt fait s'étendra d'âge en âge ;
Il n'eſt rien qu'à la fin le temps n'ait abattu ;
Tout périt, hors la gloire, & ſurtout la vertu.
(*Se retournant vers la Statue de Bellone.*)
Sœur terrible du Dieu qui préſide aux batailles,
Qui cimentas de ſang ces antiques murailles,
A mes Juges, *Bellone*, inſpire ta fureur.
Puiſſé-je en ce moment leur tranſmettre mon cœur !

Souvien-toi des combats, des jours où sur ta trace
Je courois dans nos rangs défier ton audace;
Et, si tu veux payer tout ce qu'a fait mon bras,
A mes Concitoyens fais vouloir mon trépas.

Marcie déclare à *Régulus* qu'elle sçait tout, qu'elle a tout tenté pour fléchir les Sénateurs, & qu'ils partagent ses sentimens; elle lui expose les droits que son fils & sa femme ont sur lui. *Régulus* se détourne pour cacher son attendrissement. Rome reprend bientôt le dessus dans son ame.

Elle aura mes regrets; elle eut mes premiers vœux.
De ce cœur déchiré plains l'effort douloureux;
Son trouble, ses combats..., sa foiblesse peut-être.
Avec enthousiasme.
Que dis-je? Moi trahir les bords qui m'ont vu naître!
La Patrie est un corps respectable & sacré.
Qui de nous peut, sans crime, en être séparé?
Lui prodiguer son sang, la servir, la défendre;
Va, crois-moi, ce n'est point lui donner, c'est lui rendre.
Ne lui devons-nous pas, rangs, honneurs, sûreté,

Le nom de Citoyens, ſur-tout la liberté;
La liberté!... ſans qui l'homme ceſſe d'être homme,
Le fondement, l'orgueil & la gloire de Rome?
Il faut de quelque peine acheter ſa douceur:
Mais, exempt de travaux, a-t-on droit au bonheur?
L'ingrat qui le prétend, qu'il s'éloigne, qu'il fuie,
Qu'il aille loin du Tibre enſevelir ſa vie,
Et malheureux par tout, chaſſé de l'Univers,
A des monſtres errans diſputer les déſerts!

MARCIE.

Ah! Dieux! combien ton zèle & t'aveugle & t'égare!
Peut-on être à la fois & ſenſible & barbare?
Mais quelle eſt donc enfin, quelle eſt ta liberté,
Ce don ſi précieux, & par toi ſi vanté?
Des maux qu'elle t'a faits revois la triſte image:
Depuis douze ans, ta vie eſt un dur eſclavage:
Oſe me démentir. Depuis ce temps, dis-moi,
Un jour, un ſeul moment, as-tu joui de toi?
De l'amitié paiſible as-tu goûté les charmes?
Peux-tu chérir un bien qui fait couler mes larmes?

Je ne puis commander au trouble de mes sens.
Enfin, ouvre mes yeux éblouis trop long-
temps;
Reviens à la Nature; être époux, être père,
En respecter toujours le sacré caractère,
Voilà les premiers nœuds, le véritable hon-
neur,
Les loix saintes de l'homme & surtout son
bonheur.

Remarquez, Monsieur, dans ce dialogue cette force de raisonnement, cet art si rare aujourd'hui de soutenir le pour & le contre avec le même succès. *Marcie* répète qu'elle est épouse & mère : *Régulus* ne peut résister à l'attendrissement qu'il éprouve. *Va rejoindre ton fils*, lui dit-il avec émotion.

MARCIE.

Que lui dirai-je, hélas! dans le trouble où je
suis?
Avec moi renfermé sous un toît solitaire,
Sans cesse à ma douleur il demande son père.
De son âge innocent il dédaigne les jeux:
Le fils de *Régulus* est déja malheureux!
Songe avec quels transports, quelle touchante
ivresse,

Tu reçus dans tes bras ce fruit de ma tendresse!
Toi, qui l'as tant chéri, tu vas donc l'immoler!
Instruit par tes leçons, il peut te ressembler.
Ses progrès, son ardeur auroient pour toi des charmes.
Déja sa foible main a soulevé des armes.

(*Régulus fait un mouvement de joie.*)

Digne d'être ton fils, il se fait mille fois,
Toujours plus attentif, raconter tes exploits.
Souvent même, au récit de ta longue souffrance,
Il semble être saisi d'un instinct de vengeance;
Et, de mon désespoir prévenant les éclats,
Il vient, avec des cris, se jetter dans mes bras.....
Oui, je l'ai vu souvent, pour toi quel doux présage!
Frissonner de colère au seul nom de Carthage.
Tu sembles t'attendrir?

REGULUS, *retenant ses larmes.*

Je reconnois mon fils....:
Il sera quelque jour l'honneur de son pays.

Que d'adresse, Monsieur, dans le morceau que vous venez de lire, &

que de vérité ! Le meilleur moyen ſans doute d'attendrir *Régulus* pour ſon fils étoit de le lui repréſenter reſpirant déja ſa haine pour Carthage. Non ſeulement il y a beaucoup de ſentiment en cet endroit, mais de cette eſpèce de ſentiment propre à un Romain. L'exclamation de *Régulus* eſt un trait admirable dans ſon caractère.

On apporte une lettre de *Manlius*. Ce Conſul écrit à ſon ami qu'il n'a conſulté que ſa gloire & l'intérêt de la Patrie & que ſes conſeils ont prévalu dans le Sénat. Un inſtant après, le Tribun *Licinius* vient dire qu'il a ſoulevé le peuple, & qu'il va aſſembler les Augures pour dégager *Régulus* de ſon ſerment. Ce dernier perſiſte dans la réſolution de retourner à Carthage.

Tout eſt prêt pour l'embarquement; un peuple innombrable eſt aſſemblé ſur le rivage. Le Tribun excite ce peuple à s'oppoſer au départ de *Régulus* : mais le Conſul fait renaître l'amour de la Patrie dans leurs cœurs ; ils laiſſent le rivage libre. *Régulus* s'avance vers le vaiſſeau lorſque *Marcie* paroît avec ſon fils. Ce jeune

enfant lui fait les inſtances les plus touchantes. *Marcie* le menace de le ſuivre chez les ennemis, d'eſſayer de les fléchir, &, ſi elle ne peut réuſſir, de périr avec lui. Elle accuſe *Manlius* d'être ſon perſécuteur, & s'écrie que lui ſeul eſt digne de mort.

REGULUS, *avec la plus grande chaleur.*

Réprime un tranſport ſi coupable:
La vertu qu'on accuſe en eſt plus reſpectable.
Honteux de tes ſoupçons, & contr'eux affermi,
Je cours les abjurer dans le ſein d'un ami.

(*Il ſe précipite dans les bras de Manlius.*)

MARCIE.

Ton ami! Ciel!.... Romains, oſerez-vous l'en croire?

REGULUS.

Il mérite ce titre: il a ſauvé ma gloire.
Viens expier, mon fils, un outrage odieux:
Voilà ton protecteur.

(*Il remet ſon fils à Manlius.*)

MANLIUS.

J'en atteſte les Dieux;

e jure à l'Amitié de lui ſervir de père ;
Je le jure à toi-même, aux yeux de Rome entière.
Je pardonne à *Marcie* un excès de douleur :
Je n'en ai point rougi ; j'étois sûr de mon cœur ;
Je connoiſſois le tien ; un jour, un jour peut-être,
Elle ſera plus juſte, & pourra me connoître.
Je ſçais, ô *Régulus*, te plaindre & t'admirer ;
Mais je ne te fais point l'affront de te pleurer.

REGULUS.

Et voilà l'amitié dont *Régulus* s'honore !
Je vais mourir content .... mais qui m'arrête encore ?
Je fuis : c'eſt trop long-temps demeurer en ces lieux,
Deshonorer ce jour, & ſouiller nos adieux.
Marcie ! .... ah ! cache-moi ces honteuſes allarmes :
(*aux Gardes.*)
Qu'on l'entraîne .... mon fils, je te défends les larmes.

Alors il s'arrache à ce déchirant ſpectacle ; il monte dans le vaiſſeau &

recommande aux Romains ſa femme & ſon fils.

L'idée de confier ce fils à *Manlius* comme à ſon protecteur a paru très-heureuſe & tout-à-fait digne de *Régulus*. D'ailleurs, ce caractère eſt partout d'une grande beauté. Il me ſemble, Monſieur, que, depuis *Corneille*, perſonne n'a ſi bien fait parler les Romains. Cette Pièce doit donc faire beaucoup d'honneur à M. *Dorat*; elle a le caractère propre aux bons ouvrages; elle réuſſit encore plus à la lecture qu'à la repréſentation. Auſſi le ſtyle en eſt-il noble, ſoigné, plein d'énergie. Le genre dominant de cet ouvrage eſt le moins facile de tous, celui de l'admiration, & le ſujet avoit beaucoup d'écueils qui lui étoient particuliers. D'abord, il ne peut exciter un intérêt de curioſité; on ſçait tout: il n'eſt aucun Spectateur qui ne ſoit prévenu que *Régulus* retournera certainement à Carthage. On ne peut pas non plus ſouhaiter que ce Héros reſte à Rome: dès ce moment il ſeroit avili, & l'on ne s'embarraſſeroit plus guères de ce

'il pourroit devenir : il y avoit
ſi du danger à faire combattre dans
me de ce perſonnage la nature
ec le patriotiſme. S'il eſt trop foible,
'eſt plus Romain ; s'il eſt trop Ro-
ain, il ne nous intéreſſe plus, nous
i aſſurément ne le ſommes pas.
ne autre difficulté, c'eſt que *Régulus*
oujours la même choſe à dire quant
fond, & cette difficulté, la plus
ande de toutes, l'auteur a ſçu la
incre au point qu'aucun ſpectateur
s'eſt douté ſeulement qu'elle exiſtât.
ıfin, Monſieur, le reproche le plus
ndé que j'ai entendu faire à M.
orat, c'eſt que la ſcène où *Marcie*
éſente le jeune *Attilius* à ſon père,
ıoique très-pathétique, pouvoit
tre encore davantage ; mais alors
patriotiſme de *Régulus* n'auroit-il
ıs été plus farouche, & aurions-
ous pu lui pardonner ?

Je comptois pouvoir vous rendre
ompte aujourd'hui de *la Feinte par*
mour ; cette agréable Comédie fera
: ſujet d'une de mes premières lettres ;
a Tragédie m'a mené trop loin.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 10 Décembre 1773.

LETTRE V.

*Lettres à Myladi***, & autres Œuvres mêlées, tant en proſe qu'en vers; par M. de la Place; trois petits Volumes in-12 d'environ 250 pages chacun; à Bruxelles chez J. L. de Boubers Imprimeur-Libraire, & à Paris chez Guillaume Libraire Pont S. Michel.*

M. DE LA PLACE ſuppoſe qu'une Ladi de ſa connoiſſance s'ennuie à la campagne; elle a lu tous les livres qu'elle y avoit apportés. L'auteur a recours à ſon porte-feuille & en extrait, dans ſes *Lettres*, ce qu'il croit digne d'amuſer Myladi. Cette jeune Dame paroît y prendre goût & gage avec je ne ſçais qui, qu'elle aura deux *Lettres* dans le même goût avant la fin du mois. M. *de la Place* lui fait gagner ſon pari, & ce ſuccès l'encourage à un tel point, qu'il ne diſcontinue plus de lui écrire & de lui envoyer

envoyer assez de vers & de prose pour gagner toutes les gageures du monde. Tel est le cadre que M. *de la Place* a choisi pour rassembler ses Pièces fugitives. Vous y distinguerez, Monsieur, de très-bonnes Romances & beaucoup de vers faciles. En voici quatre qui m'ont paru plaisans; ils sont adressés à M. le Maréchal *de Richelieu* à la fin de la première représentation de la Tragédie d'*Adèle de Ponthieu* qui n'avoit pu être jouée que par ses ordres. C'étoit quelques jours après son retour de Mahon :

Ton oncle conquit la Rochelle ;
Combla les Arts de bienfaits éclatans :
Digne héritier de ses rares talens,
Tu pris *Minorque*... & fis jouer *Adèle*.

Les Opuscules de prose recueillis dans ces trois Volumes sont, en général, curieux, & méritent d'être conservés. Il y a des Contes agréables, des traits d'histoire singuliers, des anecdotes piquantes. Le morceau historique, intitulé *Conjuration des Rambures contre la ville d'Ardres en*

Picardie, est très-bien fait. Cette petite ville, alors très-importante à cause de son voisinage de Saint-Omer dont les Espagnols étoient maîtres, n'avoit pour toute garnison en 1653 que le Régiment de *Rambures* Infanterie, composé de treize ou quatorze cens hommes ; & cette garnison s'étoit rendue odieuse aux habitans par toutes sortes d'excès. Le Marquis *de Rouville*, Gouverneur de cette Place, menaça de les réprimer ; les principaux Officiers résolurent, pour en tirer vengeance, d'exterminer tous les bourgeois ainsi que le Gouverneur, & de livrer la ville aux Espagnols. Cette conjuration fut découverte par un motif qui souvent a fait échouer de pareilles entreprises. Un des Officiers de ce Régiment étoit amoureux de la fille de son hôte. Dans la crainte de les voir enveloppés dans le massacre général, il leur conseille de s'absenter pendant quelques jours ; l'Aubergiste le presse de leur dire la raison de cet avis singulier : il finit par lui déclarer tout. Ce dernier va faire son rapport au Gouverneur qui prit des

ſures ſi ſages & ſi préciſes que, jour où devoit s'exécuter la nſpiration, les principaux Officiers rent percés de coups dans ſon tel même, où il les avoit invités îner, & que les ſoldats qui vou- ent ſe raſſembler furent exterminés r une grêle de balles qui partoient s fenêtres des bourgeois & des leries de la Tour. Le Traité fait par *Rambures* avec les Eſpagnols fut uvé dans la poche de l'Officier qui voit négocié. Il faut lire, dans la ation même de l'auteur, tous les tails de cette conjuration qui ſont éſentés d'une manière très-intéreſ- te, & certifiés par des témoignages écuſables.

Quelques pages après, j'ai lu avec ucoup de plaiſir un badinage qui a ur titre *à quelque choſe malheur eſt t.* S'il étoit plus étendu, il pourroit ſer pour un *Proverbe.* » Deux amis, ui depuis long-temps ne s'étoient us, s'étant rencontrés dans le arc de Saint-James : comment te orte-tu, dit l'un ?—Pas trop bien ; ar, depuis que je ne t'ai vu, je me

» ſuis aviſé de prendre femme. —
» Bonne nouvelle, mon ami! —
» Bonne? Pas trop. La dot étoit pour-
» tant de deux mille guinées. — Eh!
» bien, cela conſole. — Non pas ab-
» ſolument, car les moutons que j'en
» avois achetés ſont tous morts de la
» clavelée. — Cela eſt, en vérité,
» bien fâcheux! — Pas ſi fâcheux,
» car la vente de leur peau m'a rap-
» porté dequoi mettre à la loterie, où
» j'ai gagné dix mille écus. — Te
» voilà donc remis ſur pied? — Pas
» tout-à-fait; car la maiſon où j'avois
» dépoſé mon argent, vient d'être
» conſumée par les flammes. — Oh!
» pour le coup, voilà ce qui s'appelle
» un grand malheur. — Pas ſi grand
» que tu le penſes; car ma femme &
» la maiſon ont eu le même ſort ».

Des *Anecdotes Hiſtoriques concernant le Grand Viſir Topal Oſman* ſont un des articles les plus curieux de cette collection. *Topal Oſman*, après avoir été élevé dans le ſerrail du Grand-Seigneur, fut chargé de ſes ordres pour le Bacha du Caire, & partit de Conſtantinople en 1698, âgé d'envi

ron vingt-cinq ans. Son vaiſſeau fut attaqué par un Armateur Eſpagnol ; il fit des prodiges de valeur ; mais, accablé par le nombre, il fallut ſe rendre. Il fut bleſſé dangereuſement. De là lui vint le ſurnom de *Topal*, qui en langue Turque ſignifie *boiteux*. L'Armateur Eſpagnol ſe vit contraint de relâcher à Malte, pour faire réparer ſon vaiſſeau. Un Marſeillois, nommé *Vincent Arnaud*, qui commandoit alors dans le Port, vint à bord de l'Armateur dès qu'il le vit à l'ancre. » *Oſman*, après l'avoir regardé fixement, lui dit : *Chrétien, ſerois-tu aſſez généreux pour riſquer de faire une belle action ?* Pourquoi non, répondit *Arnaud ? En ce cas*, répliqua le Turc, *acquitte ma rançon, reçois ma parole pour gage de ton rembourſement, & ſois ſûr qu'elle eſt ſacrée.* Une demande de ce genre étoit faite pour étonner. *Oſman*, qu'on ne connoiſſoit pas, étoit preſque mourant. Mais l'air noble de ce captif, joint à la façon dont il s'exprimoit, fit tant d'impreſſion ſur *Arnaud*, que, s'adreſſant à l'Arma-

» teur, il lui demanda ce qu'il exigeoit
» pour la rançon du jeune Turc;
» & ſur la réponſe du Corſaire qui
» la fixoit à mille ſequins * : je ne
» vous vis jamais, dit-il au captif:
» j'ignore qui vous êtes; vous voyez
» à quel prix on met votre liberté.
» Voudriez-vous, uniquement, que
» ſur votre foi, je riſquaſſe une telle
» ſomme? *Nous jouons tous les deux*
» *notre rôle*, lui dit *Oſman*; *je ſuis*
» *dans l'eſclavage & dois tenter tous les*
» *moyens de recouvrer ma liberté*; &
» *vous êtes fondé à n'en pas croire aux*
» *promeſſes d'un inconnu. Je n'ai pour-*
» *tant d'autre garant à vous donner que*,
» *ma parole*; & *j'oſe vous redire*, *que*
» *ſi le mérite d'une action généreuſe a de*
» *quoi vous toucher*, *vous ne pourrez que*
» *vous en applaudir. Arnaud* ne le
» quitta que pour aller rendre compte
» au Grand-Maître, (*Don Périllos*)
» revint une heure après, obtint la
» liberté d'*Oſman* & l'emmena chez
» lui. Malgré tous les bons traitemens
» que le Turc y reçut, malgré l'état
» encore fâcheux de ſes bleſſures, &

* Environ 1000 piſtoles.

» toute sa reconnoissance envers son » bienfaiteur, *Osman* brûloit de re- » voir sa patrie & le marquoit si » fortement, qu'*Arnaud* ne put se » refuser à l'impatience de son hôte, » qu'il fit embarquer sur un vaisseau » à lui appartenant, avec l'un des » meilleurs Chirurgiens du pays & » toutes les provisions nécessaires, » tant pour les besoins de son voyage » que pour ceux de sa santé. *Osman* » aborda heureusement à Damiette, » & de là se rendit au Caire, où il ne » fut pas plutôt arrivé, qu'il fit comp- » ter au Capitaine du vaisseau mille » sequins pour les remettre au géné- » reux *Arnaud*, avec de très-riches fou- » rures, & cinq cens autres sequins » pour les frais du voyage. Delà, après » avoir rempli les ordres du Grand- » Seigneur, il revint à Constantinople » & y porta les premières nouvelles » de sa captivité ».

Rien ne peut égaler la reconnois- sance que *Topal Osman* conserva toute sa vie pour son bienfaiteur. Sa bra- voure & ses talens l'élevèrent bien- tôt aux plus hautes dignités, à celles

de Bacha à deux queues, de Lieutenant Général, de *Séraskier* ou Général en chef dans la Morée. Alors, parmi les Conſuls des différentes Nations, il diſtingua particulièrement celui de France, le chargea d'apprendre à *Vincent Arnaud* ſa nouvelle dignité, & de le prier de lui envoyer ſon fils dont il promit de ſe charger. Celui-ci s'étant effectivement rendu dans la Morée, il le combla de bienfaits & lui accorda de ſi grands privilèges, qu'il le mit en état d'acquérir en très-peu de temps une grande fortune. *Topal* fut enſuite nommé Bacha à trois queues & *Beglierbey* de la Romanie. » Il avoit établi ſa réſidence à Nyſſa, » lorſqu'en 1727, on lui annonça » *Vincent Arnaud* & ſon fils. A cette » nouvelle, *Oſman*, enchanté, aban- » donne tous les Bachas qui l'entou- » roient, court au-devant de ſes amis, » les embraſſe tendrement, leur fait » préſenter le ſorbet, fait brûler les » parfums les plus rares, &, ſans ſon- » ger que c'eſt à des Chrétiens qu'il » prodigue de tels honneurs, les fait » aſſeoir à ſes côtés, ſur le même

» ſopha, prévient leurs demandes, les
» leur accorde toutes, & les renvoie
» quelques jours après, chargés de
» préſens. La grande révolution de
» 1730 ayant fait périr le Grand-Viſir
» *Ibrahim*, le Gouvernement devint
» ſi tumultueux à Conſtantinople,
» qu'on y vit, en moins d'un an, trois
» Grands-Viſirs. Ce fut en 1731 que
» *Topal Oſman* fut rappellé de la
» Romanie, pour remplir cette place,
» la plus éminente peut-être dont au-
» cun ſujet, dans l'univers, puiſſe
» être revêtu, mais toujours égale-
» ment dangereuſe, & qui l'étoit alors
» plus que jamais. Son premier ſoin,
» en arrivant à Conſtantinople, fut de
» prier l'Ambaſſadeur de France d'an-
» noncer à ſes vieux amis, le nouveau
» bienfait dont l'honoroit ſon Maître
» & de les inviter à venir au plutôt le
» voir; ajoutant, en riant, *qu'un*
» *Grand-Viſir étoit l'homme du jour, &*
» *aſſez rarement l'homme du lendemain.*
» *Arnaud* & ſon fils arrivèrent de Mal-
» te à Conſtantinople en Janvier 1732,
» avec beaucoup de préſens & une
» douzaine d'eſclaves Turcs qu'ils

» avoient rachetés. *Osman* voulut que » ces esclaves formassent une file, que » *Vincent Arnaud*, alors âgé de soi- » xante-douze ans, vînt à leur tête » avec son fils le saluer en qualité de » Grand-Visir de l'Empire Ottoman ; » il le reçut au milieu des principaux » Bachas, avec les marques d'amitié » les plus tendres & les plus distin- » guées. *Voyez*, s'écria-t-il, en leur » montrant les captifs Turcs, *voyez* » *vos frères qui, après avoir gémi dans* » *l'esclavage, jouissent de la liberté &* » *bénissent la main qui brisa leurs chaînes!* » *C'est ce respectable vieillard, c'est ce* » *François qui les a délivrés! Je me* » *suis vu, comme eux, chargé de fers,* » *couvert de sang & de blessures : c'est ce* » *même vieillard, c'est ce Chrétien qui* » *m'a sauvé, qui m'a rendu à ma patrie,* » *à qui je dois la fortune, la vie & tous* » *les biens dont je jouis dans ce moment!* » *Quel Musulman oseroit se vanter* » *d'être aussi généreux que lui?* Tandis » qu'*Osman* parloit, tous les yeux » étoient fixés sur *Arnaud*, qui tenoit » les mains du Grand-Visir étroitement » serrées entre les siennes. *Osman*,

» alors, interrogea amicalement le
» père & le fils ſur leur fortune ac-
» tuelle, écouta avec intérêt leurs
» réponſes; puis, en levant les yeux
» au ciel, finit par cette exclamation
» Arabe : *Alla hérim ! Dieu que ta*
» *Providence eſt grande !* Il diſtribua
» enſuite aux Courtiſans les préſens
« qu'*Arnaud* lui avoit apportés, dont
» les plus rares furent deſtinés au Sul-
» tan, à la Sultane Mère, & au Kiſlar-
» Aga. Cette cérémonie finie, le fils
» du Grand-Viſir les conduiſit dans
» ſes appartemens, où ils furent traités
» avec la plus grande diſtinction. Quel-
» ques jours avant leur départ, ils
» eurent une nouvelle audience, dans
» laquelle *Topal Oſman*, ſeul & dé-
» pouillé de ſa grandeur, leur fit en-
» tendre que, dans la place qu'il occu-
» poit, il ne pouvoit ouvertement ſe
» livrer à tout ce que lui inſpiroit ſon
» cœur. *Un ſimple Bacha*, leur dit-il,
» *eſt ſouverain dans ſon Gouvernement :*
» *mais, à Conſtantinople, un Grand-*
» *Viſir n'eſt qu'un premier eſclave.* Il
» leur fit rendre largement la rançon
» des douze Turcs, leur procura le

» rembourſement d'une créance qu'ils » regardoient, depuis long-temps, » comme perdue, les combla de pré- » ſens, tant en argent qu'en ſuperbes » fourures, & leur permit d'acheter à » Salonique une certaine quantité de » bled & d'autres denrées, ſur leſ- » quelles il étoit ſûr que ſes amis » feroient un gain conſidérable ».

M. *de la Place* a raſſemblé, dans une lettre à feu M. *Duclos*, quelques particularités curieuſes au ſujet de feu l'Abbé *de Boiſmorand*, à qui l'on attribua les *Anecdotes du Regne de Philippe-Auguſte* qui parurent ſous le nom de Mademoiſelle *de Luſſan*. L'auteur dit dans ſa lettre qu'il a connu cet Abbé chez cette Demoiſelle en 1733 : il s'étoit fait une grande réputation par différens Mémoires en faveur du Baron *Hoguer*, par pluſieurs ſermons prêchés aux Quinze-Vingt, & ſur-tout par le ſurnom que lui avoit attiré certain jurement d'habitude. Il avoit été élevé aux Jéſuites ; mais le feu de la jeuneſſe, & principalement ſa paſſion pour le jeu, l'enlevèrent bientôt à cette ſociété. Son talent & ſon

éloquence furent ſes ſeules reſſources. La bonté de ſon cœur, ſa franchiſe, des traits originaux & ſaillans, lui donnoient de la conſidération, malgré la vie qu'il menoit. » Les Hôtels de » *Gêvres* & de *Carignan*, alors privi- » légiés pour les jeux de haſard, » étoient ce que l'Abbé *de Boiſmorand* » appelloit ſes *galeries*. C'eſt-là, qu'a- » près avoir perdu ſon argent, (ce » qui lui arrivoit preſque toujours) » l'Abbé, par des imprécations éner- » giques & toujours nouvelles, avoit » acquis le ſurnom que tout le monde » a ſçu, & dont, (pour comble de » ſingularité) il rioit quelquefois lui- » même. C'eſt de-là que, ſortant, » preſque tous les ſoirs, ſans un de- » nier dans ſa poche, il ne rentroit » chez lui que pour paſſer le reſte de » la nuit à achever ou à commencer » quelqu'ouvrage, dont le produit » pût le mettre en état d'aller le len- » demain tenter de nouveau la for- » tune. C'eſt là, enfin, que bien des » gens, qui n'étoient pas joueurs, » alloient ſouvent, le ſoir, unique- » ment pour entendre les ſaillies de

» l'Abbé, & sur-tout dans l'espé-
» rance de le trouver digne de son
» surnom, par quelques apostro-
» phes singulières & par quelques
» blasphêmes de génie. Ce qu'il y a de
» plus étonnant, c'est que, par-tout
» ailleurs, c'étoit absolument un autre
» homme. Doux, aimable dans la so-
» ciété, amusant & joyeux convive,
» autant ami qu'un joueur puisse l'être,
» plein de feu, d'anecdotes & de
» traits d'esprit sans apprêt, quoique
» souvent un peu libres; on ne le
» quittoit jamais qu'avec le desir de
» se retrouver avec lui ».

M. *Baglion de la Salle*, Evêque d'Arras, réclamoit, à l'instigation d'un de ses Grands-Vicaires, la Présidence des Etats d'Artois, comme lui appartenant de droit. Il avoit fait imprimer plusieurs Mémoires volumineux pour appuyer sa prétention. Ce Prélat étoit, disoit-on, protégé par le Cardinal *Fleury*, principal Ministre. La tenue des Etats étoit prochaine, &, faute d'un temps suffisant pour répondre à toutes les assertions de leur adversaire, les Etats

avoient lieu de craindre que la Cour n'accordât ce qu'on appelle *la provision* à l'Evêque. » En ma qualité de » membre des Etats, dit M. *de la* » *Place*, je conçus alors, mon ami, » qu'une réponſe aux Mémoires du » Prélat, vive, ſerrée, autant inté- » reſſante que pouvoit le comporter » la matière, telle, en un mot, que » je croyois l'Abbé *de Boiſmorand* » capable de la faire; je conçus, dis- » je, qu'un écrit de ce genre pourroit, » non-ſeulement être lu par le Miniſtre » que nous avions à craindre, mais » encore le diſpoſer, ainſi que la » Cour & la ville, en faveur des » Etats d'Artois.

» La ſeule objection que l'on me » fit partoit de la crainte que l'Abbé » ne conſentît pas aiſément à quitter » la Capitale, & ſurtout à ſe priver » pendant quelques jours de ſes amu- » ſemens favoris. J'inſiſtai pour la ten- » tative. On me laiſſa le maître, en » partant, à l'inſtant même, en poſte » pour Paris, de faire à l'Abbé toutes » les offres que je trouverois conve- » nables, pourvu qu'il conſentît à

» venir à Arras, & qu'il s'engageât à » y faire de ſon mieux le Mémoire » dont les Etats avoient beſoin.

» Il y avoit au plus deux heures que » l'Abbé étoit rentré chez lui, lorſque » j'arrivai à cinq heures du matin chez » un Cafetier, au coin de la rue de » l'Échelle, où demeuroit mon hom- » me, & où je crois même qu'il eſt » mort quelques années après dans » les diſpoſitions les plus édifiantes. » Au bruit que je fis à ſa porte : » Qui eſt là, s'écria-t-il avec une » volée de juremens auxquels je » m'attendois ? Cent louis d'or à ga- » gner, répondis-je. Hâtez-vous de » m'ouvrir & de m'entendre, ſans » quoi je les porte de ce pas à l'Avocat » *Thorel*. Au nom de *Thorel*, que je » ſçavois qu'il déteſtoit, à ma voix » qu'il avoit enfin reconnue, & bien » plus encore à la promeſſe de cent » louis d'or, l'Abbé en chemiſe (vraî- » ment à la houzarde) accourt, m'in- » troduit dans ſon galetas, ſe rejette » dans ſon lit, d'où il écoute & accepte » mes propoſitions, avec les tranſports » d'une joie d'autant plus vive, qu'il

» ſe trouvoit alors ſans un écu. Mais,
» me dit-il, après avoir repris ſes ſens,
» mais S... D... je vois deux grands
» obſtacles qui m'arrêtent & m'affli-
» gent fort. Il s'agit ici d'un Evêque,
» & je dois beaucoup à ſes confrères.
« Voici ſur mon bureau dix Mandemens
» à dix louis pièce. Et, ſi je bleſſe l'un
» d'entr'eux, adieu mes meilleures
» pratiques! D'ailleurs, on peut me
» reconnoître dans Arras, où j'ai
» quelques vieux amis, & garre la
» lettre de cachet, que je crains un
» peu plus que le Diable. Quant aux
» Mandemens, lui dis-je, emportez-les
» avec vous, quelques heures vous ſuf-
» firont pour les rédiger; cette beſogne,
» je le ſçais, vous eſt familière; ainſi
» n'en parlons plus. Pour vous ôter
» la crainte d'être reconnu à Arras,
» où je vous promets un appartement
» bien chaud, continuai-je, & d'où
» vous ne ſortirez, ſi vous voulez,
» que pour revenir à Paris, montez
» avec moi dans ma chaiſe, qui eſt à
» deux places, & paſſons à la Fripperie,
» où je vous offre le cadeau du déguiſe-
» ment qui vous plaira le plus. La fin-

» gularité de l'aventure ; & sur-tout » la perspective des cent louis, égayè- » rent l'Abbé au point, qu'en moins » d'un quart d'heure il fut prêt à me » suivre. Nous arrivâmes la nuit du » même jour à Arras, où je descendis » le bon Abbé, déguisé en Marchand » Hollandois, chez M. *Garçon de Que-* » *vaussart*, Député ordinaire de la » Province, & où, bien fêté, bien » soigné & bien endoctriné, il fit, en » cinq jours, un Mémoire, qui, sans » que l'Evêque & son Grand-Vicaire » pussent s'en offenser, tourna tous les » rieurs, tous les suffrages, le Cardinal » lui-même, du côté des Etats d'Ar- » tois, d'où je le ramenai à Paris avec » ses Mandemens qu'il avoit encore » trouvé le temps d'expédier, & cent » beaux louis d'or dans sa poche.

» Ce qui m'avoit fait naître l'idée de » m'adresser à l'Abbé *de Boismorand* » pour un coup de main de cette espè- » ce, étoit d'avoir oui raconter à Ma- » demoiselle *de Lussan*, ainsi qu'à son » ami M. *de la Serre*, la façon dont ce » même Abbé s'y étoit pris, quelques » années auparavant, pour rendre un

» service très-signalé à M. *le Blanc* » Ministre de la Guerre, au Maréchal, » alors Comte *de Belle-Isle*, & à M. *Paris-du-Vernay*, tandis que tous les trois » étoient à la Bastille, où l'on instruisoit » leur procès. L'Abbé, qui se croyoit » convaincu de leur innocence, & dont » le cœur étoit aussi chaud que la tête, » avoit juré, dans un berlan, de s'ex- » poser à tout pour leur défense, & » cette rodomontade avoit excité les » railleries de l'assemblée; sur quoi » l'Abbé, piqué au jeu, étoit parvenu, » à force d'intrigues, à faire tenir aux » prisonniers un billet, par lequel il » leur annonçoit un Homme de Lettres » dévoué à leur service, & prêt à » tout entreprendre pour leur justifi- » cation, au cas qu'ils pussent lui faire » passer les matériaux nécessaires pour » dresser un Mémoire qu'il se propo- » soit de rendre public. Le plus surpre- » nant de l'aventure, c'est que l'Abbé » ayant reçu, quelques jours après, » tous les papiers qu'il demandoit, » partit au même instant pour la Hol- » lande, y dressa & fit imprimer un » Mémoire qu'il trouva le moyen de

» faire passer en France, où cette » apologie produisit un si grand effet, » que le Public & les Juges, éclairés & » déprévenus, rendirent à ces illustres » prisonniers toute la justice que l'in- » nocence opprimée devroit toujours » avoir droit d'en attendre. »

A la fin de cet Article, M. *de la Place* ajoute : » M. *Duclos* m'a dit » depuis que notre Abbé, *Claude-* » *Joseph Chéron de Boismorand*, étoit » fils d'un Avocat de Quimper-Co- » rentin ; qu'après avoir professé la » Rhétorique à Rennes & y avoir » fait quelques fredaines, il avoit été » relégué à la Flèche, où il avoit » quitté les Jésuites étant Prêtre, & » & que M. *de Foncemagne*, de l'Aca- » démie Françoise, a fait ses classes » sous lui à Orléans ».

Comme j'ai connu particulièrement l'Abbé *de Boismorand*, je rectifierai quelques traits de ces anecdotes qui ne sont pas exacts, & j'y en ajouterai quelques autres. J'allai le voir & me jetter, pour ainsi dire, dans ses bras au sortir des Jésuites en 1739. Je me flattois d'avoir quelques droits à sa

bienveillance ; j'étois de la même ville que lui ; nous étions même alliés ; je venois de quitter une Société ſçavante & vertueuſe, dans laquelle il avoit paſſé les plus belles années de ſa vie, & qu'il aimoit, qu'il honoroit, qu'il reſpectoit, ainſi que moi ; la Littérature étoit ma paſſion dominante. Il m'accueillit avec une bonté dont le ſouvenir me ſera éternellement cher ; il voulut voir toutes les bagatelles que j'avois faites en vers & en proſe, me donna d'excellens conſeils, &, ce qui eſt plus rare, m'aida de ſes modiques facultés. Il étoit alors revenu de ſes égaremens, & ſa conduite pouvoit ſervir de modèle à tous les Eccléſiaſtiques. Un ſoir, quelques jeunes gens avec qui j'avois ſoupé, m'entraînèrent à l'Hôtel de Gêvres ; j'avois neuf francs pour tout bien ; je gagnai ſoixante-ſeize louis. Jugez de ma joie ; je n'eus rien de plus preſſé le lendemain matin que d'aller faire part de ma bonne fortune à l'Abbé *de Boismorand* ; je m'attendois à des félicitations. Quel fut mon étonnement, lorſque je vis d'abord ſon viſage

pâlir, ſes lèvres trembler, tout ſon corps friſſonner; puis il me peignit des couleurs les plus effrayantes ces infâmes tripots, ces repaires de brigands, ces gouffres affreux où tant de victimes étoient englouties. Il me cita en frémiſſant plus de vingt infortunés de ſa connoiſſance; les uns, de déſeſpoir, s'étoient donné la mort; d'autres, plus malheureux encore, avoient vû trancher leurs jours par le glaive de la Juſtice. Les éclairs de ſes yeux, la véhémence de ſon ton, la force de ſes images, m'avoient, en quelque ſorte, pétrifié. Il me fit promettre de ne point fréquenter à l'avenir aucun jeu public, & j'ai tenu ma promeſſe. Depuis que j'exiſte, je n'ai point entendu de diſcours qui m'ait fait une impreſſion ſi terrible & ſi profonde; je doute que *Démoſthène* & *Cicéron* aient jamais parlé avec plus de flamme & de ſuccès.

J'avois beſoin de Livres; j'en demandai à l'Abbé *de Boismorand;* il me dit qu'il n'en avoit point, que toute ſa bibliothèque étoit compoſée des ouvrages qu'il avoit faits lui-même,

mais qu'il ne la montroit à perſonne. Comme je ſçavois que pluſieurs écrits de ſa façon avoient paru ſous d'autres noms que le ſien, j'avois une vive curioſité de voir cette bibliothèque. Un jour que nous cauſions enſemble, il lui vint une viſite de conſéquence ; pendant qu'il étoit occupé à s'entretenir d'affaires ſérieuſes, j'eus l'indiſcrétion (pardonnable à mon âge) de me gliſſer dans ſon cabinet qu'il avoit laiſſé entr'ouvert. Je parcourus d'un œil avide & rapide les Livres rangés ſur une ſeule tablette. J'y vis beaucoup de Mémoires & de Mandemens, les *Anecdotes de Philippe Auguſte* en ſix Volumes *in-12*, quelques autres ouvrages que j'ai oubliés, mais un ſur-tout que je me rappelle très-bien, & que je ne puis nommer encore.

L'Abbé *de Boismorand* demeuroit en effet rue de l'Echelle, non dans un *galetas*, comme le dit M. *de la Place*, mais dans un appartement de quatre pièces au ſecond étage d'une très-belle maiſon à porte cochère. Il y mourut en 1741 ou 1742, âgé de ſoixante-trois ou quatre ans. J'ai quel-

que part la date préciſe de ſa mort ; je n'ai pas le temps de la chercher. Il étoit d'une des meilleures familles de Quimper. J'ai connu ſon frére qui rempliſſoit avec diſtinction la charge de Procureur du Roi au Préſidial de cette ville ; ce frère a laiſſé pluſieurs enfans ; une de ſes filles a épouſé un de mes proches parens, M. *Malherbe*, iſſu d'une branche cadette des *Malherbes* de Normandie, c'eſt-à-dire de la même maiſon qui s'honore d'avoir produit le Poëte *Malherbe*. Je deſcends par ma mère de cette même branche ; on m'apprit à lire dans un exemplaire de ſes Œuvres, que *Malherbe* lui-même avoit envoyé en Bretagne, & dès l'âge de cinq ans je ſçavois toutes ſes Poëſies par cœur.

Le véritable nom de l'Abbé *de Boismorand* étoit *Chiron* & non pas *Chéron*. Il avoit reçu de la Nature une force de corps prodigieuſe. Dans le temps de ſon exil à la Flèche, ſe promenant un jour dans le parc avec d'autres Jéſuites, il vit un fier taureau qui paiſſoit ; il paria de le terraſſer. Ses confrères acceptent

ceptent la gajure. Le P. *Chiron* part, s'approche du taureau, & lui aſsène entre les deux cornes un ſi terrible coup de poing qu'il l'abat à ſes pieds. Je tiens cette anecdote de lui-même & de quelques-uns des témoins.

Lorſque la Religion eut repris ſon empire ſur l'ame ardente de l'Abbé *de Boismorand*, il ſuivit une Miſſion qui ſe faiſoit dans un village près de Paris. Ces ſortes d'exercices ſe terminent ordinairement par une proceſſion ſolemnelle, où l'on porte une grande Croix d'une peſanteur énorme que l'on érige dans l'endroit où la Miſſion s'eſt faite. Le nouveau converti chargea d'une de ces Croix ſes épaules courbées ſous le faix, & la porta, pieds nuds, pendant près de trois quarts d'heure, juſqu'au lieu où l'on devoit la planter.

Ne croyez pas, Monſieur, que je vous aie indiqué tout ce qu'il y a de bon dans les trois Volumes dont je viens de vous parler; vous y trouverez beaucoup d'autres morceaux de Morale & de Littérature, qui vous intéreſſeront ſingulièrement, & qui confirmeront dans votre eſprit

la réputation de M. *de la Place*, que vous regardez depuis long-temps comme un de nos Littérateurs les plus eſtimables.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 12 Décembre 1773.

LETTRE VI.

Panegirico primo alla Maeſtà di VITTORIO AMEDEO, RE DI SARDEGNA, *recitato nel Giorno della ſua naſcita, XXVI Giugno 1773, da Carlo Denina, Profeſſore d'Eloquenza Italiana, e di lingua Greca, nella Regia Univerſità di Torino:* C'eſt-à-dire, *Premier Panégyrique conſacré à la gloire de* VICTOR AMÉDÉE ROI DE SARDAIGNE, *prononcé le 26 Juillet 1773, jour anniverſaire de ſa naiſſance, par Charles Denina, Profeſſeur d'Éloquence Italienne & de langue Grecque dans l'Univerſité de Turin; in-4° de 67 pages; à Paris chez le Jay Libraire rue Saint Jacques.*

LES vertus ſociales, politiques, & militaires qu'avoit fait éclater *Victor*

Amédée de Savoie lorsqu'il n'occupoit encore que la première place auprès du trône, son ardeur à s'instruire dans la science sublime des Rois, son heureux penchant à la bienfaisance, son goût décidé pour les lettres & les beaux arts, l'avoient déja rendu depuis long temps l'objet des plus chères espérances de sa Nation : ces mêmes vertus, qu'il n'avoit exercées d'abord que comme particulier, il les fait éclater comme Souverain, & les premiers jours de son administration fixent déja sur lui les regards de l'Europe, qui se trompe rarement sur les premières démarches qui annoncent les bons Princes & les grands Rois. M. *Denina*, connu dans la République des lettres par plusieurs ouvrages estimables, s'est rendu dans ce discours l'interprète des sentimens de ses concitoyens; il intitule son éloge *Premier Panégyrique*, parce que l'Université de Turin est en possession de faire prononcer chaque année un semblable panégyrique en l'honneur du Prince régnant, le jour anniversaire de sa naissance.

L'Orateur ne s'assujettit dans son discours à aucune division bien marquée. Il parcourt les différentes époques qui ont partagé depuis l'enfance la vie de son héros. Il rappelle les heureuses dispositions qu'il apporta en naissant, sa docilité pour les avis des Sages auxquels fut confiée sa première jeunesse, ses progrès dans l'étude de la langue de Rome & d'Athènes, la promptitude avec laquelle il se rendit familières les parties les plus abstraites de la Physique, la connoissance de l'Histoire, de la Morale, de la Législation, &c. Il passe ensuite au temps, où, dans un âge plus avancé, on le vit paroître dans le tumulte des Camps & des Armées; il peint son ardeur pour la gloire, sa bravoure, son intrépidité dans le danger, la constance avec laquelle il partagea avec son auguste père tous les travaux de ses pénibles campagnes.

Le mariage de VICTOR AMÉDÉE avec FERDINANDE, Infante d'Espagne, amène l'éloge de cette Princesse & le tableau de l'union, de la vie domestique, des vertus de ces

deux illustres époux. Il s'exprime ainsi en parlant du caractère de bienfaisance & d'affabilité qui distinguoit dès lors LE DUC DE SAVOIE: *Chi è mai nell' infinito numero di persone, che queste auguste sale frequentavano, che non trovasse in S. A. R. un protettore, un padre, un fedel consigliero, un confidente, un amico? Quale infelice e sconsolato vassallo le si è mai presentato, a cui non porgesse consolazione e conforto, e a cui non suggerisse, o procurasse utili spedienti di dar avviamento a' figlioli? A quale offiziale o di milizia, o di toga, o d'altro ordine, non riusciva più gradito e più caro l'ottenuto offizio per le accoglienze liete e grazioſe dell' umanissimo Principe, e non ne andava più animato e disposto a continuare con ardore e costanza l'intrapresa carriera? E sopra tutto qual fu mai quel giovane gentiluomo, quel cittadino studioso, quale quel letterato, quel filosofo, quello scienziato, che non trovasse appresso S. A. R. patrocinio e favore, e non ne partisse arrichito di nuovi lumi, assicurato e scorto con saggi avvisi e consigli? Panegiristi di Marco Aurelio & di Giu-*

liano, qui non è luogo di ricercare da quali diffetti foſſero contaminate le virtù de' voſtri eroi; ma come io volentieri vi acconſento, che in molte coſe ſieno ſtati degni di commendazione & di lode, ed abbiano dati utili eſempli di reali virtù, così a voi ſarà forza di confeſſare, che anche nelle loro più lodevoli azioni furono ſuperati e vinti dal noſtro Principe, &c.

» Dans le nombre infini de perſonnes » qui fréquentent les ſalles auguſtes du » Palais de nos Souverains, quel eſt ce- » lui qui n'a pas trouvé dans S. A. R. un » protecteur, un père, un conſeiller » ſage, un confident, un ami? Quel ci- » toyen malheureux a jamais paru en ſa » préſence, ſans qu'il l'ait conſolé, & » auquel il n'ait ſuggéré ou procuré » les moyens de faire ſubſiſter ſa fa- » mille indigente? Etoit-il un officier, » ſoit de robe, ſoit militaire, à qui » ſon emploi ne fût d'autant plus » cher, qu'il l'avoit obtenu de la bonté » prévenante & officieuſe de ce Prince, » & qui ne puiſât dans ce ſouvenir » une nouvelle ardeur pour en rem- » plir les fonctions avec plus de cou- » rage & d'exactitude? Mais ſur-tout

» quel eſt le jeune homme de famille,
» quel eſt le citoyen laborieux, l'hom-
» me de lettres, le Philoſophe, le
» Sçavant, qui ait abordé S. A. R.
» ſans trouver auprès d'elle la pro-
» tection qu'il cherchoit, qui ne ſoit
» ſorti de ſon entretien, éclairé de
» nouvelles lumières & muni de
» ſages conſeils ? Panégyriſtes des
» *Marc-Aurèles* & des *Juliens*, ce n'eſt
» point ici le lieu de rechercher quelles
» taches ont ſouillé les vertus de vos
» héros ; je conviens volontiers avec
» vous qu'ils ont été, en pluſieurs
» choſes, dignes de vos éloges, &
» qu'ils ont donné au monde d'utiles
» exemples des vertus royales ; mais
» vous ne pouvez auſſi vous diſpenſer
» d'avouer, que, dans leurs actions
» même les plus grandes, ils ont été
» de beaucoup inférieurs au Prince
» que je loue, &c ».

L'avénement de VICTOR AMÉDÉE au trône de Sardaigne eſt l'époque la plus conſidérable à laquelle s'attache l'Orateur. Il développe, dans cette Partie de ſon diſcours, le plan d'adminiſtration qu'a établi le nouveau

Roi; il fait l'éloge de ſes vues pour le bien public, de ſon zèle pour la réforme des abus, du diſcernement qu'il a fait paroître dans le choix applaudi de ſes Miniſtres; il célèbre ſur-tout les ſages Edits que ce Prince a portés pour adoucir la miſère de ſes peuples, & les mettre déſormais à l'abri des horreurs de la diſette, qui, dans les dernières années, ne s'étoit pas moins fait ſentir dans le Piémont & la Savoie, que dans la plupart des autres contrées de l'Europe. Ce tableau de la famine, tracé par M. *Denina*, me paroît être le plus ſaillant de tout ſon diſcours. *Se uſar voleſſi, o Signori, gli accorgimenti dell'arte, io vi potrei quì deſcrivere l'orrido e ſpaventevole aſpetto della ſquallida fame, che minacciar pareva tutto il Piemonte: potrei rappreſentarvi le grida e i gemiti de' languenti fanciulli, la profonda triſtezza de' Padri, le lagrime e la diſperazion delle Madri, la tetra malinconia de' più inſenſibili e più inumani, l'umiliazione de' buoni, le tarde preci degl' indevoti, le diſpettoſe beſtemmie degli empi; le contagioſe malattie, le peſtilenze, e la*

mortalità, che necessariamente la seguono; la solitudine delle Città, il vasto orrore delle campagne..... Così potess' io tutte narrarvi le sollicitudini, le cure, gli affanni, onde VITTORIO AMEDEO *fu travagliato: così potess' io ritardare il corso al pianeta, che ne dà luce, e rinfrancar di nuovo la stanca mia voce per continuar il racconto: così potessi eguagliar col mio dire la velocità de' suoi pensieri, per ispiegarvi, come discorrendo mille volte il giorno tutto l'orbe terrestre s'internò col pensiero in tutte le condizioni e le circostanze e de' vicini, e de' lontani paesi, investigando e guardando da qual parte con meno ostacoli, ed in più breve tempo potessero condursi à nostri lidi straniere biade. Avrebbe egli voluto dare spirito a' venti, velocità alle navi, celerità ai rotanti carri forza, e vigore a' sommeggianti quadrupedi; per l'ardentissimo desiderio di veder giunto il sospirato soccorso. Ah, se altre volte per somma ed ineffabile umiltà desiderò d'essere l'ultimo de' sudditi d'un Re terreno, questa volta avrebbe voluto essere una delle superne potenze ministre di Dio, per anticipar le stagioni, abbreviar l'*

distanze, spianare i monti, comandare agli elementi, e prima di tutto moltiplicare i pani. » Si je voulois, Messieurs, » faire usage de toutes les ressources » de l'art, je pourrois vous tracer ici » l'horrible & épouvantable tableau » de la famine qui paroissoit menacer » tout le Piémont : je pourrois vous » représenter les cris & les gémisse- » mens des enfans privés de nourri- » ture, la profonde tristesse des pères, » les larmes & le désespoir des mères, » la sombre & noire mélancolie des » citoyens les plus durs & les plus » insensibles, l'abattement des gens » de bien, les prières tardives des » libertins, les blasphêmes arrachés » par la misère de la bouche des impies : » je pourrois vous peindre les ma- » ladies contagieuses, la peste, la mor- » talité, compagnes nécessaires de la » famine, la solitude des villes, la » vaste horreur des campagnes. Mais » puisque, par l'activité de ses soins, » notre bon Prince a éloigné loin de » nous ce fléau destructeur, je n'en » remettrai point aujourd'hui sous vos » yeux le tableau désolant. Que ne

» puis-je du moins aussi vous raconter
» combien il en a coûté de peines, de
» soucis & d'inquiétudes à VICTOR
» AMÉDÉE ! Que ne puis-je retarder
» dans sa course l'astre qui nous éclaire,
» & redonner à ma langue fatiguée
» une nouvelle vigueur, pour pou-
» voir vous en achever le récit ! Que
» ne puis-je égaler par mes paroles la
» rapidité des pensées de ce Prince,
» lorsque mille fois le jour promenant
» ses regards sur toute la surface du
» globe, & calculant les ressources
» des pays voisins & éloignés, il s'oc-
» cupoit profondément de la recher-
» che des moyens de nous faire par-
» venir des bleds étrangers, avec le
» moins d'obstacles & dans le plus
» court espace de temps possible !
» Dans l'impatience où il étoit de
» procurer ce secours à ses peuples,
» il auroit voulu pouvoir donner plus
» d'activité aux vents, plus d'agilité
» aux vaisseaux, plus de viteſſe aux
» roues des chars, plus de force &
» de vigueur aux animaux & aux bêtes
» de somme. Ah ! si un jour il devra,
» par un sentiment d'humilité rel-

» gieuſe, de n'être aſſis qu'au rang » des derniers ſujets du Royaume, » il auroit voulu, dans ce moment où » ſon peuple ſouffroit, être l'une de » ces intelligences céleſtes, miniſtres » des volontés de Dieu, pour préci- » piter le cours des ſaiſons, abréger » les diſtances, applanir les mon- » tagnes, commander aux élémens, » & ſur-tout pour multiplier la ma- » tière précieuſe du pain ».

*Eloge Hiſtorique de M. Pothier, Conſeiller au Préſidial d'Orléans & Profeſſeur de Droit François en l'Univerſité de la même Ville; par M. le Troſne Avocat du Roi au Préſidial d'Orléans, précédé d'un Diſcours Latin, prononcé à la rentrée de l'Univerſité d'Orléans le 20 Novembre 1772; Par M. ***, Profeſſeur en Droit de la même Univerſité; Brochure in-12 de 170 pages; à Orléans chez la veuve Rouzeau-Montau, Imprimeur du Roi, de l'Evêché & de l'Univerſité.*

M. *Pothier* étoit regardé, Monſieur, comme l'un des plus grands Juriſcon-

ſultes qui eût paru depuis pluſieurs ſiècles. Il fut conſulté comme l'interprète & l'oracle des Loix, &, dès ſon vivant, ſes avis ont fait autorité dans les Tribunaux. Ses contemporains l'ont déja placé à côté de *Charles Dumoulin*; la Poſtérité, enrichie du fruit de ſes veilles, confirmera ce jugement. Mais, dira-t-on, comment eſt-il arrivé qu'un homme, ſi digne par ſes talens & ſes lumières d'éclairer notre légiſlation & de remplir les premières charges du Barreau François, ait vieilli dans une ville de Province? C'eſt que le vrai mérite eſt toujours modeſte, & qu'on ne voit que la Médiocrité employer les manœuvres de l'intrigue pour parvenir aux places & à la célébrité.

M. *Pothier* nâquit à Orléans le 9 Janvier 1699, d'une famille honnête, & d'un père qui étoit Conſeiller au Préſidial. Il apporta en naiſſant un tempérament foible & délicat; mais qu'il fortifia dans la ſuite par le genre de vie ſobre & frugal auquel il s'aſſujettit. A peine fut-il ſorti de l'enfance, que ſon goût le décida pour la Magiſ-

trature. Il n'avoit encore que vingt-un ans, lorſqu'il fut reçu Conſeiller au Préſidial. Dès ce moment, la ſcience du Droit devint l'unique objet de ſes études. Mais plus il avançoit dans ce travail, plus il ſentoit l'imperfection & le déſordre qui regnoient dans la Compilation qui nous reſte des Loix Romaines, réunies, par les ſoins de *Juſtinien*, dans l'ouvrage connu ſous le nom de *Pandectes*. » L'ancien Droit, » dit M. *le Troſne*, s'y trouvoit défi-» guré, non ſeulement par le défaut » d'exactitude, mais ſouvent auſſi à » deſſein : pluſieurs textes avoient été » altérés par des additions, inſérées » pour les rapprocher du nouveau » Droit. On nous avoit privés de la » connoiſſance des mœurs & des Loix » anciennes, qui étoit encore répan-» due du temps de *Juſtinien* ; & les » traces qu'on nous en a laiſſées ſont » devenues pour nous fort obſcures ; » de ſorte qu'aujourd'hui ce n'eſt qu'à » force de travail, de recherches & » de conjectures, qu'on parvient à dé-» mêler des points qu'il étoit ſi facile » de ne pas confondre. On y trou-

» voit que quelques fragmens épars » de la Loi des Douze Tables, dont » les textes auroient dû être distribués » sur chaque matière à laquelle ils » avoient rapport. On avoit laissé des » antinomies inconciliables dans un » ouvrage auquel on donnoit force » de loi, soit en mêlant le nouveau » Droit à l'ancien, soit en inférant les » avis contraires des Jurisconsultes » qui étoient de différentes sectes, sans » avertir de la cause de ces contra- » riétés, & sans se décider sur un avis.» Tel étoit l'état informe des Loix Romaines, lorsque M. *Pothier* entreprit de les étudier. Les difficultés ne le rebutèrent point; il étoit destiné à les applanir pour ceux qui le suivroient dans la même carrière. Il avoit commencé à mettre en ordre, pour sa propre utilité, les matières qu'il vouloit étudier; mais sa modestie ne lui permettoit pas de former le projet de finir ce travail & de le publier. Cependant il s'étoit formé un plan pour rétablir l'ordre des textes, & l'avoit rempli sur plusieurs titres importans. Il communiqua un de ces

eſſais à M. *Prevôt de la Janès*, Conſeiller au Préſidial & Profeſſeur de Droit François à Orléans, qui, jugeant de la poſſibilité du ſuccès par ce qu'il en voyoit, trouva le moyen de forcer la modeſtie de M. *Pothier;* il annonça à M. le Chancelier *d'Agueſſeau* le mérite & les talens de l'auteur, ſon application infatigable, ſon plan & ſes ſuccès. M. le Chancelier, qui ſentoit toute l'importance de cette entrepriſe, chargea M. *de la Janès* d'encourager M. *Pothier*, qui promit enfin ce qu'on exigeoit de lui, & ne s'occupa plus qu'à remplir cet engagement. Il fit paſſer à M. le Chancelier pluſieurs eſſais de ſon travail. Ce Magiſtrat en fut très-ſatisfait, l'invita à venir en conférer avec lui, & lui communiqua ſes vues pour la perfection de l'ouvrage, par un recueil d'obſervations qu'il lui remit. Ces remarques prouvent en même-temps l'étendue des connoiſſances de M. *d'Agueſſeau* & l'idée qu'il s'étoit formée de cette entrepriſe.

Enfin, après douze ans d'un travail conſtant & opiniâtre, ce grand ouvrage parut en trois volumes *in-folio*

ſous ce titre : *Pandectæ Juſtinianæ in novum ordinem digeſtæ.* M. *Pothier* y a conſervé l'arrangement des titres, &, ſous ces titres, il a rangé tous les textes dans un ordre méthodique, non-ſeulement en changeant la place qu'ils y occupoient, mais en tirant des autres textes ceux qui y étoient déplacés & en les reportant dans ceux avec leſquels ils avoient le plus de rapport. A la tête de chaque titre on trouve une courte introduction qui contient l'expoſé de la matière qu'on y traite ; de même que les textes qui renferment les définitions & les premiers principes. Des diviſions claires fixent la mémoire & l'empêchent de s'égarer ; les loix ſont liées entr'elles par de courtes tranſitions qui en découvrent le rapport & en montrent l'enchaînement. Tout ce que l'auteur a ajouté eſt diſtingué par des caractères italiques ; de ſorte que le texte ſe préſente dans toute ſa pureté. M. *Pothier* s'eſt attaché à démêler l'ancien Droit, à l'éclaircir, à indiquer les changemens qui y ſont ſurvenus. Parmi les loix du *Code*, les unes ſont

conformes au Droit des *Pandectes*, les autres le changent & l'abrogent, & la connoiſſance de celles-ci n'eſt pas moins néceſſaire pour l'intelligence des textes qui ont été altérés. Les loix du *Code* qui confirment l'ancien Droit, ſont rapportées en entier ; les Loix poſtérieures ne ſont citées que par extraits. Enfin, l'auteur a mis des notes courtes, mais ſuffiſantes, ſur tous les endroits difficiles. Le *Digeſte* eſt terminé par les deux titres *de Verborum ſignificatione* & *de Regulis Juris*. M. *Pothier* en a fait deux titres importans & très-étendus : ils contiennent 275 pages *in-folio*. Il a renfermé dans celui *de Regulis Juris* un abrégé de tout le Droit, en y réuniſſant dans un ordre clair & méthodique ces principes ſi féconds en conſéquences, & que les Juriſconſultes Romains ſçavoient exprimer avec tant de préciſion.

M. *Pothier*, après avoir achevé ſon grand Ouvrage, entreprit de traiter en François la matière la plus importante du Droit, celle dont l'uſage eſt le plus fréquent, & dont on ne peut

puiſer les principes que dans les *Pandectes*, la matière des *Obligations* & des *Contrats*. Il publia en 1761 le *Traité des Obligations*, comme la baſe de ceux qu'il devoit donner dans la ſuite. Cet ouvrage, qui ſera toujours regardé comme un Livre claſſique, a eu le plus grand ſuccès, & l'on en a fait deux éditions. Le *Traité des Obligations* annonçoit un travail ſuivi ſur les différens *Contrats*. L'auteur a rempli cet engagement, & chaque année a vu naître un nouvel ouvrage. Il ſeroit trop long de détailler tous les écrits de cet habile Juriſconſulte; on les trouve chez *de Bure* père, Libraire Quai des Auguſtins.

La réputation de M. *Pothier* s'étoit répandue avec ſes ouvrages. Un étranger, pénétré de reſpect pour ce Juriſconſulte célèbre, voulut le voir en paſſant par Orléans; mais n'ayant pu jouir de cet avantage, parce que M. *Pothier* étoit à la campagne, il ſe fit ouvrir la ſalle de l'Univerſité, & voulut du moins voir & embraſſer la Chaire d'où il enſeignoit.

A tant de lumières & de connoiſ-

ſances acquiſes, M. *Pothier* joignoit toutes les qualités propres du Magiſtrat : zèle pour le bien de la Juſtice, aſſiduité, promptitude dans l'expédition, déſintéreſſement, intégrité, fermeté, attachement à ſa Compagnie, il réuniſſoit toutes les vertus de ſon état. Entièrement livré à l'étude, il étoit d'une négligence ſingulière ſur tout ce qui concernoit ſon domeſtique & ſes affaires perſonnelles. Il avoit remis 1500 livres à un Notaire pour les placer à conſtitution. Le Notaire ayant trouvé un emploi qu'il approuva, lui fit ſigner le contrat : ſix mois après il lui apporta ſa groſſe ; M. *Pothier* n'en avoit aucune idée, & ſoutint que ce n'étoit pas lui qui avoit fait ce prêt, & qu'il n'en avoit pas fourni le montant. Le Notaire, pour le convaincre, fut obligé de lui montrer ſa ſignature ſur la minute.

Il ne ſçavoit guères ce qui lui étoit dû, & n'en tenoit point d'état. Ce même Notaire recevoit un loyer commun à pluſieurs particuliers, & dont M. *Pothier* avoit une partie. Il lui porta un jour ſix années qu'il avoit

négligé de demander, & qui lui étoient dûes. M. *Pothier* refusa de les recevoir, ne pouvant se persuader qu'on lui fût redevable d'une somme aussi forte. Il vouloit composer avec le Notaire, en recevoir la moitié & lui donner une quittance finale. Le Notaire, qui étoit sûr de son registre, fut obligé de se fâcher pour lui faire accepter la totalité.

On retrouvoit en M. *Pothier* cette simplicité de mœurs qu'on rencontre assez souvent dans les grands hommes, & qui fut le caractère distinctif de *la Fontaine*. L'excès de sa modestie le rendoit timide & embarrassé quand il se trouvoit avec des gens qu'il ne connoissoit pas, ou lorsque, par des devoirs de bienséance, il étoit obligé de se produire dans un grand cercle. Il s'y trouvoit tellement étranger, qu'il prioit ordinairement quelqu'un de ses amis de l'y accompagner, & il regardoit cette complaisance comme un service essentiel qu'on lui avoit rendu. » La Nature, dit M. *le Trosne*, » avoit refusé à M. *Pothier* les agré- » mens extérieurs du corps : sa figure

» n'avoit rien qui prévînt en ſa faveur.
» Sa taille étoit haute, mal priſe &
» ſans maintien : marchoit-il, ſon
» corps étoit penché d'un côté, ſa
» démarche ſingulière & tout d'une
» pièce. Etoit-il aſſis, ſes jambes trop
» longues s'embarraſſoient; il les en-
» trelaçoit par des contours redou-
» blés. Toutes ſes actions avoient un
» air de mal-adreſſe : à table, il falloit
» preſque lui couper ſes morceaux.
» Vouloit-il attiſer le feu, il commen-
» çoit par ſe mettre à genoux, & n'y
» réuſſiſſoit pas mieux. La ſimplicité
» de ſes manières & de tout ſon exté-
» rieur pouvoit prévenir ſur la dé-
» bonnaireté de ſon caractère ; mais
» elle n'annonçoit point la ſupériorité
» de ſon eſprit. Il falloit ou le juger
» ſur ſa réputation, ou l'approfondir
» aſſez pour être en état de l'apprécier.
» Ses yeux avoient cependant du feu &
» de la vivacité; mais ils ne s'animoient
» que lorſque la converſation l'inté-
» reſſoit. Il étoit le premier à plaiſan-
» ter ſur ſa figure & ſur ſa mal-adreſſe,
» & il racontoit en riant qu'étant à
» Paris, en paſſant en robe devant un

» Café, tous les jeunes gens en ſorti-
» rent pour le montrer au doigt. »

Une maladie de ſix jours enleva M. *Pothier*. La fièvre n'annonçoit pas un danger imminent; au moment où il croyoit ſe porter mieux, il tomba en léthargie, & mourut le 2 Mars 1772, âgé de ſoixante-treize ans. Il fut inhumé ſans diſtinction dans un des endroits les plus écartés du cimetière de la Ville; mais les Officiers Municipaux y ont fait placer depuis un marbre, ſur lequel ils ont fait graver une épitaphe Latine, très-honorable pour ſa mémoire; ſes travaux & ſes vertus y ſont rappellés avec préciſion.

Son *Eloge Hiſtorique*, dont je viens de vous rendre compte, vous intéreſſera, Monſieur, & vous paroîtra bien fait, à quelques défauts près de ſtyle. Vous ne lirez pas avec moins de ſatisfaction le Diſcours Latin qui le précède. Ce Diſcours eſt excellent; on y voit que l'auteur joint à la ſcience des Loix le talent d'écrire avec pureté la langue des Romains.

Mes Souhaits.

CETTE petite Pièce agréable de M. l'Abbé *de Reyrac*, qui n'a jamais été imprimée, vous plaira, Monſieur, par la ſageſſe & l'honnêteté des vœux qu'elle renferme, & par l'heureuſe facilité avec laquelle l'auteur les exprime.

S'il m'eût été permis d'élire
Entre les dons brillans des Dieux,
L'argent ni l'or n'auroient pu me ſéduire;
La gloire, l'éclat d'un Empire,
N'euſſent point ébloui mes yeux.
L'eſprit m'eût bien tenté, s'il eût pu me ſuffire;
Mais tant de gens en ont qui ſont ſi malheureux!
Et puis, l'eſprit tout ſeul ſouvent n'eſt qu'un délire,
Et le Sage doit choiſir mieux.
J'aurois dit aux Maîtres des Cieux:
Dieux puiſſans, par qui tout reſpire,
De vos rares bienfaits, de vos dons précieux,
Voici les ſeuls que je deſire:
Un cœur ſenſible & généreux,
Un ami pour me rendre heureux,
Et du bon ſens pour me conduire.
Je ſuis, &c.

Paris ce 14 Décembre 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

La Feinte par Amour, Comédie en trois actes & en vers, par M. Dorat; à Paris chez Delalain rue de la Comédie Françoiſe.

CETTE Comédie, Monſieur, eſt imprimée à la ſuite de la Tragédie de *Régulus*, dont je vous rendois compte en dernier lieu. Ces deux Pièces ont été, comme je vous l'ai dit, repréſentées le même jour, avec beaucoup de ſuccès: mais celui de *La Feinte par Amour* a été plus brillant. Elle offroit à la Nation des objets plus analogues à ſon caractère. Toutes les fois qu'on lui préſentera, d'un côté, le ſévère patriotiſme des Romains, de l'autre, les mœurs du

ſiècle, on peut prédire que ce dernier tableau ſera reçu avec tranſport, le premier avec cette admiration à laquelle il ſe mêle toujours un peu de froideur.

Méliſe, jeune veuve, & *Damis* ſon amant, logent dans la même maiſon. *Germain* Valet de *Damis*, *Dorine* Suivante de *Méliſe*, cauſent enſemble de leurs maîtres, & font leurs portraits ſuivant l'uſage immémorial de tous les Valets du monde. *Damis* ne plaît pas à *Dorine;* il eſt trop réſervé, trop circonſpect. Quant à *Méliſe*, elle la peint comme une coquette, d'ailleurs très-honnête. On crayonne auſſi en paſſant un *Marquis de Floricourt* petit-maître brillant, connu par ſon étourderie, ſa frivolité, ſes dettes; enfin, on nous prévient ſur un oncle de *Méliſe*, ſur *Liſimond*, perſonnage ridicule par ſa manie pour la Politique.

Damis arrive; il contemple un portrait, & dit à voix baſſe ces jolis vers:

Oui, c'eſt celle que j'aime:
Voilà ces traits ſi doux, ce naïf enjoûment,
Ces regards où l'eſprit eſt joint au ſentiment.

Heureuſe illuſion, qui me rends ſa préſence,
L'amour ne t'inventa que pour charmer l'abſence.
Je ne ſais cependant; ce portrait ſéducteur,
En captivant mes yeux, contente peu mon cœur.
Un reproche ſecret vient troubler mon ivreſſe.
Qu'eſt-ce qu'un bien qui pèſe à la délicateſſe?
Ce qui m'enchante ici, gage trop imparfait,
N'eſt qu'un larcin, hélas, & dut être un bienfait.

Dorine lui apporte une lettre de *Méliſe*; c'eſt un congé en forme. *Damis* renferme en lui-même le chagrin qu'il en reſſent; il paye à *Dorine* ſon meſſage & lui demande cependant ſi elle ſe doute de ce qui détermine *Méliſe* contre lui; elle répond que cette nuit ſa maîtreſſe a très-mal dormi: quoique *Méliſe* faſſe, réplique *Damis*,

Je ſaurai conſtamment endurer ma diſgrace;
Et, puiſqu'une inſomnie a cauſé mon malheur,
Je juge le motif, pour calmer ma douleur.
Ces événemens-là n'ont plus rien qui m'étonne.
Le caprice m'exclud, l'amitié lui pardonne;

L'indulgente amitié n'a jamais de fureurs ;
Et ne connoît point l'art de contraindre les cœurs.

Croyez-vous, Monſieur, qu'il ſoit poſſible de peindre dans des vers plus élégans cette affectation d'indifférence que *Damis* veut ici laiſſer paroître ? Le genre de la Comédie eſt un de ceux où l'on pardonne le plus les négligences de ſtyle en faveur du naturel ; mais, lorſqu'il eſt ſoigné, c'eſt un mérite dont on doit ſavoir d'autant plus de gré à l'Auteur, qu'il devient tous les jours plus rare.

Damis eſt réellement inquiet, & *Germain* pénètre ſes vrais ſentimens, ainſi que le ſecret du portrait. Arrive le *Marquis de Floricourt*. Ce rôle, Monſieur, quoique ſecondaire, eſt un des plus heureux de la pièce. On n'en a pas vu tout l'effet à la repréſentation parce qu'il auroit fallu qu'il eût été rendu par M. *Molé* qui étoit chargé de celui de *Damis*. On retrouve, en liſant les ſcènes où ce *Marquis* paroît, mille détails charmans qui ont échappé au Théâtre. Je ne puis m'empêcher de

vous rapporter une partie de celle-ci : *Damis* demande à *Floricourt* comment vont les amours, les projets.....

FLORICOURT.

Nous vivons, mon ami, dans un siècle d'airain.
Rien n'avance, ne va... j'ai plus de cent paroles ;
Pour les effets, néant... j'ai beau changer de rôles,
Saisir l'esprit, le ton de nos sociétés ;
Amuser tous les jours dix cercles d'hébêtés ;
Voir les gens qu'il faut voir, briller par ma dépense,
Renchérir sur ces riens qui font notre importance,
Je reste là tout net.... on me berce d'espoir ;
Vingt billets le matin m'invitent pour le soir ;
On me fête, & c'est tout : avantage stérile !
J'ai prouvé cependant que je puis être utile....
Tiens, pas plus tard qu'hier, dans un fort grand soupé,
J'eus des traits d'un bonheur... dont chacun fut frappé.
On murmuroit tout bas : il est vraiment aimable ;

J'abîmai le Baron ; il parut déteſtable.
Je fis rire *Chloé*, rire juſqu'à l'excès,
Une bégueule morne & qui ne rit jamais.....
Tu ſais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle.
Eh bien, quand on ſortit, je réclamai ſon zèle;
Elle me répondit par des airs nonchalans,
Me pria de deſcendre, & d'appeller ſes gens.
Eh ! ſur ces têtes là fondez quelqu'eſpérance !
Nulle ſolidité, point de reconnoiſſance.
Qu'ils s'arrangent, je ſens qu'il faut vivre pour ſoi,
Et mon ingrat païs n'eſt pas digne de moi.

DAMIS.

Comment ? je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, (*avec étourderie.*)

Quel vertige !
Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant preſtige ?
La faveur maintenant n'eſt qu'un flux & reflux;
On a beau la pourſuivre, on ne la fixe plus.
Il ſemble qu'aujourd'hui la fortune vous rie.
Demain le Ciel ſe brouille & la ſcène varie.
Le terrein où je marche eſt fertile en ingrats ;
C'eſt un ſable mouvant qu'on ſent fuir ſous ſes pas,

Et le Public léger, qu'un changement réveille,
Brise, en riant, l'Autel qu'il encenſoit la veille.
Ainſi, de crainte en crainte, & d'eſpoir en eſpoir,
On ſe tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.
Parmi cent concurrens, coudoyé dans la foule,
Moins de gré que de force, on céde au flot qui roule,
Et, plus que mécontent, mais non pas converti,
On ſe retrouve au point d'où l'on étoit parti.

» Ton œil n'a pas encore ſaiſi mon
» plan, continue le *Marquis*. Epouſes-
» tu *Méliſe*, ou ne l'épouſes-tu pas ?...
» Pourquoi cela ?...c'eſt que je l'épouſe
» moi. *Dorine* me protège ; l'oncle ſer-
» vira mon amour ; je lui ai mis l'am-
» bition en tête . . . . , Ainſi vous
» épouſez, reprend *Damis* ! «

FLORICOURT.

Un peu.

DAMIS.

C'eſt mon avis.

FLORICOURT.

Tes conſeils ſont très-bons, tu les verras ſuivis,

DAMIS.

Rien n'eſt mieux calculé qu'une telle conduite;
Et c'eſt avec plaiſir que j'en verrai la ſuite.
Vous n'aimez pas *Méliſe*, on conçoit bien cela;
Votre cœur ne s'eſt point oublié juſques-là.
Sa fraîcheur, ſa jeuneſſe, une grace piquante,
D'un ſourire attrayant la fineſſe éloquente,
N'ont pu, j'en jurerois, vous inſpirer un goût:
Mais, *Liſimond* eſt riche, & *Méliſe* aura tout;
Voilà ce qu'il vous faut; rien n'eſt plus convenable;
Et c'eſt ce qu'on appelle un hymen très-ſortable.
S'aimer, détail bourgeois! bravant ce ſot abus,
Vous allez épouſer . . quelques cent mille écus.

FLORICOURT.

Oui. Par ce mariage (& tu m'y détermines)
Je veux de ma fortune étayer les ruines.
Pour les gens de notre ordre il n'eſt que ce recours.
Etourdis par nos goûts, diſtraits par nos amours,
Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence;

Nous vivons dans l'ivreſſe & dans l'indépendance.
Autre tems, autres ſoins; riſquant quelques ſoupirs,
Nous implorons l'hymen pour payer nos plaiſirs.
Adieu, je vais courir chez tous mes gens d'affaires,
Et mettre à la raiſon Intendant & Notaires.
Tous ces animaux là, qu'on voit en enrageant,
Ont toujours de l'humeur & n'ont jamais d'argent.

Quelle vivacité de coloris! Quelle foule de traits ſaillans & pleins de vérité!

Pour ſauver ſa maîtreſſe des mains d'un homme tel que *Floricourt*, la probité ſe joint à l'amour dans le cœur de *Damis*.

Liſimond avoit offert la main de ſa nièce à *Damis*: ce dernier veut ſe venger d'elle en la refuſant.

DAMIS.

Je me ſuis conſulté;
Et je puis avec vous parler en liberté.

Méliſe eſt fort aimable ; elle a droit de prétendre
Aux hommages, aux vœux de l'amant le plus tendre ;
Mais comment ſouffre-t-elle un cercle d'étourdis,
D'agréables, de ſots, par la mode enhardis ;
Du bon ton, qu'ils n'ont pas, ſe croyant les arbitres,
Mettant leur inepties à l'ombre de leurs titres,
Traînant d'un air outré l'indiſcret attirail,
Petits Sultans, hommes même dans leur ſerrail ;
Tous ces demi-Seigneurs ſans talens & ſans ames,
Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes,
De pères très-fameux enfans très-peu connus,
Dont on cite les noms au défaut des vertus ?

Liſimond dit qu'il les a ſoufferts chez lui parce qu'il a eu auſſi ſa chimère, qu'il a été un temps où il propoſoit à la Cour force projets économiques, & qu'il imaginoit que tous ces gens-là pourroient l'y ſervir. *Damis* remet l'entretien ſur *Méliſe ;* il trouve que ſon caractère penche un peu trop à la coquetterie.

Feu cruel qui ſouvent mène à la perfidie,
Du plus doux ſentiment corrompt la pureté,
Eteint le caractère & nuit à la beauté.
Il faudroit à *Méliſe* un ami difficile,
Qui tourmentât ſon cœur encor neuf & docile,
Employât pour le vaincre un manège innocent,
Y jettât par degrés un trouble intéreſſant,
Enveloppât de fleurs les traits de la cenſure;
Et ſçût à force d'art la rendre à la nature, &c.

Enfin *Damis* déclare qu'il ne peut accepter ſa main. *Liſimond* eſt fort en colère & dit qu'il va gronder ſa nièce d'importance. Mais, lorſqu'il lui apprend que *Damis* la refuſe, *Méliſe* cache ſon dépit & répond en riant que c'eſt elle-même qui lui a donné ſon congé. *Dorine* uſe du privilège des Suivantes dans les Comédies : elle ſe moque ouvertement de l'oncle de ſa maîtreſſe. *Liſimond* s'en va. Scène d'humeur très-agréable entre *Dorine* & ſa maîtreſſe qui prétend qu'elle déteſte *Damis*. *Méliſe* fait à chaque inſtant de nouvelles queſtions ſur ſon compte; elle apperçoit ſon valet qui monte chez lui; elle le fait venir & l'interro-

ge : *Ton maître eſt fort amoureux, &c.*

GERMAIN.

Madame, écoutez donc....

DORINE.

Dis, tu dois t'y connoître.

GERMAIN.

Je ſais qu'il s'eſt donné ces airs là quelquefois.

DORINE.

Eh ! ſait-on quel objet a décidé ſon choix ?

GERMAIN.

Non : il eſt fort diſcret, il ſoupire en ſilence ;
Rien n'échappe avec lui....

MÉLISE.

La bonne extravagance !

DORINE.

Et ce portrait divin dont il eſt enivré,
Qu'il obſerve ſans ceſſe avec l'air égaré,
A ton compte, Germain, n'eſt-ce point un indice ?

MELISE.

Va, parle à cœur ouvert, & quitte l'artifice.

DORINE.

Sans doute, allons, du cœur.

GERMAIN.

S'il ne faut rien celer,
Ce portrait lui plaît fort, &....

MELISE, (*pouſſant Dorine.*)

Fais-le donc parler.

DORINE, (*pouſſant Germain.*)

Va donc.

GERMAIN.

Seul dans un coin, quand il eſt à ſon aiſe,
Il le tourne & retourne, il le baiſe & rebaiſe;
Il lui parle ſouvent comme s'il l'entendoit,
Et lui reparle encor, comme s'il répondoit.
Cela me charme, moi, je me plais à l'entendre.

DORINE.

A cette école là tu deviendras fort tendre.

MELISE.

Et l'on ne peut ſavoir quel eſt l'original?

GERMAIN.

Non.

DORINE.

Non?

MELISE.

Germain discret ! Mais cela n'est point mal....

Oh ! c'est, n'en doutons pas, quelque franche coquette ?

GERMAIN.

Madame, en vérité.....

MELISE.

Quelque folle parfaite.

GERMAIN.

Madame, je rougis.....

MELISE.

J'en suis sûre.

GERMAIN.

Comment ?

Quoi qu'il en soit enfin, le portrait est charmant.

MELISE.

Affreux peut-être ?

GERMAIN.

Affreux ! cela vous plaît à dire.

MELISE.

Je le répète, affreux.

GERMAIN.

Je céde & me retire.
Ah ! ce pauvre portrait, comme vous le traitez !
Mais vous ne ſavez pas à qui vous inſultez.

Cette ſcène, Monſieur, doit être regardée comme une des plus piquantes de la pièce. On y trouve ce qu'on ne voit plus guères dans nos Comédies modernes, du comique en ſituation. Tout ce que dit *Germain* ſert à augmenter le dépit de *Méliſe ;* c'eſt dans ces ſortes de ſcènes que l'on reconnoît ſur-tout l'art & le talent du Poëte.

Le *Marquis* vient preſſer *Méliſe* de ſouſcrire à ſes vœux ; il dit que l'opulence ſerrera leurs liens ; qu'il va hériter d'une vieille tante. *Méliſe* répond que, quand l'homme que l'on aime eſt pauvre, on le venge en l'aimant encore plus. *Floricourt* prend ces beaux ſentimens pour lui ; il tombe à ſes pieds ; *Damis* entre & le trouve dans cette ſituation. Le *Marquis* ſort. Scène entre *Méliſe* & *Damis* où ce dernier ſe défend avec la politeſſe la plus

froide d'avoir jamais eu de l'amour pour elle.

MÉLISÉ.

Soit, soit : eh, que me fait votre amour, je vous prie ?

DAMIS.

Vous m'accusez ; il faut que je me justifie.

MELISE.

De quoi donc ? Il m'outrage à chaque mot...

DAMIS.

De quoi ?
De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

MELISE.

Vous me haïssez donc, Monsieur ?

DAMIS.

Qui ? moi, Madame !

MELISE.

Répondez.

DAMIS.

Mieux que moi vous lisez dans mon ame
Et c'est trop prolonger mon cruel embarras.
Comment, lorsqu'on vous voit, dire qu'on n'aime pas ?

Un tel aveu pour vous ſeroit tout neuf peut-être,
Il pourroit vous fâcher ; mais vous l'auriez fait naître.
Car enfin, ſi vos loix n'en veulent qu'aux amans,
Pourquoi m'envelopper dans vos reſſentimens?
Pourquoi, prompte à riſquer un arrêt qui m'accable,
Si je ſuis innocent, me traiter en coupable?

MELISE.

Allez, Monſieur, allez, vous m'êtes odieux!

L'oncle de *Méliſe* qui s'imagine mettre par-tout de grands traits de politique, s'applaudit beaucoup de prendre les intérêts du *Marquis*, & d'entrer ainſi dans les vues de ſa nièce, dont il ne fait qu'augmenter le tourment en paroiſſant décidé contre *Damis*.

Autre ſcène entre les deux Amans où *Damis* ſuit toujours le même plan de défenſe. Comment, dit *Méliſe* :

Si vous m'aimiez par un malheur extrême!
Loin d'en faire l'aveu, loin de me prévenir...

DAMIS, (*avec une sorte de crainte.*)

Mais .... il est quelquefois très-bon de voir venir.

MELISE.

Et le cœur est soumis à ces calculs infâmes !
Les hommes ! quels fléaux ! puis on s'en prend aux femmes !
D'un instinct libre & pur si l'amour est le fruit,
Du moment qu'on raisonne, il est déja détruit.
L'homme honnête, Monsieur, dédaignant la finesse,
Doit tout à son penchant & rien à son adresse.
Eh ! qu'attendre d'un cœur par lui même gêné,
Qui, s'observant toujours, n'est jamais entraîné ?
Il faut s'abandonner, sentir tout, ne rien feindre,
S'enflammer pour le prix, sans projet pour l'atteindre.
Qui sait le mieux tromper, plaît quelquefois le mieux :
Mais qui plaît sans aimer, jouit sans être heureux.

On n'a pas manqué de sentir vivement au Théâtre & d'applaudir avec

vivacité ces vers si vrais, si bien tournés ; vous observerez que M. *Dorat* n'est pas moins heureux à rendre les morceaux d'ame & de sensibilité, que les détails d'esprit & de persifflage.

Le *Marquis* entre en riant aux éclats; il annonce qu'il a subjugué l'oncle. *Mélise* feint de consentir à l'épouser. *Floricourt* ajoute qu'il a craint quelque temps d'avoir *Damis* pour rival, mais qu'on l'a rassuré en lui apprenant qu'il aimoit ailleurs. Il peut nous mettre au fait, dit *Mélise :* il a certain portrait..... *Damis* avoue qu'il aime ce portrait éperdument. *Mélise* le presse de le lui montrer : *Damis* paroît céder à ses instances ; mais il exige que le *Marquis* soit absent ; le *Marquis* sort. *Damis* se fait encore prier long-tems.

MELISE.

Vos discours à la fin lassent ma patience.
Allez trouver, Monsieur, la beauté qui vous plaît,
Et gardez constamment un aussi rare objet.

DAMIS.

Je me le promets bien....

MELISE, (*avec chaleur.*)

Mon Dieu! j'en étois sûre....
Je me ravise, & veux connoître sa figure:
Son naturel paisible, unique en ses effets,
Me donne le desir de contempler ses traits.

DAMIS.

Oh! dans ce moment-ci, vous verriez mal sans doute.

MELISE.

Elle craint mes regards?

DAMIS.

C'est moi... qui les redoute.

MELISE.

Mais j'ai votre parole... essuierai-je un refus?

DAMIS.

Pour juger sainement vos sens sont trop émus.

MELISE.

Je le veux.

DAMIS.

Je ne puis.

MELISE.

Comptez, comptez d'avance,

Puiſqu'elle en a beſoin, ſur beaucoup d'indulgence.

DAMIS, (*tirant le Portrait.*)

Vous l'exigez.

MELISE, (*arrachant le Portrait.*)

Oui, oui; mais donnez donc, Monſieur.

DAMIS.

Oh! tout charmant qu'il eſt, il va vous faire peur.

MELISE,

(*avec le plus grand étonnement.*)

Ciel!

DAMIS.

Je l'avois prévu.

MELISE.

Mon Portrait!

DAMIS.

Oui, lui-même.

C'eſt un vol que j'ai fait.

MELISE.

Cette audace eſt extrême.

(*après une pauſe & riant.*)

Vraiment je l'ai tantôt joliment arrangé.

DAMIS.

Puiſqu'il eſt reſſemblant, Madame, il eſt vengé.

Damis finit par tomber à ſes genoux. Le *Marquis* reparoît & le trouve à ſon tour dans cette poſture. Il prend ſon parti : il retourne aux coquettes. *Liſimond* eſt auſſi fort étonné de ce raccommodement, & félicite *Damis* ſur ſon ſecret pour chaſſer un rival.

Ce dénouement eſt un des plus ſimples & des plus ingénieux que je connoiſſe. L'Auteur a eu l'adreſſe de le préparer dès le commencement de ſa Comédie, en mettant le portrait de *Méliſe* entre les mains de ſon amant ; ce portrait inquiète cette jeune veuve pendant tout le cours de la pièce ; rien de plus naturel & qui ſatisfaſſe davantage que la manière dont il termine ſon inquiétude.

Il y a long-temps, Monſieur, que nous n'avions eu de Comédie qui fût digne d'un véritable ſuccès. Voici enfin un Poëte qui, déja chéri du Public par un grand nombre d'autres ouvrages,

donne les plus grandes eſpérances dans ce genre, ſans contredit le plus difficile de tous. On apperçoit dans cette pièce un auteur qui poſsède l'art d'écrire, qui connoît le monde, qui obſerve la ſociété, & qui en ſaiſit les ridicules avec une fidélité frappante. Il joint à des perceptions très-fines le vrai comique & les développemens les plus heureux. Quant aux détails, aux portraits, &c, on paroît s'être accordé à dire que, depuis M. *Greſſet* ce Peintre charmant, perſonne n'en avoit préſenté ſur la ſcène d'auſſi ſaillans & d'auſſi bien exprimés.

Quelques perſonnes ont obſervé que la jeune veuve qui, dans la première ſcène, eſt annoncée comme une coquette, n'en joue pas le rôle dans le cours de la pièce. Mais on n'a pas fait aſſez d'attention que ſa coquetterie eſt, pour ainſi dire, ſur le point d'expirer; qu'elle aime véritablement, & que, dans cette ſituation, une coquette ceſſe de l'être. D'autres ont répété que l'intrigue de cette Comédie n'eſt qu'une brouillerie d'amans. Sans doute; mais il me ſemble qu'il n'en eſt que plus étonnant que

l'auteur ait ſçu tirer d'un fond auſſi léger tant de ſituations piquantes, tant de ſcènes heureuſes, tant de tirades que l'on a retenues. Il eſt certain que cela ſuppoſe infiniment d'eſprit & de reſſources dans l'imagination. Quand le fond d'un ouvrage eſt riche & fécond, l'auteur eſt porté par ſon ſujet; il lui fournit la plupart des détails qui ſe préſentent d'eux-mêmes; mais, lorſqu'il eſt un peu ſtérile, ce que le Poëte en fait ſortir lui appartient davantage. Une abondante récolte eſt moins glorieuſe dans une bonne terre que dans un champ aride. Au reſte, un point ſur lequel tout le monde eſt d'accord, c'eſt qu'on ne ſauroit trop inviter M. *Dorat* à cultiver un genre dans lequel il nous donne un eſſai ſi brillant & qui lui fait tant d'honneur.

MADAME LA DAUPHINE, ſi chère à la Nation, & particulièrement aux gens de Lettres dont elle ſe déclare la protectrice, a bien voulu agréer la dédicace des deux pièces de M. *Dorat*. L'hommage qu'il lui rend dans une Epître en vers doit la flatter d'autant plus,

plus, que ce tribut d'admiration eſt juſte, & que l'auteur n'eſt que l'interprète des ſentimens de tous les François ; mais un interprète ingénieux & délicat.

Epître de M. le Marquis de Saint-Marc à M. Dorat, après la première repréſentation de Régulus *& de* la Feinte par Amour.

DEUX ſuccès dans un jour ! Quel malheur pour l'Envie !
Quelle douceur pour l'Amitié !
Si l'entrepriſe fut hardie,
Te voilà bien juſtifié.
Suis tes brillantes deſtinées.
Ami, que tes mains fortunées
Moiſſonnent tour à tour des lauriers & des fleurs.
Séduit par les accens flateurs
Des doctes Nymphes du Parnaſſe ;
Tu laiſſas ces lauriers teints de ſang & de pleurs,
Que t'offroit le Dieu de la Thrace ;
Apollon à ton choix doit toutes ſes faveurs.
Que ton pinceau me plaît ! Que ſa touche eſt aiſée !
Que ta fécondité m'étonne & me ravit !
Dis moi comment ton art ſans gêne l'aſſervit ;

Comment l'expreſſion noble, riche & ſenſée,
Harmonieuſement vient ſervir ta penſée;
Et comment, à la fois, au gré de ton eſprit,
L'homme du monde parle, & le Poëte écrit.
Enfin *Melpomène* & Thalie,
En te conduiſant d'une main,
De l'autre ſur ton front ſerein
Placent les palmes du Génie.
Près de toi les Plaiſirs, les Jeux,
Chantent des hymnes à ta gloire;
Et l'Amitié, tu dois le croire,
Applaudit & chante avec eux:
» Que j'aime les fruits de tes veilles!
» Peintre charmant des mœurs de la
» gaîté,
» De l'héroïſme & de la volupté,
» Sur les pas des *Chaulieux*, des *Greſſets*, des
» *Corneilles*,
» Tes triomphes ont éclaté.
» Que j'aime les fruits de tes veilles!
» Tu vas par trois chemins à l'immortalité.

Cette petite Epître eſt très-agréable, Monſieur, & ne fait pas moins d'honneur au talent qui l'a écrite qu'au ſentiment qui l'a dictée. L'idée de cette hymne qui la termine eſt neuve & très-heureuſe.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 16 Décembre 1773.

LETTRE VIII.

Les Bibliothèques Françoiſes de la Croix du Maine & de Duverdier, Sieur de Vauprivas : nouvelle édition, dédiée au Roi, revue, corrigée & augmentée d'un Diſcours ſur les progrès des Lettres en France, & des Remarques hiſtoriques, critiques & littéraires de M. de la Monnoye & de M. le Préſident Bouhier, de l'Académie Françoiſe, de M. Falconnet, de l'Académie des Belles-Lettres ; par M. Rigoley de Juvigny, Conſeiller Honoraire au Parlement de Metz, tomes V & VI. in-4°. *de près de 600 pages chacun. A Paris chez Saillant & Nyon, Libraires rue Saint Jean de Beauvais, & Michel Lambert Imprimeur-Libraire rue de la Harpe près de Saint Côme.*

VOICI, Monſieur, les deux der-

niers volumes de ces utiles répertoires de littérature qui doivent une nouvelle exiſtence à M. *de Juvigny*, & où il a dépoſé tant d'excellentes obſervations propres à ſatisfaire également les gens de goût, les Sçavans & même les perſonnes qui ne cherchent qu'à s'amuſer dans leurs lectures. Ces notices d'anciennes productions étoient un peu ſéches dans leur origine. M^rs. *de la Monnoye*, *Bouhier* & *Falconnet* y ont ajouté des remarques très-précieuſes pour l'exactitude des recherches; mais les obſervations de M. *de Juvigny* réuniſſent à ce mérite celui de tomber ſur des objets qui piquent davantage la curioſité. Il donne, à chaque Article un peu important, une eſpèce d'abrégé de la vie de l'Auteur dont il eſt queſtion, & preſque jamais il ne néglige de développer les rapports, ſoit en bien, ſoit en mal, qu'il peut avoir avec les Littérateurs d'aujourd'hui. On voit dans ces ſix volumes un homme de lettres auſſi eſtimable par ſa manière de penſer que par ſes talens & ſes connoiſſances, qui n'aſpire qu'à ranimer à la fois dans

l'ame de ceux qui le liſent, l'amour des bonnes mœurs & l'étude des bons modèles. Parcourez avec moi, Monſieur, quelques Articles du tome cinquième; vous vous convaincrez par vous-même qu'ils ne ſont ni moins curieux ni moins ſoignés que ceux des volumes précédens.

L'article *Cicéron* préſente un exemple des excellentes réfléxions que fait ſouvent M. *de Juvigny* en comparant les travers des ſiècles anciens à ceux du ſiècle préſent. Il ne s'arrête point ſur les circonſtances de la vie & de la mort de cet immortel Orateur; il n'eſt perſonne à qui elles ne ſoient connues; il rapporte ſeulement tous les efforts de ſes détracteurs pour flétrir ſa gloire; puis il rapproche de ce tableau celui des inſipides déclamations de nos Pygmées littéraires, qui s'acharnent ſi ridiculement contre la réputation des plus grands hommes du ſiècle de *Louis XIV*. Voici quels furent les principaux détracteurs de *Cicéron*. » L'Orateur *Calvus* ſon con-» temporain le regardoit comme un » harangueur avantageux & ſans for-

» ce. *Asinius Pollion*, autre Orateur
» de quelque mérite, fit tout ce qu'il
» put pour obscurcir la gloire de *Ci-*
» *céron* par ses critiques amères. *Asi-*
» *nius Gallus*, fils de *Pollion*, don-
» noit hautement la préférence à son
» père sur l'Orateur Romain. *Sénèque*,
» le Philosophe, dont le style étoit si
» opposé à l'élégance noble & majes-
» tueuse de *Cicéron*, regardoit sa ma-
» nière comme lâche, embarrassée,
» traînante & monotone, finissant
» toujours par les mêmes nombres.
» L'Empereur *Adrien*, qui se piquoit
» d'être Orateur & Poëte, préféroit
» *Caton* à *Cicéron*; sans doute qu'il
» avoit des raisons personnelles pour
» porter un pareil jugement. On peut
» juger de son goût par les efforts qu'il
» fit pour faire substituer dans les
» Ecoles, à la lecture d'*Homère*, celle
» d'un certain *Antimaque*, Poëte Grec,
» contemporain de *Platon*, si obscur
» dans ses compositions que ses au-
» diteurs l'abandonnoient, dès qu'il
» commençoit à parler. Les plus célè-
» bres écrivains, ajoute le judicieux
» Editeur, doivent se consoler des Cri-

» tiques ſouvent injuſtes que l'on » fait de leurs Ouvrages, en voyant » que *Cicéron* lui-même eut, pour dé- » tracteurs, des auteurs qui ne man- » quoient pas de mérite, mais que la » jalouſie ſeule portoit à le déprimer » autant qu'ils le pouvoient. C'eſt ainſi » que de nos jours les détracteurs des » *Boſſuets*, des *Corneilles*, des *Boi-* » *leaux*, des *Jean-Baptiſte Rouſſeaux*, » cherchent à anéantir la gloire de » ces grands hommes. «

A l'article de la *Reine de Navarre*; *Duverdier* donne l'extrait d'une *Nouvelle* bien extraordinaire & bien intéreſſante, tirée de l'*Heptaméron* de cette illuſtre Princeſſe ſœur de *François I.* C'eſt un des extraits de cette Bibliothèque que j'ai lus avec le plus de plaiſir, & je ne doute point qu'il ne vous faſſe la même impreſſion. Le genre en eſt un peu ſombre; mais je ſçais que vous n'avez point de goût excluſif. La *Nouvelle* de la *Reine de Navarre* eſt intitulée *Punition plus rigoureuſe, que la mort d'un mari, envers ſa femme adultère.*

» Le Roi *Charles VIII* de ce nom,

» envoya en Allemagne un Gentil-
» homme nommé *Bernage*, Seigneur
» de Cyvré près d'Amboiſe, lequel,
» pour faire bonne diligence, & avan-
» cer ſon chemin, n'épargnoit jour,
» ne nuit; enſorte qu'un ſoir bien tard
» arriva au château d'un Gentilhom-
» me, où il demanda logis, ce qu'à
» grande peine peut avoir. Toutefois,
» quand le Gentilhomme entendit
» qu'il étoit ſerviteur d'un tel Roi,
» s'en alla au-devant de lui, & le
» pria de ne ſe mal contenter de la
» rudeſſe de ſes gens; car, à cauſe
» de quelques parens de ſa femme,
» qui lui vouloient mal, il étoit con-
» traint tenir ſa maiſon ainſi fermée
» au ſoir. Ledit *Bernage* lui dit l'occa-
» ſion de ſa légation, en quoi le Gen-
» tilhomme s'offroit de faire tout ſer-
» vice à lui poſſible, au Roi ſon maî-
» tre, & le mena dedans ſa maiſon,
» où il le logea & feſtoya honorable-
» ment. Et, étant heure de ſouper,
» le Gentilhomme le mena en une ſalle
» tendue de belle tapiſſerie; & ainſi
» que la viande fut apportée ſur la ta-
» ble, vit ſortir de derrière la tapiſ-

» ſerie une femme la plus belle qu'il
» étoit poſſible de regarder; mais elle
» avoit la tête toute tondue, le de-
» meurant du corps habillé de noir à
» l'Allemande. Après que le Gentil-
» homme eut lavé, avec led. *Bernage*,
» l'on apporta de l'eau à cette Dame
» qui lava & s'en alla ſéoir au bout de
» la table, ſans parler à nul, ni nul à
» elle. Le Seigneur de *Bernage* la re-
» garda bien fort, & lui ſembla l'une
» des plus belles Dames qu'il eût ja-
» mais vues, ſinon qu'elle avoit le vi-
» ſage bien pâle, & la contenance fort
» triſte. Après qu'elle eut un peu
» mangé, demanda à boire, ce que
» lui apporta un ſerviteur de céans,
» dedans un émerveillable vaiſſeau,
» car c'étoit la tête d'un mort, de la-
» quelle les pertuis étoient bouchés
» d'argent, & ainſi but deux ou trois
» fois la Damoiſelle. Après qu'elle eut
» ſoupé & lavé les mains, fit une ré-
» vérence au Seigneur de la maiſon &
» s'en retourna derrière la tapiſſerie,
» ſans parler à perſonne. *Bernage* fut
» tant ébahi de voir choſe ſi étrange,
» qu'il en devint tout triſte & penſif.

» Le Gentilhomme qui s'en apperçut ;
» lui dit : Je vois bien que vous vous
» étonnez de ce qu'avez vu en cette
» table ; mais, vu l'honnêteté que j'ai
» trouvée en vous, je ne vous veux
» celer que c'eſt afin que vous ne pen-
» ſiez qu'il y ait en moi telle cruauté,
» ſans grande occaſion. Cette Dame,
» que vous voyez, eſt ma femme,
» laquelle j'ai plus aimée que jamais
» homme ne pourroit aimer la ſienne,
» tant que, pour l'épouſer, j'ai ou-
» blié toute crainte, enſorte que je
» l'amenai ici, malgré ſes parens. Elle
» auſſi me montroit tant de ſignes d'a-
» mour, que j'euſſe hazardé dix mille
» vies pour la mettre céans à ſon aiſe
» & au mien, où nous avons vêcu
» long-temps en tel repos & conten-
» tement que je me tenois le plus heu-
» reux Gentilhomme de la chrétien-
» neté. Mais, en un voyage que je fis,
» où mon honneur me contraignoit al-
» ler, elle oublia tant le ſien, ſa conſ-
» cience & l'amour qu'elle avoit en
» moi, qu'elle fut amoureuſe d'un
» jeune Gentilhomme que j'avois
» nourri céans, dont, à mon retour,

» je m'en cuidai appercevoir. Si eſt-
» ce que l'amour que lui portois étoit
» ſi grande, que je ne me pouvois dé-
» fier d'elle, juſqu'à ce que l'expé-
» rience m'ouvrît les yeux, & viſſe
» ce que je craignois plus que la mort.
» Parquoi l'amour que je lui portois
» fut convertie en fureur & déſeſ-
» poir; de ſorte que je la guettai de
» ſi près, qu'un jour feignant aller de-
» hors, je me cachai en la chambre
» où maintenant elle demeure, en la-
» quelle, bientôt après mon parte-
» ment, ſe retira & y fit venir ce
» jeune Gentilhomme, lequel je vis
» entrer avec la privauté qui n'appar-
» tient qu'à moi avoir à elle. Mais,
» quand je vis qu'il vouloit monter ſur
» le lit auprès d'elle, je ſaillis de-
» hors & le pris entre ſes bras où je
» le tuai. Et pource que le crime de
» ma femme me ſembla ſi grand, que
» telle mort n'étoit ſuffiſante pour la
» punir, je lui ordonnai une peine
» que je penſe qu'elle a plus déſagréa-
» ble que la mort: c'eſt de l'enfer-
» mer dans la chambre où elle ſe re-
» tiroit pour prendre ſes plus grands

» délices, & en la compagnie de ce-
» lui qu'elle aimoit trop mieux que
» moi, auquel lieu je lui ai mis de-
» dans une armoire tous les os de ſon
» ami, pendus, comme une choſe
» précieuſe, en un cabinet; & afin
» qu'elle n'en oublie la mémoire, en
» buvant & mangeant, lui fais ſervir
» à table tout devant moi, en lieu de
» coupe, la tête de ce méchant, à ce
» qu'elle voie vivant celui qu'elle fait
» ſon mortel ennemi par ſa faute, &
» mort, pour l'amour d'elle, celui du-
» quel elle avoit préféré l'amitié à la
» mienne; & ainſi elle voit à dîner &
» ſouper les deux choſes qui plus lui
» doivent déplaire, l'ennemi vivant
» & l'ami mort, & tout par ſon péché.
» Au demeurant, je la traite comme
» moi, ſinon qu'elle va tondue; car
» l'ornement des cheveux n'appar-
» tient à l'adultère, ne le voile à l'im-
» pudique, parquoi s'en va raſée,
» montrant qu'elle a perdu l'honneur,
» la chaſteté & la pudicité. S'il vous
» plaît prendre la peine de la voir, je
» vous y ménerai. Ce que fit volon-
» tiers *Bernage*, & deſcendirent en

» bas, & trouvèrent qu'elle étoit en
» une très-belle chambre, assise toute
» seule devant un feu. Le Gentil-
» homme tira un rideau qui étoit de-
» vant une grande armoire, où il vit
» pendus tous les os d'un homme mort.
» *Bernage* avoit grande envie de par-
» ler à la Dame; mais de peur du mari,
» il n'osa. Ce Gentilhomme qui s'en
» apperçut, lui dit: S'il vous plaît lui
» dire quelque chose, vous verrez
» quelle phrase & parole elle a. *Ber-*
» *nage* lui dit à l'heure, Madame, si
» votre patience est égale au tour-
» ment, je vous estime la plus heu-
» reuse femme du monde. La Dame,
» ayant la larme à l'œil, avec une
» grace tant humble, qu'il n'étoit pos-
» sible de plus, lui dit: Monsieur, je
» confesse ma faute être si grande,
» que tous les maux que le Seigneur
» de céans (lequel je ne suis digne de
» nommer mari) me sauroit faire, ne
» me sont rien, au prix du regret que
» j'ai de l'avoir offensé; & en disant
» cela se print fort à plorer. Le Gen-
» tilhomme tira *Bernage* par le bras &
» l'emmena. Le lendemain matin s'en

» partit, pour aller faire la charge que
» le Roi lui avoit donnée. Toutefois,
» disant adieu au Gentilhomme, ne se
» put tenir de lui dire : Monsieur, l'a-
» mour que je vous porte, & l'hon-
» neur & privauté que vous m'avez
» faite en votre maison, me contrai-
» gnent vous dire qu'il me semble (vu
» la grande repentance de votre pau-
» vre femme) que vous lui devez
» user de miséricorde, & aussi que
» vous êtes jeune, & n'avez nuls en-
» fans, & seroit grand dommage de
» perdre une telle maison que la vô-
» tre, & que ceux, qui ne vous ai-
» ment peut-être point, en fussent
» héritiers. Le Gentilhomme qui avoit
» délibéré de ne parler jamais à sa
» femme, pensa longuement au pro-
» pos que lui tint le Seigneur de *Ber-*
» *nage*, & enfin connut qu'il lui di-
» soit vérité, & lui promit que, si
» elle persévéroit dans cette humi-
» lité, il en auroit quelquefois pitié.
» Ainsi s'en alla *Bernage* faire sa charge;
» & quand il fut retourné devers le
» Roi son maître, lui fit tout au long
» le conte que le Prince trouva tel

» comme il le disoit ; & entr'autres » choses, ayant parlé de la beauté de » la Dame, envoya son Peintre nom- » mé *Jean de Paris*, pour lui appor- » ter au vif cette Dame, ce qu'il fit, » après le consentement de son mari, » lequel, après longue pénitence pour » le desir qu'il avoit d'avoir enfans & » par la pitié qu'il eut de sa femme, » qui, en si grande humilité, recevoit » cette pénitence, la reprit avec soi, » & en eut depuis beaucoup de beaux » enfans. *Mesdames*, s'écrie assez sin- » gulièrement la Princesse de Navarre, » *si toutes celles à qui pareil cas, comme* » *à elle, est advenu, buvoient en tels* » *vaisseaux, j'aurois grand peur que* » *beaucoup de coupes dorées fussent con-* » *verties en têtes de mort. Dieu nous en* » *veuille garder ! &c.* «

Dans les notes sur *Ménandre* fameux Poëte Comique Grec, vous aimerez l'anecdote suivante. Les Pièces de cet auteur ne remportèrent pas toutes le prix à Athènes. *Philémon*, Ecrivain fort inférieur, lui fut souvent préféré, & *Ménandre* en étoit si étonné qu'il demandoit un jour à ce rival s'il

n'avoit pas honte de l'emporter ſur lui : *Quæſo, Philemon, bonâ veniâ, dic mihi, cum me vincis, non erubeſcis?* C'eſt la traduction du mot grec. La ſucceſſion des années ramène les mêmes événemens. Cette queſtion ne ſemble-t-elle pas faite pour un Poëte de votre connoiſſance, & ne ſe figure-t-on pas pluſieurs de ſes concurrens, le prenant doucement à part, & lui diſant : » Là, entre nous, » *la Harpe*, avoue de bonne foi que ton » ouvrage ne méritoit pas d'être cou» ronné ; rougis donc un peu d'avoir » remporté le prix ! *quæſo, Cithara, &c.*

Autre paſſage aſſez plaiſant au ſujet de *Beroald*, d'abord Profeſſeur de Belles-Lettres à Paris, enſuite à Boulogne. Les Ecrivains Boulonnois de ſon temps le repréſentent comme un homme qui aimoit la table, le jeu, les femmes avec paſſion, & qui ne refuſoit rien à ſes deſirs. Ils ajoutent que c'étoit *d'ailleurs un homme ſage & rangé.* On reconnoît dans ces expreſſions, dit l'Editeur, cette bienveillance que les Boulonnois ont conſtamment les uns pour les autres.

Un certain *Philoſtrate* Auteur Grec qui vivoit à Rome vers l'an 200 de notre Ere, a fait un ouvrage intitulé *les Images* ou *Tableaux, &c*, dont l'idée eſt préciſément la même que celle de la brochure de M. le Marquis *de Pezay* qui porte le même titre. *Philoſtrate* y fait des réfléxions ſur chaque Tableau qu'il décrit. Il y en a un entr'autres, dont le ſujet eſt *Hercule au milieu des Pygmées. Vigenère* qui a traduit *Philoſtrate* a employé toute ſon érudition ſur cette petite eſpèce humaine. Il en conſtate l'exiſtence ; il aſſure même qu'en 1566, étant à Rome en un banquet du Cardinal *Vitelli*, on fut ſervi par des Nains au nombre de trente-quatre, tous de très-petite ſtature. Il en cite un autre natif de Milan qui *ſe faiſoit porter dans une cage en guiſe de perroquet.* Rien d'extraordinaire dans tout cela, Monſieur. La race des Pygmées a toujours été plus commune que celle des Géans. On ne doute point de leur exiſtence & l'on doute encore de celle des *Patagons.* Moi-même j'ai vu le *Bébé* du Roi *Staniſlas ;* j'en ai rencontré bien d'autres

depuis & dans tous les genres; mais je n'en ai point encore vu *dans une cage en guiſe de perroquet.* J'en ſuis fâché; car cela ſeroit aſſez divertiſſant.

On eſt ſouvent étonné, en feuilletant cette *Bibliothèque*, de trouver des Poëſies preſque copiées par des auteurs modernes qui ſe ſont bien gardés d'en avertir. Il y a, entr'autres un *Pierre Leloyer* qui devoit avoir beaucoup de talent, & dont *Duverdier* nous cite pluſieurs Pièces reproduites dans ces derniers temps. Le Sonnet ſuivant, par exemple, a été depuis peu mis en Epigramme.

» En même lit étoient couchés deux fouls;
» L'un létargique & l'autre phrénétique,
» Qui, d'un remède admirable & obli-
» que,
» Se ſont guéris l'un & l'autre de coups.
» Le phrénétique, ſe levant en courroux,
» Pour la fureur de ſon mal qui le pique,
» De tous côtés frappe le létargique,
» Et vous l'étrille & deſſus & deſſous.
» Ainſi aux coups, ô étrange merveille,
» Le Létargique, endormi, ſe réveille;
» Guéri du mal qui l'aggravoit ſi fort;
» Et l'autre, épris de fureur & de rage,
» Las de frapper, matte ſon fier courage,
» Et de travail, devient foible & s'endort.

L'auteur de cette *Bibliothèque* cite encore des vers pleins d'imagination & très-bien tournés pour le temps. Le ſujet eſt le pouvoir de l'or ſur les femmes. Liſez les ſtances ſuivantes, Monſieur, & vous conviendrez qu'en ôtant quelques hiatus ils pourroient faire honneur à la plupart de ceux de nos écrivains qui mépriſent les productions de ces temps reculés.

» Certainement en l'âge d'or nous ſommes,
» Par l'or, merveille ! Amour eſt ſur-
» monté ;
» L'or cauſe l'heur, le nom, l'autorité,
» Et la nobleſſe & les honneurs aux
» hommes.
» L'or peut forcer tout un camp de Gen-
» darmes,
» L'or plus puiſſant que les foudres
» d'enhaut,
» Les aſpres lieux & les hauts monts
» aſſaut,
» Rompt les rochers & la durté des ar-
» mes.
» Aſſez *Acriſe* avoit gardé ſa fille,
» Contre l'effort de mille & mille encor,
» Si *Jupiter* ne l'eût priſe par l'or,
» Fait amoureux de ſa grace gentille.
» Vous, les Mignons des filles de Parnaſſe,
» Que donnez-vous, ſi n'avez aucun
» bien

» Pour préſenter, que le Luth Cynthien,
» Et un pauvre Art, qui rien ne vous
» amaſſe ?
» Certes bien peu vos carmes on honore,
» Bien peu vous ſert d'avoir un Dieu au
» cœur,
» Qui vous échauffe & vous mette en
» fureur,
» Si vous n'avez de quoi donner encore.
» Que vienne *Homère*, ayant pour ſa con-
» duite,
» Tant qu'il voudra, les Muſes & Phébus,
» S'il n'eſt garni de dons, c'eſt un abus,
» Il eſt chaſſé lui & toute ſa ſuite.
» Mais croyez-vous que votre amie eſtime,
» Au prix de l'or, vos carmes & vos
» chants ?
» Non, non : les dons ſont bien plus al-
» léchans
» Que les beaux mots compris en votre
» rime.
» Ne laiſſez pas toutefois de lui tendre,
» Pour l'attraper, vos filets cauteleux,
» Avec le temps, leur cœur trop or-
» gueilleux,
» Sera rendu humble, traitable & tendre.
» Avec le temps, le Taureau difficile,
» Vient ſous le joug, & endure la main;
» Avec le temps le farouche Poulain
» Deſſous le frein pouſſe ſa courſe agile.
» Qui eſt plus mol que l'eau de la marine ?
» Qui eſt plus dur que le roc à toucher ?
» Et toutefois l'eau qui lave un rocher,

» Par laps du temps, le conſomme & le
« mine.

Ces derniers vers rappellent ceux de *Quinault*.

L'eau qui tombe goute à goute,
Perce le plus dur rocher, &c.

Vous lirez, à l'article *Ramus*, l'Edit de *François I* contre ce Profeſſeur en faveur d'*Ariſtote*. C'eſt une pièce curieuſe. Il y eſt défendu à *Ramus* de lire, publier & débiter ſes ouvrages contre cet ancien Philoſophe, ſous peine de punition corporelle; *auſſi de ne plus uſer*, continue cet Edit, *de telles médiſances & invectives contre Ariſtote ne autres Auteurs anciens reçus & approuvés, ne contre notredite fille de l'Univerſité & Suppôts d'icelle.*

Quelquefois M. *de Juvigny* combat les notes de M. *de la Monnoye* lui-même. Par exemple, dans l'Article du *Pogge*, M. *de la Monnoye* dit que les *Facéties* de cet auteur Florentin lui ont donné plus de réputation que tous ſes autres ouvrages. » Chacun » juge ſuivant ſon goût, reprend le » nouvel Editeur. Il eſt conſtant que

» ce recueil de contes eſt licencieux
» dans beaucoup d'endroits, ſouvent
» même obſcène. Ce ſeroit donc éta-
» blir ſa réputation ſur un fondement
» honteux & peu ſolide. Ne vaut-il
» pas mieux la rapporter aux emplois
» qu'il a remplis avec diſtinction à la
» Cour de Rome, ſous pluſieurs Pon-
» tificats de ſuite ; aux découvertes
» importantes qu'il a faites de plu-
» ſieurs ouvrages anciens qu'il a eu
» le bonheur de retrouver, tels que
» ceux de *Quintilien*, les livres de *Ci-*
» *céron*, *de Finibus & Legibus*, *Am-*
» *mien Marcellin* & quelques autres ;
» à ſes propres compoſitions tant hiſ-
» toriques que morales, & aux ſer-
» vices qu'il a rendus à ſa Patrie ?
» Voy. les Mémoires de *Niceron*, Tom.
» IX. Au reſte le recueil des contes du
» *Pogge*, imprimé en latin ſous le titre
» de *Facetiæ*, a ſouvent été pillé, ſans
» qu'on lui en ait fait honneur. C'eſt
» de lui qu'eſt tiré le conte de l'*An-*
» *neau de Hans Carvel*, qu'on retrouve
» dans *Rabelais*, l'*Arioſte*, les *Cent Nou-*
» *velles nouvelles*, *Maleſpini*, *la Fon-*
» *taine*, *&c. &c. &c.* C'eſt la 133e des

» *Facéties* du *Pogge*, édition de Milan, » 1477, *in-8°*, qui eſt la plus ample. » Nous en avons deux traductions » Françoiſes. La première, dont parle » *Duverdier*, qui parut en 1558 & fut » imprimée pluſieurs fois depuis, pour- » roit bien être celle que *la Croix du* » *Maine* attribue à *Julien des Auguſ-* » *tins*, quoique M. *de la Monnoye* ſoup- » çonne qu'elle eſt différente; la ſe- » conde, par M. *Durand*, avec des » réfléxions, Amſterdam, 1712, *in-* » 12. Celle-ci ne contient qu'une pe- » tite partie des contes du *Pogge*. Ce » livre, plein d'obſcénités, a été fort » décrié par *Geſner*, qui le juge digne » d'être noyé, d'être brulé; *opus tur-* » *piſſimum, & aquis incendioque digniſ-* » *ſimum*; par l'Abbé *Trithème*, qui ne » le croit pas digne d'être cité dans » ſon Traité des écrivains célèbres, » *ab illuſtrium virorum Catalogo meritò* » *cenſuimus repellendum*; mais le bon » Moine *Jacques-Philippes de Bergame*, » Continuateur de *Trithème*, appelle » les contes du *Pogge* un très-beau » livre, *pulcherrimus liber*. Les mœurs » du *Pogge* avoient été fort déréglées,

» Quoiqu'il eût d'abord embraſſé l'é-
» tat eccléſiaſtique, il vivoit aſſez pu-
» bliquement avec une fille, dont il
» eut trois fils. Il en parle dans une
» lettre latine manuſcrite, citée par
» *Sallengre* (*Mém. de Littérat.* Tom. II.
» première Partie, pag. 9.) Le Car-
» dinal *Julien de Saint-Ange* lui repro-
» choit d'avoir des enfans, ce qui n'eſt
» pas permis à un Eccléſiaſtique, &
» de les avoir ſans être marié, ce qui
» ne convenoit pas même à un Laïc.
» — Je peux répondre, dit le *Pogge*,
» que j'ai des enfans, ce qui convient
» très-bien aux Laïcs, & que je les ai
» ſans être marié; ce qui eſt l'uſage
» conſtamment obſervé par les Eccléſ-
» ſiaſtiques depuis la création du
» monde : *poſſum reſpondere habere fi-*
» *lios me, quod Laïcis expedit, & ſine*
» *uxore, qui eſt mos Clericorum, ab or-*
» *bis exordio obſervatus.* Il ſe maria à
» 54 ans, & épouſa une fort belle
» fille, qui n'avoit que 17 ans, dont
» il eut beaucoup d'enfans. «

Voici encore une imitation frappante. Tout le monde connoît cette Epigramme de *Daſſouci :*

Pourquoi

Pourquoi donc ſexe au teint de roſe,
Quand la charité vous impoſe
La loi d'aimer votre prochain,
Voulez-vous me haïr ſans cauſe
Moi qui ne vous fis jamais rien? &c.

Rien ne rime pas avec *prochain*, apparemment que d'*Aſſouci* prononçoit *rien!* Quoiqu'il en ſoit, cette idée eſt exactement la même que celle de l'Epigramme ſuivante, extraite par *Duverdier* des Œuvres de *Scévole de Sainte Marthe.*

Bien que vous ayez un époux,
Patient, débonnaire & doux,
Sans fin vous êtes en querelle
Et n'avez une heure de bien:
Pourquoi vous fâchez-vous, la Belle,
A celui qui ne vous fait rien?

M. *de Juvigny* rapporte, d'après M. *Falconnet*, au ſujet de *Symphorien Champier* Docteur en Médecine, une anecdote qui montre comme les flatteurs ſçavent mettre à profit toutes les circonſtances, & comme les grands hommes ſçavent ſe garantir de leurs piéges. » *Baluze* m'a dit (c'eſt » M. *Falconnet* qui parle) que M. *Be-*» *lizani* un jour lui fit voir une édi-

» tion gothique d'un ouvrage de *Sym-*
» *phorien Champier*, ſur l'Hiſtoire de
» France, *in-4°* (ſans doute celui
» qui a pour titre *le Triomphe de Louis*
» *XII*, Lyon 1509, *in-4°.*) où il y
» avoit à la tête deux vers latins faits
» à l'occaſion de la Ligue de Cam-
» bray contre les Vénitiens :

Floribus adjunctus, ranas per prata vagantes
Arctabit coluber, proprias remeare paludes.

» Dans cette édition il y avoit *Col-*
» *bert* au lieu de *Coluber*. *Belizani* fit
» voir le livre, en 1672, temps de
» la guerre de Hollande, à M. *Col-*
» *bert*, & voulut lui faire regarder
» ces vers comme une prédiction de
» ce qui arrivoit alors aux Hollan-
» dois; mais le Miniſtre, homme ſo-
» lide, n'en fut point la dupe ».

Une autre ſingularité qui ne vous échappera pas, Monſieur, & que nous avons vu renouveller de nos jours par un Ecrivain celèbre, c'eſt le ſyſtême d'un certain Italien qui ſe nommoit *Speron Sperone*. Cet adroit Plagiaire *ne liſoit que les livres les moins*

estimés & les moins connus, disant pour raison qu'il en tiroit ce qu'il lui plaisoit pour insérer dans ses ouvrages, sans que l'on s'en apperçût, au lieu que, s'il s'amusoit à feuilleter les auteurs célèbres, ses plagiats seroient aussitôt découverts.

Je vous conseille, Monsieur, de lire un très-grand nombre d'autres articles de cette Bibliothèque. Un des plus sçavans & des mieux faits est celui de *Tite-Live*. M. *de Juvigny* y rappelle les différentes révolutions que les manuscrits de cet auteur ont éprouvées & tous ceux qui ont assuré avoir vu des exemplaires complets de ses Histoires ou des Décades entières que nous n'avons plus. Ces recherches le mènent à parler d'un fragment de ce célèbre Historien qui a été découvert à Rome depuis peu par M. *Bruns* Allemand, & qui étoit inséré dans une Bible manuscrite dont le parchemin avoit originairement servi à ce manuscrit. » On » s'en est apperçu en conférant cette » Bible pour servir à l'édition que pré» pare le sçavant Docteur d'Oxford, » M. *Kennicott*, qui rassemble avec » soin toutes les variantes des textes

» manuſcrits. Ce fragment vient d'être imprimé à Hambourg & à Rome, » la préſente année 1773. Il contient » deux feuilles du Livre XCI de *Tite-Live*, concernant l'hiſtoire du ſiége de » *Contrebia*, ville d'Eſpagne, par *Sertorius*, & quelques autres événemens » de cette même guerre. Il eſt rempli » de lacunes très-difficiles à ſuppléer. » M. le Comte *de Broſſes*, ancien Préſident à Mortier du Parlement de » Dijon, Membre de l'Académie des » Belles-Lettres de Paris, ſe propoſe » de le rétablir autant qu'il eſt poſſible, & de l'inſérer dans le ſecond » des cinq livres de l'Hiſtoire générale de *Salluſte ;* ouvrage perdu, » mais dont M. *de Broſſes* a ſoigneuſement raſſemblé les fragmens en » grand nombre, ſur leſquels, après » les avoir diſpoſés dans leur ordre, » il a rétabli les cinq livres. Son ouvrage eſt actuellement ſous Preſſe. «

Je n'ai rien à ajouter, Monſieur, aux éloges que j'ai déja donnés au travail de M. *de Juvigny* ſur *la Croix du Maine* & *Duverdier*. Ce que je vous en ai fait connoître vous en fera

mieux ſentir encore l'utilité & l'agrément. Il n'y a qu'une voix ſur le mérite de ces recherches: elles étoient néceſſaires pour l'Hiſtoire de notre ancienne Littérature, & les autres ouvrages périodiques en ont tous parlé avec la même eſtime.

Le ſixième volume eſt tout latin. Il renferme un Supplément tiré de la Bibliothèque de *Geſſner* & de celle de Conſtantinople. On donne avis aux Souſcripteurs de cette nouvelle édition de *la Croix du Maine* & de *Duverdier*, de retirer leurs exemplaires dans le courant du mois de Mars prochain, paſſé lequel tems ils ne ſeront plus admis à les retirer; & qu'à compter du premier Avril prochain, les ſix volumes ſeront du prix de 90 l. au lieu de 67 l. 10 ſ. pour le petit papier; & de 144 liv. au lieu de 108 liv. pour le grand papier, attendu le peu d'exemplaires qui reſtent de l'un & de l'autre format.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 18 Décembre 1773.

LETTRE IX.

Utrùm vulgò Plebeiorum liberos humanioribus litteris excoli oporteat. Oratio in ſolemni inſtauratione Scholarum Collegii Harcuriani, habitâ à M. Franciſco Mauduit, Humaniorum Litterarum Profeſſore; die 11ª. menſis Octobris an 1773 : C'eſt-à-dire, *eſt-il à propos que le commun des enfans du Peuple étudie les Belles-Lettres? Diſcours prononcé à la rentrée ſolemnelle des claſſes du Collége d'Harcourt le 11 Octobre 1773, par M. François Mauduit Profeſſeur de Belles-Lettres*, in-4°. *de 27 pages; de l'Imprimerie de la veuve Thibouſt Place de Cambray.*

CETTE queſtion eſt très-importante, Monſieur, & ne ſera point confondue avec les ſujets frivoles qu'on traite pour l'ordinaire dans les

harangues collégiales. Le problême que M. *Mauduit* ſe propoſe de réſoudre, intéreſſe non-ſeulement la Littérature, mais la Société entière. Cependant, le croiriez-vous ? Ce Diſcours a fait grand bruit dans l'Univerſité de Paris, & peu s'en eſt fallu qu'on ne l'ait condamné, parce qu'on a mal interprété le titre. *Eſt-il à propos que le commun des enfans du Peuple étudie les Belles-Lettres ?* Ou bien : *Faut-il, ſans choix & ſans diſcernement, initier aux Belles-Lettres les enfans des Plébeïens ?* Voilà, Monſieur, la traduction exacte & fidelle du texte latin. Rien de plus clair & de plus précis. Il eſt évident que le mot *vulgò* ſe rapporte à *excoli oporteat ;* il n'eſt pas moins certain que *vulgò*, dans les bons Auteurs, ſignifie *généralement & ſans diſtinction*, ou *témérairement & ſans précaution.* Il eſt ſouvent ſynonime avec *paſſim*, *ubique*, *temerè* & *imprudenter.* Il me ſeroit aiſé de vous citer une foule de preuves de ces différentes acceptions. Sçavez-vous, Monſieur, comme on a dénaturé ce texte pour le faire paroître ridicule

& rendre le Professeur odieux ? On prétend qu'il met en question *si l'on doit recevoir dans les classes les enfans des Plébeïens, vulgò Plebeïorum*, de ceux qu'on appelle *vulgairement Plébeïens*. Il y a cependant bien de la différence entre *les enfans du commun* & *le commun des enfans*. L'Université ouvre ses classes aux enfans de tous les Citoyens, mais non pas à tous leurs enfans, sans choix, sans discernement, sans examen. L'instruction gratuite, établie principalement dans la vue de donner aux Professeurs un état honorable, est un bienfait trop précieux pour être profané. Un des statuts de la réforme de l'Université sous *Henri IV*, ordonne que l'examen précède l'admission dans les classes. M. *Mauduit* voudroit que ce statut fût observé de nos jours avec plus de scrupule. Il annonce dès le commencement de son discours : » Qu'un » des plus grands abus dans l'étude » des Belles-Lettres, vient de la fa» cilité avec laquelle les Professeurs » se prêtent aux volontés des Disci» ples & de leurs parens, admettant

» à leurs leçons des enfans incapables » d'en profiter «. S'ils n'enſeignoient pas gratuitement, ils ſeroient plus libres & plus fermes dans leurs refus. Ces Ecoliers, la plupart intrus, ſont, dit l'Orateur, ou des ſtupides & comme des pierres aſſiſes ſur des pierres ; ou bien des étourdis & des brouillons qui portent par-tout le trouble & le déſordre. M. *Morin*, ancien Profeſſeur de l'Univerſité, dans un Diſcours de ſa façon qui réuſſit beaucoup, & dont le ſujet eſt *de Hilaritate in docendo*, ne fait pas un portrait plus flatteur de ces mauvais Ecoliers qui font la honte & le ſupplice de leurs Maîtres. *Juvenal* * les renvoyoit en Arcadie.

C'eſt contre cet abus que le Profeſſeur d'Harcourt déclame avec force. *Voilà*, dit-il, *ce qui m'a cauſé le plus grand déplaiſir dans la Profeſſion que j'exerce : c'eſt à nous de faire connoître les inconvéniens qui ſe rencontrent dans l'enſeignement, & d'indiquer les remèdes.*

Il ſe fait enſuite cette objection : mais l'inconvénient n'eſt-il pas égal

* Satyre 7e.

de recevoir dans les classes les enfans des Nobles & des Riches, s'ils sont incapables ? La règle ne doit-elle pas être générale ? Le Professeur soutient que l'inconvénient par rapport à ces derniers est moins grand. En effet, ils font le plus petit nombre dans les classes ; ils ont ordinairement plus d'éducation, plus de sentiment ; c'est souvent moins la capacité qui leur manque, que la bonne volonté ; & la bonne volonté s'acquiert plus aisément que la capacité. Enfin, lorsqu'ils font de mauvaises études, la perte du temps leur est moins préjudiciable pour la suite de leur vie par toutes les ressources qu'ils ont, & qui manquent aux enfans du Peuple. Rien de plus raisonnable & de plus vrai que ces réfléxions. On ne peut donc, sans injustice, accuser M. *Mauduit* de faire sa cour aux Nobles & aux Riches, & de se déchaîner contre les Plébeïens. » A Dieu ne plaise, dit-il, que je » donne l'exclusion aux pauvres. Ce » n'est point l'esprit de *J. C.* ni l'es» prit de l'Université de Paris, cette» Mère tendre & bienfaisante. Il

» faut apprendre à tous les enfans ce » qu'ils doivent à Dieu, à la Patrie, » à leurs Parens; mais, après cette » première éducation commune & gé- » nérale, examiner ſoigneuſement » leurs talens & leurs diſpoſitions; » ceux qui s'annoncent avec une mé- » moire heureuſe, un eſprit vif & pé- » nétrant, avec un jugement plus » formé qu'on ne le voit ordinaire- » ment dans les enfans du même âge, » doivent être cultivés avec un ſoin » particulier : *eos par eſt præcipuâ & » ſingulari curâ excoli* ». Et s'il s'en rencontre de tels, même dans la claſſe la plus intime des Citoyens, *vel ſordido loco natis* *, non-ſeulement M. *Mauduit* veut *qu'on les admette dans les claſſes, mais encore qu'on les attire, qu'on les favoriſe, qu'on leur procure toute ſorte de ſecours.* » En effet, ajoute- » t-il dans une remarque, ce ne ſont

* *Sordido loco natus* ne ſignifie pas *un homme d'une naiſſance ignoble* ou *infâme*, mais *de la plus baſſe extraction. Tite-Live*, en parlant du Conſul *Varron*, dont le père étoit Boucher, dit : *loco non humili ſolum ſed ſordido ortus. Sordidus* eſt oppoſé à *liberalis*.

» point les favoris de la fortune *qui-*
» *bus arriſerit fortuna*, parmi leſquels
» on trouve des Maîtres & des Inſti-
» tuteurs pour la jeuneſſe ; cette Pro-
» feſſion eſt trop pénible pour eux &
» trop peu lucrative ». Mais ceux qui ſont nés dans un état ſubalterne, qui attendent de leur travail les moyens de ſubſiſter, à moins qu'ils n'ayent des diſpoſitions marquées, il faut ou ne les pas admettre, ou, après les avoir admis, les éprouver; &, s'ils ne donnent pas de bonnes eſpérances, les renvoyer exercer les Profeſſions qui demandent moins de génie : *vel ad opificum officinas, vel ad mercatorum tabernas, vel ad raſtros & aratra, &c.*

C'eſt ce qui s'obſerve à l'égard des jeunes Bourſiers du Collége de Louis-le-Grand. Quatre Examinateurs ſont chargés d'examiner leurs progrès pendant les deux premières années, afin de n'admettre, conformément aux vues des Fondateurs, que des enfans de bonne eſpérance. Le Collége de Montaigu eſt devenu un des plus célèbres, depuis que le Prieur des Char-

treux, à qui appartient la nomination des Bourſiers, accorde des bourſes aux pauvres Ecoliers qui remportent des prix à l'Univerſité. L'eſpérance & la reconnoiſſance y entretiennent la plus grande émulation parmi les Étudians. On ne peut trop exhorter les Collateurs à ſuivre cet exemple.

L'Orateur montre dans tout ce Diſcours les inconvéniens qui réſultent d'admettre dans le ſanctuaire des Sciences, ce vulgaire profane, ces jeunes gens qu'il appelle *infauſtos pueros*. Croyez-vous, dit-il, que l'on pourra jamais former des Sçavans utiles à la Patrie avec de tels ſujets? *Ex iſtâ temerè diſcentium fæce extituturos eſſe creditis quibus Patria haud facilè careat;* au contraire, ils deviennent le fardeau de l'État, parce qu'ils ont perdu leur temps & les moyens d'apprendre à gagner leur vie; &, s'ils embraſſent l'état eccléſiaſtique ou la vie monaſtique, comme ils voudroient qu'il leur fût permis d'y mener une vie pareſſeuſe, *ubi liceat otio marceſſere*, ils deviennent la honte & l'opprobre de la Religion, *Religionis futuri dedecus & opprobrium.*

Il conclut, comme il a commencé, en déplorant l'abus qui permet que tant de jeunes gens *ineptes & indociles* ſe préſentent chaque année aux Ecoles publiques. Il porte envie aux Artiſans qui exigent un temps d'épreuve de leurs Apprentifs; il voudroit que l'on ſuivît le réglement fait en 1769 à Léipſick, par lequel, en recommandant aux Citoyens de toute condition d'envoyer leurs enfans aux Ecoles publiques, il eſt enjoint de n'en appliquer aucuns à telle ou telle Faculté, qu'ils n'y ayent été jugés propres après un mûr examen. Rien de plus ſage en effet que ce réglement, & je ſuis perſuadé qu'il s'obſerve en France plus communément que ne le penſe M. *Mauduit*, qui, peut-être, exagère un peu trop les abus & les inconvéniens de ſon Collége. Au reſte, ce ſentiment fait honneur à ſon zèle patriotique; & le mécontentement qu'il témoigne à la fin de ſon Diſcours, eſt le juſte dépit d'une ame ſenſible & vertueuſe. Affligé de n'avoir pas fait tout le bien qu'il deſiroit pendant les quinze années qu'il a profeſſé les Belles-Lettres,

il cherche à ſoulager ſa douleur.

L'extrait que je viens de donner de ce Diſcours ſuffit, je crois, Monſieur, pour déſabuſer tous ceux qui auroient mal ſaiſi l'idée de l'Orateur.* Quand on part d'un faux principe & que l'on veut être conſéquent, on voit alors, non pas ce qui exiſte réellement, mais ce que l'on croit & ce que l'on veut voir ; on trouve de l'extravagance & du danger dans un Diſcours plein de ſens & de vérité ; on le traverſtit, on le tourmente, on le déchire : les accens d'un homme enfermé dans le taureau de *Phalaris* ne reſſemblent pas à la voix humaine ; ce ne ſont plus que des mugiſſemens.

* M. *de Querlon*, mon compatriote & mon confrère en critique, Ecrivain très-judicieux & très-intègre, a eu le courage d'annoncer dans une de ſes dernières Feuilles, que l'omiſſion du mot *vulgò* dans la traduction du texte du Diſcours de M. *Mauduit*, lui avoit fait prendre le change. Cette rétractation fait honneur à ſon amour pour la vérité : elle donne un nouveau poids à ſes déciſions.

De la connoiſſance & du traitement des Maladies, principalement des aigues : ouvrage fondé ſur l'obſervation ; traduit du latin de M. Eller *premier Médecin du Roi de Pruſſe, &c, &c, &c. Par M. Agathange le Roy, Docteur en Médecine, Médecin de Monſeigneur le* COMTE DE PROVENCE, *Membre de pluſieurs Académies, chargé en chef des Pharmacies des Hôpitaux ſédentaires & ambulans des armées du Roi en Allemagne pendant la dernière guerre ; un volume* in-12 *de près de* 500 *pages ; prix* 3 *liv. relié. A Paris chez Valade Libraire rue ſaint Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.*

DANS le *Diſcours Préliminaire* que M. *le Roy* a mis à la tête de ce livre, & qui eſt très-bien fait, il nous apprend que le deſir de méditer plus profondément l'original, l'a déterminé à le traduire. Dans ce même Diſcours, il rappelle les Médecins à

l'ancienne manière d'étudier leur Profeſſion, *la raiſon & l'expérience*. Il prétend que, pour voir aſſigner une place à la Médecine parmi les ſciences démontrées, il faut revenir à cette méthode de l'étudier & de la pratiquer. Il diſtingue judicieuſement l'hypothèſe de la ſaine théorie; il regarde celle-ci comme abſolument néceſſaire pour expliquer & pour apprécier les faits qui, ſuivant lui, forment la vraie doctrine de l'art. Cette vérité s'établit en comparant les opinions hypothètiques des écrivains ſéduits par l'eſprit de ſyſtême, avec les écrits des Médecins livrés à l'étude & à la pratique de la Médecine Hippocratique. Il attribue à ces écarts d'eſprits, les erreurs dont on a tant de peine à débarraſſer la Médecine. Il en appelle au témoignage des Médecins qui ont vieilli dans la pratique, pour confirmer ſon aſſertion. Ils avoueront, dit-il, qu'ils en ont reconnu l'utilité & qu'ils ont fini par ſimplifier leur pratique. Celle de M. *Eller* a été ſimple; ce Médecin a exécuté ce que *Boerrhawe* deſiroit

faire, la Médecine avec peu de drogues. On jugera par ſon ouvrage même qu'elle a été heureuſe. Sa candeur garantit l'exactitude de ce qu'il y rapporte.

Le Traducteur demande ſi, en imitant ceux qui mettent la Médecine à la portée du Public, on ne lui reprochera pas d'enhardir la témérité des Lecteurs qui, par état, ne ſont point deſtinés à exercer cet Art. Mais il obſerve que, ſi c'eſt un inconvénient, il a lieu depuis long-temps. D'après cela il penſe qu'on ne ſauroit trop multiplier les moyens d'inſtruction pour obvier aux dangers des connoiſſances ſuperficielles. Il indique les cas où l'on peut ſe permettre de remplacer les gens de l'art ſans être coupable: plus circonſpect en cela que beaucoup d'Ecrivains, dont les ouvrages de ce genre ſemblent applanir les difficultés de la pratique de la Médecine, en traçant pour chaque maladie un traitement qui, ſuivi à la lettre, fait inconteſtablement des victimes; il avertit qu'on ne peut ſe permettre d'adminiſtrer les premiers ſecours que

lorſqu'on ne peut réclamer ceux des gens de l'art ; ce motif eſt le ſeul qui puiſſe les légitimer. On doit craindre, ajoute-t-il, d'être charitablement homicide.

Je ne vous dirai que deux mots de l'ouvrage dont le Traducteur trace une analyſe ſuccinte dans ſon *Diſcours Préliminaire*. Il paroît que l'Auteur avoit beaucoup d'eſtime pour les anciens Médecins, qu'il s'eſt nourri de leur doctrine. Il préſente leurs principes avec beaucoup d'ordre & de fidélité. M. *Eller* avoit ſur ces Maîtres les avantages des connoiſſances Anatomiques qu'il poſſédoit dans le plus grand détail.

Il eſt peu de Livres de Médecine-Pratique qui me paroiſſe faciliter autant que celui-ci la connoiſſance du ſiège & des cauſes des maladies dont il parle. La première ſection ſeule m'a paru un chef-d'œuvre & un tableau abrégé de l'économie animale. Vous aurez, Monſieur, beaucoup de plaiſir à le parcourir. La circonſpection de l'Auteur dans la pratique, doit rendre encore ſon ouvrage précieux

aux Médecins qui ſçavent combien il faut reſpecter la Nature quand on eſt chargé de ſes intérêts. Je ne doute pas qu'il ne ſoit lu avec plaiſir & avec fruit par ceux qui ne le connoiſſent pas, & que les perſonnes, forcées par les circonſtances d'adminiſtrer des ſecours aux malades, n'en retirent des lumières très-utiles pour éclairer leur bienfaiſante humanité. Ce Diſcours eſt terminé par l'éloge de feu M. *Eller*, tel qu'il a été prononcé dans l'Académie de Berlin. Ce Médecin célèbre naquit le 29 Octobre 1689 à Pletzkau dans la Principauté d'Anhalt-Bernbourg, & mourut en 1760, âgé de ſoixante-onze ans, comblé d'honneurs par le Roi de Pruſſe qui ſe connoît ſi bien en hommes de mérite & en manières de les récompenſer.

Trois ouvrages nouveaux propoſés par ſouſcription.

I. *Traité des connoiſſances néceſſaires à un Notaire, contenant des principes sûrs pour rédiger avec intelligence toutes ſortes d'actes & de contrats, avec des formules dreſſées ſur ces mêmes principes.*

II. *La Science élémentaire des Loix, ou Manuel de Droit.*

III. *Traité des Faillites & des Banqueroutes, avec les moyens d'éviter les grands frais qu'elles occasionnent ordinairement.*

CES trois ouvrages qui, par leur titre seul, intéressent comme vous le voyez, Monsieur, toute la Société, paroîtront bientôt. Un homme de mérite qui est très-versé dans les matières qu'on y traite, qui les a lus en manuscrit, & qui est chargé de présider à l'édition, vient de m'assurer qu'ils tiennent ce qu'ils promettent; que les Notaires de la Capitale & des Provinces, leurs Clercs & tous ceux qui se destinent au Notariat; que les jeunes gens qui veulent étudier en Droit; que les Négocians & leurs Créanciers; enfin, que les Particuliers eux-mêmes, qui ne sont ni Notaires, ni Avocats, ni Marchands, auront besoin de ces Livres pour peu qu'ils aient à cœur le soin de leurs affaires, la conservation, le recouvrement, & la sureté de leurs biens.

Edme, Libraire à Paris rue Saint Jean de Beauvais, propoſe juſqu'au dernier Mars prochain, pour ces trois ouvrages, une ſouſcription dont le prix eſt de 7 livres 10 ſols; mais on peut ſouſcrire pour chacun de ces trois objets ſéparément, moyennant 2 liv. 10 ſols. Les Souſcripteurs recevront leſd. ouvrages deux jours avant qu'on les mette en vente. Ceux qui ne ſouſcriront pas les payeront 9 livres au lieu de 7 liv. 10 ſ. Les perſonnes qui, ſans aucune avance, voudront s'aſſurer l'acquiſition de ces trois objets, n'ont qu'à ſe faire inſcrire chez *Edme*, &, dès qu'ils paroîtront, on les leur enverra ſur le pied de 9 liv. On donne cet avis parce qu'on tirera très-peu d'exemplaires au-delà du nombre des ſouſcripteurs & des non ſouſcripteurs qui ſeulement ſe ſeront fait inſcrire.

Nouveautés utiles & agréables, chez le ſieur Lattré, Graveur ordinaire de Mgr LE DAUPHIN, de Mgr le Duc D'ORLEANS & de la Ville, rue Saint Jacques vis-à-vis la rue de la Parcheminerie.

CE n'eſt point légérement, Mon-

sieur, que je donne la double qualité d'*utiles* & d'*agréables* aux ouvrages de cet Artiste, qui peut, à juste titre, s'appliquer le *miscuit utile dulci* d'*Horace*. En effet, je connois peu de magasins aussi-bien assortis que le sien de tout ce qu'on peut desirer en fait de Géographie. Le détail de sa collection en ce genre seroit trop long. Je me contente de vous rappeller que c'est chez lui qu'on trouve l'*Atlas moderne*, suivant la *Géographie*, si estimée & si digne de l'être, du feu Abbé *Nicole de la Croix* *. Le même Graveur vend le *Théâtre de la guerre dans l'Inde sur la côte de Coromandel*, enrichi de quinze plans très-intéressans; un *Plan de la Ville de Maduré*, un autre *de la Ville & du Cap de Bonne-Espérance*, un autre *de la Ville & d'une partie de l'Isle de Sainte Héléne* & de celle de l'*Ascension*, ainsi que plusieurs petits volumes d'*Etrenes Géographiques* pour la poche; toutes sortes d'*Ecrans* qui joignent

* La Géographie elle-même, formant deux volumes *in*-12, se vend chez *Delalain* Libraire, rue & à côté de l'ancienne Comédie Françoise.

l'inſtruction à l'amuſement ; ſix *de la Partie de chaſſe d'Henri IV*, deſſinés par *Gravelot* & gravés par nos meilleurs Artiſtes ; on a mis ſur les revers des extraits de la pièce : il y en a de plus ou moins riches ; ces ſix morceaux ſont auſſi ſous verre en bordures dorées & montés comme des deſſins & des eſtampes. Parmi ces différentes eſpèces d'Écrans, il y en a douze géographiques & elémentaires, avec la méthode ſur le revers ; ſix qui préſentent les plus jolies fables de M. l'Abbé *Aubert ;* ſix qui rappellent des principes choiſis de morale ; ſix de ſujets Chinois, & ſix de ſujets François, deſſinés par feu M. *Boucher* premier Peintre du Roi, & très-proprement gravés ; d'autres en fleurs & en païſages ; d'autres hiſtoriques, allégoriques, &c, &c, &c.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 20 Décembre 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

ORPHANIS, Tragédie, par M. Blin de Sainmore, représentée pour la première fois par les Comédiens ordinaires du Roi, le Samedi 25 Septembre 1773 ; à Paris chez Delalain rue & à côté de la Comédie Françoise ; in-8°. *de 110 pages.*

ON a dit il y a long-temps, Monsieur, on a même écrit plus d'une fois, que le fond du Drame Anglois intitulé *Barnewell* ou *le Marchand de Londres*, étoit trop vicieux pour être jamais adapté à notre Théâtre. Comment imaginer, en effet, qu'il soit possible de faire supporter à des Spec-

tateurs un peu délicats, l'atrocité dégoûtante d'une femme de mauvaise vie qui abuse de la passion d'un jeune homme jusqu'à lui persuader de voler son maître & d'assassiner son oncle, & qui, après ce double crime, a la froide barbarie de livrer elle-même son amant à la Justice ? Comment mettre sur la scène Françoise une potence, des bourreaux & tous les appareils d'une semblable catastrophe ? Aussi n'est-ce point cet horrible spectacle de *Tiburn*, que M. *Blin de Sainmore* s'est proposé de nous offrir. Il ne dissimule pas dans sa *Préface* que la lecture du *Marchand de Londres* lui a fait naître l'idée de cette Tragédie. Il a pensé, avec raison, que la moralité de ce Drame étoit une des plus belles & des plus frappantes que l'on pût présenter à la jeunesse ; il a cru qu'il étoit important de rappeller de temps en temps aux hommes à quels excès peuvent les conduire les attraits dangereux d'une femme artificieuse ; & c'est cette idée seule qu'il a empruntée de l'auteur Anglois. D'après son dessein de traiter ce sujet en Tragédie,

M. *Blin* s'impoſoit la néceſſité d'ennoblir les caractères des principaux perſonnages, & ſur[illegible] de la ſcélérate qui eſt l'ame de [illegible]re l'action. Ce n'eſt donc plus une infâme Courtiſanne guidée par un vil intérêt; c'eſt une femme ambitieuſe aſpirant au Trône, & prête à renverſer tout ce qui peut l'en écarter. L'ambition, quelque crime qu'elle faſſe commettre, a de tout temps été du reſſort de la ſcène tragique. De plus, dans la Pièce nouvelle, le crime n'eſt point commis. Mais ſuivons la conduite de cette Tragédie.

La ſcène eſt à *Thébes* en Egypte, ſous le regne de *Séſoſtris*. A la Cour de ce Prince ſe trouve *Orphanis* priſonnière Tyrienne d'une grande beauté, & dont la naiſſance eſt inconnue. *Arcès* neveu du Roi & ſon héritier préſomptif eſt éperdûment amoureux de cette jeune priſonnière; il eſt allé combattre les Crétois qui ſe ſont révoltés. *Orphanis* dévoile à ſa Confidente ſes projets, ſes craintes, ſes eſpérances. L'amour eſt une paſſion trop foible pour ſon ame; toutes ſes

vues tendent à la grandeur ſuprême. Quand l'héritier du Trône l'a défendu par une victoire éclatante, une loi antique & re[illegible]e force le Monarque de lui accorder une grace à ſon choix. *Orphanis* fonde ſon eſpoir ſur cet uſage ſacré ; elle attend avec impatience le retour du jeune Prince & le ſuccès de ſon entrepriſe. Mais, lui dit *Iſſa*, les Grands verront-ils, ſans murmurer, qu'on préfère à leurs filles une femme étrangère ?

ORPHANIS.

J'ai prévu les dangers que tu crains aujourd'hui :
Je puis tout ſur *Arcès*, & voilà mon appui.
Je ne me cache point, comme tu crois peut-être,
L'obſcurité du rang où les Dieux m'ont fait naître.
Oui, je ſais que du Ciel l'impitoyable loi
Mit un eſpace immenſe entre le Trône & moi ;
Qu'à quelque ſort brillant que je puſſe m'attendre,
Jamais à tant d'honneurs je n'aurois dû prétendre ;

Mais auſſi conçois-tu le triomphe flatteur,
D'avoir d'un ſi beau rang pu franchir la hauteur?
Chère *Iſſa*, quelle gloire & quel plaiſir extrême
De ne devoir ſur-tout ma grandeur qu'à moi-même,
Et ſur le Trône aſſiſe, au-deſſus des deſtins,
De voir ramper ſous moi la foule des humains!
Voilà ce qui me flate & ce qui me tourmente.
Ma ſoif pour les grandeurs à chaque inſtant s'augmente.
Tous mes vœux, tous mes pas ne tendent qu'à regner.
Malheur à qui du Trône oſera m'éloigner.
Que *Séſoſtris* me ſoit favorable ou contraire,
Rien de ce grand deſſein ne pourra me diſtraire.
Oui, je braverai tout, Roi, Prince, Amis, Sujets:
Je veux forcer le Sort à remplir mes projets.
Quand j'obſerve en ſecret ces chef-d'œuvres antiques,
Ces vaſtes monumens, ces immenſes portiques,
Cette foule de Rois, à la honte endurcis,

Traînant le char ſuperbe où leur Maître eſt
aſſis ;
Tant d'hommes ſous un ſeul fléchiſſant en ſi-
lence ;
Mon ame, à ces objets, s'agrandit & s'élance ;
Et, dans le noble orgueil dont mon cœur eſt
épris,
Je ne veux que regner : il n'importe à quel
prix.

Vous voyez, Monſieur, avec quelle grandeur ce rôle eſt annoncé. C'étoit un point bien eſſentiel dans cette Pièce. Il falloit mettre ſur la ſcène une femme qui eût plus d'aſcendant encore par l'énergie de ſon caractère, que par ſa beauté ; ſans quoi le perſonnage d'*Arcès* eût été avili. Obſervez auſſi comme le morceau que je viens de vous citer eſt écrit. Vous trouverez rarement chez nos Dramatiques modernes, cette verſification élégante & naturelle qui ne comporte que des beautés amenées par le ſujet. Aujourd'hui la plupart de nos auteurs ne s'appliquent qu'à remplir leurs ſcènes de portraits, de maximes, de ce qu'on appelle des tirades ; on fait de

continuels efforts d'esprit, & souvent ce dont on s'embarrasse le moins est de mettre dans la bouche de chaque personnage le style de sa situation.

Azor, Officier de l'armée Egyptienne, vient annoncer que le Sort n'a point favorisé les armes d'*Arcès*. *Orphanis* est au désespoir. *Issa* cherche à la rassurer en lui représentant qu'*Arcès* vit encore, & qu'*Azor* n'a point vu le combat jusqu'à la fin. *Arcès* arrive dans ce moment & raconte à *Orphanis* comment il a fait changer la fortune, comment il a remporté une victoire complette; il ajoute que pour prix de son triomphe il va presser *Sésostris* de souscrire aux nœuds fortunés où sa tendresse aspire. Quelques personnes ont blâmé dans cet acte les deux récits contraires d'*Azor* & d'*Arcès*. Il est vrai qu'au milieu d'une Pièce ce moyen pourroit sembler petit: mais employé au commencement, il jette une sorte d'intérêt dès les premières scènes, & l'on suit avec plaisir les mouvemens divers que les différens événemens font naître dans l'ame d'*Orphanis*.

Séſoſtris prodigue à ſon neveu tous les éloges que mérite ſa valeur. *Arcès* eſt ſur le point de réclamer la loi en lui demandant le prix de ſa victoire, lorſqu'on annonce l'Ambaſſadeur d'*Idoménée*. Le Roi ordonne qu'on le faſſe entrer; il dit à *Arcès* d'aller remercier les Dieux & de revenir enſuite recevoir le ſalaire de ſes premiers exploits. L'Ambaſſadeur de Crete offre à *Séſoſtris* une réparation éclatante; *Séſoſtris* veut bien lui accorder la paix; l'Ambaſſadeur propoſe que l'hymen d'*Arcès* avec la fille d'*Idoménée* en ſoit le gage. Le Roi y conſent & jure par les Dieux de faire contracter cette alliance à ſon neveu. L'Ambaſſadeur ſort. *Arcès* reparoît; il conjure le Roi de lui accorder la main d'*Orphanis* pour le prix de ſa victoire. *Séſoſtris* étonné, lui apprend qu'il vient d'arrêter ſon hymen avec la fille d'*Idoménée*. *Arcès* déclare qu'il n'y pourra jamais ſouſcrire. Le Roi lui repréſente dans de très-beaux vers qu'il va rallumer le feu de la diſcorde entre les deux Etats, & que la fortune peut changer.

SÉSOSTRIS.

Ainſi, lorſque la paix peut être votre ouvrage,
Vous allez tout détruire : ainſi votre courage
A vos moindres deſirs prétend tout immoler,
Et le ſang ſous vos mains va de nouveau couler !
Ah ! mon fils, connoiſſez les malheurs de la guerre.
Sous mon joug autrefois j'ai fait gémir la terre ;
Et du fer inhumain n'écoutant que les droits,
J'ai briſé, ſans pitié, le ſceptre de vingt Rois.
Ce fut moi qui rangeai ſous mon obéiſſance
Ces vingt mille Cités qui forment ma puiſſance :
J'ai du Gange au Danube étendu mes exploits ;
Et le monde en tremblant fut ſoumis à mes loix :
Mais que j'ai payé cher cette gloire cruelle !
Que de pleurs ! que de ſang j'ai fait couler pour elle !
Le repentir m'en reſte ; & mon bras aujourd'hui,
Las d'effrayer le monde, en veut être l'appui.
Ah ! loin de vous tromper par des chimères vaines,

Songez au ſang des Rois qui coule dans vos veines.
Songez que vous devez l'exemple à l'Univers;
Que ſur vos premiers pas tous les yeux ſont ouverts;
L'erreur vit chez le Peuple, & nos fautes paſſées
Sont par la main du temps rarement effacées.
Il faut vous maîtriſer; &, doublement vainqueur,
Ainſi que des Crétois, l'être de votre cœur.
Comme vous, dans les feux d'une ardente jeuneſſe,
Des folles paſſions j'ai reſſenti l'ivreſſe:
Mais lorſque le devoir m'ordonnoit d'étouffer
De coupables penchans, j'en ai ſçu triompher;
D'un moment, quand on veut, cet effort eſt l'ouvrage;
Et je l'attends, mon fils, d'un auſſi grand courage.

Arcès perſiſte à refuſer cet hymen. Le Roi lui ordonne de l'accepter & le laiſſe ſeul gémir ſur ſa malheureuſe deſtinée. *Orphanis* paroît; elle lui demande ſi le Roi conſent à leur bonheur. *Arcès* la conſidère d'un air triſte

& sort sans lui rien répondre. *Orphanis* se propose de faire tête à l'orage & d'employer tour à tour les larmes & la fureur, l'amour & l'artifice.

En lisant cette Pièce, Monsieur, vous aimerez les discours nobles de l'Ambassadeur Crétois. Si vous aviez assisté à la représentation, vous auriez observé que la fuite silencieuse d'*Arcès* quand *Orphanis* arrive, produit un heureux effet. Mais vous n'auriez peut-être pas approuvé l'interruption de l'entretien du Roi & du jeune Prince; on voit trop que l'auteur avoit besoin de cette interruption pour faire prendre à *Séfostris* un engagement contraire aux vœux d'*Arcès*. Ce ressort, il faut l'avouer, est foible; mais il y a bien peu de Pièces où l'on n'en trouve de pareils, & l'art dramatique deviendroit d'une difficulté insurmontable, si le spectateur exigeoit dans toutes les scènes la vraisemblance la plus rigoureuse.

Le troisième Acte commence par un des plus beaux monologues que je connoisse. *Arcès* est combattu entre son devoir & son amour.

ARCÈS, *seul.*

Roi ſuperbe, il faut donc qu'au gré de ton caprice,
Mon ame ſous tes loix en eſclave fléchiſſe !
Je combats, je triomphe, & tu voudrois pour prix
M'arracher à l'objet dont mon cœur eſt épris ;
Ah ! tyran, vante moins ton amitié cruelle.
Je préfère ta haine & je ne veux plus qu'elle.
Oublier *Orphanis !* ſi jamais ton pouvoir
Prétendoit me contraindre à ne la plus revoir,
Je ſaurois te montrer que cette main vaillante,
Ainſi que mon pays, peut venger mon Amante. . . . .
Que dis-je ! malheureux ! la venger ! & de qui ? . . . .
D'un Roi qui m'a placé ſur le Trône avec lui ;
D'un ami dont la main ſecourable & propice,
Veut ſous mes pas tremblans fermer le précipice ;
Dont le rang que j'occupe eſt le moindre bienfait,
Que j'appellai mon père....& qui l'eſt en effet.
Et pour tant de faveur, ſacrilège & barbare,
Je pourrois ! . . . . ah ! plutôt du trouble qui m'égare

Abjurons à ſes pieds la tyrannique erreur ;
Soyons ſujet ſoumis & maître de mon cœur.
Oui : je veux en ce jour m'immoler pour te plaire.
Admire bien l'effort que ſur moi je vais faire ;
Tu ſoumis, il eſt vrai, l'Univers à ta loi ;
En domptant mon amour, j'aurai fait plus que toi.
Qu'il eſt beau, qu'il eſt grand de ſe vaincre ſoi-même !
Je vais donc renoncer à la Beauté que j'aime !
Qui ? moi, ne la plus voir ! l'abandonner ! la fuir !
Après tant de ſermens lâchement la trahir !
Non, l'effort eſt trop grand, & j'en ſuis incapable.
Moi, d'une trahiſon je deviendrois coupable !
Pardonne, cher objet de mon cœur enflammé,
Ah pardonne ! .... jamais tu ne fus plus aimé.
Oui, toujours en tyran tu regnes ſur mon ame.
Chaque inſtant, chaque obſtacle irrite encor ma flamme.
Sans mon amour, ſans toi je ne puis reſpirer...
Eh bien ! c'eſt pour cela qu'il faut m'en ſéparer.
Le foible honneur de vaincre un penchant ordinaire

N'eſt que d'un ſage obſcur l'héroïſme vulgaire;
Mais fuir avec effort un objet adoré ;
Mais étouffer un feu dont on eſt dévoré ;
Mais arracher le trait qui flatte & qui déchire ;
Voilà l'heureux triomphe où mon orgueil aſpire !
Voilà l'honneur d'un Prince, & voilà mon devoir !
C'en eſt fait : commençons à ne la plus revoir.
Je le dois ; je le veux..... que vois-je, ô Dieux! .... c'eſt-elle.

Dans ce moment même, *Orphanis* s'offre à ſes yeux & vient lui déclarer qu'elle eſt prête à céder au ſort qui la pourſuit & à ſe retirer dans un obſcur aſyle. Plus elle excite ſes regrets & ſes tranſports, plus elle feint de perſéverer dans ſon deſſein. Lorſqu'il eſt ſorti, *Iſſa* témoigne à ſa maîtreſſe que ſa conduite eſt inexplicable, qu'elle aſpire au Trône & qu'elle ne néglige rien pour s'en éloigner. *Orphanis* lui répond par ce vers dont la vérité eſt ſi frappante :

Va, le Prince m'adore, & je n'ai rien à craindre.

Elle continue à faire paroître devant *Séſoſtris* la même ſoumiſſion à ſes volontés, & *Séſoſtris*, charmé, la propoſe pour modèle au jeune Prince. Ce nouvel obſtacle enflamme de plus en plus la paſſion d'*Arcès ;* dès qu'il eſt ſeul avec elle, il lui fait de vifs reproches ; enſuite il lui demande s'il eſt aimé ; ſur ſa réponſe il s'engage à faire les plus grands efforts auprès du Roi, &, s'il ne peut le fléchir, il déclare qu'il défendra ſes droits par le ſang & le fer. *Orphanis* s'applaudit, avec ſa Confidente, du ſuccès de ſon artifice ; elle finit par ces deux vers qui entretiennent l'intérêt :

Il ſuffit : ſi le Roi perſiſte à m'accabler,
Tu verras avant peu, qui de nous doit trembler.

Ce troiſième Acte eſt un des plus adroits & des mieux conçus de cette Tragédie. *Orphanis* paroiſſant préciſément dans l'inſtant où ſon Amant jure de ne la plus revoir & le rentraînant à la révolte en feignant de prendre la même réſolution que lui : il me ſemble que c'eſt-là un contraſte heu-

reuſement ménagé, un moyen vrai, ingénieux, naturel, fondé ſur une grande connoiſſance du cœur humain & de la marche des paſſions.

Séſoſtris à paru touché des inſtances d'*Arcès*; mais *Orphanis* ne ſe fie point à de telles apparences; elle eſt laſſe d'être le jouet éternel d'un chimérique eſpoir; elle veut forcer *Arcès* à l'éclat; elle veut, en un mot, ſe plonger elle-même dans l'abîme afin qu'il l'en retire. *Séſoſtris* ſçait qu'elle lui dreſſe un piége dangereux & qu'elle aſpire moins au cœur d'*Arcès* qu'à la couronne qu'elle veut partager avec lui. Il l'interroge ſur ces imputations; elle s'en défend d'abord avec adreſſe; &, ſur ce qu'il lui ordonne de partir à l'inſtant, elle dévoile un peu plus ſes projets. Elle avoue que, veuve d'un étranger fameux par ſes exploits, elle a penſé qu'un Roi même pourroit ne pas rougir de lui donner la main. *Séſoſtris* eſt irrité de tant d'audace; l'exil lui ſemble une punition trop douce; il ordonne qu'à l'inſtant même on l'enferme dans la Tour. Cet éclat eſt préciſément ce qu'elle deſi-

roit avec ardeur. Elle s'écrie d'une voix étouffée, *je triomphe.* Elle prévoit que cet ordre peut porter le jeune Prince aux plus grandes violences contre ſon oncle & ſon bienfaiteur. *Arcès* arrive & redemande avec emportement ſa maîtreſſe à *Séſoſtris.* Le Roi balance long-temps entre la voix de la Nature & les droits de la Puiſſance ſuprême. Il convoque ſon Conſeil pour ſe décider. Le trait le plus frappant de cet Acte, eſt ce *je triomphe* échappé à *Orphanis* dans la circonſtance qui ſemble la plus accablante pour elle. Ce genre de beauté eſt, ſelon moi, abſolument neuf. Il a été vivement ſaiſi par tous les Spectateurs.

Arcès a forcé les Gardes de la priſon d'*Orphanis.* C'eſt dans cette circonſtance que cette femme croit avoir aſſez bien préparé ſes affreux projets pour en venir à l'exécution; elle eſt toute en pleurs. *Arcès* lui en demande la cauſe: elle lui répond qu'il n'y a plus de bonheur pour eux; qu'elle a ſçu dans ſa priſon que leur perte eſt jurée dans le Conſeil; mais qu'elle

ne verſe des larmes que pour lui ſeul.
Non, Prince, pourſuit-elle,

Il ne nous reſte plus d'autre eſpoir que la mort.
Voilà donc ce bonheur dont la riante image
Au milieu des revers ſoutenoit mon courage!
Voilà donc ces plaiſirs, cet avenir heureux,
Dont le Ciel dût un jour récompenſer nos feux!
Hélas! tout eſt détruit.

ARCÈS.

Je ſçaurai tout vous rendre.

ORPHANIS.

Vous vous flattez en vain: que peut-on entreprendre?
Aux projets du tyran ici tout eſt livré;
Ce Palais eſt par-tout de Gardes entouré.

ARCÈS.

Eh bien! qu'en ces momens ta prudence m'éclaire!
Pour aſſurer tes jours, parle: que faut-il faire?
Décide-moi: commande, & je cours obéir.

ORPHANIS.

Ne me consulte point : ah ! laisse-moi te fuir.

ARCÈS.

Eh quoi ! chère *Orphanis*, ta pitié m'abandonne.

ORPHANIS.

Quels conseils attends-tu que ma raison te donne ?
Ah ! si tu connoissois l'excès de mon amour :
Que ne ferois-je pas pour te sauver le jour !
Pour te prouver ma foi, pour conserver la tienne,
Il n'est point, je le sens, de nœud qui me retienne.

ARCÈS.

Eh ! crois-tu donc mes feux moins ardens que les tiens ?
Je puis, ainsi que toi, tenter tous les moyens,
Braver tous les dangers : enfin, pour te défendre
Il n'est rien qu'en ce jour je ne puisse entreprendre.

ORPHANIS.

Peut-être en ces momens il jure mon trépas ;

Peut-être il vient ici m'arracher de tes bras.
Peut-être sa fureur implacable & sanglante
Aux plus affreux tourmens va livrer ton Amante.

ARCÈS.

Eh! prends-tu donc plaisir à redoubler mes maux?
Que me dis-tu? qui moi, sous le fer des bourreaux,
Je verrois expirer!.... Dieux! cette horrible image
Aux excès les plus grands peut porter mon courage.

ORPHANIS.

Que dites-vous, ô Ciel? le trouble où je vous voi
Vos fureurs, nos dangers, tout me glace d'effroi.
Il est d'affreux instans où la vertu s'oublie.
Ne vous attendez pas que je le justifie.
Il en veut à nos jours, il vous ravit ma foi;
Mais, de ces cruautés, ne puniſſez que moi.
On a vu des Amans, dans l'accès qui vous presse,
Immoler leur tyran pour venger leur maîtresse,
Leur exemple.....

ARCÈS.

Qui, moi !

ORPHANIS.

J'en frémis.

ARCÈS.

Quelle horreur !
Quelle affreuſe clarté jettes-tu dans mon cœur !

ORPHANIS.

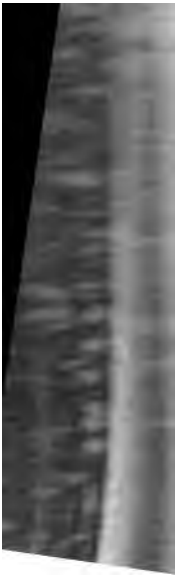
Je m'égare moi-même, & ma raiſon tremblante
D'un reproche éternel doit ſauver ton Amante.
Que vais-je devenir ? je n'ai donc aujourd'hui
Que la mort pour eſpoir, ou ton bras pour appui.

ARCÈS.

Je ne ſçais que réſoudre. Extrêmité cruelle !
Prêt à me décider, mon courage chancelle.
Quoi ! je n'ai qu'à choiſir ſon trépas ou le tien,
Que dois-je faire, ô Dieux !

ORPHANIS.

Quittons cet entretien ;



Entre ces deux partis quand ton ame balance,
Je vois trop que la mort eſt ma ſeule eſpérance.
Puiſqu'il n'eſt qu'un moyen de t'unir avec moi,
Laiſſe-moi fuir ces lieux & mourir loin de toi.
Où vais-je ? .... ſi je fuis, le tyran plein de joie
Avec avidité va reſaiſir ſa proie,
Et, pourſuivant le cours de ſes projets affreux,
Il peut, dans ſa fureur, nous immoler tous deux.
Eh bien ! remplis mes vœux : & ſi je te ſuis chère,
Oſe par un ſeul coup terminer ma misère.

ARCÈS.

Comment ?

ORPHANIS.

Il m'eſt plus doux de mourir de ta main.
Lui remettant un poignard.
Arme-toi de ce fer : frappe : voici mon ſein.

ARCÈS, *lui arrachant le poignard.*

Orphanis ! ah, grands Dieux ! .... qu'oſes-tu me preſcrire ?
Je ſens que je ſuccombe : à peine je reſpire....

Non, tu ne mourras point. Je verrois ſans trembler
De la terre ſous moi les voûtes s'écrouler :
Mais m'offrir de ta mort une image ſanglante,
De toutes les horreurs c'eſt la plus accablante...
Eh ! puiſqu'il faut choiſir, rien ne peut m'arrêter.
Tu m'as montré l'écueil : c'eſt m'y précipiter.

ORPHANIS.

Adieu : le Roi bientôt en ces lieux ſe doit rendre ;
Il ſeroit dangereux qu'il nous y vînt ſurprendre,
Il faut nous ſéparer. Mais ſur-tout ſonge bien
Qu'*Orphanis* attend tout & ne commande rien.
Tu connois nos dangers : conſulte, délibère ;
Décide-toi : choiſis : vois ce que tu dois faire.
Si, trahiſſant mes feux, tu peux vivre ſans moi,
J'aurai la fermeté de m'immoler pour toi.
Adieu.

Arcès reſte ſeul dans la plus horrible agitation, & tout ſurpris de ſe voir armé d'un poignard. Ce monologue eſt rempli du pathétique le plus

ſublime. Ce bras, s'écrie-t-il,

Ce bras que la vengeance & l'amour ont armé,
Hélas ! au meurtre encor n'eſt pas accoutumé.

Et plus bas :

Dans le fond de mon cœur déja je crois entendre,
De ce foible vieillard la voix plaintive & tendre.
Je crois le voir tomber ſous mes coups inhumains,
M'implorer, & mourir en me tendant les mains.
Quoi ! je ſuis innocent, & le remords m'accable !
Que ſera-ce grands Dieux ! ſi je deviens coupable ?

Il entend quelqu'un qui s'approche. C'eſt *Iſſa* qui vient lui confirmer ſon malheur. Le Roi, dit-elle, vient de ſortir du Conſeil ; tout retentit des mots d'*exil* & de *ſupplices*. *Orphanis va périr* ! Ce mot le décide ; il s'enfonce

fonce dans l'obſcurité le poignard à la main. *Séſoſtris* paroît dans le fond du Théâtre ; il élève ſa voix, il implore le Ciel pour ſon cher *Arcés*. Celui-ci héſite tout tremblant, jette le poignard & tombe aux pieds de ſon bienfaiteur. Il s'abandonne à tout l'excès de ſon déſeſpoir :

Connoiſſez de ce cœur l'ingratitude affreuſe :
Tandis que vers le Ciel votre voix généreuſe
Sélevoit pour me plaindre & pour me par-
donner,
Votre fils n'aſpiroit qu'à vous aſſaſſiner.

SÉSOSTRIS.

Qui ! moi ! m'aſſaſſiner ! Dieux ! que viens-je
d'entendre !
Hélas ! de tes amis tu perdois le plus tendre.

Orphanis vient pour jouir de l'effet de ſes horribles complots : elle trouve le jeune Prince dans les bras de *Séſoſtris*. Elle ſoutiént juſqu'à la fin la fierté de ſon caractère.

Cœur ingrat, j'ai prévu ta foibleſſe perfide.
Tu te crois vertueux, & tu n'es que timide.

Triomphe, indigne amant. Monte au trône
sans moi :
Je renonce aux grandeurs, à ton amour, à toi.
Regne seul. Mais apprends d'une femme intrépide,
Comment dans les revers un grand cœur se décide.

Après une pause, à Séſoſtris.

Tu peux lui pardonner : ce fut moi dont la main
Conduiſit ſans pitié le poignard dans ton ſein.
Mais ſon amour pour toi trompa mon artifice :
C'eſt moi qui fis le crime.... & voilà mon ſupplice.

Elle ſe tue.

Ce cinquième Acte, Monſieur, eſt rempli de beautés du premier ordre. La ſcène où *Orphanis* entreprend de déterminer *Arcés* à ſe défaire de ſon oncle, eſt un chef d'œuvre d'habileté. Quelques mots trop à découvert, *Orphanis* n'étoit plus écoutée ; ſi elle eût armé tout ſimplement *Arcés* d'un poignard, tous deux devenoient odieux, tous deux révoltoient. Cette ſcène, quand elle ſeroit ſeule, donneroit aux

connoiſſeurs la plus haute opinion du talent de celui qui a ſu la traiter. L'idée de faire arracher le poignard à *Orphanis* par *Arcés*, eſt auſſi heureuſe que neuve, & la précaution de ramener *Iſſa* ſur la ſcène pour achever de décider le jeune Prince par le récit des nouveaux dangers que court ſa maîtreſſe, ne mérite pas moins d'éloges. Tout cela contribue à diminuer le crime d'*Arcès*. Plus il eſt entraîné par les circonſtances, plus il eſt à plaindre. En un mot, l'adreſſe, la terreur, le pathétique ſont portés au plus haut degré dans ce dernier Acte. On reſſent une profonde terreur lorſqu'on voit *Arcès* s'avancer le poignard à la main, & l'on éprouve une volupté délicieuſe lorſqu'il tombe aux pieds de *Séſoſtris*. Quelques perſonnes ont ſaiſi la reſſemblance de ce dernier Acte avec le quatrième de la Tragédie de *Mahomet*, & n'ont pas manqué d'en faire un reproche à M. *Blin*. Ces critiques ignorent ſans doute que M. *de Voltaire* a pris dans la même ſource où M. *Blin* a puiſé, dans *le Marchand de Londres*, le beau quatrième Acte de

ſon *Mahomet*. D'ailleurs, les motifs qui animent *Arcès* & *Seïde*, ne ſont pas les mêmes, & les cataſtrophes ſont différentes. J'avoue que j'aime mieux celle d'*Arcès*. Elle eſt plus ſatisfaiſante pour mon cœur; elle m'effraie & m'attendrit ſans me révolter.

D'après l'expoſé que je viens de vous faire, Monſieur, vous êtes en état de juger de l'ouvrage de M. *Blin de Sainmore*. La marche en eſt ſimple & naturelle, dégagée de toute eſpèce d'épiſodes. Le Poëte eſt preſque venu à bout de remplir cinq Actes avec trois Acteurs. Les principaux caractères ſont tels qu'ils doivent être. Celui d'*Orphanis*, ſur-tout, eſt fierement deſſiné & ſoutenu dans toute ſon énergie juſqu'au dernier vers. *Arcès* eſt jeune, bouillant, impétueux. Le rôle de *Séſoſtris* eſt le plus foible; encore offre-t-il ſouvent de très-grandes beautés. Quant à la diction, elle m'a ſemblé correcte, élégante, féconde en tournures faciles. J'aurois ſeulement deſiré que l'auteur eût corrigé environ une douzaine de vers trop proſaïques, ce qui eſt peu de choſe dans

un ouvrage d'auſſi longue haleine, mais ce qui, quelquefois, y répand un air de négligence qu'on pardonne moins dans une Tragédie que dans tout autre genre de productions.

Au reſte, Monſieur, les applaudiſſemens du Public ont juſtifié le compte avantageux que je vous rends de cette Pièce. Quoiqu'interrompue à la troiſième repréſentation par le voyage de Fontainebleau, quoique donnée dans le temps des fêtes du mariage de Monſeigneur LE COMTE D'ARTOIS, elle a eu treize repréſentations, & elle en auroit eu probablement beaucoup plus, ſi l'auteur ne l'eut retirée au milieu de ſon plus grand ſuccès. Il a fait imprimer, à la tête de cette Tragédie, une fort jolie *Epître à Mademoiſelle de Raucourt* qui a très-bien rempli le rôle d'*Orphanis*; il rend en même-temps juſtice à M. *Molé* qui a déployé le plus rare talent pour le pathétique dans celui d'*Arcès*.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 21 Décembre 1773.

LETTRE XI.

Eloge du Comte Charles Guſtave Teſſin, Sénateur du Royaume de Suède, prononcé le 25 Mars 1771, à l'Académie des Sciences de Stockholm, par le Comte André-Jean de Hæpken, Sénateur du Royaume de Suède, Préſident du Collége de la Chancellerie, Chevalier & Commandeur des Ordres de Sa Majeſté; traduit du Suédois par M. Zabern, Interprète des Affaires Etrangeres. Brochure in-8° *de* 68 *pag. A Paris, chez Piſſot Libraire, Quai de Conti vis-à-vis la deſcente du Pont Neuf.*

CE Diſcours a excité, Monſieur, l'admiration de la Compagnie Littéraire devant laquelle il a été prononcé, & a cauſé, dès le moment de ſa publicité, la plus vive ſenſation à *Stockholm*. Mais, pour bien l'apprécier,

& même pour l'entendre, il eſt néceſſaire de poſſéder à fond l'Hiſtoire de la Suède, de connoître ſon Gouvernement, ſes Loix & les Uſages qui réſultent de ſa conſtitution. L'Orateur ne ſuit point la marche ordinaire des Panégyriſtes qui ne s'attachent, en général, qu'à repréſenter leurs Héros dans les différentes époques de leur vie. M. *de Hœpken* mêle à l'éloge du Comte *Teſſin* le précis des révolutions fréquentes qui ont agité ſa Patrie depuis près d'un ſiècle. Il en indique, en grand homme d'Etat, l'origine & les cauſes; il trace avec une noble franchiſe le caractère de ſes compatriotes, & leur met ſous les yeux, avec une généreuſe hardieſſe, le tableau frappant de leurs vices & de leur corruption. Quoique ce Diſcours ait été prononcé dix-ſept mois avant la révolution de 1772, M. *de Hœpken* ſembloit dès-lors dire aux Suédois qu'il ne leur reſtoit d'autre alternative, que d'abandonner leur deſtinée aux ſoins & aux lumières d'un Monarque abſolu, ou de s'attendre à ſubir le ſort qu'éprouve

aujourd'hui la Pologne, envahie & démembrée.

Le Comte *Teſſin* nâquit le 5 Septembre 1695, du Comte *Teſſin*, Sénateur & Grand-Maréchal, & d'*Edwige-Eléonore* Comteſſe de *Stenbeck*: il fut le dernier rejetton d'une famille qui eut en Suède une durée très-courte, mais brillante. *Charles-Guſtave Teſſin*, digne objet de ce bel *Eloge*, fut ſucceſſivement créé Sénateur du Roi & du Royaume de Suède, Préſident du Collége de la Chancellerie, Grand-Maréchal, Gouverneur du Prince-Royal, Chancelier de l'Univerſité d'*Abo*, Chevalier, Commandeur, & Chancelier des Ordres de Sa Majeſté, & Chevalier de l'Ordre de l'Aigle-Noir.

Le Roi de Suède avoit établi des *Intendans d'Ordre* *, & le Comte *Teſſin* père étoit un des principaux. Le fils, qui alloit commencer le cours de ſes voyages en Europe, devoit,

* Ces *Intendans* ont, en Suède, l'inſpection ſur les bâtimens & ſur les jardins du Roi, & ſont, par la nature de leur Charge, les protecteurs des Beaux Arts.

selon les instructions que le Roi lui avoit données, observer tout ce qui est relatif à la Police. » Ce terme, » Messieurs, dit l'Orateur, réveille » dans vos esprits l'idée de ce grand » art qui unit & retient dans l'ordre » une multitude nombreuse, qui exige » une infinité de connoissances, & la » plus grande de toutes, celle de » l'homme: connoissance qui devient » plus difficile & se complique davan- » tage à mesure que le concours d'hom- » mes augmente, & que les caractè- » res originaux se multiplient. Car, » qu'est-ce que la multitude ? Disper- » sés & isolés, les hommes sont tran- » quiles: réuniſſez-les, ils s'irritent » & s'enflamment mutuellement, sem- » blables aux nuages qui, par leurs » chocs & leurs rencontres, se heur- » tent, s'embrasent, & font partir de » leur sein l'éclair & la foudre. Les » Loix & les Coutumes d'une Bour- » gade peuvent-elles régir une grande » Capitale ? Ne faut-il pas les changer » pour les accommoder aux temps & » au nombre des habitans ? L'art de » conduire les hommes est-il toujours

L'Orateur trace ici le tableau de la Police de Paris. » Une Ville qui renferme, pour ainſi dire, un Univers, » où l'on peut voir d'un coup d'œil » les extrêmités oppoſées dans tous » les genres, la grandeur & le néant, » la magnificence & la misère; où » les Sciences, les Arts & l'Induſtrie » habitent à côté de l'ignorance, de » la ſtupidité & de la pareſſe; où » brillent de grandes vertus, & plus » encore des qualités qui les imitent; » où proſpèrent de grands vices qui » ſe cachent ſouvent ſous une autre » forme & qui ſe gliſſent par-tout » avec d'autant plus de facilité que la » Loi a peine à les reconnoître. Re- » préſentons-nous, Meſſieurs, la con- » fuſion que des penchans ſi oppoſés » devroient faire naître chez un Peu- » ple vif & plein de paſſions, s'ils » n'étoient pas contenus par l'auto- » rité & la ſageſſe; & lorſque nous » voyons que ce mêlange monſtrueux » a de la ſolidité, de l'harmonie & de » l'ordre, qu'il entretient la vie, la » ſureté & le plaiſir, qu'il excite le » génie dans tous les genres, qu'il

» alimente & fait prospérer les Scien-
» ces, qu'il multiplie les Arts & leur
» donne une infinité de formes ; nous
» sommes obligés de reconnoître que
» l'homme n'est jamais plus admira-
» ble que quand il cherche à imiter
» les Loix par lesquelles le Créateur
» gouverne cet Univers qui, aban-
» donné à son inertie, retomberoit
» dans le cahos & le désordre, mais
» qui, animé par l'esprit de Dieu, pré-
» sente constamment un spectacle de
» merveilles. «

Le Comte *Tessin* fut en Suède le protecteur des Arts ; il en avoit puisé le goût en France, où il avoit été chargé de négociations importantes, & où son esprit, ses talens & l'aménité de ses mœurs l'avoient fait généralement estimer. » Enrichi de tant
» de connoissances, dit l'Orateur, il
» s'étoit fait distinguer chez un Peuple
» plein de goût, de sçavoir & de po-
» litesse ; mais il falloit un temps plus
» considérable pour que son mérite
» produisît le même effet sur l'esprit
» d'une Nation qui, élevée parmi les
» exercices militaires, ne sçavoit don-

» ner du prix qu'aux qualités qui for-
» ment les Héros guerriers, qui accou-
» tumée à repoſer ſous la tente, ne
» mettoit aucune différence entre une
» chaumière & un palais, qui enfin
» ne voyoit dans un tableau que la
» toile, & jugeoit d'un chef-d'œuvre
» de l'Art par la qualité du métal dont
» il étoit fabriqué. Sa place d'*Inten-*
» *dant de la Cour*, qu'il exerçoit ſous
» l'inſpection de ſon père, paroiſſoit
» exiger en quelque façon qu'il don-
» nât une nouvelle exiſtence à tout.
» On manquoit de matériaux dans tous
» les genres; il n'y avoit perſonne qui,
» en mettant la main à l'œuvre, pût
» laiſſer entrevoir quelque lueur de
» ſuccès. Appelloit-on des Etrangers
» dans le pays pour inſtruire l'igno-
» rance? L'ignorance vouloit qu'on la
» rendît ſçavante en un inſtant. On
» n'avoit pas même aſſez de lumiè-
» res pour être étonné de l'avantage
» qu'un eſprit exercé a ſur les au-
» tres, & on regrettoit ſeulement que
» l'argent Suédois dût paſſer entre les
» mains des Etrangers. Seroit-il poſ-
» ſible, Meſſieurs, que la partie éclai-

» rée de la Nation ſe rappellât le ſou-
» venir des ténèbres où la Suède étoit
» alors plongée, ſans verſer des lar-
» mes d'attendriſſement & de recon-
» noiſſance ſur les cendres de ces
» grands hommes qui ont étendu
» parmi nous l'empire du goût & du
» génie, qui ont procuré l'aiſance à
» pluſieurs habiles ſujets, & ont re-
» tenu dans le Royaume des gens à
» talens que d'autres pays nous en-
» vioient, & que dans ce moment
» même ils cherchent à nous enle-
» ver encore «. On peut juger de l'é-
tat d'ignorance & de barbarie où étoit alors la Suède, relativement aux Arts, par quelques traits que le Comte *Teſſin* rapporte lui-même dans ſes lettres. Il dit que, du temps de *Chriſtine*, le célèbre *Bourdon*, Peintre François, trouva cinq tableaux du *Corrège* dans les écuries de la Reine, où ils ſervoient à fermer des ouvertures de fenêtres. *Chriſtine* connoiſſoit alors ſi peu la valeur de ces monumens précieux de l'Art, qu'elle étoit ſur le point de les donner en préſent au Peintre qui en avoit fait la découverte. Le

Comte *Teſſin* ajoute qu'un nombre conſidérable de tableaux, peints par les plus Grands-Maîtres & tranſportés en Suède pendant la guerre qu'on appelle *de trente ans*, s'y étoient pourris ſucceſſivement, les uns dans des caves, les autres dans des greniers.

Cet éloge du Comte *Teſſin*, ſemé de détails admirables de politique, préſente encore, Monſieur, pluſieurs morceaux de la plus mâle éloquence; on y découvre les grandes vues d'un homme d'Etat, & l'ame ſenſible d'un citoyen. Le Comte de *Hœpken*, qui l'a prononcé, eſt un des beaux génies de ſon ſiècle; il joint à un eſprit pénétrant, des connoiſſances vaſtes & une expérience conſommée dans les affaires. Son coup d'œil profond & ſon ſtyle ſerré lui ont fait donner le nom de *Tacite du Nord*. Vous ſerez charmé ſans doute, Monſieur, de connoître plus particulièrement cet illuſtre perſonnage. Le Comte *de Hœpken* fut créé Sénateur en 1747, âgé ſeulement de trente-huit ans. Au commencement de 1752, il ſuccéda au Comte *Teſſin* dans la place de Préſi-

dent de la Chancellerie; mais ayant eſſuyé des dégoûts de la part de la Diète de 1761, il demanda & obtint ſa démiſſion. Les Etats de Suède ſentirent bientôt le beſoin qu'ils avoient des lumières & des conſeils de ce Sénateur. Ils le preſſèrent de rentrer dans le Sénat; mais toutes leurs ſollicitations furent infructueuſes. Le Comte *de Hœpken*, auſſitôt après ſa démiſſion, ſe retira dans ſes Terres où il a vêcu depuis en véritable Philoſophe, partageant ſes jours entre l'éducation d'un fils, les plaiſirs de l'étude & les charmes de l'amitié. Depuis peu, le Roi de Suède qui connoiſſoit ſon rare mérite, lui a écrit la lettre la plus ſublime pour un Souverain & la plus glorieuſe pour un Sujet, afin de l'engager à quitter ſa retraite & à reprendre ſa place au Conſeil de la Nation. Le Comte *de Hœpken*, qui a vu ſuccéder un Gouvernement heureux aux temps de trouble & d'anarchie ſous leſquels il avoit déſeſpéré de pouvoir ſe rendre utile à ſon pays, s'eſt fait un devoir de déférer aux deſirs du Roi, & de ſeconder les travaux d'un

Prince dont toutes les actions portent l'empreinte de ſa ſageſſe & de ſon amour pour le bien-public.

Trois choſes me frappent dans cet *Eloge*, Monſieur : celui qui en eſt l'objet, un des plus grands hommes & des hommes les plus aimables que la Suède ait produits ; le Panégyriſte, génie éminent, ame Romaine ; le Traducteur qui lui-même doit exciter votre admiration. M. *Zabern*, né en Alſace où il a fait d'excellentes études grecques & latines, ne ſçavoit pas, il y a cinq ans, lorſqu'il fut admis dans le Bureau des Interprètes des Affaires Etrangères, d'autre langue vivante que l'Allemand. Il avoit lû beaucoup de François ; mais il n'oſoit ni le parler, ni l'écrire. Il traduit aujourd'hui, avec la plus grande facilité, la plupart des langues de l'Europe dans la nôtre, particulièrement le Suèdois, auquel il s'eſt attaché. Sa verſion de l'ouvrage de M. *de Hœpken*, correcte, facile, élégante & nombreuſe, feroit honneur à nos meilleures plumes.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 23 Décembre 1773.

LETTRE XII.

*Manuel des Epoux, ou Maximes de conduite dans le Mariage: Traité de Plutarque, traduit par M***. Brochure* in-12 *de 96 pages. A Paris, chez Valade Libraire, rue ſaint Jacques vis-à-vis de celle des Mathurins.*

LES conſeils que renferme cet opuſcule, conviennent également, Monſieur, aux époux heureux & malheureux. Le Philoſophe de Chéronée donne à la claſſe nombreuſe de ces derniers, le plan de conduite qu'ils doivent obſerver pour adoucir le poids du joug conjugal; il enſeigne aux autres les moyens & les petites adreſſes qu'ils doivent employer pour être long-tems fortunés dans leur union.

Plutarque prémunit l'ame des maris contre le découragement que leur inſpire quelquefois, dans les premiers jours du mariage, le caractère encore

peu connu de leurs femmes. » En
» Béotie, dit-il, la jeune mariée porte
» sur son voile une couronne faite
» d'une plante nommée *Asparagonia*
» qui est armée d'épines très-piquan-
» tes, mais qui produit un fruit ex-
» trêmement doux. L'épouse peut res-
» sembler à cette plante; elle peut,
» au commencement, montrer, dans
» ses manières, quelque chose de rude
» & de choquant. Mais ne la fuyez pas,
» ne vous rebutez pas de ces premiers
» essais; vous trouverez en elle une
» aimable compagne qui sera la dou-
» ceur de votre vie. Un homme qui,
» dans les premiers temps de son ma-
» riage, ne trouvant pas dans une
» jeune femme toute la complaisance
» qu'il desire, renonceroit à elle pour
» toujours, ressemble exactement à
» celui qui laisseroit à d'autres le rai-
» sin mûr, parce qu'il auroit goûté
» l'âpreté du verjus. Bien des femmes
» font mauvais ménage avec leurs ma-
» ris, parce qu'il y a eu quelque chose
» qui leur a déplu au commencement
» de leur union. N'est-ce pas là se pri-
» ver du miel, après avoir souffert la

» piqûre de l'Abeille ? Les époux doi-
» vent, sur-tout dans les commence-
» mens, éviter avec soin les querelles
» & les offenses. Nous voyons que les
» vases formés de plusieurs pièces col-
» lées ensemble, quand ils sont en-
» core nouveaux, se décollent au
» moindre effort; mais avec le temps
» leurs parties s'uniffent de manière
» que le fer & le feu peuvent à peine
» les séparer. «

Avis aux femmes jalouses. » L'u-
» sage des Rois de Perse est que leurs
» épouses légitimes soient assises au-
» près d'eux dans leurs repas, & man-
» gent à la même table; mais, lorsqu'il
» prend fantaisie au Roi de se livrer
» au vin & à la volupté, il congédie
» les Reines & fait venir ses Concu-
» bines & ses Chanteuses; conduite
» fort prudente, en ce qu'il évite de
» faire partager à ses épouses ses dé-
» bauches & son ivrognerie. Si donc
» quelque particulier, aussi incapable
» que ces Monarques de réprimer ses
» passions, appelle dans la débauche
» quelque Courtisane ou quelqu'une
» de ses Esclaves, sa femme, au lieu

» de s'en indigner, au lieu d'entrer » en fureur, feroit bien de se dire à » elle-même : *C'est par égard pour moi* » *que mon mari s'est adressé à d'autres ;* » *il auroit cru m'outrager en me rendant* » *complice de ses excès* «. Combien de maris souhaiteroient que leurs épouses eussent assez de logique pour raisonner comme ces bonnes Reines de Perse ! J'ai cependant peine à croire que ces Reines si respectées fussent aussi contentes que le dit *Plutarque*, & qu'elles n'eussent pas mieux aimé un peu moins d'égards & de dignité de la part de leurs maris.

La maxime suivante sera surement sifflée de nos petites-maîtresses. » La » lune est plus lumineuse & plus brillante lorsqu'elle est éloignée du soleil ; à mesure qu'elle s'en approche, elle s'obscurcit & disparoît. » Dans le mariage ce doit être le contraire ; une femme vertueuse n'aime » guères à se montrer qu'avec son » époux. En son absence elle garde » la maison, & vit dans la retraite «. Comme les mœurs & les opinions changent ! Ce que *Plutarque* recom-

mandoit aux belles Grecques de ſon temps comme une vertu, ſeroit aujourd'hui regardé, dans un certain monde, comme un ridicule. Il n'eſt plus de l'étiquette Françoiſe qu'une femme du bon ton paroiſſe en public avec ſon mari; cette indécence ſe pardonne à peine à des Bourgeois.

Vous applaudirez, Monſieur, à la ſageſſe de ces deux autres préceptes. » Si l'auſtérité d'une femme n'eſt tempérée par aucune grace, & que la » Nature l'ait faite ainſi, il faut que » ſon mari s'accommode à ce caractère. *Phocion*, preſſé par *Antipater* » de faire en ſa faveur quelque choſe » qui n'étoit pas honnête, lui répondit: *Je ne puis pas être tout-à-la-fois* » *votre ami & votre flatteur.* Il faut de » même que le mari d'une femme » ſage & auſtère ſe diſe: *Je ne puis* » *pas trouver dans la même perſonne la* » *vertu d'une épouſe & les manières* » *flatteuſes d'une Courtiſane* «.

Platon exhortoit, avec un ſoin particulier, les vieillards à reſpecter la préſence des jeunes gens, afin que ceux-ci les reſpectaſſent à leur tour,

» Car, disoit-il, par-tout où les vieil-
» lards n'ont point de réserve, là les
» jeunes gens n'ont ni pudeur ni rete-
» nue. Maris, souvenez-vous de cette
» maxime; ayez encore plus de dé-
» cence avec vos femmes qu'avec
» qui que ce soit; songez que le lit
» conjugal sera pour elles une école
» ou de vertu ou de libertinage «.

Plutarque veut que tous les biens soient communs dans le mariage. » Si
» la Nature a établi la nécessité de l'u-
» nion des deux sexes pour produire,
» c'est afin que, confondant ensemble
» ce que chacun auroit fourni, le pro-
» duit qui en résulteroit fût commun
» à tous deux, & qu'aucun ne pût
» distinguer ou déterminer ni ce qui
» est à lui, ni ce qui est à l'autre. Or
» il en doit être des biens des époux
» comme de leurs enfans. Il faut
» que tout soit versé, mêlé, confondu
» dans une seule masse où l'on ne dis-
» tingue plus sa part ni la part de
» l'autre, mais où le tout fait la part
» de chacun, sans qu'il y ait rien d'é-
» tranger à aucun d'eux. Un mêlange
» de vin & d'eau, même quand l'eau

Le Traducteur ajoute
tes de *Plutarque* deux aut
plus générales, & qui re
peu de mots l'art de bien
le mariage ; les voici : l
ſe bien convaincre qu'il
ment néceſſaire de partag
de cet état comme ſes
qu'il n'y a point ſur la te
heur ſans mêlange ; la ſec
beaucoup de complaiſanc
mander peu, beaucoup d
& n'en pas trop attendre.
roit en ajouter une troi
de conſeiller aux époux
mettre dans l'eſprit qu'ils
de choſe près, autant de
que l'autre.

pas moins propres à fournir des réflexions utiles. Vous y retrouverez surtout, Monsieur, ce bon sens admirable qui caractérise tous les ouvrages de ce Philosophe. La traduction de cet opuscule est suivie d'un précis très-court de ce qui s'observoit dans les mariages des Anciens ; c'est un morceau détaché d'un plus grand ouvrage dont on s'occupe & qu'on se propose de donner dans quelque temps au Public. J'aurai soin de vous en rendre compte lorsqu'il paroîtra.

*A tous les Penseurs, Salut. Par Madame la Comtesse de B***. Brochure in-8° de 28 pages ; à Paris chez Delalain rue de la Comédie Françoise.*

LA production nouvelle que je vous annonce, est un opuscule de morale. A ce mot je crois voir un air sérieux se répandre sur tous vos traits : ne vous effrayez pas, Monsieur. Quand vous aurez lu les jolies choses que l'on nous dit, il pourra très-bien arriver

que la Morale deviendra votre paſſion, & que tout votre deſir ſera d'en faire un cours complet ſous le nouveau Profeſſeur. Il s'agit dans cette Brochure de montrer toute l'injuſtice des hommes envers les femmes. Madame la Comteſſe *de B**** fait le parallèle des deux sèxes. » Vous poſſé» dez l'orgueil du bien, dit-elle; nous » n'en avons que l'amour. Vous avez » créé le mot *Bienfaiſance*; nous n'au» rions jamais eu cet eſprit là. Con» tentes de l'exercer, de la ſentir, nous » ſçavons mieux enrichir le pauvre » que la langue; & l'énergie de l'ame » n'eſt rien près de celle de l'expreſ» ſion. Demandez plutôt aux Qua» rante. Avons-nous, d'ailleurs, des » écoles de Droit où l'on n'apprend » qu'à être injuſte en cas de beſoin; » des bancs de Théologie où l'on ne » s'entend guères, des Inquiſiteurs qui » brûlent les hommes pour leur bien? » Nous aidons votre enfance, nous » conſolons votre vieilleſſe, nous » ſommes le charme de vos plus belles » années. C'eſt dans nos yeux que

» vous puiſez l'émulation dont un de
» nos regards eſt la récompenſe ; &
» en vérité, tout cela ne vaut pas le
» talent eſſentiel d'un Agréable qui
» trompe vingt femmes pour montrer
» une liſte. Encore ſi nous avions de
» l'eſprit ſans qu'il y parût, on nous
» paſſeroit quelque choſe ; mais nous
» nous aviſons de mettre en valeur
» les dons de la Nature ! Elle ne comp-
» toit pas là-deſſus, elle nous aban-
» donnera, & puis nous diſputerons,
» nous nous battrons, nous ſerons
» bien intolérantes, bien obſtinées,
» bien vaines, des *manières* d'hommes
» enfin ; le beau plaiſir ! Rentrons dans
» la médiocrité qui nous fut preſcrite.
» Il ne nous appartient pas d'envahir
» les places que nos maîtres ont tant
» de peine à garder. Ils nous défendent
» d'être ſolides ; tâchons de leur de-
» venir agréables. Ils nous y invitent
» de ſi bonne grace ! Voyez leur in-
» dulgence : que nous raiſonnions de
» l'Opéra-C[illegible]que, ils le veulent bien.
» Au fond, i[illegible]e ſont pas méchans ;
» mais, apprécier un ouvrage de mo-

» rale, juger une pièce de théâtre, » admirer l'écrivain éloquent, le poëte » ſublime ; leur trouver du génie, » quoique nous les comprenions : » voilà ce qui nous fait tort, voilà » ce qui les choque, & m'indigne- » roit moi-même, ſi l'on ne m'avoit » pas aſſuré qu'il eſt convenable » d'avoir ſon ame en paix. Il faut m'en » croire. Une femme raiſonnable doit » *parfiler*, médire, cauſer avec ſon » Médecin, inſtruire ſon perroquet & » ſe coëffer avec goût, pour qu'on ait » bonne opinion d'elle. A l'égard de » ſes occupations, on lui permettra » d'économiſer, afin que les Demoi- » ſelles de l'Opéra achetent des dia- » mans & ſe bâtiſſent des palais. » C'eſt ainſi, Monſieur, que l'on s'y prend pour faire aimer la morale. N'admirez-vous pas les vérités importantes cachées ſous cette agréable ironie ? Il n'y a rien à répliquer à de tels argumens, & Madame *de B**** peut défier tous les pédans actuels & futurs. Peut-être n'entend-elle pas leur langue : ce qu'il y a de bien certain, c'eſt qu'ils n'entendront jamais la ſienne.

Madame la Comteſſe *de B**** raconte qu'elle étoit un jour dans une maiſon où s'étoient raſſemblées pluſieurs femmes fort jolies, très-inſtruites, & qui n'affichoient rien, pas même la modeſtie. C'étoit un lundi gras; ces Dames alloient partir pour le bal; elles convenoient de la prééminence de notre ſexe. Ne voilà-t-il pas un homme franc & prudent, charmant & ſolide, qui vient ſérieuſement les contredire. Cela commençoit à devenir embarraſſant; car il débitoit de très-bonnes choſes. Jugez-en par ſon Diſcours qui m'a paru plein d'eſprit, d'adreſſe, & même d'éloquence. » Meſ» dames, diſoit-il, vous êtes la por» tion la plus intéreſſante de la So» ciété. Elle n'a de lien que par vous. » La bonne foi, la candeur, & mille » autres vertus triomphent de votre » éducation. On la néglige; mais la » main de l'homme ne peut éteindre » le rayon de la Divinité. Vous avez » des lumieres naturelles, & le cou» rage d'en acquérir, quoique les ſuc» cès ne vous ſoient pas permis. Quand

» il vous plaira, vous aurez les forces
» néceſſaires pour égaler le sèxe, dont
» les premières années ne ſont pas
» perdues pour l'étude. Vous arrivez
» au but pendant qu'il calcule les diſ-
» tances; & le terrein qu'il ſillonne
» avec effort, vous le parcourez légè-
» rement. Preſque tous vos défauts
» ſont le crime des hommes, de ce
» sèxe vain, qui prend ſon uſurpation
» pour des droits & votre bonté pour
» de la foibleſſe. Ce ſont vos charmes
» qui l'attirent, ce ne ſont point vos
» qualités; & c'eſt vous qu'il accuſe
» d'être frivoles! Il vous condamne à
» l'ignorance, ſous peine du ridicule.
» Il calomnie la ſageſſe qui lui réſiſte,
» ſçait feindre des ſentimens; &, ſi
» vous y croyez, le mépris, l'ingra-
» titude ſont le prix du bienfait. Il
» vous redemande l'honneur dont il
» vous a privées, ce dépôt qu'il vous
» confie & vous arrache, & penſe ne
» vous rien devoir, quoiqu'il vous ait
» tout ravi. Votre confiance, vos ſa-
» crifices & ſes ſermens ne l'engagent
» point envers vous. Il n'oſeroit trom-

» per un être de même sèxe que lui ;
» mais vous n'oppoſez à la mauvaiſe
» foi que l'honnêteté, les larmes, le
» malheur ; & ce sèxe cruel, s'il eſt
» sûr de l'impunité, ne connoît pas
» même le repentir. L'union qui de-
» vroit être la plus délicieuſe, devient
» la ſource de vos peines, j'oſerai le
» dire, de vos fautes. La Nature en
» gémit, la raiſon s'y oppoſe, & l'Etre
» Suprême n'a pu le vouloir ; il donna
» une compagne à l'homme ; il ſe plut
» à l'embellir, & ce fut le préſent d'un
» Dieu. Il ne dit point : je te livre une
» eſclave ; tu ne pourrois la mériter,
» je te permets de l'aſſervir. Il dit : je
» t'aſſocie une créature digne de moi ;
» je n'ai plus rien à faire pour ton
» bonheur, ni même pour ma gloire....
» & il ne fit plus rien. »

Comme on étoit preſſé pour le bal, tous ces grands raiſonnemens ſeroient reſtés ſans replique, s'il n'étoit entré ſur le champ une grande Dame bien prude avec un pédant qu'elle appelloit ſon bel-eſprit, & tout auſſitôt l'homme aimable de diſparoître. On inſtruit la prude du ſujet de la converſation ; on

lui demande ſon avis. Elle fait d'abord la femme modeſte & qui ſe défie d'elle-même; cependant elle finit par proteſter qu'elle eſt forcée de convenir que les femmes d'aujourd'hui ne ſont pas *ſoutenables*; qu'elles ont des loges à tous les Spectacles, des Maîtres de langues, des éventails Anglois, & conſéquemment qu'elles n'ont plus de mœurs; que l'obéiſſance eſt leur partage. Au reſte, dit-elle en regardant le bel-eſprit qu'elle avoit amené, je me ſoumets à l'opinion de Monſieur qui ne ſe trompe jamais; & le pédant ſe mit à faire des citations Latines, des critiques ſans fin; puis il attribua aux femmes les ſottiſes des hommes. Devinez qui répondit victorieuſement à ce vilain pédant là? Une jolie femme en habit de Marmotte qui pétilloit d'impatience, & dont la frivolité, ſuivant elle-même, conſiſtoit à être *citoyenne*, *épouſe*, *mère tendre*, *amie* [illegible], *fille reſpectueuſe & ſenſible*. Qui croiroit jamais, Monſieur, que tout cela ſe trouvoit ſous l'habit d'une Marmotte qui alloit danſer à l'Opéra? Mais cette jolie femme parle

encore mieux au bal que dans un cercle. Il faut qu'elle ſoit inſpirée par l'influence du lieu. » Le bal étoit nombreux ; j'y vis des hommes qui ſe mettoient à notre ton, comme s'il leur eût été familier. Cela m'étonna. Pour la jolie Marmotte, elle ne s'étonnoit de rien. Nous danſons mieux qu'eux, diſoit-elle, & nous regnons auſſi-bien. En Allemagne, en Ruſſie on ſçait cela ; en Angleterre on s'en ſouvient. — Et leurs grands Livres ? — Nous les jugeons. — Leurs ſyſtêmes ſont fort beaux ! — Je ne m'en ſoucie point ; il ne me plaît pas d'être une machine. — Mais quelle découverte avons-nous faite ? — Nous faiſons plus ; on ne nous apprend rien ; nous devinons tout. — Et le ſecret des Francs-Maçons ? — C'eſt le ſeul qu'ils gardent ; nous le leur laiſſons par égards. — Mais, Madame ! — Eh bien, ſi vous vous fâchez, cela vous fera tort, car je ne vous tuerai pas. »

Madame *de B**** ſe ſentoit diſpoſée à adopter le ſentiment de la Marmotte : heureuſement elle ſe rappelle l'homme ſenſible & galant qui avoit

défendu les femmes, & ce ſouvenir lui fait penſer qu'il peut bien s'en trouver quelques-uns parmi nous qui méritent qu'on leur pardonne. » Sans lui, dit-» elle, ſans l'indulgence d'un ſeul, » j'allois me révolter contre l'orgueil » de tous : j'allois penſer, je ne le » diſſimulerai pas, que les femmes » préſident au Conſeil, au Sénat, à » l'Armée ; à Conſtantinople où on les » enferme ; aux aſſemblées de Sçavans » où l'on n'a garde de les recevoir ; » par-tout, en un mot, par-tout, » comme la Divinité, &, comme elle, » ſans être apperçues. Combien je » m'abuſois ! J'en rougis ; je n'ai point » d'excuſes : mon ſiècle eſt éclairé ; » l'erreur ſeroit un crime. Ils ne ſont » plus ces temps d'ignorance où l'on » admiroit les Romaines, les Spartia-» tes, les Françoiſes, où l'on nous » trouvoit de l'héroïſme, des qualités » & des vertus. La Poëſie, la Pein-» ture, la Muſique, diſoit-on, nous » devoient leur origine ; la Philoſophie, » ſes modèles, & le rêve de la vie, » tout ſon charme. La Chevalerie aug-» menta notre réputation. Les vain-

» queurs du monde recevoient nos
» loix, connoiſſoient la fidélité, pro-
» tégoient l'innocence. L'amour étoit
» un Dieu; il formoit des Héros. Nous
» étions l'ame des nations; les hom-
» mes étonnoient l'Univers. Aujour-
» d'hui on le décompoſe, on l'analyſe,
» on nous y compte pour rien, & l'on
» nous fait juſtice. Au vrai, que ſom-
» mes-nous dans cet Univers? Son
» enchaînement, dont un connoiſſeur
» ſçait le ſecret, n'affermit point notre
» ame contre les pleurs d'un infortu-
» né. Je le répète, nous avons des
» mœurs, de la ſenſibilité, des prin-
» cipes, nous ne faiſons point de pro-
» grès. Auſſi, depuis qu'ils ne croyent
» pas même à nous, regardez; tout
» va au mieux. Le monde eſt rempli
» d'eſprits-forts & de caractères foi-
» bles. On n'a plus que la conviction
» de ſon mérite. On calcule; on ne
» tient qu'à ſoi. On eſt l'amant de tou-
» tes les femmes; on ne porte pas,
» comme autrefois, les couleurs d'une
» ſeule.....& vivent les Arlequins!
» ils font rire. S'ils ont froid ſous leur
» léger vêtement, ils s'enveloppent

» du manteau d'*Epicure*, qui ne les » réchauffe pas trop. L'ennui les ga- » gne ; ils courent, ſans lui échapper ; » le bonheur les fuit, le plaiſir les » endort, l'abandon les réveille, & » voilà comme on jouit ! Mais nous, » nous ne ſçavons pas même végéter » philoſophiquement. »

Il faut l'avouer, Monſieur, il n'appartient qu'aux femmes, lorſqu'elles ont de l'eſprit, d'écrire avec cette légèreté, ce feu, ces ſaillies, cette grace, cette fleur d'agrément & de délicateſſe. Toutes les études du monde ne nous donneront jamais ces tournures piquantes qui ſe préſentent à elles ſans qu'elles les cherchent ; mais il faut convenir auſſi qu'il eſt bien rare, même aux femmes les plus favoriſées de la Nature, de poſſéder à un auſſi haut degré que Madame la Comteſſe *de B****, un talent auſſi aimable.

La Clef du Commerce, ou les Changes démontrés, contenant la qualité de l'Or & de l'Argent, avec leurs différens titres, les proportions de l'un à

l'autre pour les matières monnoyées, tant en France que dans toutes les Places de ſa correſpondance, calculées d'après la valeur intrinsèque & numéraire, pour laquelle le marc d'or & d'argent pur auroit cours dans chaque Etat; les parités réſultantes de ces mêmes valeurs intrinsèques pour l'établiſſement des Changes; le rapport des poids de ces mêmes Places avec les poids de France; ſuivi de Tables qui indiquent la dénomination, le poids, le titre & la valeur en argent de France de toutes les monnoies des principaux Etats de l'Europe; avec un Traité d'arbitrages ou combinaiſons de Changes, terminé par de nouveaux Tarifs tout faits ſur les Changes étrangers; avec des Obſervations très-ſimplifiées pour les faire ſoi-même; par M. Antoine Crouzet; un Volume in-8° de 300 pages; à Paris chez Duſour, Libraire rue de la Juiverie près de la Madeleine en la Cité; & chez le Jay, Libraire rue Saint Jacques.

LE titre même de ce Livre ſuffit, Monſieur, pour vous en faire con-

bliſſement qu'ait dans la ſuite eſſuyé cette livre, elle a toujours conſervé ſon nom, qui même s'eſt introduit dans divers Etats de l'Europe. Les Anglois comptent par livres, ſols & deniers ſterlings; les Hollandois, par livres, ſols & deniers de gros, & toutes ces livres n'ont rien de commun entr'elles que leur dénomination.

Comme la valeur numéraire des eſpèces n'a rien de fixe & ne dépend uniquement que du caprice des hommes, l'auteur en conclud que, pour trouver le juſte rapport de la monnoie d'un pays avec celle d'un autre, il eſt néceſſaire de calculer ſur la valeur intrinſèque des monnoies. Cette valeur intrinſèque eſt donc celle à laquelle il s'attache, & qu'il établit pour la baſe du change dans le commerce. Il obſerve que la proportion entre le prix de l'or & celui de l'argent a beaucoup varié dans l'Europe. Cette proportion réſulte, en effet, d'une eſtimation générale que font les Nations commerçantes, & cette eſtimation dépend de l'abondance des mines plus ou moins grandes de l'un de ces deux

métaux. En l'année 1100, l'estimation étoit d'un à dix, c'est-à-dire que, pour un marc d'or, on en recevoit dix d'argent; &, comme l'argent est devenu plus abondant, la différence a toujours augmenté; elle roule aujourd'hui, dans tous les Etats de l'Europe, d'un à quatorze ou quinze; cependant à la Chine elle est encore d'un à dix. L'époque connue du commencement des variations dans nos monnoies, est le regne de *Philippe I*, où les deniers d'argent avoient un tiers d'alliage en cuivre; &, comme ils faisoient toujours la douzième partie du sol, & le sol la vingtième partie de la livre, il y avoit alors un tiers de différence intrinsèque de la livre de ce temps-là à la livre de *Charlemagne*. Du temps de *Saint Louis*, environ cent ans après, cette différence étoit de trois quarts, & ceci est d'autant plus à remarquer que, lorsque dans la suite l'affoiblissement devint plus considérable, les peuples demandoient de la monnoie forte, comme au temps de *Saint Louis*.

M. *Crouzet* prétend avec justice que l'altération des monnoies tourne tou-

jours au détriment des Souverains qui la permettent & l'autoriſent. « Que » dans un beſoin de l'Etat, dit-il, un » Miniſtre imprudent permette, pour » une ſomme, à des Traitans, de faire » des demi-écus d'un argent moins » fin de la moitié que celui des écus, » & cependant de la valeur numéraire » d'un demi-écu, enſorte que pour » deux demi-écus on paye la valeur d'un » écu, il eſt évident qu'un payement, » qui ſe fera en demi-écus, ne contien- » dra que la moitié de l'argent du » payement qui ſe fera en écus : l'ha- » bile Négociant & l'Etranger feront » leurs payemens en demi-écus, & » tâcheront de recevoir en écus, » qu'ils feront refondre en demi-écus » avec profit de moitié. Le Roi ne » ſera plus payé qu'en demi-écus, & » ce qu'il aura tiré de cette fabrica- » tion tournera à ſa perte & à celle » de l'Etat, en faveur de l'Etranger ».

Quelques-uns de nos Rois, dans des néceſſités preſſantes, ont eu recours à cet artifice groſſier. *Philippe de Valois* & *Jean* recommandoient aux Maîtres des monnoies de tenir le

cas ſecret, ſous peine de punition; mais ils étoient bientôt obligés de décrier eux-mêmes cette fauſſe monnoie. *Philippe*, dans ſon Ordonnance de 1350 ſur les doubles Tournois, dit à ſes Officiers des monnoies *de faire allaier par les marchands; & défenſes aux Tailleurs & autres Officiers de révéler ce fait, mais le tenir ſecret, & jurer ſur les ſaints Evangiles.* Le Roi *Jean* ajoute à ce Mandement pour pareille choſe : *Sur le ſerment que vous avez au Roi, tenez cette choſe ſecrette le mieux que vous pourrez, car ſi par vous eſt ſçu, vous en ſerez punis de telle manière que tous autres y auront exemple.* Et ailleurs : *Tenez la choſe ſecrette; ſi aucun vous demande à combien les Blancs ſont de loi, feignez qu'ils ſont à ſix deniers; gardez ſi cher comme vous avez vos honneurs, qu'ils ne ſçachent la loi par vous.*

Nous avons un exemple à peu près ſemblable d'altération dans les monnoies, arrivé en 1674, ſous le miniſtère de *Colbert*. Il eſt difficile de concevoir comment ce grand Miniſtre, qui rétablit l'ordre dans les finances

du royaume, a pu faire cette faute. Il s'agit de la fabrication des pièces de quatre sols ; la différence de leur matière & de celle des écus, dont elles faisoient cependant partie, étoit de plus d'un cinquième d'alliage : en-sorte que celui qui recevoit un payement en cette monnoie, recevoit un cinquième de moins en poids d'argent, que s'il l'avoit reçu en écus. Les remontrances des Négocians furent inutiles ; le Traité passa ; mais on fut obligé de le révoquer bien vîte, & de supprimer cette fausse monnoie.

M. *Crouzet* desireroit que toutes les Nations de l'Europe s'accordassent à n'avoir qu'un même poids & qu'un même titre pour les espèces : combien d'abus, dit-il, ne verroit-on pas disparoître ! Si, pour rendre encore le commerce plus aisé, les Souverains faisoient apposer, sur l'une des empreintes de chaque pièce, un caractère qui exprimât la quantité de grains de fin contenue dans cette pièce, il n'y auroit plus qu'une monnoie universelle, qui seroit commune à tous les peuples du monde : les

changes ne ſerviroient plus de prétexte ou de voile à des gains arbitraires; on ſçauroit qu'un marc d'argent pur devroit être payé, chez l'Etranger, par un marc d'argent pur. On n'entendroit plus des gens peu inſtruits ſe plaindre que notre louis perd un tiers de ſa valeur en paſſant en Allemagne. La valeur intrinſèque de l'or & de l'argent leur ſeroit connue; ils ſçauroient que notre louis contenant 138 grains en matière pure, ils ne perdroient rien en prenant une autre pièce d'or qui contiendroit la même quantité. On ne ſeroit plus obligé de recourir à un calcul, toujours difficile, pour en trouver le rapport. Quelque dénomination que chaque Prince eût donné à ſa monnoie, on ne s'attacheroit qu'à la ſeule choſe qui ne peut pas tromper, c'eſt-à-dire, à la valeur intrinſèque de l'eſpèce. Cette idée d'une monnoie univerſelle me paroît très-bonne, Monſieur; il ſeroit à ſouhaiter que, pour la ſûreté & la facilité du commerce, elle fût adoptée par toutes les Nations Européennes. Mais tel eſt le ſort des établiſſemens utiles;

on loue l'inventeur, on applaudit à ſes vues, on les oublie.

Portrait de bien des Gens, ou le Vice démaſqué, précédé de la pureté des mœurs & de la nobleſſe des ſentimens; par Objois, Officier Militaire & Vétéran de la Maiſon du Roi; un Volume in-12 de 250 pages; à Paris chez Couturier fils, Libraire Quai des Auguſtins.

CE Volume eſt un recueil de penſées qui ne feront point oublier celles de *la Rochefoucault*, de *la Bruyère*, ni même de *Trublet*. Voici ce que j'y ai trouvé de moins mauvais.

» On peut être honnête homme » ſans être galant homme; mais on ne » ſçauroit être galant homme ſans être » honnête homme.

» Il y a, pour ainſi dire, autant de » généroſité dans la reconnoiſſance » que dans le bienfait; on ſçait même » que ce dernier eſt moins rare que » l'autre.

» L'étude, dans un jeune homme » bien né, augmente en lui l'amour

» de la vertu, & donne au mal né
» de l'adreſſe pour pratiquer le vice.

» Un Sçavant, qui aime à rendre
» ſervice, prend plaiſir à enſeigner
» un ignorant docile; mais il ne doit
» jamais ſe compromettre avec un
» ignorant préſomptueux.

» Dites à certaines perſonnes qu'el-
» les n'ont point d'eſprit, elles s'en
» trouveront auſſi offenſées que ſi vous
» leur reprochiez de manquer de pro-
» bité.

» La ſeule indifférence pour le vice
» n'eſt pas ſuffiſante pour rendre ver-
» tueux; elle ne fait tout au plus que
» la moitié de l'honnête homme.

» Où l'on reconnoît ordinairement
» un orgueilleux près de ſa chûte,
» c'eſt quand on commence à s'apper-
» cevoir qu'il s'humaniſe.

» Dans le commerce de la vie, il
» n'y a que le Sçavant qui ſoit en état
» de parler bien & beaucoup; ce-
» pendant il laiſſe à l'ignorant le ſoin
» de remplir cette dernière tâche.

» Il n'eſt ni beau ni louable de ſe
» faire une habitude de déclamer con-
» tre le genre humain. Cette conduite

» déplaît aux gens de bien, ennuie » les personnes de bon goût, & choque même les mal-honnêtes gens ».

Je vous fais grace, Monsieur, d'un extrait plus étendu de cette compilation de pensées & de maximes, qui, pour la plus grande partie, sont communes, usées, sans sel, mal exprimées. L'auteur, dans un *Avis au Public*, dit que son manuscrit lui a été *volé par un Quidam*; mais qu'heureusement *il a recueilli une partie de ses brouillons, à l'aide desquels & le secours de sa mémoire, il s'est rappellé ce dont est question, & ce qui forme le corps de cet ouvrage, qui, comme il l'ose espérer, relativement à son travail & à son intention, excitera le lecteur à l'indulgence.* Il faut avouer, Monsieur, qu'il y a des *voleurs* bien sots, bien mal-adroits, & qu'il est malheureux pour le Public que certaines gens aient de la *mémoire*. A l'égard de l'*indulgence des lecteurs*, je pense que M. *Objois* peut y compter. Eh, quel pourroit être, du petit nombre de ceux qui le liront, celui qui seroit tenté de le juger avec sévérité!

Je suis, &c.

A Paris ce 24 Décembre 1773.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Les Exercices du Corps chez les Anciens, pour ſervir à l'éducation de la Jeuneſſe; par M. Sabbathier, Profeſſeur au Collége de Châlons-ſur-Marne, & Secrétaire Perpétuel de l'Académie de la même Ville; à Paris chez Delalain Libraire rue & à côté de la Comédie Françoiſe; deux Volumes in-8°, l'un de 400 & l'autre de 300 pages.

LES Anciens, Monſieur, nous étoient fort ſupérieurs dans les exercices du corps. Peut-être ne ſeroit-il pas impoſſible de les imiter dans cette partie; toujours eſt-il certain que la con-

noiſſance de ces divers exercices eſt une des plus agréables & des plus piquantes de l'Antiquité, & l'une des plus importantes pour l'inſtruction de la jeuneſſe. C'eſt dans ces vues que le ſavant & laborieux M. *Sabbathier de Châlons* vient de raſſembler, dans les deux excellens volumes dont je vais vous rendre compte, tout ce qui ſe trouve épars touchant cette matiere dans les ouvrages des Anciens & des Modernes.

La première partie de cet ouvrage traite de l'*Orcheſtique* qui comprenoit la Danſe, & de la *Sphériſtique* qui embraſſoit tous les exercices où l'on employoit une balle. L'auteur remonte à l'origine de la Danſe, qui eſt preſque auſſi ancienne que le genre humain, & qui n'eſt qu'une ſuite de ce penchant naturel qu'ont tous les hommes au mouvement & à l'imitation. Il marque l'état de cet exercice chez les Orientaux, chez les Grecs, chez les Romains. La Danſe, conſidérée par rapport aux divers uſages auxquels on l'appliquoit, peut ſe diviſer en quatre principaux genres, ſelon qu'elle étoit

deſtinée : 1° aux cérémonies ſacrées ; 2° aux exercices de la guerre ; 3° aux ſpectacles du théâtre ; 4° aux noces, aux feſtins, &c. Je m'arrêterai un moment ſur le troiſième Article ; c'eſt le plus curieux.

Parmi les Danſes de théâtre, la Danſe tragique étoit la ſeule à laquelle *Platon* accordât ſon ſuffrage ; elle avoit tout le ſérieux & toute la dignité que demandoient les divers ſentimens que le Chœur vouloit inſpirer & qui convenoient à l'action que l'on repréſentoit. Ces ſentimens avoient pour objet des prières aux Dieux contre les coupables ou en faveur des malheureux, des louanges de la vertu, des invectives contre le vice, des exhortations pour réprimer les paſſions violentes, &c. La Danſe, qui devoit exprimer des ſentimens ſi ſages, ne pouvoit qu'être grave & majeſtueuſe.

La Danſe comique, appellée *Dordace*, étoit d'un genre tout-à-fait oppoſé. Elle répondoit, par ſes poſtures indécentes, au caractère licencieux des Comédies auxquelles on l'aſſocioit ; & il étoit ſi rare de la voir danſer à d'au-

tres qu'à des gens échauffés par les vapeurs du vin, que *Théophraſte*, dans ſes *Caractères*, met au nombre des actions qui dénotent un homme qui a perdu toute pudeur, celle de danſer le *Cordace* de ſang froid & ſans être ivre.

La Danſe ſatyrique, chez les Grecs, faiſoit partie d'un poëme auſſi appellé ſatyrique, eſpèce de Paſtorale que l'on jouoit après les tragédies, & dont les plaiſanteries ſuccédoient fort à propos aux ſpectacles où l'on ſe propoſoit pour but d'inſpirer la triſteſſe, la compaſſion & la terreur. Cette Paſtorale étoit compoſée d'acteurs traveſtis le plus ſouvent en Satyres, en Silénes, en Ménades & autres ſemblables perſonnages pris du cortége ordinaire de *Bacchus*, & qui, par leurs chanſons libres, leurs bons mots, leurs traits ſatyriques & leurs danſes groteſques, tâchoient de diſſiper la mélancolie des ſpectateurs. Les *Atellanes* des Romains avoient beaucoup de reſſemblance avec ces anciennes pièces Grecques.

Une autre eſpèce de Danſe théâtrale, la plus fameuſe de toutes,

étoit celle des *Pantomimes*, qui réuniſſoit les divers caractères de toutes les autres. Ils s'appelloient *Pantomimes*, parce qu'ils faiſoient profeſſion de repréſenter au naturel & de peindre, pour ainſi dire, par leurs geſtes, leurs attitudes & les mouvemens de leurs viſages, toutes les actions des hommes; enſorte que, ſans le ſecours du chant ni de la ſymphonie, & ſans prononcer un ſeul mot, ils trouvoient le moyen de parler aux yeux, & d'exprimer une infinité de choſes qu'à peine le diſcours ou l'écriture euſſent pu faire entendre.

Outre d'heureux talens naturels, un Danſeur Pantomime devoit poſſéder quantité de connoiſſances. « Il falloit, » ſelon *Lucien*, qu'il ſçût parfaitement » la Poëſie & la Muſique; qu'il eût » quelque teinture de la Géométrie, » & même de la Philoſophie; qu'il » empruntât de la Rhétorique le ſe» cret d'exprimer les paſſions & les » divers mouvemens de l'ame, & qu'il » prît de la Peinture & de la Sculpture » les geſtes & les attitudes; enſorte » que, pour cet article, il ne le cédât ni

» à *Phidias* ni à *Apelle*. Mais ſur-tout
» il avoit beſoin d'un grand fond de
» mémoire, qui devoit lui rapporter
» fidèlement les principaux évène-
» mens de la Fable & de l'Hiſtoire
» ancienne, lorſqu'il étoit queſtion de
» les repréſenter ; car c'étoit ordi-
» nairement ces deux ſources qui lui
» fourniſſoient ſon ſujet. Il devoit
» ſçavoir expoſer aux yeux, par les
» geſtes & le mouvement du corps,
» les conceptions de l'ame & ſes ſen-
» timens les plus cachés ; garder par-
» tout les bienſéances, être ſubtil, in-
» ventif, judicieux, avoir l'oreille
» très-fine pour bien juger de la ca-
» dence, ſoit des vers, ſoit de la
» Muſique. La perfection de ſon Art
» conſiſtoit donc à imiter ſi bien ce
» qu'il vouloit repréſenter, qu'il ne
» fît ni geſte ni poſture qui n'y eût
» du rapport, ſans jamais quitter le
» caractère du perſonnage qu'il jouoit.
» En un mot, le Pantomime faiſoit
» profeſſion d'exprimer les mœurs &
» les paſſions des hommes, & de con-
» trefaire tantôt le furieux, tantôt
» l'affligé, tantôt l'amoureux, tantôt

» le colère, & les deux contraires
» presqu'en même temps.

» *Lucien*, pour justifier les éloges
» qu'il donne à cette sorte de Danse,
» raconte ce qui arriva du temps de
» *Néron* à un Philosophe Cynique,
» nommé *Démétrius*, qui condamnoit
» cet Art, disant que ce n'étoit qu'un
» inutile accompagnement de la Mu-
» sique, à laquelle on avoit associé
» des postures vaines & ridicules pour
» amuser & surprendre les spectateurs
» charmés par la beauté des masques
» & des habits. Alors un célèbre Pan-
» tomime, qui excelloit dans son Art,
» pria ce Philosophe de ne le point
» condamner sans l'avoir vu ; &,
» après avoir imposé silence aux voix
» & aux instrumens, il représenta
» devant lui les amours de *Mars* &
» de *Vénus*, exprimant le Soleil qui
» les découvroit, *Vulcain* qui leur
» dressoit des embûches, & qui les
» prenoit dans ses filets l'un & l'autre,
» les Dieux qui accouroient au specta-
» cle, *Vénus* toute confuse, *Mars*
» étonné & suppliant, & le reste de la
» Fable ; de telle sorte que ce Philo-

» ſophe s'écria, qu'il lui ſembloit voir » la choſe même, & non pas une » ſimple repréſentation, & que cet » homme avoit les mains parlantes. » *Lucien* ajoute qu'un Prince de Pont » étant venu à la Cour de *Néron* pour » quelques affaires, & ayant vu ce » fameux Pantomime danſer avec tant » d'art, que, quoique ce Prince n'en- » tendît rien de ce que l'on chantoit, » il ne laiſſoit pas de comprendre » tout, il pria l'Empereur, en partant, » de vouloir bien lui faire préſent de » ce Danſeur. Et comme *Néron* lui » demanda à quel uſage il le deſtinoit: » c'eſt, dit ce Prince étranger, que » j'ai pour voiſins des Barbares, dont » perſonne n'entend la langue, & cet » homme, par ſes geſtes, me ſervira » de Truchement. »

Pour les Danſes des noces & des feſtins, elles ſe faiſoient ordinairement au ſon de la flûte. On louoit des Danſeurs & des Joueurs d'inſtrumens qui réjouiſſoient la compagnie, & parmi leſquels il arrivoit quelquefois aux conviés de ſe mêler, lorſque les vapeurs du vin commençoient à leur échauffer l'imagination.

La *Sphériſtique* faiſoit une partie conſidérable de l'*Orcheſtique*. Elle comprenoit tous les exercices où l'on ſe ſervoit d'une balle, & qui avoient par là quelque ſorte de reſſemblance avec la paume des Modernes. Le peu qui nous reſte des Ecrivains de l'Antiquité qui ont parlé de la *Sphériſtique*, eſt ſi confus & ſi peu détaillé, qu'il ſeroit difficile de s'en former une juſte idée ſur de pareils mémoires. Cependant M. *Sabbathier* raſſemble tout ce qu'il a pu recueillir ſur les exercices de la petite balle, de la groſſe, du ballon & du *Corycus*. Ce dernier étoit aſſez ſingulier. » Il conſiſtoit à ſuſpendre au plancher » d'une ſalle, par le moyen d'une » corde, une eſpèce de ſac que l'on » rempliſſoit de farine ou de graine » de figuier pour les gens foibles, & » de ſable pour les plus robuſtes, & » qui deſcendoit juſqu'à la ceinture de » ceux qui s'exerçoient. Ceux-ci, pre- » nant ce ſac à deux mains, le por- » toient auſſi loin que la corde pou- » voit s'étendre, après quoi lâchant » ce ſac, ils le ſuivoient, & lorſqu'il » revenoit vers eux, ils ſe reculoient

» pour céder à la violence du coup.
» Enſuite, le reprenant encore à deux
» mains, ils le pouſſoient en avant de
» toutes leurs forces, & tâchoient,
» malgré l'impétuoſité qui le ramenoit,
» de l'arrêter, ſoit en oppoſant leurs
» mains, ſoit en préſentant leur poi-
» trine, les mains étendues ou croiſées
» derrière le dos; enſorte que, pour
» peu qu'ils négligeaſſent de ſe tenir
» fermes, l'effort du ſac qui revenoit
» leur faiſoit quelquefois lâcher le
» pied & les contraignoit de reculer.»

La ſeconde partie de cet ouvrage traite des exercices compris ſous le nom de *Paleſtrique*, c'eſt-à-dire, le *Pugilat*, la *Lutte*, le *Pancrace*, la *Courſe*, le *Diſque*, &c. Mais avant de paſſer en revue tous ces exercices, l'auteur recherche tout ce qui concernoit les Athlètes, dont la profeſſion avoit tant d'éclat chez les Anciens. La quantité de nourriture dont ils ſe chargeoient étoit énorme. « On peut ſe figurer juſ-
» qu'où alloit cet excès par ce que
» nous en apprend *Galien*, qui aſſure
» qu'un Athlète paſſoit pour avoir
» fait un repas fort frugal, lorſqu'il

» n'avoit mangé que deux mines ou » deux livres de viande, & du pain » à proportion. Cela rend croyable, » en quelque manière, ce que l'on ra- » conte de la prodigieuse voracité de » certains Athlètes. Celle de *Milon de* » *Crotone* étoit à peine rassasiée de » vingt livres de viande, d'autant de » pain & de trois conges de vin, c'est- » à-dire, de quinze pintes. On sçait » qu'une fois, ayant parcouru toute la » longueur du stade, portant sur ses » épaules un taureau de quatre ans, il » l'assomma d'un coup de poing, & » le mangea tout entier dans la jour- » née. *Théocrite* parle de l'Athlète » *Egon*, qui mangeoit, lui seul, sans » s'incommoder, quatre-vingt gâ- » teaux. »

Leur tempérance étoit extraordinaire sur l'article le plus propre à énerver, c'est-à-dire les femmes. Les Maîtres d'exercice poussoient les loix qu'ils prescrivoient à ceux qui se préparoient aux combats gymniques, jusqu'à leur défendre la vue des plus belles personnes. » Entre plusieurs exemples de

» la continence des Athlètes, celui » d'*Eubatas de Cyrène*, raconté par » *Elien*, a quelque chose de fort sin- » gulier. *Laïs*, fameuse courtisanne, » ayant vu cet Athlète, en devint » éperdûment amoureuse, & lui fit » quelques propositions de mariage. » L'Athlète, pour ne point s'exposer, » par un refus, au ressentiment & à » la vengeance de cette femme, lui » promit de faire là-dessus tout ce » qu'elle souhaiteroit après la célébra- » tion des Jeux, & il eut grand soin » d'éviter jusques-là tout commerce » de galanterie avec elle. Ayant été » déclaré vainqueur dans ces Jeux, & » ne voulant pas qu'on pût l'accuser » de rompre le marché qu'il avoit » fait avec *Laïs*, il s'avisa de cet ex- » pédient: il fit faire le portrait de » cette courtisanne, avec lequel il » partit pour retourner en son pays, » disant qu'il emmenoit *Laïs* avec lui, » suivant ses conventions. La femme » qu'il avoit à Cyrène, charmée de la » fidélité d'un tel mari, lui fit ériger » une espèce de colosse dans la même » ville. Pour faciliter aux Athlètes,

» l'obſervation de la règle qui les en-
» gageoit à la continence pendant
» tout le cours de leur noviciat ou de
» leur préparation aux Jeux publics,
» on les faiſoit baigner ſouvent dans
» l'eau froide, & on leur faiſoit porter
» des plaques de plomb ſur les reins.«

Les Athlètes étoient nuds; ce qui facilitoit l'uſage des onctions deſtinées à communiquer aux parties du corps toute la ſoupleſſe qui leur étoit néceſſaire, & à ſoulager la laſſitude. On employoit d'ordinaire à ces onctions l'huile ſeule, ou mêlée avec une certaine quantité de cire & de pouſſière. Le but des Athlètes, en ſe couvrant de cette pouſſière, étoit de donner plus de priſe à leurs antagoniſtes. « C'étoit
» un préliminaire ſi eſſentiel à la Lutte
» & au Pancrace, que les Grecs di-
» ſoient d'un Athlète qui gagnoit le
» prix ſans combattre, qu'il avoit
» vaincu *ſans pouſſière*, c'eſt-à-dire,
» ſans peine, ſans travail, & comme
» nous diſons en François, *ſans coup*
» *férir*. Une victoire obtenue à ſi bon
» marché étoit ordinairement l'effet
» de la grande réputation d'un Athlète

» contre qui nul autre n'avoit la har-
» dieſſe de deſcendre dans l'arène ».

Après avoir parlé des Officiers qui préſidoient au gouvernement des Athlètes, l'auteur explique les épreuves qu'ils ſubiſſoient par rapport à la naiſſance, aux mœurs & à la condition. Les Grecs avoient conſervé ſur ces trois points une délicateſſe dont les Romains n'avoient pas cru devoir ſe piquer. « Les premiers ne recevoient
» aucun étranger parmi ceux qui de-
» voient combattre aux Jeux Olympi-
» ques ; &, lorſqu'*Alexandre*, fils
» d'*Amyntas* Roi de Macédoine, ſe
» préſenta pour y diſputer le prix de la
» courſe, ſes concurrens s'oppoſèrent
» d'abord à ſa réception, ſans aucun
» reſpect pour ſa qualité, le regardant
» comme Macédonien, & par conſé-
» quent comme barbare & comme
» étranger à leur égard ; enſorte
» qu'il ne put ſe faire agréer de ceux
» qui préſidoient à ces Jeux, qu'après
» avoir prouvé, en bonne forme,
» qu'il étoit Argien d'origine & non
» Macédonien. Une naiſſance obſcu-
» re ou équivoque étoit encore un

» obſtacle qui fermoit aux préten-
» dans l'entrée de la carrière, témoin
» un certain *Philammon* dont parle
» *Themiſtius*, à qui l'on ne permit d'y
» paroître qu'après qu'*Ariſtote* eut ren-
» du un témoignage avantageux tou-
» chant l'extraction de cet homme, &
» qu'il l'eut adopté pour ſon fils. Mais,
» quelqu'illuſtre que fût la naiſſance
» des Athlètes, ſi elle ſe trouvoit ternie
» par de mauvaiſes mœurs, c'en étoit
» aſſez pour leur donner l'excluſion.
» L'on traitoit de même les eſclaves,
» & la liberté étoit un titre eſſentiel
» à quiconque ſe mettoit ſur les rangs,
» pour combattre dans les Jeux publics.
Cependant il ne faut pas s'imaginer qu'on ne reçût parmi les Athlètes que des gens de famille diſtinguée. Pourvu qu'un Athlète fût né d'honnêtes parens, la plus vile profeſſion n'étoit pas capable de l'exclure. *Corèbe*, le premier qui combattit aux Jeux Olympiques, n'étoit qu'un ſimple Cuiſinier au rapport d'*Athénée*, & l'on voyoit quelquefois dans ces mêmes Jeux des Laboureurs, des Bergers transformés en Athlètes, diſputer le prix de la Lutte & du Pugilat.

Les *Agonothètes* ou ceux qui préſidoient aux Jeux, après avoir expoſé aux Athlètes les conditions ſous leſquelles ils pouvoient être admis, faiſoient paſſer chacun d'eux en revue. Un Hérault, levant ſa main pour impoſer ſilence au peuple, la mettoit enſuite ſur la tête de l'Athlète, &, le promenant dans toute l'étendue du ſtade, il demandoit à haute voix ſi perſonne n'accuſoit cet Athlète de quelque crime, s'il étoit irréprochable dans ſes mœurs, s'il n'étoit ni eſclave ni voleur, &c. C'étoit un moyen aſſez ſûr d'écarter des Jeux les Athlètes vicieux, & il s'en trouvoit peu de cette eſpèce qui vouluſſent courir les riſques d'un tel examen.

On régloit les rangs de ceux qui dans chaque combat devoient payer de leurs perſonnes; c'étoit le ſort qui ſeul en décidoit. » Il étoit de l'intérêt des » Athlètes d'avoir les yeux ouverts ſur » la conduite de ceux qui les tiroient au » ſort, & qui, par un tour de main, » pouvoient favoriſer qui bon leur » ſembloit. Il n'étoit pas avantageux, » par exemple, d'être tiré des derniers

» pour la course, ni d'être apparié
» pour la lutte ou le pugilat avec un
» antagoniste beaucoup plus fort.
» Ainsi les Athlètes apportoient toute
» leur attention pour s'assurer qu'en
» pareil désavantage, ils n'avoient à
» s'en prendre qu'au sort. *Aulu-Gelle*
» nous raconte à ce propos un fait
» singulier, qu'il met en parallèle avec
» l'aventure du fils de *Crésus*. Un
» Athlète de Samos, nommé *Æglès*,
» muet de naissance, se trouvant aux
» Jeux Sacrés, s'apperçut que celui
» qui tiroit au sort les combattans,
» usoit de quelque supercherie. Cette
» vue causa une telle agitation dans les
» organes de cet Athlète, qu'il sentit
» aussi-tôt sa langue se délier, &, s'a-
» dressant à celui dont la fidélité lui
» étoit suspecte : *Je vous vois faire*, lui
» cria-t-il à haute voix. Il continua le
» reste de sa vie à parler distinctement
» & avec facilité. »

Les contrevenans aux loix Athlétiques, étoient ordinairement frappés de verges, & la sévérité des Magistrats ou *Agonothètes* étoit redoutable à tous ceux qui vouloient se donner

en ſpectacle dans les Jeux publics. » Lorſque les courtiſans de *Néron* » l'exhortoient à paroître aux Jeux » Olympiques pour y diſputer le prix » de la Muſique, il leur allégua d'abord » pour excuſe la crainte qu'il avoit » des Porte-verges ; après quoi il eut » grand ſoin de corrompre les Juges & » ſes antagoniſtes à force de préſens ; » & ſçut par là ſe délivrer de la juſte » appréhenſion que lui cauſoit ſa pro- » pre foibleſſe. »

Aux Jeux les plus célèbres de la Grèce, les prix étoient des couronnes. Aux Jeux Olympiques, elles étoient d'olivier ſauvage ; aux Jeux Iſthmiques de pin ; aux Jeux Néméens, d'ache : aux Jeux Pythiens, de laurier. C'étoit ordinairement l'*Agonothète* qui diſtribuoit les couronnes. Les Athlètes victorieux les recevoient de la main d'un Hérault qui les leur mettoit ſur la tête, & cette cérémonie s'accompliſſoit dans l'endroit même où l'on avoit combattu.

Dès que l'Athlète vainqueur avoit reçu la couronne & qu'il s'étoit revêtu d'une robe à fleurs, un Hérault, pré-

cédé d'un Trompette destiné à réveiller l'attention de l'assemblée, conduisoit le vainqueur dans tout le stade, & proclamoit à haute voix son nom & son pays. Alors les acclamations redoubloient; tout retentissoit des éloges du victorieux; on lui jettoit des fleurs, on lui faisoit des présens. Lorsqu'il rentroit dans son pays, c'étoit un autre triomphe qui n'étoit pas moins glorieux. Revêtu des marques de sa victoire & monté sur un char à quatre chevaux, il entroit dans la ville, non par la porte, mais par une brèche que l'on faisoit exprès au rempart. On portoit des flambeaux devant lui, & il étoit suivi d'un nombreux cortége qui honoroit cette pompe. Parmi les honneurs décernés aux Athlètes victorieux, il y en avoit qui duroient autant que leur vie. Ils consistoient en différens priviléges, dont l'un des plus flatteurs étoit le droit de préséance dans les Jeux publics. Quant à l'exemption de toutes charges & fonctions civiles, il falloit, pour l'obtenir, avoir été couronné au moins trois fois aux Jeux Sacrés. Enfin, le nom & le pays

des Athlètes vainqueurs étoient inſcrits dans le regiſtre public; leurs louanges étoient un des principaux ſujets de la Poëſie. Il y eut pluſieurs villes qui allèrent juſqu'à rendre à quelques-uns d'entr'eux les honneurs divins.

Il ſeroit trop long de ſuivre M. *Sabbathier* dans les autres Chapîtres ſur les différens exercices des Anciens. Je ne m'arrêterai plus, Monſieur, que ſur le portrait de quelques Lutteurs célèbres dans l'Hiſtoire & ſur la courſe des chevaux & des chars, qui paſſoit pour l'exercice le plus noble des Jeux Olympiques. *Milon* le Crotoniate eſt un des Lutteurs dont il eſt le plus ſouvent parlé dans l'Antiquité. *Pauſanias* ſur-tout eſt entré dans beaucoup de détails ſur ce qui le concerne. » Il » nous apprend d'abord que *Milon* » remporta ſix palmes aux Jeux Olym» piques, toutes à la lutte, l'une deſ» quelles lui fut adjugée lorſqu'il » n'étoit encore qu'enfant; qu'il en » gagna une en luttant contre les jeu» nes gens, & ſix en luttant contre les » hommes faits aux Jeux Pythiens;

» que s'étant présenté une septième
» fois à Olympie pour la lutte, il ne
» put y combattre, faute d'antagonis-
» te. *Pausanias* rapporte ensuite plu-
» sieurs exemples de la force incom-
» parable de cet Athlète. Il portoit sur
» ses épaules sa propre statue, faite
» par le Sculpteur *Damoas* son com-
» patriote. Il empoignoit une grenade
» de manière que, sans l'écraser, il la
» serroit suffisamment pour la retenir
» malgré les efforts de ceux qui tâ-
» choient de la lui arracher. Il n'y
» avoit que sa maîtresse qui pût en
» cette occasion lui faire quitter prise,
» au rapport d'*Elien*, qui sur cela fait
» cette réflexion; qu'il étoit aisé de
» reconnoître par-là que toute cette
» force n'étoit qu'une force corporelle,
» qui ne le garantissoit pas des foi-
» blesses humaines, puisqu'il n'étoit
» pas insensible aux charmes du sexe.
» On en pourroit dire autant de *Sam-*
» *son* & d'*Hercule*.

» *Pausanias* ajoute que *Milon* se te-
» noit si ferme sur un disque qu'on
» avoit huilé pour le rendre plus glis-
» sant, qu'il étoit impossible de l'y

» ébranler. Il ceignoit ſa tête d'une » corde, comme d'un diadême; après » quoi retenant fortement ſon haleine, » les veines de ſa tête s'enfloient juſ- » qu'au point de rompre la corde. » Lorſqu'appuyant ſon coude ſur ſon » côté il préſentoit la main droite ou- » verte, les doigts ſerrés l'un contre » l'autre, à l'exception du pouce qu'il » élevoit, il n'y avoit force d'homme » qui pût lui écarter le petit doigt des » trois autres. »

Ce que le même *Pauſanias* raconte du Pancriaſte *Polidamas*, qui étoit pour la taille le plus grand homme de ſon ſiècle, n'eſt pas moins ſurprenant. » *Polidamas*, ſeul & ſans armes, tua » ſur le mont Olympe un lion des plus » furieux, ſe propoſant en cela *Hercule* » pour modèle. Une autre fois, ayant » ſaiſi un taureau par l'un des pieds de » derrière, cet animal ne put échap- » per, qu'en laiſſant la corne de ſon » pied dans la main de cet Athlète. » Lorſqu'il retenoit un chariot par der- » rière, le Cocher fouettoit inutile- » ment ſes chevaux pour les faire avan- » cer. *Darius* le bâtard, Roi de Perſe,

» sur le bruit de cette force prodigieuse » de *Polydamas*, le voulut voir, & le » fit venir à Suze. On lui mit en tête » trois Soldats de la garde du Prince, » de ceux que les Perses appelloient » *Immortels* & qui passoient pour les » plus aguerris ; notre Athlète se battit » contr'eux trois & les tua. Il mourut » encore, dit *Pausanias*, par trop de » confiance dans ses forces. Etant en- » tré avec quelques compagnons dans » une caverne pour s'y mettre à cou- » vert de l'excessive chaleur, la voûte » de la caverne, prête à fondre sur eux, » s'entr'ouvrit en plusieurs endroits. » Les amis de *Polydamas* prirent aussi- » tôt la fuite ; mais lui, moins crain- » tif, éleva les deux mains, préten- » dant soutenir la montagne qui s'é- » crouloit, & qui l'accabla de ses » ruines, »

L'histoire de l'Athlète *Théagène* est encore plus extraordinaire que celles de *Milon* & de *Polydamas*. Il étoit de Samos. Il fut vainqueur au pancrace, au pugilat & à la course, une fois aux Jeux Olympiques, trois fois aux Pythiens, neuf fois aux Néméens, & dix

aux Iſthmiques. Il remporta outre cela tant de Prix dans les autres Jeux de la Grèce, que ſes couronnes alloient, non pas juſqu'au nombre de dix mille, comme le déclare un oracle hyperbolique, rendu après ſa mort par la Pythie, mais juſqu'au nombre de douze cens ſelon *Plutarque*, ou de quatorze cens, comme l'aſſûre *Pauſanias*. » Ce » dernier raconte qu'après la mort de » *Théagène*, un de ſes ennemis, appa» remment un de ceux qu'il avoit » vaincus, alloit toutes les nuits fouet» ter la ſtatue de cet Athlète, mais » qu'ayant été écraſé par la chûte ino» pinée de cette ſtatue, ſes enfans la » mirent en juſtice, & la firent con» damner, par un arrêt des Thaſiens, » à être jettée dans la mer; ce qui fut » exécuté; qu'enſuite ce peuple, affligé » de la famine, envoya conſulter » l'Oracle de Delphes, qui répondit: » *Qu'ils ne trouveroient la fin de leurs* » *maux que dans le rappel des exilés*; » qu'après avoir obéi à l'Oracle ſans » être ſoulagés, la Pythie, conſultée » une ſeconde fois, répondit, *qu'ils* » *avoient oublié Théagène leur compa-*
» *triote*;

» *triote ;* que comme les Thaſiens, qui » comprirent à la fin le ſens de l'Ora- » cle, deſeſpéroient preſque de re- » trouver la ſtatue de cet Athlète, des » pêcheurs l'amenèrent par haſard » dans leurs filets & l'exposèrent ſur » le rivage ; que les Thaſiens la tranſ- » portèrent alors dans le même lieu » qu'elle occupoit auparavant, & » lui rendirent depuis les honneurs » divins : ſuperſtition qui ſe répandit » en divers endroits, tant chez les » Grecs que chez les Barbares, & qui » alla juſqu'au point qu'on venoit en » foule implorer le ſecours de cette » ſtatue pour la guériſon de pluſieurs » maladies. »

Je finis cette Lettre, Monſieur, par quelques détails ſur la courſe des chevaux & celle des chars, qui, de tous les combats athlétiques, étoient les plus diſtingués & les plus glorieux. Les courſes de chevaux étoient de pluſieurs eſpèces. 1° On couroit avec des chevaux de ſelle ; 2° on couroit avec des poulains montés comme des chevaux de ſelle ; la troiſième ſorte conſiſtoit à courir avec deux jumens,

dont on montoit l'une & dont l'on menoit l'autre en main. Sur la fin de la courſe on ſe jettoit à terre ; on prenoit les deux jumens par leurs mords, & l'on achevoit ainſi la carrière. Toutes trois ſe faiſoient ſans étriers, dont l'invention eſt fort poſtérieure à ces temps. Il falloit tourner autour d'une borne dans un endroit ſi ſerré & ſi périlleux, que quiconque n'étoit pas adroit couroit riſque de tomber de cheval & de perdre la victoire.

La courſe des chars étoit la plus belle de toutes : les attelages étoient ou de deux chevaux ou de quatre, ou de jeunes chevaux, ou de chevaux faits, ou de poulains, ou de mules ; ils formoient différentes ſortes de courſes & differens combats. Rien n'étoit plus magnifique que ce ſpectacle. Les *Hiérons*, les *Gélons*, les *Philippes* de Macédoine, & pluſieurs autres Monarques, y envoyoient des chars & des attelages pour y diſputer le Prix, ſoit par eux-mêmes, ſoit par leurs Ecuyers. Les plus beaux attelages étoient de quatre chevaux rangés de front.

Tous les chars ſe rendoient dans

une grande place qui étoit immédiatement devant la lice à Olympie. Cette enceinte étoit un des monumens les plus dignes de curiosité qu'il y eût dans la Grèce. C'étoit un certain *Cléetas*, grand Architecte & grand Statuaire, qui en avoit donné le dessin; & il en étoit si glorieux, qu'ayant fait sa propre statue, que l'on gardoit à Athènes, il y mit cette inscription : *Cléetas, fils d'Aristoclès, l'auteur de la barrière d'Olympie, est celui-là même qui m'a faite.*

La lice ou l'hyppodrome étoit composée de deux parties : la première, plus longue que l'autre, étoit une terrasse faite de main d'homme, & la seconde une colline de hauteur médiocre. C'est tout ce que nous en apprend *Pausanias*. Ce devoit être un spectacle bien brillant que cette multitude de chars & de chevaux assemblés à la barrière d'Olympie devant toute la Grèce, & prêts à s'élancer pour voler dans la lice. Rien n'étoit comparable à la rapidité de leurs courses, sur-tout à celles des chars à quatre chevaux. On conçoit combien elles étoient périlleuses; tantôt un cheva

s'abattoit, & le char, qui avoit peu de poids, peu de volume, recevoit une ſecouſſe capable de faire trébucher l'Ecuyer qui, tout droit pour l'ordinaire, avoit à peine le dos appuyé; tantôt les chevaux, pouſſés à toute bride, s'emportoient & prenoient le mords aux dents; tantôt un eſſieu rompoit, & le conducteur venant à tomber, ſe trouvoit heureux s'il n'étoit pas foulé aux pieds de ſes chevaux. Mais c'étoit bien pis à la rencontre d'un autre char que l'on vouloit devancer: alors on faiſoit ſon poſſible pour l'accrocher & le renverſer, au haſard de tout ce qui pouvoit en arriver. La multitude des chars qui couroient en même-temps, faiſoit le principal danger de ces courſes. Ces chars ayant à courir enſemble dans une lice qui n'étoit pas extrêmement large, & obligés de prendre à peu-près le même chemin pour aller gagner la borne, devoient naturellement ſe croiſer, ſe traverſer, ſe heurter, ſe briſer les uns contre les autres; & en cela conſiſtoit le grand plaiſir des ſpectateurs. Comme le péril devenoit plus grand ſur la fin de la carrière,

c'étoit alors ſur-tout que les Trompettes faiſoient entendre leurs fanfares pour animer les hommes & les chevaux. Cependant la dextérité étoit encore plus néceſſaire que la vîteſſe ; car ſouvent les combattans, en pouſſant les chevaux à outrance, les mettoient hors d'haleine & en étoient abandonnés lorſqu'il s'agiſſoit de doubler la borne. » *Caliſthène*, dans un frag» ment que le temps a épargné, rap» porte qu'*Alexandre*, en ſon jeune » âge, diſputa le Prix de la courſe aux » Jeux Olympiques, & qu'il dut la » victoire à ſa prudence. La plupart de » ſes concurrens l'avoient devancé ; » mais les uns mirent bientôt leurs » chevaux hors d'haleine & demeurè» rent en chemin ; les autres ſe heurté» rent & ſe brisèrent. Un certain *Nico» laus* fut le ſeul qui conſerva quelque » temps ſon avantage. *Alexandre* ne » s'en embarraſſa pas, comptant bien » que ſon rival auroit le ſort des pre» miers. En effet, ce *Nicolaus* alla » heurter contre les débris d'un char ; » ſes chevaux tombèrent & il tomba » lui-même avec eux ; de ſorte qu'*Alé*-

» *xandre* gagna la borne le premier, » la doubla & alla victorieux ſe pré- » ſenter devant l'un des *Hellanodices* » (l'un des Juges) qui, en le couron- » nant, lui dit ces paroles remarqua- » bles : *Fiez-vous à moi, Alexandre ; » comme vous avez eu la victoire à la » courſe, vous en aurez bien d'autres à la » guerre.* »

L'Auteur a placé à la ſuite de ce Traité, auſſi agréable qu'inſtructif, un extrait du ſixième Livre de *Pauſanias*, qui n'eſt autre choſe que la deſcription des ſtatues de la plupart des Athlètes couronnés aux Jeux Olympiques.

On trouve chez le même Libraire *Delalain* d'autres ouvrages du même auteur dont je vous rendrai compte : 1° un *Eſſai Hiſtorique-Critique ſur l'origine de la puiſſance temporelle des Papes*, qui a remporté le Prix de l'Académie de Pruſſe ; 2° un *Recueil de Diſſertations ſur divers ſujets de l'Hiſtoire de France*, un volume *in-12* ; 3° *le Manuel des Enfans ou les maximes des Hommes illuſtres de Plutarque*, un volume *in-12*.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 26 Décembre 1773.

LETTRE XIV.

Prix proposés par la Société Royale d'Agriculture de Limoges.

Le nom de *Turgot* est inscrit en caractères immortels sur la liste des bienfaiteurs de Paris, & des hommes de génie qui en ont eu l'Edilité. Les embellissemens, les commodités, les ressources sans nombre & de tout genre que cette Capitale a reçus du Prévôt des Marchands de ce nom, attestent à la fois & la grandeur & le patriotisme de ses vûes. M. *Turgot*, Intendant de Limoges, suit avec éclat les traces de ce père illustre. Vous seriez étonné, Monsieur, si je détaillois ici les avantages que recueillent de son administration les peuples fortunés de la Province confiée à ses soins. Sureté publique, fertilité du sol, facilité des communications, activité du travail, aisance des familles : tout, dans sa Généralité, porte l'empreinte de l'Homme d'Etat & du Citoyen. Il

n'eſt point de partie qu'il n'embraſſe & qu'il ne féconde par ſon heureuſe influence. Une Société Royale d'Agriculture eſt établie à Limoges. N'allez pas croire qu'on s'y amuſe de beaux romans d'agronomie ; on s'y occupe de faits & non de ſyſtêmes, de recherches utiles & non de vaines ſpéculations. Jugez-en, Monſieur, par les ſujets des Prix que propoſe cette Société. En voici le Programme, qui lui-même eſt judicieux, ſolide, bien écrit, & très-intéreſſant pour tout le Royaume.

La Société d'Agriculture de Limoges a diſtribué au mois de Janvier 1768 le Prix qu'elle avoit propoſé ſur l'*Hiſtoire du Charançon & les moyens d'en préſerver les grains*, dont elle avoit donné le ſujet dans un Programme publié au commencement de 1766. Des circonſtances, dont il eſt inutile de rendre compte, l'ont empêché d'annoncer juſqu'à préſent la diſtribution de ce Prix, donné au Mémoire n° 4, qui a pour deviſe, *Populatque ingentem farris acervum curculio*. L'au-

teur de ce Mémoire étoit M. *Joyeuſe l'aîné*, ancien Ecrivain principal de la Marine à Marſeille. Son ouvrage a été imprimé. La Société avoit reçu ſur la même queſtion deux Mémoires qui lui ont paru mériter des éloges : le premier a pour deviſe, *Quidnam eſt ſapientiſſimum? Experientia*; & le ſecond, *Teſtamur quod vidimus*. L'Auteur du premier eſt M. *le Fuel*, Curé de Jammericourt près de Chaumont en Véxin. L'Auteur du ſecond eſt M. *Lœttinger*, Médecin penſionné de la Ville de Sarbourg.

La Société avoit annoncé un autre Prix qui devoit être donné en même-temps au meilleur Mémoire *ſur la meilleure manière d'eſtimer exactement les revenus des biens-fonds dans les différens genres de culture*. Il ne lui a été envoyé aucun Mémoire qui ait paru digne du Prix, ni même qui ait approché de traiter le point de la queſtion.

La Société s'étoit propoſé d'annoncer pour 1769 un Prix qu'elle deſtinoit à *la meilleure machine pour battre les grains, avec la condition qu'elle fût applicable à la pratique*; mais il lui a été

préſenté dans le temps une machine propre à battre les grains, qui lui a paru remplir parfaitement ſes vues & les beſoins des Cultivateurs. L'inventeur de cette machine eſt M. *Muſnier*, Sous-Ingénieur des Ponts & Chauſſées de la Généralité de Limoges & Membre de la Société au Bureau d'Angoulême. Quoiqu'il n'ait point eu de concurrens, la Société a penſé que l'utilité de ſon invention méritoit qu'elle lui donnât le Prix.

La Société, perſuadée qu'un des ſujets les plus utiles à traiter eſt celui qu'elle a propoſé & qui n'a point été rempli ſur *la meilleure manière d'eſtimer exactement les revenus des biens-fonds dans les différens genres de culture*, propoſe de nouveau ce ſujet, avec un Prix double qui ſera donné au mois de Janvier 1776. On entend par le *revenu des biens-fonds*, non le produit total des récoltes, mais ce qui en revient de net au Propriétaire, déduction des frais d'exploitation ou de culture, entretien & autres charges, profits & reprifes du Cultivateur, en un mot ce que le Cultivateur peut &

doit en donner de Ferme. La Société voudroit qu'on indiquât des principes sûrs pour faire avec précision les calculs que fait nécessairement d'une manière plus ou moins vague, plus ou moins tâtonneuse, tout Fermier qui passe le bail d'un fonds de terre qu'il entreprend d'exploiter, ou tout homme qui veut l'acheter. Le Prix consistera en une médaille d'or de la valeur de 600 livres.

La Société se propose de distribuer au mois de Janvier 1775, un autre Prix consistant en une médaille d'or de la valeur de 300 livres au meilleur Mémoire sur *la comparaison de l'emploi des chevaux & de celui des bœufs pour la culture.* L'usage des chevaux dans la culture est généralement adopté dans quelques Provinces, tandis qu'un grand nombre d'autres Provinces sont entièrement bornées à l'usage des bœufs, & la plûpart des Cultivateurs sont naturellement portés à croire que la pratique à laquelle ils sont accoutumés est la meilleure. Cependant, pour être en droit de l'assurer, il faudroit les avoir étudiées toutes deux avec

beaucoup de ſoin. On a diſputé ces dernières années ſur ce ſujet avec autant d'aigreur que ſi l'amour-propre pouvoit être intéreſſé à ce que la pratique établie dans la Province qu'on habite fût la meilleure, & comme ſi l'unique intérêt de tous n'étoit pas que la vérité fût diſcutée & reconnue. On peut penſer que l'une & l'autre pratique ont des avantages & des déſavantages réciproques qui varient ſuivant la nature du terrein, & que l'expérience a fixé les Cultivateurs à la pratique la plus avantageuſe pour le pays qu'ils habitent. Néanmoins, lorſqu'on conſidère que l'uſage des chevaux a lieu dans des Provinces dont le ſol eſt abſolument ſemblable à celui d'autres Provinces où l'on fait uſage des bœufs, que chacune de ces pratiques ſe trouve établie dans des cantons de nature entièrement différente, qu'enfin, dans la plus grande partie des Provinces où l'uſage des chevaux a prévalu, tous les monumens hiſtoriques conſtatent qu'on n'employoit, il y a quelques ſiècles, que des bœufs aux travaux du labourage,

on doute que le rapport entre la nature des terreins & la pratique des Agriculteurs à cet égard ſoit auſſi irrévocablement déterminé par l'expérience qu'on auroit été porté à le croire, & l'on en conclud que peut-être les principes qui peuvent conduire à décider cette grande queſtion d'économie rurale n'ont jamais été ſuffiſamment diſcutés ni développés. Ce ſont ces conſidérations qui engagent la Société à propoſer ce ſujet de Prix.

Elle croit devoir entrer dans quelques détails propres à donner aux auteurs une idée de la manière dont elle enviſage ce ſujet. La queſtion de la préférence des chevaux ſur les bœufs ou des bœufs ſur les chevaux, peut être conſidérée ſous deux faces différentes, dont les réſultats peuvent être oppoſés & ſe compenſer diverſement ſuivant les circonſtances des lieux & des temps. On peut comparer les ſervices de ces deux eſpèces d'animaux ſous un point de vûe purement *phyſique*; on peut y joindre enſuite les conſidérations *économiques* qui,

compliquant la queſtion, en rendent la ſolution différente & peut-être variable. Le côté *phyſique* de la queſtion embraſſe la comparaiſon de la force reſpective du bœuf & du cheval, ſoit par rapport à la force abſolue que l'un ou l'autre animal peuvent employer pour produire tel ou tel effet, pour ébranler tel ou tel fardeau, vaincre telle ou telle réſiſtance, ſoit par rapport à la célérité, au temps que l'un ou l'autre emploient pour produire l'effet demandé; ſoit enfin par rapport à la continuité du travail, à la patience, à la longanimité d'un côté, comparée à l'ardeur, à la vivacité de l'effort de l'autre. Sur ce point de la comparaiſon des forces *phyſiques*, il paroit difficile de ne pas croire que l'avantage eſt entierement décidé par l'expérience en faveur du cheval, qui certainement coute plus que le bœuf & qui par conſéquent n'a pu obtenir la préférence qu'à raiſon de ce qu'il remplit mieux les vues de ceux qui l'emploient. Mais il peut y avoir des circonſtances *phyſiques* qui compenſent cette ſupériorité de forces. Il peut y avoir des travaux

qui par leur nature doivent être exécutés avec lenteur & pour lesquels la célérité du cheval seroit inutile. Tels sont, suivant quelques personnes, les labours dans les terres fortes & glaiseuses. Il n'est pas aussi absolument décidé que dans ces cas la supériorité de forces du cheval conserve tous ses avantages. Plusieurs auteurs prétendent encore, non sans un fondement apparent, que les labours sur des croupes de montagnes escarpées ne peuvent s'exécuter qu'avec des bœufs, & que les chevaux n'y seroient pas propres. C'est un point important à éclaircir. Il entreroit peut-être encore dans l'examen du côté *physique* de la question, de discuter s'il n'y auroit pas quelque manière de faire travailler les bœufs, qui leur rendroit une partie des avantages que les chevaux paroissent avoir sur eux. On sait que l'usage le plus général est d'atteler les bœufs par le moyen d'un joug qui porte sur leur front à la racine des cornes, & qu'ils agissent en poussant ce joug devant eux avec toute la force de leur tête & des muscles de leur col. Mais,

dans plusieurs Provinces, dans quelques parties de la Suisse, de la Franche-Comté, de la Normandie, l'on donne aux bœufs des espèces de colliers, au moyen desquels c'est principalement par l'action des épaules que leur force s'exerce. On prétend, dans ces Provinces, que cette manière de faire travailler les bœufs les fatigue beaucoup moins, qu'ils emploient plus de force & travaillent avec plus de légéreté. Il est certain qu'à les voir on jugeroit qu'ils sont moins gênés, que lorsqu'ils sont attachés par les cornes. La Société sent qu'une discussion approfondie de la comparaison de ces deux méthodes d'attacher les bœufs seroit la matière d'un Mémoire particulier très-intéressant & assez étendu, & que cette discussion accessoire ne peut entrer dans la solution de la question proposée, qu'autant que les auteurs auroient pu se procurer à ce sujet quelque résultat précis fondé sur des expériences décisives.

Le côté *économique* de la question présente aussi différens points de vue intéressans à discuter : les frais de la

nourriture des deux eſpèces d'animaux, & dans ces frais il faut ſans doute faire entrer la valeur des terreins qu'on laiſſe ſans culture pour former des pâcages, valeur plus ou moins grande ſuivant que la terre eſt plus ou moins précieuſe, la culture plus ou moins animée, les exploitations plus ou moins riches : la dépenſe de l'achat & de l'entretien des équipages & harnois : le nombre d'hommes plus ou moins grand qu'exige la conduite d'un attelage de chevaux ou d'un attelage de bœufs équivalent pour l'effet à produire : la différence des premières avances réſultante de la différence de valeur des chevaux & des bœufs lors du premier achat : la facilité plus ou moins grande de faire des élèves de l'une ou l'autre eſpèce : l'évaluation des riſques de maladies & autres accidens, riſques d'autant plus grands que la valeur de la choſe qu'on riſque de perdre eſt plus conſidérable : ſurtout enfin la néceſſité de perdre la totalité de la valeur du cheval lorſqu'il ne peut plus travailler, & par conſéquent de renouveller continuellement ſes

premières avances, comparée avec l'avantage de revendre avec profit pour l'engrais le bœuf que l'âge commence à rendre moins propre aux travaux de la culture; avantage qui, pouvant augmenter à proportion de ce que la culture des chevaux en s'étendant, rendroit les bœufs, propres à l'engrais, plus rares & plus chers, & qui pourroit à raison de cette augmentation déterminer au progrès de la culture par chevaux une limite qu'elle ne sauroit passer : tels sont les principaux objets dont la discussion paroît devoir entrer dans l'examen de la question considérée du côté *économique*.

On sent que les résultats de ces discussions particulières & de leur rapprochement des faits physiques bien constatés sur la comparaison des forces & de l'action des deux espèces d'animaux, doivent varier encore suivant que la richesse plus ou moins répandue dans un pays y tient l'intérêt de l'argent plus haut ou plus bas & y rend par conséquent les premières avances plus ou moins considérables; suivant qu'il existe une abondance plus ou

moins grande de capitaux, & sur-tout de capitaux versés dans des entreprises d'Agriculture; suivant que les exploitations sont plus ou moins étendues, plus ou moins riches, qu'il s'offre plus ou moins de fermiers opulens aux propriétaires pour faire valoir leurs terres; suivant enfin que les productions de la terre, rendues plus ou moins précieuses par la facilité, la liberté & l'étendue des débouchés & des ventes, font regretter plus ou moins les grosses avances de la culture, à proportion qu'on est plus ou moins assuré d'en être dédommagé, non pas seulement par la quantité des fruits, mais encore par leur valeur vénale, sans laquelle la quantité de la production ne seroit rien.

La Société desire que les auteurs qui lui feront l'honneur de concourir, appuyent, autant qu'il sera possible, sur des expériences précises, les résultats *physiques*, & sur des calculs détaillés, réels & non pas purement idéaux, les résultats *économiques* auxquels ils croiront devoir s'arrêter. Toutes personnes seront admises à concourir, à l'ex-

ception des membres de la Société qui composent le Bureau d'Agriculture de Limoges. Les Pièces pourront être écrites en François ou en Latin, & les auteurs seront libres de leur donner toute l'étendue qu'exigera le développement du Sujet. Ils ne mettront pas leur nom sur leur ouvrage, mais un numero & une devise & ils y joindront un billet cacheté sur l'extérieur duquel seront écrits le n° & la devise de la Piéce, & dans lequel ils écriront leur nom & leur demeure. Ces paquets ne seront ouverts qu'après le jugement des Prix. Les Piéces seront adressées à M. l'Intendant de la Généralité de Limoges, lequel fera passer les récépissés du Secrétaire de la Société, à l'adresse que les auteurs indiqueront. Il est nécessaire que les Mémoires sur les *principes de l'évaluation des fonds parviennent au Secrétaire avant le premier Décembre 1775, & les Mémoires sur la comparaison de l'emploi des Bœufs & de celui des Chevaux avant le premier Décembre 1774.* Le Secrétaire délivrera les Prix sans autre formalité à ceux qui lui représenteront les récépissés des Pièces couronnées.

Panégyrique de Sainte Jeanne Frémiot de Chantal, Fondatrice de la Visitation, prononcé l'un des jours de sa Canonisation au Monastère de la Visitation de Sainte Marie de Chartres, par M. le Boucq, Chanoine de Saint André & Professeur de Rhétorique; Brochure in-8° de 50 pages; à Paris chez Fétil Libraire rue des Cordeliers.

JE vous citerai, Monsieur, de ce panégyrique, quelques morceaux, qui vous feront juger favorablement des talens de M. *le Boucq* pour ce genre d'éloquence. L'Orateur peint ainsi la sensibilité généreuse de Madame *de Chantal.* « Quand je parle, dit-il, d'humanité, je n'entends point cette sensibilité de faste & d'appareil qui appelle les regards publics à la distribution de ses graces, & que l'on n'exalte tant de nos jours, que parce qu'elle n'a pour principe que la nature, & qu'elle ne voit dans les malheureux que des hommes; je parle de cette sensibilité chrétienne

» qui ſanctifie les penchans naturels à
» la compaſſion, qui voit dans les mal-
» heureux plus que des hommes & des
» frères, un Dieu ſouffrant & humilié.
» C'étoit au pied de la croix, c'étoit
» en arroſant de ſes larmes ce monu-
» ment éternel de miſéricorde, que la
» Baronne *de Chantal* avoit appris à ſe
» regarder comme *Eſther* au ſein de
» l'opulence, non comme un vain ſpec-
» tacle deſtiné à repaître les yeux des
» hommes, mais comme la protectrice
» née des malheureux..... O vous
» tous, qui ne tenez à l'exiſtence que
» par les beſoins ou les infirmités, ac-
» courez en foule autour d'elle ! La
» Baronne *de Chantal* s'eſt revêtue de
» la compaſſion comme d'un vêtement
» précieux, ſuivant la ſublime expreſ-
» ſion de S. *Chryſoſtome*. Du milieu de
» ces plaines arides où je vous vois er-
» rer, le déſeſpoir dans l'ame & la
» mort dans les traits, élevez ces yeux
» abattus que vous tenez triſtement
» fixés vers la terre; voyez ſa demeure
» s'offrir à vos regards, non pas comme
» une tour formidable où habite l'ava-
» rice repouſſante ou l'altière inſenſi-

» bilité, mais comme un arbre im-
» mense qui vous offre le secours de
» son ombrage, & qui étend vers vous
» ses branches chargées de fruits. Sou-
» vent, hélas ! vous l'éprouvâtes ; l'o-
» pulence est superbe, est dure, mais
» dans le cœur de la Baronne *de Chantal*
» elle est compatissante & douce. Vous
» n'aurez donc point à essuyer ces re-
» fus insultans, ces regards de mépris
» qui doublent vos malheurs & ral-
» lument en vous le désespoir. Non,
» elle n'est point de ces riches à qui
» la présence d'un malheureux est un
» tourment ; elle volera à votre ren-
» contre ; elle vous fera asseoir à ses
» côtés ; elle aura pour vous la géné-
» rosité d'un Dieu & le cœur d'une
» mère. Ne craignez point de vous en-
» tendre reprocher avec aigreur que
» vos larmes ne sont qu'artifice, vos
» plaintes que mensonges, votre im-
» puissance au travail qu'un amour se-
» cret de l'oisiveté : non, la Baronne
» *de Chantal* n'est point de ces riches
» qui, mêlant l'outrage aux bienfaits,
» croient avoir acquis, en vous soula-
» geant, le droit de vous insulter. Elle

» vous en croira dans tous les détails
» de votre misère ; elle s'en formera
» une idée plus affreuſe que celle que
» vous cherchez à lui en donner. Si
» répandre des larmes eſt le premier
» ſoulagement de l'infortune, venez
» à ſes pieds pleurer en liberté ; ſes
» ſoupirs répondront à vos ſoupirs ;
» ſes larmes couleront avec vos larmes ;
» chaque trait qui bleſſe votre cœur
» aura déchiré le ſien. Ne craignez
» point d'étaler à ſes yeux ces plaies
» ſanglantes dont vous êtes cou-
» verts ; elle en ſoutiendra le ſpec-
» tacle ſans frémir ; elle y appliquera
» les remèdes de ſa propre main ; elle
» bravera pour vous la mort qui vous
» environne. Lieux, témoins de ſa
» généreuſe ſenſibilité, théâtre de ſes
» bienfaits, demeure que je pourrois
» appeller le Temple de l'Humanité,
» ah ! ce ſeroit dans votre enceinte
» que je voudrois prononcer cet éloge.
» En vous montrant cette foule de
» malheureux que la Baronne *de Chantal*
» ſoulagea, je vous dirois : Voyez
» comme ſon nom eſt le ſignal de leur
» rallîment autour d'elle, comme ils

» se raniment à sa présence, comme ils » s'élancent pour l'approcher: voyez » comme ces familles, que la honte » de l'indigence dévoroit en secret, » s'en retournent soulagées; comme » elle admire la Baronne *de Chantal* en » embrassant ses genoux, cette ame » égarée qui alloit sacrifier son inno- » cence & sa foi aux besoins impérieux » de la faim: comme il oublie ses » tourmens pour s'étonner du courage » de *Chantal*, ce pestiféré dont elle » baise avec respect les plaies; & » qu'elle encourage à la mort, &c! »

Après avoir observé que ce fut dans *Annecy* que Madame *de Chantal* jetta les premiers fondemens de son Ordre, l'Orateur s'écrie: « Province malheu- » reuse, ô toi, qui offrois à ses regards » les débris de nos autels renversés, » quel spectacle consolant tu vas offrir » à l'Eglise consternée, malgré les » larmes que tu coûtes à son cœur! C'est » dans tes climats que *Chantal* va, » par ses saintes entreprises, faire dis- » traction à la douleur de cette tendre » mère; en ces mêmes climats, d'où

» s'élevoit alors le cri séditieux de » l'erreur triomphante, & d'où partent » encore, hélas ! de nos jours, les » clameurs impies de cet homme for- » cené, dont les écrits sont presque » autant d'attentats faits à la Religion » & à la vertu ; de ce vieillard qui, » souillant d'opprobre & de fiel les » bords de son tombeau, éleve encore » avec audace vers le Ciel des regards » mourans qui semblent défier la fou- » dre ». Ce Monsieur *le Boucq* n'aime point assurément les Philosophes ni leur vénérable Patriarche : à cela près, son Discours me paroît bien écrit, plein d'onction, semé de traits éloquens & vrais, tel que le dernier que je vous ai cité. Le talent de cet Orateur pour l'Eloquence profane ne le cède point à celui qu'il fait paroître pour l'Eloquence sacrée ; & les Chartrains doivent s'estimer heureux que la Rhétorique soit enseignée dans leur Collége par un homme de ce mérite.

Je suis, &c.

A Paris ce 27 Décembre 1773.

LETTRE XV.

L'Erreur d'un moment, ou la ſuite de Julie, Comédie mêlée d'Ariettes & en un Acte; par M. Monvel, repréſentée pour la première fois le 14 Juin 1773; la Muſique de M. des Aides; à Paris chez la veuve Ducheſne, Libraire rue Saint Jacques; in-8° de 62 pages, prix 24 ſols.

Je ne ſçais, Monſieur, ſi je vous ai rendu compte dans le temps d'un Opéra-Comique de M. *Monvel*, un de nos Comédiens François, intitulé *Julie*, dont le ſuccès a dû flatter l'auteur. C'eſt dans cette Pièce qu'eſt le joli air, devenu Vaudeville, *Liſon dormoit dans un boccage*. Le ſujet en étoit aſſez ſingulier. Un M. *de Marſange*, je crois, vouloit marier *Julie*, ſa fille, à un vieux Comte, riche, mais d'ailleurs diſgracié de la Nature. *Julie* aimoit un jeune homme, nommé M. *de Saint-*

Alme; la veille du jour que que ſon mariage alloit ſe conclure avec le Comte, elle ſe réfugie chez un Bucheron du voiſinage appellé *Michaut*, qui entreprend de la réconcilier avec ſon père & de rompre le mariage projetté. Il prend le chemin du château avec *Catau* ſa fille & *Lucas* ſon gendre. Il feint d'avoir une grande querelle avec eux. M. *de Marſange* ſe trouve là; il en demande le ſujet. *Michaut* lui raconte comme quoi ſa fille ſe révolte contre ſes volontés; qu'il veut lui donner pour mari un Bailli fort à ſon aiſe, quoique ſourd & boſſu; qu'elle préfère un jeune homme qui n'a rien. Il fait beaucoup de bruit; il a l'air inflexible. M. *de Marſange* tâche de l'appaiſer & d'excuſer les jeunes gens. A la fin *Michaut* lui déclare que c'eſt ſa propre hiſtoire & qu'il vient de ſe condamner lui-même. *Saint-Alme* & *Julie* paroiſſent: M. *de Marſange* ſe laiſſe fléchir & conſent à leur union.

Dans le nouvel Opéra-Comique, M. *Monvel* nous donne la ſuite de cette aventure. Qu'arrive-t-il? C'eſt qu'au bout d'un an ou deux *Saint-Alme* ſe

refroidit, qu'il se dégoûte de la vie qu'il mène dans un vieux château solitaire; que la petite *Catau* lui plaît beaucoup; qu'il lui écrit une belle lettre où il lui fait des propositions très-séduisantes si elle veut répondre à son amour : mais *Catau*, qui est vertueuse & simple, montre tout uniment la lettre à son mari, & ils en chantent ensemble une bonne moitié sur le Théâtre; ce qui fait un très-beau duo. *Lucas* dicte à sa femme une réponse, où elle dit à *Saint-Alme* qu'elle est bien reconnoissante de toutes ses *amiquiés*, *& que Lucas sera aux champs vers les une heure. Julie*, désolée, vient se plaindre de l'infidélité de son mari. On la fait cacher tout auprès. *Saint-Alme* se trouve au rendez-vous : il promet à *Catau* des diamans & un bel équipage si elle veut le suivre à Paris. Il l'embrasse pour lui prouver sa sincérité. *Lucas* croit qu'il est temps de paroître. Il est fort en colère; il dit qu'il sçait tout, qu'il a vu sa lettre : *Saint-Alme* la lui redemande avec inquiétude :

LUCAS.

La voilà.... Mais, écoutez-moi;

SAINT-ALME.

Que veux-tu?

LUCAS.

Vous rapp'ler à vous-même; écoutez-moi, écoutez-moi. Monsieur, i vous souviant de cet honnêt' Bûcheron, dont j'ai épousé la fille? La v'là, all' fait mon bonheur, &, si j'puis, toute ma vie je f'rai l'sien. Il est mort, ç'bon père, d'qui j'tiens tout; je l'pleurerons tant que j'vivrons. Il étoit pauvre pendant sa vie, & pauvres il nous a laissés après sa mort. Mais il nous a dit avant d'mourir..... mon fils, mon cher *Lucas*..... ma *Catau*, ma bien-aimée, j'n'ai que l'souvenir d'eun' bonne conduite à vous laisser; j'vous ai baillé un bon exempl' tant qu'j'ons vécu, v'là tout vot' héritage, sarvez-vous-en. J'n'oublierons jamais ces dergnières paroles. (*En montrant son cœur.*) Elles sont là....

Ce sera l'héritage de nos enfans... Jamais je n'chercherons eun' fortune qui nous feroit rougir quand j'laurions trouvée..... V'là nos sentimens. D'savoue-moi, *Cataü*, si ta conscience te l'permet.

CATAU.

Te d'savouer ! Plutôt mourir !

LUCAS.

V'là donc not' façon d'penser, Monsieur le Comte.... & v'là la vôt', vous avais adoré.....

SAINT-ALME.

Ta témérité me confond....Malheureux ! ne crains-tu point ?....

LUCAS.

Je ne crains rien..... Vous me rendais justice au fond de l'ame. Vous avais adoré....(c'est vot' tarme.... j'm'en r'souviens.....!) ç'te même femme qu'vous abandonnais si outrageusement aujourd'hui ; all' a tout

fait pour vous; on vous la r'fuſoit; on vouloit la bailler à un plus riche eq'vous; all' n'a pas balancé; all' a fui d'la maiſon paternelle. J'vous connoiſſions à peine. Vous êtes venus tous deux cheux not' père; i' vous a r'cueillis..... C'n'eſt pas un r'proche; je l'ferions comm' lui pour vous, ſi vous en aviais encore beſoin. Je vous ons tous r'conduits au Châtiau d'Marſanges; vous ſçavais combien on y étoit fâché contre vous: j'ons tant fait, par not' zèle, par nos artifices, par nos larmes, qu'jons attendri l'père ed' vot' femme; il a r'connu ſon tort; vous êtes dev'nu le mari d'vot' Maîtreſſe; j'en ſommes la cauſe. Vous nous diſiais alors: jamais, jamais, mes bons amis, je n'pourrai m'acquitter envers vous.... Et v'là not' récompenſe!..... O *Michaut!* vous n'êtes plus! vous êtes trop heureux! vous ſeriais mort ed' douleur! ç't'ingratitude-là vous eût tué!

SAINT-ALME.

Laiſſez-moi..... laiſſez-moi.....

LUCAS.

Non, Monſieur, vous m'écouterais. il y va d'vot' bonheur & du nôtre.... J'vous aimons, j'vous reſpectons..... Not' deſſein n'eſt pas d'vous offenſer... Mais voyais, ſi vous euſſiez réuſſi dans ç'que vous deſiriais, voyais tous les malheurs que vous auriais cauſés. V'là, Monſieur, v'là l'fruit du plus tendre amour; v'là mon fils, v'la l'ſien; je l'ons reçu d'la Nature pour êt' la joie, l'eſpérance d'not' jeune âge, pour qu'i d'vint l'appui, la conſolation d'not' vieilleſſe. J'nons qu'li, i n'a qu'nous. Si vous aviais ſéduit ma femme, ſi all' m'avoit abandonné, j'en s'rois mort ed' déſeſpoir, j'n'aurois pas vécu un moment après la perte ed' mon honneur, après la perte ed' tout c'que j'aime au monde. En r'nonçant à la vartu, all' eût r'noncé à tous ſes d'voirs, all' eût oublié qu'all' étoit mère; & ce malheureux, cet innocent, qui n'a pas d'mandé à naître, s'fût trouvé ſeul, ſans amis, ſans parens, ſans ſecours.

CATAU, *se jettant sur le berceau.*

Ah ! jamais, jamais ; mon fils !.....

LUCAS.

Et vot' femme, Monsieur, all' sçait vot' changement ; all' languit dans la peine, all' périt dans l'chagrin ; n'croyais pas qu'sa santé résiste à tout ç'que vot' infidélité li fait souffrir ; alle mourra d'douleur, & ç'est alors que vous connoîtrais ç'que vous avais perdu..... Mais, Monsieur, vous êtes père aussi, vous avais un fils, vous l'aimais.... Que li répondrais-vous, à cet enfant si chéri, quand i vous d'mandera sa mère ?.... I faudra donc li dire..... all' n'est plus ; all' m'aimoit plus qu'sa vie, j'n'ai point eu piquié d'sa tendresse..... j'l'ai trahie, abandonnée ; all' est morte, mon fils, & si tu n'as pus d'mère, c'est à moi seul qu'i faut le r'procher.

SAINT-ALME.

Qu'allois-je faire !...Ah ! malheureux ! qu'ai-je fait !

LUCAS.

Vous vous attendriſſais!.... Vous êtes bon père!.... Ah! vous ſerais encore bon époux.....

SAINT-ALME.

Je la perdrais!.... Je cauſerais ſa mort! Chère épouſe!..... Chère *Julie*.....

LUCAS & CATAU.

La v'là.

SAINT-ALME.

Dieu! *Julie!*

JULIE.

Je viens te demander ma grace....

SAINT-ALME.

C'eſt à tes pieds que j'implore la mienne..... O la plus vertueuſe des femmes! Vois ma douleur & mes remords: j'ai pu t'offenſer; j'ai pu concevoir l'idée de te trahir! toi, que j'ai tant aimée, toi que j'aime & que j'aimerai juſqu'au tombeau!.... Ma femme, mon amie, mon amante,

pardonne-moi, pardonne; c'eſt un moment d'erreur.... je l'expierai par l'amour le plus tendre, par un amour qui ne finira qu'avec ma vie.

JULIE.

Eh, mon ami, doutes-tu de mon cœur? Il eſt.... il ſera toujours à toi.

SAINT-ALME.

O ma chère *Julie!* .... Mes amis, mon crime me rend ſi mépriſable à mes yeux que je n'oſe les lever ſur vous.

LUCAS.

Mépriſab', quand on ſe r'pent! &c. On ne peut nier, Monſieur, qu'il n'y ait de la vérité, de la chaleur, du ſentiment dans toute cette ſcène. Il n'eſt perſonne aujourd'hui qui réuſſiſſe autant que M. *Monvel* à imiter le langage des Payſans; mais je ne puis m'accoutumer à voir couler des larmes dans un Opéra-Comique: c'eſt dénaturer les genres. L'auteur de la Pièce que je viens de vous faire connoître ſeroit un de ceux qui pourroient contribuer le plus à ramener ce Théâtre à ſon ancienne gaîté.

Essai sur l'usage de l'écorce du Garou, ou Traité des effets des Exutoires employés contre des Maladies rebelles & difficiles à guérir : ouvrage à la portée de tout le monde. On y a joint une Dissertation Médicale sur l'huile de Tartre, du même auteur ; par J. Agathange le Roy Docteur en Médecine, Médecin de Monseigneur* LE COMTE DE PROVENCE *& de la Compagnie Suisse de sa Garde Ordinaire, Membre des Académies des Sciences de la Hesse & de Mayence à Erford, chargé en chef des Pharmacies des Hôpitaux sédentaires & ambulans*

* C'est un Arbrisseau dont le tronc est gros, à peu près, comme le pouce, divisé en beaucoup de verges longues d'un pied & demi. Il produit un petit fruit ovale, rouge quand il est mûr, que les perdrix & les autres oiseaux aiment beaucoup. On trouve cette plante en Alsace, dans le Languedoc, dans le pays d'Aunis où on l'appelle *Sain-bois*, & dans d'autres Provinces.

des Armées du Roi en Allemagne, pendant la dernière guerre. Nouvelle édition augmentée ; un volume in-12 de 240 pages ; à Paris chez P. Fr. Didot Libraire de la Faculté de Médecine, Quai des Auguſtins.

En vous annonçant, Monſieur, la première édition de cet ouvrage, en 1768, je vous dis que cette production étoit celle d'un bon citoyen. J'y reconnus un peu d'enthouſiaſme ; mais le bien que cet ouvrage a produit, juſtifie l'auteur & prouve qu'il n'avoit exalté le *Garou* avec tant de chaleur que pour en perſuader les avantages. Ce Traité eſt diviſé en dix-neuf Articles : les premiers ſont employés à nous faire l'hiſtoire du *Garou*, que M. *le Roy* propoſe contre des maladies graves & rebelles; à indiquer le moyen de ſe le procurer & de s'en ſervir ; à fixer un nom à ſa manière d'agir, nom aſſez heureuſement trouvé dans le verbe Latin *exuere*, qui veut dire *dépouiller, ſe débarraſſer, ſe délivrer* ; d'où l'auteur a formé le mot *Exutoire*.

Ceux qui n'aiment pas les mots nouveaux pourront se servir de ceux de *cautère* ou de *véficatoire végétal* ; car c'est comme cautère, appliqué sur différentes parties du corps suivant le genre de la maladie, que le *Garou* s'emploie. Les détails dans lesquels l'auteur est entré rendront la pratique des *Exutoires* facile & salutaire. Il compare, dans les Articles suivans, les remèdes que la Médecine met en usage dans les cas où les *Exutoires* réussiroient. Il passe ensuite aux indications générales & particulières de ce remède, auquel il donne la préférence dans les cas qui paroissent devoir la mériter. Je ne suivrai pas M. *le Roy* dans tous ces détails ; ces objets sont assez peu de mon ressort & de mon goût ; mais je vous avoue que j'ai lû avec plaisir l'Article où il est question des tumeurs. Il m'a paru très-bien fait. L'auteur, dans les Articles 12e & 13e, jette aussi beaucoup de jour sur les maladies de poitrine & sur les secours que la Médecine peut leur opposer. Vous verrez encore, Monsieur, les idées de M. *le Roy* sur

les effets & les progrès de la groſſeſſe, qu'il applique, à certains égards, à la manière d'agir des *Exutoires*. Je n'en juge que par l'impreſſion qu'elles m'ont faites ; c'eſt aux Maîtres de l'Art à les apprécier. Je préſume que vous ſerez également ſatisfait de l'Article où il traite de la mélancholie & de l'affection hypocondriaque. J'ai cru y entrevoir des vérités importantes dans la pratique de l'art de guérir & des diſtinctions judicieuſes ſur cette maladie, aſſez ſouvent funeſte. M. *le Roy* les étend auſſi ſur l'apopléxie, & paſſe à la goutte, dont il fait la matière du 16e Article. Si ſes aſſertions à ce ſujet ſont vraies, il détruit en peu de mots d'anciennes erreurs concernant cette maladie. On eſt tenté de le croire par la manière dont elles ſont préſentées. Des faits qu'il cite viennent à l'appui de ce qu'il avance. Au reſte, les moyens qu'il propoſe pour la traiter paroiſſent fondés en raiſon : ils ſont d'ailleurs indiqués avec la circonſpection & la candeur qui caractériſent cet habile Médecin. Les exemples qu'il rapporte méritent

toute votre confiance. Il ne dissimule pas les rechûtes, mais dont les Goutteux feront leur instruction. Son opinion sur le lait m'a paru assez singulière & assez neuve. Tout, dans cet Article, est digne de votre attention &, je crois, de celle des personnes de l'Art.

Le dernier Article est fort intéressant pour les personnes qui auront fait usage des *Exutoires*, même des cautères. L'auteur leur trace des moyens de conduite qu'elles doivent adopter. Il fixe nos idées à bien des égards, & dissipe des craintes que l'imprudence seule rendroit probables. En général, cet ouvrage estimable, traduit en Allemand sur la première édition, ne peut que mériter des éloges à l'auteur. Il paroît être le dépôt de plusieurs objets de pratique, susceptibles de développement par rapport à la Médecine en général. Son amour pour l'humanité lui fait voir avec douleur que des Médecins mêmes se permettent des réticences sur les moyens de guérir, & qu'ils préfèrent un intérêt humiliant au titre de bien-

faiteurs de l'humanité. M. *le Roy* doute au reſte que ces remèdes myſtérieux, hardiment annoncés, ayent la centième partie de l'utilité dont on les décore. Ses réfléxions, à ce ſujet, ſont plus poſitives que les promeſſes des Charlatans, des Empiriques & de ceux qui les imitent. Il paroît très-affecté de ce brigandage & dans la diſpoſition de l'attaquer plus particulièrement. Il revient pluſieurs fois ſur cette matière, ſans doute parce qu'il la juge importante.

Vous lirez encore avec intérêt, Monſieur, la *Diſſertation Médicale, ſuccinte, ſur l'huile fétide du Tartre* faite par diſtillation, qui termine ce bon Livre. L'auteur propoſe ce remède dans pluſieurs maladies chirurgicales. Il aſſûre que cette huile aide à réſoudre les conjections lymphatiques loupeuſes & les ankyloſes ; qu'elle accélère la régénération des chairs ; qu'elle convient dans la rigidité des tendons ; qu'elle eſt ſur-tout d'une grande reſſource dans les plaies devenues ſanieuſes, &c, &c, &c.

Je ſuis, &c.

A Paris ce 30 Décembre 1773.

TABLE

DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE HUITIEME VOLUME

DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1773.

ANCIENNES COMÉDIES, *retouchées par M. Collé, Lecteur de S. A. S. Monseigneur le Duc d'Orléans, Premier Prince du Sang.* Page 3

LETTRE *à M. le Monnier de l'Académie des Sciences, Premier Médecin Ordinaire du Roi, sur la culture du Café.* 54

JUGEMENT *de Messieurs les Vénérables Doyen, Chanoines & Chapitre de l'Eglise Cathédrale de Toul, pour l'administration du Diocèse pendant la vacance du Siège.* 64

PRIX DE 2300 LIVRES, *propos*
l'Eloge de la Fontaine.

RÉGULUS, *Tragédie par M. I*

LETTRES A MILADI***, &
Œuvres mêlées, tant en proſe
vers; par M. de la Place.

PREMIER PANÉGYRIQUE *conſ*
la gloire de Victor Amédée
Sardaigne, prononcé le 26
1773, jour anniverſaire de ſa
ſance, par Charles Denina, I
ſeur d'Eloquence Italienne & d
gue Grecque dans l'Univerſ
Turin.

ELOGE *Hiſtorique de M. P*
Conſeiller au Préſidial d'Orlé
Profeſſeur de Droit François e
niverſité de la même Ville; pa
Troſne Avocat du Roi au P
d'Orléans; précédé d'un Diſcou
tin prononcé à la rentrée de l'U
ſité d'Orléans le 20 Novembre
*par M.***, Profeſſeur en Dro*
même Univerſité.

MES SOUHAITS ; *par M. l'Abbé de Reyrac Prieur de Saint Maclou à Orléans.* 144

LA FEINTE PAR AMOUR, *Comédie en trois Actes & en vers, par M. Dorat.* 145

EPÎTRE *de M. le Marquis de Saint-Marc à M. Dorat, après la première représentation de* RÉGULUS *&* LA FEINTE PAR AMOUR. 169

LES BIBLIOTHÈQUES FRANÇOISES *de la Croix du Maine & de Duverdier, Sieur de Vauprivas ; nouvelle édition revûe, corrigée & augmentée d'un Discours sur les progrès des Lettres en France, & de Remarques Historiques, Critiques & Littéraires, &c, &c ; par M. Rigoley de Juvigny, Conseiller Honoraire au Parlement de Metz ; Tomes V & VI.* 171

EST-IL A PROPOS *que le commun des enfans du Peuple étudie les Belles-Lettres ? Discours* (Latin) *prononcé à la rentrée des Classes du Collége*

d'Harcourt le 11 Octobre 1773, par M. François Mauduit, Professeur de Belles-Lettres. 198

DE LA CONNOISSANCE *& du Traitement des Maladies, principalement des Aigues : ouvrage fondé sur l'Observation, traduit du Latin de M. Eller, Premier Médecin du Roi de Prusse, &c.; par M. le Roy, Docteur en Médecine, Médecin de Monseigneur* LE COMTE DE PROVENCE, *Membre de plusieurs Académies, &c.* 208

TRAITÉ *des Connoissances nécessaires à un Notaire, &c.*

LA SCIENCE *Elémentaire des Loix ou Manuel du Droit.*

TRAITÉ *des Faillites & des Banqueroutes.*

Trois Ouvrages nouveaux proposés par souscription. 213

NOUVEAUTÉS *utiles & agréables chez le sieur Lattré.* 214

ORPHANIS, *Tragédie; par M. Blin de Sainmore.* 217